5e Année. — 1900

N° 1

Amour et Liberté !

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 6, rue de Douai

Le Numéro : 40 CENTIMES



L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : **5 francs** (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900 **SOMMAIRE** N° 1

Par suite de l'encombrement des travaux d'imprimerie, ce numéro a subi un retard que nous nous efforcerons de réparer.

VERS LE XXe SIÈCLE

Nous ne sommes pas encore au XXe siècle, mais nous en approchons à grands pas.

Nous n'y sommes pas encore, quoi que puissent en penser quelques-uns de nos plus distingués confrères ; (en effet, puisque 10 fait partie de la première dizaine, 100 fait partie de la première centaine, et, par conséquent, 1900 appartient à la dix-neuvième centaine, l'an 1900 au XIXe siècle).

Mais le XXe siècle est imminent, et il est naturel que les uns et les autres nous soyons déjà hantés du pronostic qu'il comporte, ou du moins des vœux ardents que nous suggère la prochaine ouverture d'une période nouvelle. Sous ce rapport, le vaste rendez-vous international de l'Exposition pourrait être considéré à la manière de ces solennités familiales qui se fêtent la veille de leur date exacte, comme à titre de présages ou de souhaits anticipés.

C'est pourquoi, malgré tant de troubles régressifs qui ont marqué et marquent encore la fin du siècle agonisant, nous nous plaisons à voir autre chose qu'une illusion dans l'artifice de la mesure séculaire du temps ; et, par une sorte d'entraînement qui n'est peut-être pas sans action réelle sur notre marche en avant, c'est à travers les couleurs d'une aurore véritable que nous sommes portés à saluer la naissance conventionnelle d'un siècle.

Que d'espérances n'a-t-on pas fondées sur ce XXe siècle, qui est maintenant si proche ? Que de merveilles humanitaires ne lui a-t-on pas fait prophétiser ? N'a-t-on pas rêvé de voir en lui le prodigieux moissonneur de toutes les semailles du XIXe siècle ? Ce siècle-ci a beaucoup réalisé dans le domaine de la science industrielle. Mais dans le champ social, profondément remué et creusé par cette même science et cette même industrie, s'il a semé largement, puissam-

ment, il n'a que semé encore. Harmonie économique, harmonie internationale, harmonie des sexes : tout cela germe, germe vigoureux et dru ; mais la moisson est encore attendue.

Il en est de même du champ immortaliste. Et, à ce propos, répétons ce que nous disions dans le 1er numéro de cette publication, en 1896. La question sociale et la question immortaliste sont deux éléments qui se complètent, et dont les solutions connexes engendreront, comme résultat synthétique, la réalisation de l'Humanité intégrale.

De même que le champ social, le champ immortaliste n'en est, jusqu'à cette heure, qu'à l'incubation des semailles. Mais, là encore, il est permis d'espérer que le xxe siècle récoltera largement. Pour que de telles moissons arrivent à solide maturité, il faut le temps nécessaire. Ne montrons donc pas d'impatience ; car dans ce champ aussi la germination est vigoureuse, et les symptômes les plus récents apparaissent pleins de promesses.

Nous n'en retiendrons qu'un seul, à l'appui de ce dire, et nous l'emprunterons à deux remarquables articles de M. Jules Bois.



On sait combien notre éminent confrère est versé dans l'étude des questions psychiques. Mais jusqu'en 1898, par une prudence toute scientifique, il était resté très réservé sur le chapitre des preuves de la survivance. L'occasion qu'il eut alors de s'occuper des expériences du Dr Hodgson sur le cas de Mrs Piper le fit sortir de cette réserve, et nos lecteurs savent d'ailleurs, d'une manière générale, qu'il partagea les conclusions de ce scrupuleux investigateur, conclusions qui peuvent se résumer ainsi : Sans l'hypothèse de la survivance et de la communication des morts, il est impossible d'expliquer l'universalité des phénomènes. (Voir notre no 5 de 1898).

Or, ce sont précisément les faits de médiumnité présentés par Mrs Piper qui font le sujet de deux articles publiés dernièrement (le 10 décembre et le 3 janvier) dans *Le Journal*. M. Jules Bois y revient, avec insistance et détails. Qu'il nous soit donc permis d'y revenir avec lui, à titre symptomatique, et d'emprunter à son étude quelques passages essentiels.

« Mrs Piper est une bourgeoise américaine, d'esprit cultivé et raisonnable... C'est une blonde un peu anémique, à profil volontaire, de trente-huit ans et assez jolie... Après avoir consulté un thérapeute, M. Cocke, Mrs Piper se crut hantée par un médecin mort à Lyon et s'appelant Phinuit. Ce fut la première forme de sa médiumnité. Ce Phinuit... répondait pendant le sommeil de Mrs Piper, soit en écrivant par sa main, soit en parlant par ses lèvres. L'expérimentateur principal, le docteur Hodgson, célèbre pour avoir démasqué un certain nombre d'imposteurs mystiques, nous assure que Phinuit est complètement étranger à ce que sait Mrs Piper...



«... Tous les pièges furent tendus à la voyante, et même la police fut mise à ses trousses. Les observateurs, après sept à neuf ans, durent reconnaître qu'elle était aussi « pure et naïve qu'un enfant ». Elle ne recevait de renseignements de personne.

Suit un alinéa où se trouve émise l'hypothèse de « l'inconscient », Phinuit n'ayant pas prouvé son identité. Mais le développement donné à cette interprétation ne fait qu'apporter plus de force à ce qui suit :

« Cette façon d'expliquer les mystérieux visiteurs de Mrs Piper devint plus difficile après la mort d'un des membres de la « Society for psychical research », Georges Pellew, jeune avocat de trente-deux ans, qui succomba après une chute de cheval.

« Cinq semaines après, Mrs Piper dit à Hodgson : « Votre ami Georges « Pellew a quelque chose à vous dire ! » Et Georges parla, bien entendu, par la bouche du médium. Il raconta qu'il avait oublié dans sa chambre, au fond d'un petit meuble, quelques lettres qui le tracassaient. A tout prix, il ne voulait pas que sa famille y jetât les yeux, et il priait son camarade Hodgson de faire disparaître cette correspondance. Hodgson, incrédule, n'en fit rien. Mal lui en prit. Avant un mois, il reçut une lettre éplorée des parents de Georges. Ils avaient trouvé les lettres en question, dont l'existence n'était connue auparavant que du mort...

« Hodgson, vivement intrigué, amena chez Mrs Piper, endormie, des amis de Georges. Celui-ci — incarné dans son médium — les reconnut dès leur arrivée et les accueillit avec des boutades comiques ou émouvantes. Il convertit même son père et sa mère en leur racontant les moindres détails qui suivirent son départ de ce monde. « Tous ces faits, proclament M. et Mme Pellew, sont inexplicables par une autre supposition que l'intervention directe de notre fils. »

« Ils ne parlaient plus au médium endormi, mais au mort lui-même qui leur répondait par la bouche de Mrs Piper.

« Mrs Piper, célèbre désormais dans tous les pays anglo-saxons, vit affluer chez elle une multitude de pèlerins inquiets du sort de leurs chers disparus. Beaucoup n'ont pas été déçus, et à travers les paroles du médium endormi ils ont reconnu le langage véridique de ceux qui, pourtant, ont quitté la terre... »

Chemin faisant, M. Jules Bois rappelle un « projet original » de M. Stead, le directeur de *The Review of Reviews*, qui soutient actuellement en Angleterre une si vigoureuse campagne pour la justice et pour la paix : « Celui-ci, spiritualiste fervent, demandait que l'on établît, pour les communications entre les vivants et les morts, un « office » rappelant nos bureaux de télégraphe et de téléphone, et où les médiums joueraient le rôle de transmetteurs... »

Puis, effleurant très doucement l'incident Flammarion :

« M. Camille Flammarion a déclaré avec loyauté qu'aucune manifestation

spirite ne lui semblait suffisante pour démontrer la réalité de la vie après la mort. Il y eut une grande mélancolie chez tous ceux qui pleurent leurs bien-aimés... C'est à ceux-là que je m'adresse et je leur dis : « Depuis, des faits contrôlés scrupuleusement par des savants minutieux établissent, grâce surtout à cette Mrs Piper, que nous pouvons converser avec ceux qui se sont enfuis dans l'invisible... »

« C'est d'ailleurs l'idée aussi du docteur Hodgson, converti par la voyante américaine à la réalité de l'âme après la mort.

« On n'est plus maintenant un insensé, dit-il, parce que l'on cherche quel-
« ques rayons d'intelligence venant d'un autre monde. Nous avons des
« annuaires de la connaissance des temps, nous admettons comme réelle
« l'existence des étoiles invisibles pour nous. De même, nous pourrons apprendre
« que la conscience de l'homme n'est pas restreinte au domaine de cette vie
« terrestre. Notre savoir peut grandir et s'élever comme avec les systèmes
« stellaires. Ce ne sera peut-être pas un jour une entreprise sans espoir, que
« celle de trouver un bolomètre qui, malgré la distance et les ténèbres, mesurera
« les énergies des âmes humaines envolées, mais existantes... »

Le deuxième article (celui du 3 janvier) est particulièrement consacré au « portrait psychologique du plus vivant des morts », de ce Georges Pellew qui, pendant plusieurs années, s'est manifesté par Mrs Piper.

« J'ai là sous les yeux le compte-rendu sténographié de cinq à six cents séances ; et le personnage s'enlève vif, sans rien de triste ou de vague, avec la netteté de son caractère primesautier, qu'allègrement il traite lui-même « d'excentrique »... Il est gai, déluré, parfois railleur ou d'un ironique sans-gêne digne d'un brave citoyen de New-York.

« A peine est-il descendu dans le cerveau de Mrs Piper, qu'il s'exprime délibérément.

« En homme qui a gardé l'habitude de transcrire ses impressions, il tourmente ses amis, Hodgson surtout, pour qu'on cite son cas et qu'on raconte son histoire. Il promet tous les faits que l'on voudra. Il débute — je l'ai raconté déjà — par obliger son père et sa mère à reconnaître son authenticité. Et cela, par de menus détails tout intimes et vérifiés, — non pas par de grandes paroles creuses :

— « J'ai vu ma mère brosser mes habits ; elle a retiré mes boutons de
« manchettes d'une petite boîte et les a donnés à mon père. Je l'ai vu les envoyer
« à J. H... Ma mère a rangé mes papiers dans une boîte en fer... Mon père a pris
« une photographie et l'a portée à un photographe de Washington pour la
« copier; etc., etc... »

« Tout est exact, jusqu'au détail de la photographie, qui fut « copiée » en effet et non agrandie. Parfois, ce mort a meilleure mémoire que les vivants. Il

cite un fait, on le dément ; il persiste, et on constate plus tard que c'est lui qui a raison. »

L'article s'étend, par de nombreux extraits, sur les pittoresques entretiens de Georges. Mais combien d'autres se sont manifestés !

«... Le corps dépossédé de Mrs Piper est saisi par des forces multiples et différentes. Il arrive, par exemple, à ce médium qu'un « esprit » s'empare de sa main droite, un autre de sa main gauche (chaque main écrit en même temps un message différent), tandis qu'un troisième invisible parle par sa bouche...

«... C'est par centaines que des visiteurs importants affluèrent chez Mme Piper, en Angleterre comme en Amérique, — car « la Société des recherches psychiques » la fit venir à Londres pour l'observer. Souvent, comme pour écarter la supposition d'une transmission de pensée, ce n'est pas toujours le mort demandé qui vient, mais un autre, pressé et inquiet, — presque oublié, mais non oublieux...»

M. Jules Bois rappelle que le professeur Myers, de Cambridge, ainsi que les autres membres de la « Society for psychical research », comme M. William James, le professeur Lude, le docteur Hodgson, le docteur Newbold, Podmore et tant d'autres, ont été convaincus des réelles facultés de Mrs Piper. C'est le professeur Myers qui « dans le jardin de son charmant cottage à Cambridge, à propos de ces phénomènes troublants » lui disait au cours d'une causerie :

« La question de la survivance de l'âme entre désormais dans le domaine « expérimental. Elle ne relève plus de la philosophie, mais de la science. »

D'autres, parmi les simples chercheurs, ont certainement dit la même chose avant M. Myers ; mais le symptôme important est dans la qualité reconnue à l'éminent professeur et à ceux de ses collègues dont il était ainsi l'interprète.

Et c'est le professeur Lodge qui disait, les yeux vers le ciel, où les étoiles se levaient et où « Mars rougeoyait » :

« Les astronomes commencent à entrevoir la possibilité de communiquer « avec les habitants de Mars. Peut-être les psychologues leur apprendront-ils « auparavant qu'il n'est pas nécessaire d'aller si loin, qu'autour de nous vivent « des êtres inconnus et plus chers avec qui une conversation deviendra possible.»

***

Il semble donc qu'un pas important vienne d'être fait. Des hommes de science, non pas isolés, mais en groupe, s'étaient donné pour tâche d'étudier la question psychique. Et voici que, dans la sincérité de leurs recherches, ils se trouvent arriver à un degré supérieur. Par eux, par l'action solidaire de leurs titres à l'estime publique, le caractère scientifique de la question de la survivance s'affirme lui même à tel point qu'il finira bientôt par conquérir droit de cité. On pourra donc enfin aborder ce sujet et tout ce qui s'y rattache, sans se mettre, pour ainsi dire, en marge des notions estimables et raisonnables. Ce sera un

réel progrès ; et une grande reconnaissance sera due à ces savants courageux par les simples chercheurs de bonne volonté qui auront usé leur vie et leurs efforts en des études jusqu'alors si mal considérées.

Un tel symptôme, redisons-le, est réconfortant ; il permet d'augurer pour le xxe siècle, une belle moisson d'immortalisme scientifique. Et, celle-ci complétant les richesses d'une magnifique moisson sociale, nous pouvons entrevoir, parmi les promesses du xxe siècle, si prochain, quelque chose comme une première ébauche de cette Humanité nouvelle que tout prépare et qui deviendra, de plus en plus, l'Humanité intégrale.

BEETHOVEN ET SA SURDITÉ

La curieuse étude ci-dessous, dont un ami de *L'Humanité Intégrale* a bien voulu nous communiquer le texte en français, après l'avoir fait préparer à notre intention, est traduite du *Banner of Light*, de Boston, où elle porte pour sous-titre : « *La Surdité est-elle indispensable à la perception des Harmonies supérieures et des symphonies de l'âme ?* » C'est un aperçu original, trop absolu peut-être, sur *l'évolution des nouveaux sens de l'Humanité* (ces quelques mots eussent constitué, nous semble-t-il, un sous-titre plus adéquat à l'ensemble de l'article). — Certes, quoi qu'en pense l'auteur, la surdité sera sans doute, plus que longtemps encore, considérée autrement que comme un fait de « perception supérieure » ; certes aussi, quoi qu'il en dise, il y aura encore de beaux jours pour la télégraphie et la téléphonie, quant aux communications humaines d'ordre positif. Mais, dans l'ordre sentimental, il est permis d'entrevoir avec lui un merveilleux et général développement des forces télépsychiques ; et, grâce à cette transformation, les rencontres d'affinités seront prodigieusement favorisées, l'ère de liberté et d'amour s'ouvrira plus rapidement, plus vite s'accomplira l'Humanité intégrale. — N. d. l. R.

Le cas de Beethoven nous permettrait de conclure que la surdité est un élément indispensable, pour ainsi dire, à une perception supérieure ou à la perception d'Harmonies supérieures, puisque Beethoven conçut, malgré sa surdité, la plus admirable musique qu'aucun musicien au monde ait pu concevoir, et de plus, fait intéressant à remarquer, il composa ses plus belles œuvres après qu'il fut devenu sourd.

Nous pouvons donc assurément en conclure que la surdité n'exclut pas la perception des harmonies supérieures ou des sublimes symphonies de l'âme. Non, elle ne les exclut pas. Mais la question demeure. La surdité est-elle indispensable au développement de cette Perception supérieure ? Ne pouvons-nous acquérir peu à peu la perception d'un ordre supérieur de vibrations qu'en devenant réfractaires aux sons et aux vibrations ordinaires ? S'il en est ainsi, la Surdité, après tout, *n'est pas la Surdité*, mais une perception supérieure.

Avant d'étudier davantage cette question, examinons les recherches d'un moderne homme de science, le D[r] Richard Maurice Bucke, président de la section psychologique de l'Association Médicale Britannique, cette grande association de médecins, qui tout dernièrement a tenu sa réunion annuelle à Montréal.

Le Dr Bucke passe pour un des plus éminents docteurs du Canada et c'est un spécialiste accrédité auprès du gouvernement canadien. Oui, examinons ses profondes et intéressantes recherches sur le développement des plus hauts pouvoirs de perception des sens — car, pour citer la phraséologie d'un reporter, celui qui écrit ces lignes n'est pas un rêveur aux longs cheveux, ni un charlatan illettré, ni un sentimental qui tâtonne dans l'obscurité et qui, au bruissement de chaque feuille qui tombe, croit entendre les faux pas des esprits sur les limites d'un autre monde, mais un savant laborieux à l'esprit puissant.

C'est d'après des notes soigneusement rédigées, lues devant cette assemblée d'hommes distingués, que le Dr Bucke fait, à propos de l'avenir du genre humain, ces saisissantes déclarations destinées à produire sur le monde une sensation énorme lorsqu'elles seront connues. Les étonnantes prédictions du Dr Bucke sur le développement de l'Humanité future ne sont pas des phrases vagues, mais la constatation précise de ce que seront la plupart des facultés de l'homme lorsqu'elles se seront développées.

La race nouvelle, dit-il, ne se servira plus du langage courant, car elle n'en aura pas besoin. L'échange d'idées entre individus sera simplement l'effort de chaque intelligence sans aucune manifestation physique, quelle qu'elle soit. Dès qu'un individu émettra une pensée, son interlocuteur en sera aussitôt saisi par une sorte de subtile télépathie, qui du reste est un don que possèdent même aujourd'hui beaucoup de personnes qui ne sont que vaguement conscientes de leur prodigieux pouvoir et qui la plupart du temps sont trop timorées ou ont trop peur du ridicule pour s'en vanter ou pour essayer de le développer. Dans les générations futures, ce don deviendra de plus en plus fréquent, de plus en plus intense, jusqu'à ce que cet échange de pensées devienne aussi commun que l'est aujourd'hui la parole ou l'écriture.

Et ce n'est pas tout. Les individus pourront ainsi se communiquer leurs pensées sans se préoccuper de la distance. De votre chambre de Boston vous pourrez causer avec un ami à Londres ou à Paris, aussi facilement que s'il se trouvait à côté de vous. Et il en sera de même avec les personnes demeurant dans les parties les plus éloignées de la terre.

Et votre pouvoir ne s'arrêtera pas là. Non seulement vous pourrez échanger vos idées avec des amis vivant à des milles et des milles loin de vous, mais vous pourrez les voir aussi clairement que s'ils étaient physiquement auprès de vous ; vous pourrez les voir, voir les choses qui les entourent, et, si cela vous plaît, vous pourrez voir tout ce qui se passe dans n'importe quelle partie du monde, même si vous n'y avez aucun ami ou esprit sympathique. On n'aura plus besoin ni d'yeux, ni d'oreilles, ces grossiers canaux physiques par où doivent passer les sensations et les idées. Il disparaîtront, pour ainsi dire, car ils seront inutiles, — aussi inutiles que le mécanisme de la voix qui transmet au dehors les sentiments et les pensées de notre esprit.

L'homme de cette époque sera aussi différent de l'homme d'aujourd'hui, que celui-ci l'est de l'orang-outang chevelu et inintelligible duquel il descend.

De même que les hommes des premiers âges étaient incapables d'entendre, de sentir et de se communiquer leurs pensées les uns aux autres, de même qu'ils ne possédaient aucun sens musical et n'étaient, en somme, capables que de voir, manger et dormir, et que ce ne fut que par le cours de l'évolution que les descendants de ces hommes — ceux qui habitent aujourd'hui la terre — ont pu non seulement voir, mais entendre, sentir les plus fines odeurs, communiquer leurs pensées par divers moyens, comprendre la musique et posséder les sentiments si complexes d'amour et de haine, de colère et de joie, de mépris et d'estime, et, par des moyens qu'ils ont inventés, ont pu examiner les parties les plus cachées du corps — avec les rayons X — ou rechercher par d'autres systèmes les bacilles et les bactéries dont des millions trouvent place dans une goutte d'eau, — ne s'ensuit-il pas, ajoute le Dr Bucke, que les hommes de l'avenir possèderont non seulement la simple conscience des premiers hommes, non seulement la « soi-conscience » des hommes d'aujourd'hui, qui leur permet d'accomplir les merveilles relatives dont nous venons de parler, — mais également la race future ne possèdera-t-elle donc pas une nouvelle sorte de conscience supérieure aussi différente de la soi-conscience des hommes d'aujourd'hui que celle-ci l'est de la conscience de leurs ancêtres ?

Continuant à élucider ce sujet, le Dr Bucke ajoute que les temps s'approchent rapidement où l'homme sera illuminé par une nouvelle lumière. La lumière viendra soudainement, instantanément. Elle n'illuminera d'abord que les hommes parvenus à un certain âge. Elle arrivera ensuite, par degrés, un peu plus tôt, jusqu'à ce qu'enfin de simples enfants soient dotés de ce qui semble maintenant des dons surnaturels. Grâce à cette nouvelle lumière, on accomplira toutes les admirables choses dont nous avons parlé plus haut et bien d'autres encore qu'il est aisé de s'imaginer. Il est, en effet, facile de comprendre que si chacun est capable de voir et d'entendre ce qui se passe de par le monde, de causer avec des personnes — quel que soit leur éloignement — il ne sera nullement nécessaire de se servir du téléphone et du télégraphe et encore moins des lettres et des services de bateaux à vapeur. Et de fait le Dr Bucke cite l'inutilité des grands avantages que nous possédons aujourd'hui comme une des contingences bénies à advenir avec le nouvel ordre de choses.

Quoique, ainsi que le Dr Bucke l'admet, il faille un assez long temps avant que cette nouvelle conscience ou nouvelle lumière, ou pouvoir, ou ce qu'on voudra l'appeler, devienne universelle ; il dit cependant que le progrès de l'évolution marche à présent rapidement, ici même et dès maintenant sous notre contrôle, si nous avions des yeux pour voir et si nous étions assez attentifs pour examiner et juger l'importance de ces phénomènes. Le docteur, lui-même, dans ces trois dernières années n'a pas observé moins de vingt-trois cas de personnes

illuminées par cette nouvelle lumière et qui peuvent utiliser, pour leurs besoins pratiques, le pouvoir que donne cette nouvelle lumière.

Le Dr Bucke nomme « conscience cosmique » cette nouvelle lumière. Elle est à la lumière ordinaire de l'intelligence, mais à un degré très supérieur, ce que la terrible puissance des rayons X est à la lumière du jour. Mahomet, prétend le Dr Bucke, ne nous disait assurément que la vérité, quand il disait qu'il avait pu voir dans les plus hauts cieux ; et, quant à la « Béatrice » du Dante, elle signifiait simplement la « conscience cosmique ».

Définissant plus précisément son expression « conscience cosmique » et parlant de son rapport avec la télépathie, la clairvoyance et le spiritualisme, le Dr Bucke ajoute :

La conscience cosmique n'est pas seulement le développement ou l'extension de l'espèce de soi-conscience avec laquelle nous sommes tous familiers, mais elle est l'addition complète d'une fonction aussi distincte de celle possédée par la plupart des hommes que la soi-conscience est distincte des fonctions des animaux d'un rang supérieur. Dans ces trois dernières années j'ai noté vingt-trois cas de personnes possédant cette conscience cosmique.

Dans chaque cas cette nouvelle faculté arrive d'une manière soudaine, instantanée. Parmi les étranges sensations que l'esprit éprouve, la plus remarquable est la sensation soudaine d'être plongé au milieu des flammes ou dans une brillante lumière. Cela arrive sans aucun avertissement préalable, sans aucune cause extérieure, et peut survenir aussi bien dans l'après-midi qu'au milieu de la nuit, et la personne s'imagine tout d'abord qu'elle devient folle. En même temps que cette sensation, naît un sentiment d'immortalité, non pas simplement le sentiment qu'il existe une vie future — ce serait de peu d'importance, — mais la conscience absolue que cette nouvelle vie est éternelle, la mort n'étant qu'un incident insignifiant, qui n'affecte pas sa continuité. En outre survient l'annihilation de la faculté de pécher et une capacité intellectuelle, dépassant non seulement l'ancien plan, mais se portant sur un plan supérieur entièrement nouveau.

Tout membre de cette race nouvellement formée qui possédera le don de la conscience cosmique et le pouvoir qui en dépend pourra parvenir avec son corps et vivre dans ces stages maintenant incorporels et au-dessus des phénomènes ordinaires : il pourra, étant un, devenir multiple et, multiple, redevenir un ; se doter d'une ouïe irréprochable et excellente, supérieure à celle des hommes d'aujourd'hui ; comprendre avec son cœur le cœur des autres êtres et des autres hommes ; concevoir toutes les pensées ; posséder une vue claire et perçante surpassant celle de tous les autres hommes.

Il est évident pour moi que la télépathie, la clairvoyance et le soi-disant Spiritualisme sont des phénomènes peu connus qui existent réellement et qui se développeront énormément avec l'évolution de la pensée, puisqu'ils ne sont, d'après moi, que la puissance qui accompagne la conscience cosmique.

Il me paraît certain que les hommes, possédant cette conscience cosmique à un degré plus ou moins élevé, sont plus nombreux dans le monde actuel que dans l'ancien monde, et, de ce fait, en connexion avec la théorie générale de l'évolution psychique, soutenue par les meilleurs écrivains en cette matière, tels que Darwin et Romanes, je conclus que, de même que dans les temps éloignés la soi-conscience a d'abord fait son apparition chez les meilleurs spécimens de notre race ancestrale au commencement de la vie, et graduellement est devenue de plus en plus répandue et est apparue de plus en plus tôt jusqu'à ce qu'elle soit enfin arrivée, comme nous le voyons maintenant, à être universelle et à apparaître environ à l'âge de trois ans, ainsi la conscience cosmique deviendra de plus en plus universelle et apparaîtra dans la vie des individus jusqu'à ce que, pratiquement, la race entière possède cette faculté. Je dis la race entière, mais en réalité une race possédant la soi-conscience ne sera pas plus la race qui existe aujourd'hui que la race actuelle n'est semblable à celle qui existait avant le développement de la soi-conscience. La simple vérité est qu'une nouvelle race va naître d'entre nous et cette nouvelle race, dans l'avenir, prendra possession de la planète.

La naissance d'une nouvelle race de vrais dieux n'est pas aussi éloignée que voudrait nous le faire croire le Dr Bucke, affirme le professeur Elliott B. Page, secrétaire suprême de la Société Théosophique du Monde, et, à part une exception, le plus vieux théosophiste vivant de l'Amérique. Cette race existe actuellement dans ses premières phases d'évolution et je connais personnellement, aux Etats-Unis, des centaines de personnes dont chacune est douée, en tout ou en partie, des remarquables facultés qui, d'après le Dr Bucke, viennent par degré en la possession de la race entière.

Chaque être humain, vivant dans le monde actuel, possède en lui-même, à un degré plus ou moins grand, la faculté à l'état latent de faire connaître ses pensées à une autre personne, sans se servir de la parole ou de l'écriture; de converser mentalement avec quelqu'un autre dans une ville étrangère; d'entendre des sons de toutes sortes dans n'importe quelle région du monde; de fermer les yeux et de voir ses amis ou différentes choses dans d'autres parties du globe; de connaître les pensées passant dans l'esprit d'un ami et même de savoir quels sont les sentiments d'une autre personne envers soi : amour ou haine.

C'est ce que l'on nomme intuition; et, quoique l'esprit humain soit aujourd'hui assez développé pour que ce pouvoir latent essaye maintes fois de briser sa coquille, notre système actuel d'éducation mentale et sociale est tel que cette faculté merveilleuse est violemment repoussée, rejetée hors de la vue, et il est rare qu'elle puisse se développer suffisamment pour atteindre des résultats dignes d'attention.

Mais le jour approche rapidement où une grande assemblée d'hommes intelligents sera convoquée pour comparer leurs études sur ces nouvelles

facultés, et cette réunion sera fertile en résultats surprenants. Personnellement j'attends ce jour avec impatience et je crois que la révolution sociale et mentale qui suivra ces réunions pour l'étude de l'évolution mentale est destinée à mettre le monde sens dessus dessous.

Le Dr E. B. Foote, de Lexington avenue, à New-York, auteur de nombreux livres médicaux très appréciés, écrit :

« Je crois avec le Dr Bucke qu'une race entièrement nouvelle est en voie d'évolution. Le système nerveux de l'homme devient de jour en jour plus délicat, et, de même que l'homme d'aujourd'hui possède un système nerveux plus tendu et par conséquent une sensibilité plus fine que l'homme du passé, de même les hommes de l'avenir posséderont des nerfs et une sensibilité si raffinés que leur race deviendra supérieure, meilleure et plus heureuse. Je ferai remarquer le fait suivant : Tandis qu'aujourd'hui on trouve fréquemment des petites filles et des petits garçons, à peine âgés de dix ans, capables de multiplier, du premier coup d'œil, huit chiffres par huit chiffres, autrefois on aurait pu à peine en trouver un seul. Ceci me semble indiquer un changement complet dans l'esprit humain, et je pense que le jour viendra où un enfant de quinze à seize ans en saura autant et sera aussi capable que ce qui est maintenant considéré comme la merveilleuse perfection qu'est un Huxley ou un Edison. Et alors, quand ces enfants seront avancés en âge, quelle science n'auront-ils pas ! quelles étonnantes choses ne seront-ils pas capables d'accomplir ! »

Nous trouvons, par conséquent, notre question scientifiquement résolue. Ainsi, tous les cas de surdité sont des cas de perceptions supérieures, à moins que cette infirmité ne provienne de causes purement accidentelles, telles que du coton ou de la corne dans l'oreille. En outre, je puis ajouter que, d'après ma propre expérience, je suis conscient d'une perception supérieure. Il m'est arrivé depuis un cas à l'appui de mon dire. Un soir, vers sept heures, je dînais chez des amis, quand de terribles coups de sifflet, paraissant provenir de trois ou quatre locomotives, me firent tressaillir, et ces coups de sifflet étaient tellement stridents que je demandai naturellement aux autres personnes à table si elles n'avaient rien entendu. Non, elles ne pouvaient entendre rien, *rien*. Le jour suivant, on apprit que juste à ce moment, dans une ville voisine, à sept milles de là, il y avait eu un long échange de coups de sifflets entre deux locomotives avant qu'elles ne se heurtassent, occasionnant ainsi un des plus effroyables accidents de chemin de fer connus.

Pour conclure, sans aucun doute, cette surdité n'est pas la *surdité*, mais une Audition Supérieure, puisque ce que *j'entends* n'est *pas* entendu par d'autres. Je suis parfois également conscient des mouvements de la planète et de la vibration même du vent. Preuve évidente d'un cas de « conscience cosmique » et non pas de surdité.

Et, quoiqu'il soit, en somme, excessivement satisfaisant pour moi de trouver

les plus grandes prédictions dans mon livre « Le Militillionaire », amplement et scientifiquement démontrées, ça ne l'est pas davantage que d'être confirmé dans ma conviction que ma surdité n'est pas « surdité », mais une audition supérieure. Et maintenant, pour en revenir à Beethoven, nous avons les preuves évidentes que ses productions les plus géniales furent écrites après qu'il eut été atteint de cette soi-disant surdité, qui lui permit d'entendre et de reproduire les sublimes Symphonies de l'Ame, dont il n'aurait pu saisir les vibrations, si ses oreilles avaient été troublées par les sons ordinaires de la vie. A ce propos, un des biographes de Beethoven déclare que : « sa surdité ne fut pas un mal sans mélange. Elle l'emprisonna dans le royaume des harmonies supérieures. »

Et ce fait de l'audition supérieure est une des vraies raisons pour lesquelles la moyenne des êtres ne peuvent comprendre ces grands musiciens ou leurs productions, et, tant qu'ils n'auront pas atteint les hauteurs de la « conscience cosmique », ces musiciens et ces poètes leur resteront incompris. Et, quoique tous puissent admirer ou aspirer à jouir jusqu'à un certain point de ce bonheur, pourtant, comme l'observe justement Emerson : « Si j'entends ce que disent ces patriarches, sûrement je puis leur répondre avec le même ton de voix, car l'oreille et la langue sont deux organes de même nature. » De sorte que, si nous pouvons réellement entendre ou comprendre ce que jouent ces grands musiciens ou ce que chantent ces grands poètes, nous pouvons les jouer ou les reproduire de même à notre volonté. On voit donc que « l'admiration » ou la « compréhension » d'un grand musicien ou d'un grand poète sont deux choses tout à fait distinctes. L'admiration donne l'aspiration, mais la compréhension donne le pouvoir de répondre avec la Même Sublime Voix.

On dit que le jeu de Beethoven était caractérisé par une énergie et une individualité extraordinaires, et une rapidité sans pareille. On a souvent critiqué son manque de clarté et de pureté, sa manière de malmener le piano en abusant de la pédale ; mais personne n'a jamais mis en doute son génie, lorsqu'il se mettait à improviser, à *phantasiren*, comme il disait lui-même. Quand parurent la Première Symphonie et le premier trio, les critiques conservateurs déclarèrent que c'était « les explosions confuses de la suffisance présomptueuse d'un jeune homme de talent. » La Seconde Symphonie fut déclarée un monstre, un dragon blessé à mort qui ne pouvait rendre l'âme, et « fouettait l'air avec sa queue dans une rage impuissante. » Et à l'audition de la sublime Septième Symphonie, on affirma que : « l'extravagance de ce génie avait atteint son *non plus ultra,* et que Beethoven était mûr pour la maison de santé. Le fait qu'il était sourd donna une certaine force aux critiques de ses ennemis, et ses innovations furent regardées comme les divagations d'un sourd absolu.

Quelques amis se sont imaginés que j'étais la réincarnation de Beethoven, à cause de ma surdité, jointe à mon génie pour la musique ; quoique je ne sois pas absolument certain de ceci, je sais que je comprends Beethoven et ses

compositions, ce qui signifie beaucoup de choses, et implique que je suis non seulement capable d'interpréter sa musique, mais de composer et d'improviser semblablement. Et ceci, parce que nous avons découvert que la surdité à ce degré n'est pas la surdité, mais la perception d'un ordre supérieur de vibrations.

De même, la Société contre le Bruit, qui tout récemment vient de s'installer parmi nous, et dont le but est de supprimer dans les villes populeuses tout le tapage et le vacarme qui torturent les nerfs, n'est qu'un point additionnel qui, pareil aux brins de paille, nous montre la direction du vent planétaire. (Mais lorsque nous posséderons la conscience cosmique, et que nous serons sourds aux bruits inharmonieux du monde, l'aide de la Société contre le Bruit ne sera plus utile, car alors toutes les vibrations parviendront à l'oreille ésotérique, comme une grande et sublime symphonie de l'âme !)

Il nous est donc avantageux de marcher de front avec les progrès des vibrations de l'âme et d'être vraiment portés par le vent dans le Monde de la Sagesse, si nous le voulons.

M. AUBURRE HOVORRE.

Traduit du *Banner of Light*, du 18 Novembre 1899, par Rémy Salvator.

L'EXISTENCE

« LA VIE »

(*Suite*)

Après les fonctions de relation, viennent, avons-nous dit, les fonctions de reproduction ayant pour objet la multiplication de l'espèce (1).

Les fonctions de reproduction pourraient être considérées comme uniquement inhérentes à la période de plénitude. C'est, en effet, à cet âge de la vie seulement, qu'elles doivent et peuvent s'exercer sûrement ; on peut dire cependant que la période de croissance sert à leur préparation et que la période de décroissance est caractérisée par leur désorganisation. Il y aurait donc, en réalité, ainsi que pour les fonctions d'alimentation et de relation, trois grandes fonctions principales de reproduction, déterminant chacune des phénomènes particuliers dans chaque période de la vie, savoir : la *préparation*, dans la

(1) Nous ferons remarquer que nous ne définissons le but de chaque fonction que pour la Matière ou Forme, tous les phénomènes analogues se produisant sur les deux autres principes constitutifs de l'être, n'étant en réalité, que l'action réflexe de ceux émanant du principe matériel, actif et dominant durant la phase charnelle de l'existence. — (Note annexe du texte).

période de croissance ; l'*application*, dans la période de plénitude ; la *désorganisation*, dans la période de décroissance.

Il suffit de dénommer ces trois fonctions pour les définir.

Leur analogie avec les trois grandes fonctions d'alimentation : aspiration, assimilation et expiration ainsi qu'avec les trois fonctions principales de relation : impression, sensibilisation et transmission, est du reste facile à constater, elles aussi étant déterminées dans leur modalité par les trois grandes périodes vitales : croissance, plénitude et décroissance.

Il y a trois modes ou catégories de reproduction : la reproduction matérielle ou corporelle, la reproduction spirituelle ou intellectuelle, la reproduction fluidique ou sensorielle.

Chacun de ces trois modes de reproduction se manifeste par l'un des trois principes constitutifs de l'être à l'aide des deux autres, c'est-à-dire que l'être se reproduit :

1° Par la Forme, à l'aide de la Force et du Mouvement ;

2° Par la Force, à l'aide de la Forme et du Mouvement ;

3° Par le Mouvement, à l'aide de la Forme et de la Force.

Les phénomènes généraux qui en résultent peuvent être dénommés ainsi qu'il suit :

La *Génération*, ou reproduction de la Matière ou Forme à l'aide de l'Esprit et du Fluide universel.

La *Conception* (1), ou reproduction de l'Esprit ou Force à l'aide de la Matière et du Fluide universel.

La *Locomotion*, ou reproduction du Fluide universel ou Mouvement, à l'aide de l'Esprit et de la Matière.

Les fonctions de reproduction sont conséquentes des fonctions d'alimentation, c'est-à-dire que d'après la manière plus ou moins naturelle et harmonique dont s'exercent celles-ci, il y a plus ou moins harmonie et effets naturels dans l'accomplissement des premières.

La génération, ou reproduction de la Forme, est conséquente de la nutrition ou alimentation de la Forme ; la conception, ou reproduction de la Force, est conséquente de l'instruction ou alimentation de la Force ; la locomotion ou reproduction du Mouvement, est conséquente de la respiration ou alimentation du Mouvement.

Elles sont, en outre, déterminées ou qualifiées aussi par les fonctions de relation, dont l'influence sur elles, quoi que moins importante que celle des

(1) Conception intellectuelle, bien entendu, qu'il ne faudrait cependant pas confondre avec compréhension, ce dernier terme exprimant une assimilation d'instruction, et le premier, un enfantement ou création de la pensée. — (Note annexe du texte).

fonctions d'alimentation, leur est cependant préjudiciable ou favorable selon la nature des sensations qui ont éveillé leur activité fonctionnelle.

Il est, en effet, facile de comprendre qu'une nutrition saine et convenablement mesurée, détermine chez l'être une génération puissante et féconde ; de même qu'une instruction sagement progressive éveille en lui une conception claire et justement appropriée à son degré d'élévation ; de même enfin que par le fonctionnement d'une respiration parfaitement équilibrée, il lui est plus facile de régler convenablement ses mouvements de locomotion.

On conçoit aisément, d'une part, que la sensibilisation qui résulte de l'impression produite sur les organes de relation, peut, elle aussi, modifier ou altérer selon sa nature, l'exercice régulier des fonctions de reproduction, et que la discordance des rapports corporels, intellectuels et sensoriels peut troubler profondément, dans bien des cas, l'harmonie devant naturellement résulter du fonctionnement normal de la génération, de la conception et de la locomotion.

Pour bien procréer, pour bien concevoir, pour bien se mouvoir, il est donc indispensable, non seulement de bien se nourrir, de bien s'instruire et de bien respirer, mais encore de posséder un système de relation suffisamment équilibré, pour ne point troubler, par des notes discordantes, l'harmonieux concert des sens, appelé à éveiller chez l'être l'idée de la reproduction corporelle, intellectuelle et sensorielle. Une raison trop étroite, un sentiment trop restreint, une intuition peu développée et surtout une instruction mal équilibrée, nuisent nécessairement, chez le penseur, à la conception, simple et grandiose à la fois, des plus importantes vérités. Ainsi pour la génération et pour la locomotion, dont les effets sont plus ou moins harmoniques et naturels, selon que l'alimentation de leurs principes causatifs, c'est-à-dire la nutrition et la respiration, et la manifestation des sens qui ont éveillé leur activité, s'exercent, chez l'être, d'une manière plus ou moins harmonique et naturelle.

⁂

Nous avons dit que chacune des trois catégories ou modes de reproduction : la reproduction corporelle ou génération, la reproduction intellectuelle ou conception, la reproduction sensorielle fluidique ou locomotion, avait pour objet particulier de reproduire l'un des trois principes constitutifs de l'être à l'aide des deux autres. En effet, par la génération, l'être reproduit son corps, c'est-à-dire donne naissance à un germe corporel dont les développements ultérieurs doivent aboutir à la constitution d'une forme organique de même nature que la sienne ; par la conception, il reproduit son intelligence, c'est-à-dire donne naissance à des idées, à des pensées, jusqu'à cet instant étrangères pour lui, sorte de création intellectuelle dont il est l'auteur, puisqu'il ne l'a ni puisée, ni apprise dans le domaine intellectuel d'autrui ; par la locomotion, il reproduit son mouvement, c'est-à-dire crée, dans le milieu fluidique qui l'entoure, des impul-

sions qui s'y perpétuent et donnent naissance à des vibrations ou ondulations qui n'y existaient pas précédemment, tel, par analogie, un objet quelconque projeté sur une nappe d'eau y détermine des ondulations circulaires dont les mouvements vibratoires se répercutent jusqu'aux plus extrêmes limites. Or, il est certain que l'acte générateur ne pourrait s'accomplir sans la manifestation de ces deux puissants facteurs qui ont nom Volonté et Sensation, et qui émanent chacun d'un principe particulier, le premier, de la Force, le second, du Mouvement; il est évident, d'autre part, que l'acte de la conception resterait sans effet si la pensée ne prenait dans le cerveau humain une forme et un mouvement intellectuels, ou si elle ne s'extériorisait à l'aide de la parole ou de l'écriture, c'est-à-dire par un mouvement ou une forme susceptible de la manifester à autrui; il est non moins certain enfin, que l'acte locomoteur ne saurait se manifester sans faire appel à a volonté ou force intellectuelle qui le dirige, de même qu'il ne pourrait s'exercer sans mettre en action la forme organique qui recèle son principe causatif, et qui doit alors subir son impulsion.

Il y a donc, dans chacune des trois catégories précitées, reproduction d'un principe particulier, à l'aide des deux autres, et c'est pourquoi, tout ce qui constitue l'être concourant à le reproduire, il est indispensable qu'il y ait harmonie réciproque dans ses rapports extérieurs et internes, c'est-à-dire dans ses fonctions de relation et dans ses fonctions d'alimentation, afin qu'il puisse en résulter toute la puissance et toute l'harmonie nécessaires à l'exercice régulier de ses fonctions de reproduction.

***

Reproduire, c'est en quelque sorte créer l'avenir; en créant, la nature se reproduit; en se reproduisant, l'homme, crée et, par ses créations, prépare lui-même les conditions physiologiques et psychologiques de son avenir, puisqu'il doit retourner plus tard dans le même milieu et y devenir à son tour, l'objet de la reproduction de ses créations, c'est-à-dire leur créature. Plus il multipliera les chances à venir du bonheur social, plus il préparera de conditions favorables au milieu dont il doit être plus tard unité constituante, plus il harmonisera au triple point de vue, matériel, intellectuel et fluidique, la nature des conditions procréatrices qui doivent donner naissance aux groupements sociaux et familiaux de l'avenir, et moins, par conséquent, il courra le risque de supporter, dans sa prochaine incorporation charnelle, les imperfections et les infériorités collectives dont les sociétés humaines étreignent les individus, sans distinction d'élévation et de mérite. C'est ainsi que tout se lie et s'enchaîne dans la nature; c'est ainsi que la grande loi de solidarité enserre tous les êtres comme en un gigantesque réseau et les rend EFFECTIVEMENT responsables les uns des autres, les forçant à travailler activement pour autrui s'ils veulent travailler profitablement pour eux-mêmes.

Lorsque, en possession de la vérité, on sait que reproduire c'est créer, c'est-à-dire donner naissance à des formes, à des pensées et à des mouvements qui, devenus causes à leur tour, préparent par conséquent les conditions matérielles, intellectuelles et fluidiques de l'avenir ; lorsque, convaincu de la nécessité de retourner dans l'existence charnelle, on sait que cet avenir n'est qu'un présent encore éloigné, où, de nouveau, viendront éclore les mêmes individualités qui en furent jadis les éléments causatifs, on comprend alors de quelle immense importance est pour l'homme l'exercice de ses fonctions de reproduction, et combien les êtres actuels sont intéressés à faciliter le progrès de ceux qui doivent leur succéder dans la chair, puisque plus tard ils devront, à leur tour, leur succéder eux-mêmes.



Génération, Conception et Locomotion, sont les trois fonctions procréatrices de ce qui sera. C'est par elles, dans les conditions plus ou moins harmoniques et naturelles qui ont présidé à leur manifestation, que sont déterminés les qualités ou les défauts des formes, des pensées et des mouvements, nouvellement éclos dans le milieu planétaire, lesquels, devenus à leur tour causes de reproduction, détermineront plus tard, d'après ces mêmes qualités ou défauts qui leur seront inhérents, la nature plus ou moins harmonique ou discordante des milieux sociaux de l'avenir. Toute reproduction, c'est-à-dire toute création, qu'elle soit matérielle, intellectuelle ou fluidique, acquiert donc une importance capitale, par le fait des conséquences qu'elle détermine, et qui, nous le répétons encore, doivent devenir les éléments causatifs d'un Tout à venir dont les auteurs individuels des reproductions antérieures seront les parties constituantes et dont ils subiront par conséquont les infériorités, comme ils bénéficieront aussi de ses perfections acquises.

Nul ne saurait logiquement se désintéresser du progrès collectif, nul n'est autorisé à refuser le concours de ses forces individuelles au bonheur et à l'avancement du milieu social où l'a placé la loi naturelle, puisque tous sont éternellement liés à chacun, comme chacun l'est à tous, par cette indissoluble chaîne qui a nom Solidarité.

Solidarité ! c'est-à-dire union et harmonie ; progrès collectif qui rejaillit sur chaque individualité, si infime soit-elle, et fait bénéficier le Tout du plus modeste travail de la plus petite des parties ; mot, bien vide de sens, sans pourquoi et sans but, pour ceux qui ne voient dans leur existence actuelle qu'une passagère et fugitive manifestation de la forme de laquelle rien ne survit ; mais qui éveille dans la pensée tout un monde de généreuses aspirations pour celui qui sait que préexistence et survivance sont les deux clefs à l'aide desquelles on peut ouvrir toutes grandes les portes du passé et de l'avenir... Solidarité ! c'est-à-dire

égoïsme collectif qui émancipe et vivifie et dont les synonymes sont : dévouement, liberté, justice, abnégation et progrès.

L'homme est uniquement préoccupé de sa seule personnalité ; sans cesse à la poursuite d'un éphémère bonheur, il emploie à des jouissances immédiates et passagères, toute l'activité, toute l'énergie dont il dispose ; peu soucieux d'un avenir encore trop éloigné pour lui, mais auquel cependant il ne pourra se soustraire, il n'a d'autre objectif, d'autre désir que de donner une libre satisfaction à certains besoins dont il s'exagère et multiplie volontiers les nécessités, et à la satiété desquels il sacrifie, en les comprimant sans cesse, les élans naturels de son âme vers tout ce qui est noble et pur. Besoins de la chair, c'est-à-dire satisfaction des sens, ambition, gloire, fortune, tel est le but multiple qu'il poursuit sans relâche et qui, l'absorbant tout entier, lui fait négliger, sans qu'il s'en doute, les conditions les plus essentielles de son bonheur à venir.

C'est que cet avenir ne lui apparaît encore que comme un lointain mirage, inconnu, plein de mystères, dont la réalité est trop incertaine pour lui et dont les bénéfices, trop hypothétiques encore, ne sauraient le détourner un seul instant des quelques satisfactions, si minimes soient-elles, que lui offre le présent. D'où vient-il ? Il ne le sait ; où va-t-il ? il l'ignore. Ce qu'il sait, c'est qu'il existe et que l'heure présente est trop vite écoulée pour ne pas saisir au passage les rares instants de bonheur qu'on y peut rencontrer, et dont l'heure future n'offrira peut-être plus l'occasion, en admettant, ce dont il doute, qu'elle doive sonner pour lui. Mais que l'homme acquière la certitude de son immortalité, qu'il sache que son présent est en même temps effet et cause : effet d'un passé qui fut à lui, cause d'un avenir qui lui appartiendra, et il comprendra bientôt que, si la nature a mis en lui certains désirs ardents, certains besoins nécessaires, ce ne peut être dans l'unique but de lui procurer de puériles et fugitives jouissances, mais surtout afin qu'il soit lui-même l'auteur et l'artisan de ses joies comme de ses peines futures et qu'il ne puisse plus tard trouver les unes trop restreintes, les autres imméritées. Insensé, dira-t-il alors de celui qui ne voit dans les révoltes impérieuses de la chair qu'un bestial et stupide plaisir à satisfaire, et qui ne comprend pas que, par la génération, la nature associe les individus à son œuvre incessamment créatrice ; insensé, celui qui ne sait puiser dans son intelligence que l'égoïste ambition de se grandir en rapetissant les autres, et qui ne comprend pas que si le génie a été donné à l'homme, c'est afin que de ses rayons fécondants il puisse vivifier chez les plus humbles les germes improductifs qui y sommeillent encore. Et, comprenant la véritable ustice, comprenant la solidarité, il saura alors que si la luxure rabaisse et avilit, l'amour grandit et régénère, et que, si le désir de s'élever isolément peut confiner à l'orgueil et rendre cette élévation stérile pour l'avenir, il est une ambition plus large, plus féconde, qui fait mûrir les fruits que l'on cueillera plus tard, et qui consiste à donner à son milieu, à sa patrie, à sa famille, les bienfaits

intellectuels dont on dispose, en les dotant alors de toutes les pensées nobles et pures, de toutes les aspirations généreuses et justes, que l'on peut faire jaillir de son âme.

L'homme veut être égoïste et la nature le veut solidaire. De même que l'air qu'il respire doit être assaini pour tous, s'il ne veut individuellement en subir les impuretés, de même aussi il faut qu'il épure les pensées et les sentiments, qu'il fasse tout grandir, tout progresser en Beauté, en Bonté, en Science, s'il veut bénéficier plus tard d'un peu plus d'Harmonie, d'un peu plus d'Amour, d'un peu plus de Vérité.



Alimentation, Relation et Reproduction, constituent donc les trois grandes fonctions de l'organisme charnel. C'est par elles que l'Etre humain, incorporé dans la chair, pourvoit à son entretien vital, entre en relation avec le monde extérieur et multiplie son espèce, à l'aide de facultés diverses, dont les manifestations sont indispensables à la conservation, aux rapports et à la perpétuité de l'individualité. Or l'être humain est formé de trois principes particuliers, quoique éternellement liés ensemble : la Force, la Forme et le Mouvement; il faut donc qu'il y ait alimentation, relation et reproduction individuelle de chacun d'eux, et c'est pourquoi on peut constater chez l'être, dans chacune des trois grandes fonctions de son organisme, trois groupes distincts de phénomènes concourant à un même but, pour chacun des trois principes dont ils émanent, savoir : les phénomènes corporels, les phénomènes intellectuels et les phénomènes sensoriels.

Durant la phase charnelle de l'existence — celle qui fait l'objet de notre étude actuelle, — c'est la matière ou forme, avons nous dit, qui devient principe dominant, c'est-à-dire fait subir passivement son action aux deux autres principes constitutifs de l'être, qui la reflètent alors analogiquement. C'est pourquoi chaque fonction intrinsèque à la forme, devient, nous le répétons, extrinsèque à la force et au mouvement, dont le rôle passif pendant la phase charnelle, rappelle dans ses modalités phénoménales, la manifestation fonctionnelle du principe dominant, quoique conservant toujours le caractère distinctif de la nature intime du principe particulièrement mis en action.

C'est ainsi que chez l'incarné, l'esprit ou force s'alimente par l'instruction, et le fluide universel ou mouvement, par la respiration, par analogie, avec la nutrition ou alimentation de la matière ou forme. C'est ainsi que la raison, le sentiment et l'intuition, phénomènes intellectuels de relation, et la vue, l'ouïe et la chaleur, phénomènes sensoriels de cette même fonction organique, répercutent, pour ainsi dire, les modalités du toucher, du goût et de l'odorat qui en sont les phénomènes corporels. C'est ainsi, enfin, que la conception

ou reproduction intellectuelle, et la locomotion ou reproduction sensorielle fluidique, sont, pour ainsi dire, calquées, dans leur fonctionnement et leur but, sur la génération ou reproduction corporelle.

L'existence charnelle se divise en outre en trois périodes vitales : croissance, plénitude et décroissance. Il y a donc aussi dans chacune des trois grandes fonctions organiques, trois nouvelles modalités ou sous-fonctions, dont la dominance particulière est inhérente à chacune des trois périodes précitées, savoir : l'aspiration, l'assimilation et l'expiration, pour les fonctions d'alimentation ; l'impression, la sensibilisation et la transmission, pour les fonctions de relation ; la préparation, l'application et la désorganisation, pour les fonctions de reproduction.

Tel est, en peu de mots, le résumé méthodique et réel du fonctionnement général de l'organisme charnel. Etant donnée l'importante vérité qui s'en dégage: prédominance de la matière ou forme, c'est-à-dire passivité fonctionnelle des deux autres principes constitutifs, il en résulte que l'idée qu'il est loisible à l'homme de se faire de l'existence est forcément imparfaite, et qu'il est, durant la vie, par rapport à la conception de l'existence considérée dans sa généralité, dans la situation de celui qui serait appelé à juger de la conformation d'un triangle, par la seule perception visuelle d'un de ses côtés momentanément éclairé, pendant que les autres resteraient plongés dans une obscurité qui les rendrait insaisissables pour lui. Il sait bien que la chair ne constitue pas tout l'être, il sent en lui une force intellectuelle, il en constate les effets; il comprend que de cette force invisible à cette forme palpable existe un lien mystérieux qui les rapproche sans cesse, sorte d'électricité vitale qui va tour à tour de son âme à son corps, ou de son corps à son âme, selon qu'elle a pour objet d'imprimer à la forme les impulsions de la force, ou de transmettre à celle-ci les diverses sensations perçues par la forme ; mais quel est ce moteur inconnu ? quel est ce mystérieux intermédiaire ? comment pourrait-il le savoir, puisque cette force et ce mouvement qu'il sent cependant en lui, puissants et actifs, ne font que lui répéter comme un fidèle écho, s'altérant quand elle s'altère, souffrant lorsqu'elle souffre, s'enthousiasmant lorsqu'elle s'exalte, les douleurs ou les joies de cette forme matérielle et charnelle, qui marque les limites actuelles de ses perceptions.

Tout passe par la chair pour arriver à la conscience, et la volonté et la sensation, manifestations de la force et du mouvement durant l'existence charnelle, deviennent nécessairement limitées dans leurs efforts particuliers, par cette barrière matérielle, forme déterminative de l'individualité, qui définit à l'être l'état momentané de sa personnalité. Le pouvoir de l'homme a des bornes, ses sensations des limites ; pensée ou sentiment, intuition ou amour, il faut que tout prenne en lui une forme quelconque pour arriver à sa connaissance, car ce qui n'est point circonscrit et déterminé ne saurait actionner sa conscience. Et

pourtant, cette chair, lourd manteau d'infortune, qui semble l'accabler et le courber, impuissant et chétif, sous les nécessités organiques, c'est en la conservant, en la préservant des multiples dangers auxquels l'expose sans cesse son extrême fragilité, que l'être harmonise et fait progresser pour l'avenir cette autre forme subtile, invisible et impondérable, qu'il doit emporter dans son existence d'outre-tombe, et dont les qualités ou les imperfections seront équitablement conséquentes du degré de matérialité dont l'être aura volontairement débarrassé ou surchargé son enveloppe charnelle.

La chair, c'est en quelque sorte le tamis, plus ou moins fin ou grossier, d'où s'échappent ou qui retient en lui, selon leur éthérisation particulière, les molécules invisibles de ce corps périsprital qui doit accompagner l'être dans son existence future et dont le degré de densité deviendra naturellement la cause déterminante de sa nouvelle situation. Entretenir cette chair, c'est-à-dire donner aux fonctions d'alimentation, la satisfaction nécessaire des besoins qu'elles réclament, c'est donc concourir au but harmonique tracé par la loi naturelle ; priver cette chair, l'affaiblir volontairement, en lui refusant l'alimentation nécessaire à son développement normal, c'est vouer le corps organique à un épuisement prématuré, et rendre trop tôt la liberté à la forme périspritale, sans lui accorder le temps, cependant indispensable à son épuration ; exagérer les besoins que nécessite la chair, en la surchargeant d'un superflu de nature à troubler et à déséquilibrer le fonctionnement régulier de l'organisme, c'est alourdir volontairement son fardeau déjà bien pesant, en accablant l'être sous un nouveau poids matériel, et nuire par conséquent aussi à ce même travail d'épuration de la forme perispritale.

Par l'exercice régulier de ses fonctions d'alimentation — dont les modalités doivent être calquées, en quelque sorte, ainsi que celles des autres fonctions organiques, sur les trois grandes périodes vitales, c'est-à-dire suivre dès le début de la vie une gamme toujours ascendante, jusqu'à un summum d'intensité déterminé par l'âge viril où elles doivent commencer une nouvelle gamme progressivement descendante — l'être donne peu à peu à son tamis charnel une finesse suffisante pour faciliter le seul dégagement des parties périspritales les plus subtiles. En affaiblissant son organisme, ou en le surchargeant d'un nouveau poids matériel, il s'expose, par contre, soit à briser trop tôt le tamis, soit à le rendre toujours plus grossier, et, par conséquent, dans les deux cas, à laisser se dégager tous ensemble les éléments périspritaux les plus lourds comme les plus éthérés, en préparant volontairement alors pour sa future forme organique un degré de densité qui, non seulement le rendra tributaire d'un état presque voisin de la chair, mais encore y précipitera son retour.

Le meilleur guide pour l'homme est certainement la loi naturelle ; il est libre de s'en écarter, il n'est pas libre de se soustraire aux conséquences toujours équitables, mais souvent désastreuses pour lui, qui peuvent résulter de ses

dérèglements et que, dans son ignorance, il qualifie d'imméritées, alors qu'il les a volontairement préparées lui-même. Pour vivre, il faut s'alimenter; c'est là une nécessité imposée à tous dans une limite justement déterminée par la constitution organique de chaque individu Ne pas atteindre ou dépasser cette limite, c'est donc s'éloigner volontairement du but naturel et remplacer par la discordance, l'harmonie que la nature prépare soigneusement chaque jour pour le bonheur à venir de tous. Ainsi en est-il des fonctions de relation; c'est par leur exercice régulier que l'être établit avec le monde extérieur les rapports indispensables à son existence; s'il faut s'alimenter pour vivre, il faut aussi entrer en relation avec le monde extérieur pour pouvoir s'alimenter; sans relation, pas d'alimentation possible; sans alimentation, pas d'existence possible.

Les fonctions de relation, comme les fonctions d'alimentation, sont donc, elles aussi, absolument indispensables à la conservation de l'organisme, puisque sans celles-là, celles-ci ne pourraient être mises en action et que la manifestation plus ou moins normale et naturelle des fonctions de relation est intimement liée à son tour à la manifestation plus ou moins régulière des fonctions d'alimentation.

Chaque groupe ou catégorie de sens — les sens corporels, les sens intellectuels et les sens sensoriels — est particulièrement affecté à un groupe correspondant de phénomènes d'alimentation : le toucher, le goût et l'odorat, sens corporels, sont nécessaires à la nutrition ou alimentation corporelle : c'est par eux que l'être choisit ce qui convient le mieux à l'alimentation de sa forme charnelle; la raison, le sentiment et l'intuition, sens intellectuels, sont nécessaires à l'Instruction ou alimentation intellectuelle : c'est par eux que l'être discerne ce qui convient le mieux à l'alimentation de son intelligence; la vue, l'ouïe et la chaleur, sens sensoriels, sont nécessaires à la Respiration ou alimentation du mouvement : c'est par eux que l'être apprécie la qualité particulière des vibrations fluidiques qui l'actionnent et dont il s'assimile ou repousse certaines parties, selon les impressions discordantes ou harmoniques qu'elles produisent en lui.

En outre de leur influence sur l'alimentation générale de l'être, les fonctions de relation agissent aussi sur les fonctions de reproduction, dont elles harmonisent plus ou moins les effets selon qu'elles s'exercent elles-mêmes d'une manière plus ou moins régulière. Cette influence, ainsi que celle agissant sur les fonctions d'alimentation, s'exerce de groupe à groupe correspondant de phénomènes : le toucher, le goût et l'odorat, sens corporels, influencent la génération ou reproduction corporelle; la raison, le sentiment et l'intuition, sens intellectuels, influencent la conception ou reproduction intellectuelle; la vue, l'ouïe et la chaleur, sens. sensoriels, influencent la locomotion ou reproduction sensorielle-fluidique.

Les fonctions de relation sont donc non seulement très importantes au point

de vue de leur influence sur l'alimentation générale de l'être, dont elles peuvent, lorsqu'elles s'altèrent, modifier et troubler même profondément dans bien des cas, l'exercice régulier; mais encore en ce qui concerne les fonctions de reproduction, dont elles concourent à éveiller l'activité fonctionnelle et dont les effets deviennent par conséquent, plus ou moins naturels, selon que leur manifestation a été provoquée par une association plus ou moins harmonique des sens. Le système de relation est pour l'être comme une sorte de clavier dont chacun de ses sens représenterait une note ; à lui de les grouper, de les associer en accords harmoniques, s'il veut éviter en lui toute discordance préjudiciable, et laisser répercuter et continuer dans les modalités phénoménales de tout l'organisme, dont ils sont un des principaux éléments de causativité, cette harmonie si indispensable au développement normal et progressif de l'individualité.

Médium typtologue, L. JEAN.

(A suivre).

UNE PAGE DES « FLAMBEAUX »

On se rappelle ce rêve d'avenir social, ce poème en prose que présenta si éloquemment Mme Adèle Maurel dans notre fascicule 4-5 de 1899: *Les Flambeaux*, de M. Albert Perrin. Suivant notre promesse d'alors, nous nous faisons un plaisir d'en citer encore une page, choisie parmi les plus vibrantes. (On n'a pas oublié, non plus, la sincère étude que M. Albert Perrin consacra, dans *L'Humanité Intégrale*, à notre regretté Marius George).

... AUTRE OUVRIER

Nous avons bâti, pour la solidarité et l'amour, un asile inviolable où, las, l'Homme en marche viendra se reposer. Ce n'est pas le terme, puisqu'il ne peut y avoir de terme, c'est la fin reposante d'une étape longue et douloureuse, c'est l'hôtellerie, le foyer familial où, dans l'intimité de ses frères, le voyageur prend des forces pour les fatigues futures. Tout ici se relie et se tient, tout s'enchaîne et conduit au même but d'amour et de paix. Tout est à tous. Les foyers sont communs, les salles communes, les ateliers communs.

Les femmes y seront blanches et les hommes forts. Dans la sérénité de passions saines, dans la pureté et la naïveté des mœurs reflétées en des visages radieux, les âmes se répondront, la fleur d'amour s'épanouira en désirs de beauté et d'harmonie, créant des races riches et puissantes.

Ce sera le domicile de la fierté, la maison commune d'amour et de fraternité.

L'OUVRIER, *qui passe*

Ce sera tout cela et mieux que cela. Ce sera pour nous, génération nouvelle,

le temple de l'Art et de l'Harmonie universelle, l'ordre rêvé par toute la douloureuse humanité, réalisé enfin par l'altruisme conscient.

Que viennent les peuples ! C'est ici le grenier des moissons de félicités que les semeurs de tous les temps ont fait lever pour eux. C'est ici la synthèse de vie des humanités défuntes : la fraternité par l'égalité, la liberté par la justice, la beauté par l'amour !

Qu'ils viennent ! C'est ici le règne du Verbe, l'œuvre de justice les appelant à la manifestation de leurs droits, à la conscience de leurs devoirs, l'œuvre de science refoulant le mystère, l'œuvre de liberté les affranchissant des tyrannies, l'œuvre de solidarité les conviant aux suprêmes douceurs de la paix sociale.

Qu'ils viennent ! La magnificence des palais, la majesté des temples sont faites pour eux. Ils y ordonneront de grandes fêtes et de grands travaux. Sous les coupoles et au plein ciel, dans la multiplicité des lumières et des décors, passeront des théories immenses de peuples réconciliés ; s'élèveront, comme des envols d'âmes, majestueux et purs, des hymmes à la fraternité, célébrant la pitié universelle, chantant la solidarité étendue jusqu'à l'inconscient. Et les cortèges savants, les assemblées innombrables au bruit de mer, les mouvements de foules en fête auront de la nature l'harmonie de ses rythmes, prendront aux univers les hiératiques contours de leurs vies convergentes.....

En marche, faibles, peureux, atrophiés !...

Et nous, constructeurs, continuons notre œuvre, travaillons, car le temps presse. La vallée basse a trop de ses douleurs, le peuple attend, il espère en nous. Travaillons, préparons les passages, que tous puissent entrer !....

Albert Perrin.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages dernièrement reçus : *Une Nouvelle Douleur*, Roman contemporain (avec une Préface de Marcel Prévost, par Jules Bois (Société d'éditions littéraires et artistiques, Librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin). — *En mémoire d'un Enfant*, Poème tiré à 312 exemplaires numérotés, sur papier vélin à la cuve et sur papier du Japon, avec portraits et illustrations (Fréd. Régamey, E. Rocher), par Emile Blémont (Alphonse Lemerre, éditeur, 23-31, passage Choiseul). — *Nouvelles Recherches sur l'Esthétique et la Morale*, par J.-P. Durand (de Gros), (Bibliothèque de Philosophie contemporaine, Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain).

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ





L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900 SOMMAIRE N° 2

Nous remercions nos abonnés, nos confrères, nos amis, des témoignages de sympathie, privés ou publics, que nous avons reçus d'eux en des heures d'épreuve, ainsi que du crédit de patience qu'ils ont bien voulu faire à L'Humanité Intégrale.

RÉSURRECTION

Résurrection triple :

Résurrection d'une morte, une mère bien-aimée; — Résurrection de nous-mêmes, emportés par la solidarité d'amour dans la profondeur des luttes suprêmes; — Résurrection aussi, pour ainsi dire, de notre « *Humanité intégrale* », que l'absorption des heures poignantes abandonna à une trop longue léthargie.

Nous prions nos abonnés et nos confrères de nous être encore une fois indulgents; et certes ils nous excuseront, car ils savent que chez nous l'on ne se marchande pas, et que, si notre vie d'expansion est coupée de quelques lacunes cataleptiques, on se donne, dès qu'on revit, avec toutes ses fibres : chair d'expérience et de conquête pour tous, documents humains d'Humanité intégrale.

Pour nous, il n'y a ni vie ni mort, ou plutôt c'est toujours la vie qui se continue. Et c'est pourquoi, quand l'un des nôtres accomplit la grande métamorphose, nous sommes entraînés jusque sur les flots mouvants de sa phase transitoire, de même qu'on accompagne un voyageur jusque sur le pont d'un navire. — Tel n'est point le cas pour celui qui procède de la routine cultuelle ou pour celui qui croit au néant final. Le premier confie l'âme de son défunt aux soins très funèbres d'une agence sacerdotale, et, pour le surplus, n'apporte lui-même qu'un appoint de sanglots, de voiles noirs et de désespérance, toute une atroce mentalité où domine la hantise de l'enfer; il reste sur le rivage, cloué par l'angoisse et la terreur, écrasé sous la domination du dogme qui lui interdit de toucher à l'au-delà (pour mieux lui imposer les suggestions artificielles d'un mysticisme aussi erroné qu'orthodoxe). Le second est tout simplement glacé

par la perspective du néant; en face du cadavre, il ne peut que saluer une mémoire, et souffrir.

Le libre immortaliste peut et fait davantage; il collabore, de toutes ses puissances de solidarité et d'affection, à cette sorte d'accouchement qu'est l'envers de la mort; pénétré de cette vérité de fait, que l'Humanité charnelle terrienne et l'Humanité éthérée qui l'enveloppe ne forment qu'une même cellule intégrale dans l'organisme de l'univers, il trouve tout naturel de s'associer aux efforts des frères éthéréens qui saluent chez eux une naissance, de même que ceux-ci s'unissent à nous dans une commune sympathie, lorsque nous recevons un nouveau-né — un décédé pour eux.

De telles assistances mutuelles aux heures de grande transition sont encore rares et précaires. Plus tard, elles deviendront des fonctions toutes naturelles; généralisées, reliées par des instincts d'harmonie sociale que nous ne faisons encore que pressentir, elles agiront puissamment, normalement, sans à-coups ni absorptions excessives. Mais, en attendant, il y faut des efforts spéciaux; et j'ajouterai: des efforts d'autant plus assidus qu'ils se produisent dans des milieux plus caractérisés par des luttes d'affranchissement. La bande noire qui, sur la terre, s'acharne contre l'œuvre de la Révolution, n'est que la contre-partie d'une autre, non moins acharnée, qui opère dans les régions d'outre-terre; et, comme le domaine de la mort a été jusqu'ici pour elle une proie qu'on lui a abandonnée, elle lutte de toutes ses forces pour conserver cet empire, aussi néfaste pour les vivants que pour les morts, et elle lutte avec d'autant plus d'âpreté que l'adversaire lui semble plus orienté vers un affranchissement complet.

Mais toutes ces considérations resteraient obscures et n'auraient guère de raison d'être, si elles n'étaient la préface du fait. Et le fait lui-même, nous ne le produirions pas, s'il ne s'en dégageait, nous semble-t-il, une clarté profitable à tous.

Ceci nous ramène à la mère bien-aimée et toute d'inépuisable affection, qui vient de s'éteindre, le 18 Mars, à 82 ans, dans le coin de Saintonge où elle habitait depuis si longtemps, et d'où elle n'était guère sortie que pour des circonstances de dévouement. Ce n'est pas à nous de rappeler ce qu'elle fut, d'exalter ses rares qualités de cœur et d'esprit, en même temps que de labeur opiniâtre et discret, qualités qui vont grandir encore dans sa vie nouvelle. Nous dirons seulement (parce que cette mention est nécessaire en la circonstance) l'intérêt qu'elle porta toujours aux questions spirites et les notions solides qui en étaient résultées chez elle. Mais, d'autre part, son existence calme (forcément calme en raison de son état de santé) l'avait gardée des expériences décevantes où s'effondrent certaines illusions, vestiges de l'éducation première, et où se révèlent inflexiblement certaines incompatibilités. Aussi, ne

voulant voir en toutes choses que le bien, elle s'efforçait de concilier ses convictions nouvelles avec ses croyances anciennes (tentative, chez elle tout de grand cœur et de bonté, mais qui dépasse les possibilités de l'évolution). C'est dans cette même pensée qu'elle a achevé sa vie terrestre, et naturellement sa pensée a été respectée en tout, suivant ce qu'elle avait exprimé.

Cette notation brève suffit, mais elle était indispensable pour la suite.

Séance du 28 Mars

Le 27 Mars, nous revenions à Paris. Le lendemain soir, M. Franck se trouvant avec nous, nous lui demandâmes s'il voulait bien se prêter à un essai de manifestation. Depuis le décès, les plus sensitifs d'entre nous n'éprouvaient pour ainsi dire aucun signe de présence ; c'était comme un grand vide, qui nous étonnait et nous angoissait. M. Franck acquiesça volontiers à notre désir. Nous n'avons pas besoin de présenter de nouveau à nos lecteurs ce médium qui a depuis longtemps fait ses preuves, et par qui nous vinrent plus d'une fois de remarquables symptômes d'identité inexplicables par les hypothèses de subconscience. On se rappelle diverses manifestations publiées ici, et dont il fut l'intermédiaire. C'est lui qui fut aussi, il y a plus de quinze ans, le pivot d'un certain nombre de groupes, très divers entre eux et qui néanmoins s'harmonisaient spontanément ; mais un vent de discorde vint malheureusement réduire en lambeaux cette « miniature d'Humanité », ainsi que nous l'avons déjà rappelé dans un article intitulé « Harmonie martyre » *(L'Humanité Intégrale,* 1897, n° 4). Depuis ces déchirements, il fut difficile d'obtenir de lui des séances parfaitement régulières, et surtout d'étendre le cercle des assistants ; ce que nous avons toujours regretté. Mais dans les circonstances pénibles que nous avons eues à traverser depuis quelque temps, nous avons constamment trouvé son précieux concours, et nous tenons à l'en remercier ici.

Donc, le 28 Mars, nous sommes réunis autour de la table, et bientôt, par les mouvements de celle-ci, avant que le médium ne tombe en transe, quelques noms sont donnés — telles des cartes de visite — puis cette phrase est dictée :

« Mes enfants, que j'ai sommeil ! je souffre de cette pesanteur... Je ne vois pas Alphonsine... »

Bientôt après, les mains du médium glissent et lâchent la table, sa tête se renverse sur le dossier du fauteuil, son corps se raidit : il est en transe. Avant de poursuivre, disons que « Alphonsine » est le nom de la personne qui soignait depuis longtemps celle qui vient de nous quitter. Ajoutons que, après les lettres *a, l, p,* personne ne devina le mot qu'elles commençaient; et même, après la troisième *(p),* nous étions tous assez intrigués, car, pensant à l'articu-

lation *p* et non à l'articulation *f* du *ph*, nous nous demandions quel mot commençant par *alp* allait bien pouvoir se produire. Et, quand l'*h* eut été dicté, il s'écoula encore un moment appréciable avant que quelqu'un eût l'intuition du nom, la recherche des uns s'étant égarée un instant ou ayant été nulle, d'autres encore n'ayant pas retrouvé instantanément la notion d'après laquelle le *p* suivi d'un *h* se prononce *f*. Il n'est pas inutile ni puéril de mentionner ces menues particularités psychologiques, car elles prouvent tout au moins l'indépendance de la cause qui a dicté le mot, par un fait de volonté précise, en dehors de toute suggestion de l'assistance.

Mais trêve de parenthèse. Grâce à l'état de transe, l'esprit familier *Edouard*, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, s'empare des organes, et, après nous avoir serré les mains :

— J'ai été avec vous, nous dit-il; il y avait les autres aussi, il y avait tout le monde... Il faut qu'elle soit endormie encore pendant quelques jours. — Pour prendre du repos ? — Non ; c'est pour que, dans son rêve, elle voie des horizons d'anciennes incarnations, destinés à influencer son périsprit actuel et effacer de lui des influences ténébreuses qui s'attacheraient à elle, à cause de ses liens avec le passé... Mais, prise dans les fluides supérieurs, il se fait un travail qui la ramènera complètement à l'idée pure, à la seule idée de l'Humanité intégrale. Pour cela, nous vous demandons quelques jours encore. Elle veut secouer son sommeil par moments ; mais elle y retomberait quand même, et on va l'y laisser encore un peu pour le travail que je viens de vous indiquer. Puis nous la réveillerons tout à fait ; et alors, tout en se rappelant le passé, elle verra le jour nouveau au milieu de nous, au milieu de vous... C'est un bel et bon esprit... Nous l'aimons beaucoup. Seulement il y aura un petit empêchement pour qu'elle vous parle les premières fois. Mais ça, c'est l'œuvre particulière d'une femme, c'est l'œuvre de Marie (Marie aux Chrysanthèmes), parce que Marie s'incarnera en même temps avec elle... Elle est ici, elle se repose, elle rêve presque tout le temps.— Sait-elle qu'elle est ici ? — Non; seulement, quand elle s'éveille, elle vous voit. Et puis, ça lui a servi beaucoup de savoir, puisqu'elle s'est communiquée toute seule (1).... En s'éveillant tout-à-fait, elle se

(1) Edouard répond ici à une objection que le lecteur a pu faire: Est-il possible qu'un désincarné encore engourdi de sommeil ait l'aptitude de se manifester par la télégraphie conventionnelle d'une table ? — Oui, semble dire Edouard, si le désincarné a des moments de réveil, et s'il connaissait déjà la typtologie avant sa désincarnation. Toutefois, même dans ce cas, il est bien difficile d'affirmer que le nouveau désincarné a agi complètement seul sur l'instrument de communication, puisqu'il est entouré d'amis. Edouard est un bon informateur, et il doit avoir raison dans une large mesure, en ce sens qu'un élève bien préparé semble agir sans l'impulsion du professeur qui veille à tous ses mouvements. Mais, quoi qu'il en soit, dans la plupart des cas, il nous paraît probable que le nouveau désincarné est aidé ; un ami l'assiste et produit au besoin les arrêts de la table; seulement, quelle que soit la part de cette assistance, le fluide du désincarné participe au phénomène, ainsi qu'il ressort du mouvement même, et, en quelque sorte, de la vie de la table, telle qu'elle se caractérise. — J.-C. C.

souviendra de tous ses rêves d'incarnations passées qu'elle a vues en dormant, elle revivra ainsi en très peu de temps ses anciennes incarnations. Tout ce que nous faisons nous paraît nécessaire pour effacer en elle une espèce de lutte provoquée par une dualité d'idées. Il en serait résulté des alternatives d'influences qui l'auraient troublée longtemps. Nous faisons tout pour que cela soit évité. Donc attendons qu'elle se réveille et qu'elle se sente libre, prise seulement par l'idée d'amour que nos fluides mettent en elle. Cet avancement, ce progrès subit, obtenu par quelques jours de sommeil périsprital, pourrait peut-être étonner au premier moment ; mais songez qu'elle était un esprit très pur et très avancé dans le grand passé. C'est pour cela que la transformation sera si facile et si complète. Nous n'avons qu'à l'aider, et nous le faisons de tout cœur. Nous vous demandons seulement de ne pas diminuer nos fluides pendant quelques jours et de penser souvent à elle et au travail que nous conduisons.

Le médium revient un instant dans son corps, puis retombe en transe. Et voici venir *Marie aux Chrysanthèmes* :

— Mes bien-aimés, soyez bien tranquilles, soyez bien rassurés. Je veille sur elle avec un ardent amour. Si je ne suis pas seule à veiller, si des forces puissantes vont vers elle, sont sur elle, au moins cette immense tendresse qui vient tout entière de notre amour me permet de lui donner des fluides particulièrement doux. Je la berce de rêves d'autrefois, d'anciennes réalisations endormies en elle. Je l'habitue à se souvenir déjà, afin que ses rêves lui apparaissent tout à coup, au moment donné, la réalité vécue. Oh ! c'est dans ces circonstances que l'amour fécond, que l'amour puissant voit développer ses forces à l'infini. Oh ! oui, nous l'avons dit tant de fois, l'amour est la plus grande des puissances ! Mes bien-aimés, je ne puis dépenser davantage de fluides ; tout lui revient, à elle, en ce moment. Au réveil, nous chanterons ; au réveil, nos cris de joie et d'amour s'envoleront.

Séance du 5 Avril

1. — Incarnation d'*Edouard.*

2. — Incarnation de *R.* :

— Lassés de chanter le *Libera* sur le corps de la morte, dont nous avions emporté l'esprit, ils l'ont cherchée, mais en vain. Alors ils ont suivi ses fluides, ils ont suivi la pensée et la parole d'évocation des personnes qui sont là-bas et qui parlaient de vous ; et enfin, depuis la dernière séance, ils ont pu venir jusqu'ici. Mais nous montions la garde, et leurs projets n'ont pu réussir. Ils ont pu tourmenter vos nuits, les fluides des uns et des autres, même le médium

(sans qu'il l'ait dit, pour ne point faire naître de craintes). Mais tout cela n'a servi à rien. Vous ne perdrez ni la santé, ni le repos nécessaire après cette dernière épreuve. Il faut le repos de l'épreuve et de la lutte, et vous l'aurez.

Ici où elle se tient, comme il a été dit, le chant du *Libera* a retenti; mais, prise dans nos fluides, elle s'est endormie plus profondément encore, et vous avez senti plus profondément l'isolement. Vous ne la sentiez plus, ou plutôt vous vous êtes sentis séparés d'elle; et alors ils sont partis. Ils sont retournés là-bas, décidés à l'y attendre, parce qu'ils savent que fatalement elle y reviendra. Nous n'avons pas besoin, surtout pour elle-même, de presser son réveil. Sa longue maladie, pendant laquelle le corps inerte donnait aussi une inertie au périsprit, ne permettait pas que le jeu des organes périspritaux pût avoir un développement, une force vive, aussi prompts que cela se voit pour d'autres esprits (1). Pour sa désincarnation, il y a eu la loi: la loi d'harmonie. Actuellement, il n'y a plus de lutte, mais elle dort encore; et, en dehors de la recherche des ennemis du progrès, ce qui se passe n'aurait rien d'anormal. Aussi, n'ayez aucune épouvante, ni même aucune crainte de ce sommeil, qui, comparativement à d'autres esprits, n'a été jusqu'ici que d'une durée parfaitement naturelle.

Mais ce qu'il importait de faire, et cela nous l'avons fait, c'était de l'isoler complètement des esprits rétrogrades qui sont venus l'évoquer jusqu'ici, qui sont venus pour la faire sortir de son sommeil et la prendre étant dans un état qui n'était ni celui de la veille ni celui du sommeil, — dans un état où aurait pu paraître en elle comme un épouvantail de l'enfer, de se trouver parmi des esprits libérés des ombres et rayonnants de la lumière éthérée. Et, je le répète, ils sont repartis. En attendant, nous allons préparer le vrai réveil, le réveil doux, calme, avec une lucidité parfaite, le réveil au milieu de la clarté, le réveil avec les aspirations de progrès et d'amour.

Pendant ce temps que je viens de décrire, vous nous avez aidés; votre pensée, vos fluides, en harmonie avec nous, nous ont beaucoup servi, — « servi » n'est même pas assez, ils nous ont été indispensables. Les forces qui viennent de l'intégralité sont énormes, leur puissance dépasse tout ce que vous pourriez supposer; et c'est pour cela que l'Humanité intégrale fera joindre là-haut et ici-bas toutes les forces, tous les pouvoirs, en vue d'un avancement inconnu encore, insupposable encore, des deux Humanités.

Voilà donc les nouvelles, voilà donc les détails précis sur ce qui s'est passé depuis votre dernière séance. Il était important de le dire. Si ce n'est pas un

(1) Ceci n'est pas en contradiction avec le langage d'Edouard dans la séance du 28 Mars; il s'agit d'appréciations comparatives, et dans les deux manifestations, le point de comparaison n'est pas le même. En somme, la transformation a été plutôt brève, relativement à la généralité des cas. — J.-C. C.

enseignement nouveau, il ne doit pas moins rester que ces détails ont un intérêt pour nous tous et pour l'avenir. Car je désire que tôt ou tard ces détails puissent être connus, afin que ceux déjà entrés dans l'Harmonie soient certains des forces qu'ils accumulent et dans leurs demeures et dans l'intérêt de leurs chers désincarnés. En l'Humanité intégrale, tout ce qui se passe, tout ce qui se sera passé devra être su. Lorsque vous aurez donné tout ce que vous pouviez donner, lorsqu'il n'y aura plus que l'union en nous pour l'avenir éternel, et que nos travaux militants seront terminés, une derniere œuvre paraîtra, pour sceller cette fin qui ne sera qu'un commencement lumineux pour ceux suivront. Courage pour vous, courage pour nous; nous ne nous séparerons jamais; et nous garderons au service de l'Humanité intégrale des forces toujours plus puissantes. Et cette vie si remplie, ici et là-bas, nous comblera de joie et des plus vives lumières.

Je reviens à la chère disparue. Tâchez d'avoir une séance dans cinq à six jours; je pense que ce sera suffisant pour qu'elle se réveille tout à fait, et qu'elle vive sans se rendormir.

Ma voix a servi d'évocation; elle s'est réveillée un instant, et, dans les bras de Marie qui la berce sans la quitter un seul moment, elle est à la table et va vous dire quelques mots, — mais pas encore par l'incarnation.

Courage, soyez forts, tout n'est pas encore fini.

3. — Incarnation de *Marie aux Chrysanthèmes :*

— ... Dans quelques jours, je serai libre. Laissez moi la garder...

4. — Par la table:

— Chers enfants, je suis parmi vous sans trop savoir comment. Je suis moins lourde. Je vous embrasse tous.

Puis (par la table aussi): — *Ernest (Chaigneau).* Je suis content de sa délivrance.

Enfin (encore par la table): — *Docteur Chaigneau.* Je veille aussi. Je vous approuve en tout. Au revoir.

Séance du 12 Avril

La séance demandée par *R.* ne put avoir lieu que le 12 Avril.

1. — Incarnation d'*Edouard.*

2. — Incarnation de *R.* Il s'adresse à la nouvelle désincarnée :

— Vous vous êtes réveillée. Le sommeil profond a disparu. Vos yeux ont

cherché immédiatement à reconnaître le lieu où vous vous trouviez, les personnes et les objets qui vous entouraient; et, si ce n'était qu'un rêve vous avait préparée à ce que vous voyiez, il serait résulté de cet état nouveau une crise, une tourmente, un trouble profond. Mais ceux que vous avez aimés et qui vous ont chérie, partis avant vous dans l'au-delà, étaient là, vous entouraient, vous souriaient, vous parlaient. Vous les avez reconnus esprits, et vous-même vous vous êtes reconnue aussi dans le même état. en pensant qu'en les revoyant ainsi vous ne pouviez être que ce qu'ils étaient; enfin, au milieu des vôtres, vous vous êtes sentie forte, préparée à une nouvelle vie, à laquelle vous croyiez, mais dont vous ne pouviez naturellement concevoir tout entière la si curieuse réalité. Ces parents qui vous aiment, qui vous entourent, sont liés à un grand nombre d'esprits, sont liés à une phalange de travail pour le progrès, qui s'appelle Harmonie. Et les vôtres vous ont conduite vers nous; ils désirent, veulent, qu'avec leur lumière vous ayez notre lumière. Votre cœur palpitant avec leurs cœurs, ils veulent que votre cœur palpite aussi avec le cœur de l'Harmonie. Voyez, aimez, et vivez dans l'Harmonie. Votre jugement s'est encore augmenté, vos yeux voient une lumière plus vive, votre entendement est plus large; tout en vous s'est métamorphosé. Connaissez-vous donc, car nous tendons vers vous nos bras; nous vous attirons dans l'Harmonie. Vous deviez être avec nous, parmi nous, car vous avez travaillé. Ce n'est pas un privilège, ce n'est qu'une juste récompense. Laissez certains rêves lointains; votre nouvelle lumière vous fait voir, pénétrer entièrement, que de vaines formules, que de vaines croyances, que de vaines cérémonies n'ont aucune influence pour l'avenir des esprits, puisque aucune réalité n'en découle, n'est la conséquence ou la preuve d'enseignements inutiles — et dangereux, autant qu'ennemis du progrès des âmes parties de la terre.

Moi, R., j'ai demandé à venir vous saluer avec une voix humaine (terrienne), plus facile à entendre pour vous qui sortez de l'humanité (terrienne), par une voix humaine qui vous révèle dans toute sa beauté, dans toute sa vérité, le phénomène de l'incarnation des esprits dans les médiums (1), qui vous révèle que, humaine ou non, la voix ne se perd jamais, que la volonté persiste toujours, et que l'Humanité intégrale provient de cette facilité de communication.

Ce soir pour vous c'est l'heure, c'est la belle heure pour nous, de vous faire entrer dans cette douce initiation de l'Harmonie, — initiation cependant où rien n'est caché, où notre lumière éclaire tout à tous les yeux, où tout, tout, tout ce qui vit est appelé et attiré. Soyez de l'Harmonie, soyez avec nous... Nous vous

(1) Les deux mots entre parenthèses sont ajoutés; mais ils complètent évidemment l'expression de la pensée de R. En ces notions nouvelles d'Humanité intégrale, le vocabulaire est encore plus qu'insuffisant, il est même presque tout entier à constituer, pour un langage à la fois précis et concis. — J.-C. C.

invitons à nos travaux, nous vous invitons, par vos fluides matériels encore conservés, à secourir, guidée par nous, à prendre par la main certains égarés, partis récemment du monde (terrien) et auxquels votre périsprit encore tout imprégné de la terre peut mieux se faire sentir (que le nôtre). Oh ! oui, vous allez vouloir sauver, dans votre joie de vous trouver heureuse parmi nous.

Et la Convention vous salue ; nos frères de l'Inde vous saluent ; et les esprits d'amour sauvés par l'Harmonie vous saluent aussi, car vous verrez bientôt votre avenir d'amour : l'ange qui veilla sur votre sommeil d'esprit après le départ (1) a préparé la révélation ; et alors votre amour nous entourera aussi, il entourera ceux que vous aimiez et qui sont restés militants sur la terre. Sortez donc enfin, libre, fière, puissante, du froid de la mort qui vous avait envahie. Chrysalide, vous êtes devenue papillon éblouissant. Esprit libre et beau, rayonnez, éclairez à votre tour. Chantez, aimez ! Voyez, tout resplendit ; votre vision s'est agrandie ; voyez, à travers l'espace, les mondes qui gravitent, et, plus près, voyez comme des étages, sur des assises fluidiques, des régions superposées où vivent des millions et des millions d'esprits ! Regardez, regardez encore, plus loin et plus haut, car votre vision s'agrandit : C'est l'immensité, c'est l'Univers ! C'est enfin l'infini où partout se trouve le ciel pour les esprits qui par leurs travaux sont arrivés à de hautes perfections ! Regardez, regardez encore, et restez dans votre contemplation... Puis vos yeux se tourneront de nouveau vers nous, et vous verrez l'Harmonie, encore sous un nouveau jour. Oh ! qu'il vous sera doux de travailler et d'aimer, et combien il nous est doux de vous accueillir et de vous serrer dans nos bras avec des transports de joie et d'amour !

3. — Incarnation d'*Ernest* (fragments):

Oh ! que je suis content ! que ma mère est souriante ! qu'elle est heureuse !... Elle va pouvoir venir, elle viendra avec Marie sans doute ; pour marcher, pour entrer dans le médium, il lui faut comme un tuteur, pour la première fois...

4. — Incarnation du *Dr Chaigneau* (fragments) :

J'ai interrompu mes voyages pour venir la chercher... Je l'aime ; je vais rester auprès d'elle encore quelque temps ; je l'emmènerai sans doute avec moi ; mais bientôt cette lumière annoncée lui fera voir ce qu'elle ne voit pas encore, et elle sera heureuse à son tour, tout-à-fait heureuse alors. Oh ! je vous aime bien, j'aime bien les enfants ; souvent je viens faire une courte apparition, et je repars ; mais je vous laisse tous mes fluides de bonheur, tous mes fluides de force et de joie... Tous les autres du passé de la terre, je les vois... Je pars

(1) « L'ange » au figuré, bien entendu ; on a vu plus haut de qui il s'agit. — J.-C. C.

heureux, je pars de ce corps, ravi de choses si belles, si merveilleuses... Ah! tout le passé revit en un instant!

5. — Nouvelle incarnation d'*Edouard*. (Il vient reposer le médium et lui essuyer les yeux).

6. — Incarnation de *S.-J.* :

Ah! il y a des instants de lutte! Vous les sentez bien; mais ça ce n'est rien!

7. — Incarnation de *Marie aux Chrysanthèmes* :

Oh! que je suis heureuse! que nous sommes heureux! Quelle joie après tant d'autres joies! Oh! qu'elle est jolie! qu'elle est charmante! Comme ses yeux sont doux, et son sourire jeune et gracieux! C'est l'amour qui l'a pénétrée, c'est la joie. Elle s'est réveillée toute changée; et, durant tout ce jour, je l'ai préparée à cette fête, je l'ai parée avec des vêtements faits de fluides rayonnants. C'est comme une renaissance; c'est comme un réveil en plein idéal, en plein rêve aussi merveilleux que mystérieux. Mais ce n'est pas tout: au moment où elle croyait véritablement à un rêve passager, rêve menteur peut-être, ses yeux ont vu tous ceux du passé de la terre, elle les a reconnus, et c'est dans cette reconnaissance qu'elle a acquis entièrement le sens de la vie d'outre-tombe, le sens de la vie des esprits. Et alors elle s'est sentie tout-à-fait vivre, elle s'est sentie être en même temps celle du passé et celle du présent.

Le trouble était enfin entièrement disparu; et elle est là, parfaitement consciente de son état, heureuse, ravie..., pleurant de joie, serrant son bras contre le mien, prenant seulement sa force dans ma force pour soutenir ses pas encore un peu chancelants de périsprit. Oh! le beau soir! oh! la belle réalité! oh! le beau rêve d'amour! Oh! oh! quelle joie!... Venez, amie, venez avec moi; appuyez-vous bien sur moi et venez embrasser vos enfants.

8. — L'incarnation suivante, toute d'émotion et de mots entrecoupés de sanglots, est difficile à rendre :

...Ah! mon fils! ...ah! vous, Louise!... Vous, vous tous!... Oui! je ne me trompe pas, c'est bien vous autres... Ah! oui, c'est vrai!... Oh! que je suis heureuse!... Je suis vivante pour eux, et ils sont vivants pour moi... Oh! merci, merci! merci à tous, à Marie, à tous, à tous!... C'est trop beau, c'est trop beau!... Je vis, je vis! la mort n'existe pas! Je vis, je vis, et je vois; je vous vois et je vous aime tout autant, c'est la même chose; seulement c'est plus beau!...

Séance du 18 Avril

Mais la lutte n'était pas finie. Dès le lendemain, nos impressions étaient redevenues pénibles, comme si un gros nuage noir avait passé sur le soleil. Laissons d'ailleurs la parole à un ami, dont les fluides spéciaux contribuèrent énergiquement alors à assurer la victoire définitive de la lumière. S'étant voué à la tâche particulière de réveiller les morts qui croupissent dans les ruines, il ne s'est fait connaître que sous un nom qui semblerait bizarre sans cette brève explication : *L'Esprit du château hanté*. Il s'est déjà manifesté bien des fois, et toujours d'une manière très intéressante et instructive, ainsi qu'en ont pu juger ceux qui ont eu occasion de lire ailleurs quelque reproduction de ses paroles.

1. — Incarnation d'*Edouard*.

2. — Incarnation de *L'Esprit du château hanté* :

Eternels ennemis de la libre pensée, éternels ennemis du progrès, encore une fois nous sommes obligés de lutter contre vous, et dans la lutte ardente, lutte de géants, vous êtes parfois mille contre un. Vous convoquez le ban et l'arrière-ban de vos séides ; vous descendriez même jusqu'au fond de vos enfers pour en tirer les égarés, vos damnés, capables de vous prêter assistance pour vos haines, pour vos vengeances (1) ; vous luttez sans cesse contre nous, contre l'Harmonie ; cet arbre qui porte déjà fleurs et fruits merveilleux, vous voulez le saper à sa base ; tout ce que vous avez pu acquérir d'hypocrisie, vous l'employez contre nous ; tout ce que vous avez pu acquérir de forces, vous nous en accablez. Araignées noires, fileuses de malheur, vous êtes là pour prendre au passage le pauvre esprit qui passe, la pauvre âme libre qui cherche la lumière, le progrès et l'amour. Et le doux esprit, la pauvre âme était attendue là-bas par vous; car, réveillée du sommeil qui suit la mort, réveillée par des chants délicieux, par des paroles douces, entraînantes, par des effusions inconnues, elle a voulu, après, partir, attirée là-bas où elle avait vécu sa dernière vie; et votre toile était tendue, et votre filet l'attendait dans la nuit noire (2); car, où elle fut bonne et douce, où elle aima vivre longtemps, rayonnante et heureuse, vous avez jeté partout le voile sombre; et elle voulut entrer, et vous

(1) Combien de malheureux à l'esprit faible et à la conscience trouble, agrippés après la mort par la bande dominatrice, écrasés par l'impérieuse suggestion, ont dû se croire véritablement damnés ! La suggestion, on le sait, a ce pouvoir terrible de donner une réalité factice aux pires impostures ; et ce serait désespérant, si l'Humanité n'était pas en conquête de ces deux forces souveraines contre lesquelles rien ne prévaut, et qui sont : amour et liberté. — J.-C. C.

(2) Voir, dans la Séance du 5 Avril : «... Ils sont retournés là-bas, décidés à l'y attendre...» Remarquer l'enchaînement des séances, malgré l'imprévu apparent de cette dernière lutte. — J.-C. C.

l'avez entourée. Alors, mille voix en une voix puissante se firent entendre à son oreille; mille voix en une voix parurent un tonnerre. C'était... c'était la malédiction, c'était l'enfer, c'était le trouble, c'était la nuit profonde en elle. Et elle fut troublée; et les aimés qui l'entouraient pâlirent dans leur lumière sous la puissance de vos ombres, qui allaient l'emporter, qui allaient vaincre...

(S'adressant à elle) Esprit de la nuit moi-même, esprit qui par une essence particulière me fais une force parmi les ombres, esprit qui suis une puissance sous les brillants rayons du soleil comme dans la tristesse des ténèbres profondes, moi l'ami, l'aide des esprits souffrants dans les demeures hantées, je suis venu dans cette ombre, et j'ai déchiré les voiles; et vous m'avez vu étranger vous sortir de l'ombre et vous ramener à la lumière. Alors vous êtes revenue sur vos pas ; mais vous avez été suivie, et les médiums d'ici les ont vus, les ont sentis entrer dans la demeure (1). — Leur œuvre ténébreuse s'est-elle continuée sur vous? leur victoire s'est-elle accentuée pour s'emparer de votre esprit? — Heureusement non! Car, déjà fille de l'Harmonie, déjà pénétrée de ses fluides, vous ne deviez pas, vous ne pouviez pas rester dans la tourmente des égarés. Le souvenir vivant, le souvenir puissant de l'éblouissement de l'heure où vous avez connu la vie, la vraie vie après la mort de la terre, vous avait attachée pour jamais au cercle harmonieux. Et leur tentative désespérée restera vaine, et leur instances nouvelles quant à vous ne seront couronnées d'aucun succès, ni même du plus léger avantage.

(S'adressant de nouveau à ceux-ci) Oh! je le sais, vous reviendrez; oh! je le sais, vous entretenez contre nous toute une armée organisée; ne vous contentant même pas des forces qui vous entourent en outre-tombe, vous vous servez encore de ceux qui sont fanatisés sur la terre. A mesure que les sciences se développent, à mesure que l'histoire fait une résurrection de tous les crimes du fanatisme, vous perdez vos forces sur la terre; et le reflet de la terre, de l'avancement et de la science s'élevant vers l'espace en une lumière de progrès, vous perdez encore là-haut, et chaque jour, de nombreux affiliés, complices malheureux de toutes les trames que vous ourdissez contre tout ce qui est lumière et progrès. Et cela vous excite, cela semble quintupler vos forces. Chaque pied de terrain que vous perdez est une souffrance et en même temps un encouragement désespéré. Hélas ! quelle est donc la logique si triste, si malheureuse, qui tient tous vos cerveaux ? Quel est l'idéal qui vous conduit et vous donne l'espérance? Quelle est la joie résultant de vos haines et des souffrances que vous produisez au nom d'une chose insensée, d'une cause qui fut et sera à jamais sans raison et sans effet? Oh! que je plains votre anéantissement en une erreur fatale, et combien je déplore pour vous, oui pour vous, toutes les larmes que vous faites verser aux esprits de l'espace comme aux esprits encore sur la terre!

(1) Il s'agit particulièrement de rêves caractéristiques. — J.-C C.

Hélas! pourquoi avez-vous le sens de l'éternité, pourquoi avez-vous le sens de l'infini, pour croire qu'après des siècles et des siècles de luttes pour le mal, et en raison des mérites ainsi acquis, des anges viendront vous prendre pour vous emporter au pied du trône du Dieu que vous rêvez, de l'Eternel que vous espérez! Hélas! hélas! que vous êtes à plaindre! et que je vous plains! Nous voudrions vous envelopper de notre lumière; nous voudrions distiller dans vos cœurs d'esprits tout l'amour contenu dans les nôtres, comme le soleil de la terre distille pour leur beauté et leur grâce ses rayons aux fleurs de la terre. Que nous voudrions vous envelopper tout noirs dans notre lumière, et faire de vos ténèbres de brillants rayons! Oh! combien aussi, avec cette lumière, nous voudrions pour vous l'immense vision des choses de l'Univers, où comme dieu vous ne verriez partout que l'Amour!

Mais il faut que je revienne à l'instant présent, que je redescende garde du corps dévoué auprès de la morte — vivante; il faut que je la dérobe à vos yeux, il faut qu'avec les autres je l'empêche d'entendre vos menaces, vos hurlements de véritables damnés. Et alors, ayant la douleur de ne pas pouvoir me faire aimer de vous, il faut encore que j'aie la tristesse de vous combattre; il faut que l'amour pour nous ait deux forces; il faut que j'aie, moi, pour vous, ce que j'appellerai l'épée à deux tranchants. Oh! pourquoi dois-je être ainsi? pourquoi dois-je arrêter votre mal en employant la force? Et cependant il le faut. Donc cette morte vivante est à nous, elle nous appartient entièrement; nos corps d'esprits lui forment un rempart. Vos cris s'éteindront; car les dernières attaches qu'elle avait avec vous sont rompues à jamais. Fils des ténèbres, faites-en votre deuil: elle est à nous, et elle est fille de l'Harmonie.

3.— Nouvelle incarnation d'*Edouard* (fragments):

Elle est là. Elle a tout entendu... Quand elle est allée là-bas, ça lui a fait un peu oublier ce qui s'était passé ici. Ce qui est arrivé devait arriver. Il fallait que cette séance eût encore lieu et quelle entendît tout également. Je crois que c'est la dernière épreuve...

4. — Incarnation de *S.-J.* (parlant aussi au nom de *Marie aux Chrysanthèmes*):

...C'est une nouvelle victoire que nous vous annonçons. Ce brave *Esprit du Château hanté* nous a beaucoup aidés par ses fluides spéciaux de combat; il est fait aux ombres, lui, et il sait aller les détourner, les faire évanouir; c'est enfin la lumière qui dissipe toutes les ténèbres, en les pénétrant il les absorbe, ses fluides les dévorent et les transforment. Et dans sa pensée à lui nous avons mis toute notre pensée; dans ses fluides de force, de plainte, de tristesse, nous étions avec lui, car nous souffrions pour les égarés; et plusieurs

sans doute de cette troupe aux projets infernaux déserteront cette nuit triste pour venir à notre lumière.

Mais elle, elle, elle sait où est le repos, la joie, le bonheur. Des pays de l'espace elle ne s'égarera point vers celui qui est sauvage et désolé. Elle a trouvé les coteaux verdoyants, elle vit au milieu d'un printemps éternel tout ensoleillé par l'amour, et elle restera avec nous, toujours, toujours !

5. — Toute la physionomie d'une émotion intense; la gorge semble serrée, les bras s'avancent peu à peu et finissent par se tendre vers nous; enfin la voix parvient à sortir de la gorge, nous appelant chacun par notre nom, dans un attendrissement profond. Les mains étreintes, ce n'est qu'en les dégageant un peu qu'il est possible de prendre quelques bribes de notes. Que ce soit l'excuse de leur insuffisance :

...Ah ! c'est difficile de se tenir debout ! c'est difficile ! (1) Mais je suis bien contente, bien heureuse... Je ne veux plus entendre ces voix tristes, ces voix qui me font peur et qui ne se taisent que lorsque je suis ici... Oh ! ces gens qui me veulent tant de bien; ces gens qui me font tant de peur aussi; pourquoi? pourquoi? Je ne m'attendais pas à cela, oh ! non ! C'est une lutte cruelle, et qui n'a que trop duré. Gardez-moi, gardez-moi, mes enfants, gardez-moi bien ! Oh ! j'ai tant à faire encore pour bien marcher, pour être bien à l'aise dans mon corps, qu'il ne me faut pas de luttes, de tracasseries pareilles. Mais combien de reconnaissance je dois à ces amis dévoués ! Oh ! que je leur dirai souvent que je les remercie ! Oh ! oui ! Mais ils vous aiment tant, ils vous sont si dévoués aussi que je n'aurais jamais pu comprendre une pareille chose... (Le reste se perd dans les soupirs, les bras se tendent encore, les yeux sont tout en larmes... Quand le médium se réveille, il lui semble tout d'un coup tomber dans son corps : — J'ai mal aux yeux, dit-il... Je suis très ému, je ne sais pas pourquoi... Tiens, je croyais que je n'avais plus de moustaches ; c'est curieux... Ah ! j'ai les yeux tout mouillés...)

***

Ici, nous sommes d'avis que tout doit concorder : actes et paroles ; philoso-

(1) On se demandera peut-être comment, se sentant les membres si faibles, elle a pu voyager. D'abord il est probable que cette impression s'accentua principalement à l'approche du médium, la matérialisation de fluides nécessaire à l'incarnation tendant à reconstituer les infirmités de la maladie dernière ; mais, d'autre part, quand les nouveaux désincarnés ont été imprégnés de fluides éthéréens qui leur donnent comme un essor (et c'est ici le cas), on conçoit très bien qu'ils puissent être transportés au loin par la puissance de la pensée, sans qu'ils aient pleinement recouvré la souplesse et la force de leurs membres : tel un paralytique traverserait l'espace en ballon et ne s'apercevrait guère de son impuissance de locomotion qu'au moment d'atterrir. — J.-C. C.

phie et réalisation. Aussi, estimant que les faits sont le sang vital des théories, et que l'idée atteint son maximum de force quand elle se présente à l'état vécu, nous n'avons pas cru devoir refuser ce qui nous était discrètement demandé par l'Harmonie (c'est-à-dire par la phalange harmonique) avec qui nous sommes unis d'étroite solidarité; et, conformément à son vœu, conformément à notre affectueuse reconnaissance, conformément aussi à notre désir d'offrir le plus de nous-mêmes à l'appui de nos affirmations et de nos conceptions, nous livrons, dans un sentiment de haute communauté fraternelle, aux méditations de tous, cette sorte de « tranche de vie » prise dans le vif de l'Humanité intégrale, en ce qu'elle a pour nous de plus cher et de plus précieux.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

P.-S.— Depuis les manifestations qui viennent d'être relatées, et peu après, les circonstances ayant nécessité un voyage, voici quelques extraits d'une séance qui eut lieu vers ce moment, et qui complète en quelque sorte la série des précédentes:

Incarnation d'*Edouard* (extraits):

La lutte est finie, là-bas comme ici... Dans ce qui va paraître, on puisera généralement un haut enseignement. Sans qu'on partage les idées, on verra leur beauté, leur envolée puissante, leur force d'amour, et cette tendance si superbe, cette tendance à la communication entre les deux Humanités constituant l'Humanité intégrale... Elle surtout en a été touchée; le mouvement de fluides qui se produira par la lecture des faits aura pour elle une sorte de force d'avancement, une force de lumière, en même temps qu'elle sera fière et heureuse de tout ce qui s'est fait pour elle. Et l'Harmonie sera mieux connue dans ce public où on lira ce qui s'est passé au sujet de son départ. Cette Harmonie attirera, et, si sur la terre l'Harmonie ne fait pas des progrès très apparents, ces progrès n'en existeront pas moins; et dans l'espace, même par nos ennemis, la publication de ces faits aura un grand retentissement. Ainsi donc, la mort, la séparation cruelle, doivent servir aussi bien à l'avancement d'un seul qu'à l'avancement de tous, aussi bien à l'avancement de tous qu'à l'avancement d'un seul. Alors, pourquoi pleurer? pourquoi les lamentations, les sanglots? La mort, c'est l'exaltation de la vie, au contraire... Si vos fronts se couvrent de deuil encore, que vos cœurs soient pénétrés de joie, et que de vos lèvres s'envolent des chants d'amour et de glorieuse résurrection! Car elle est maintenant bien libre, bien voyante de son présent et de son passé; son esprit vit le calme, vit l'enthousiasme des joies qui se préparent pour lui. Enfin pour elle soyez heureux.... Là-bas, nous serons ensemble la force et la lumière. Tu arriveras avec tes fluides personnels, colonne matérielle soutenue

par nous sur sa base,... et les échecs des tourmenteurs feront que cette fois ils renonceront à une dernière tentative. Ah! là-bas! elle s'y reverra sans tourmente, elle s'y retrouvera enfin dans la liberté de tous ses mouvements, et avec toutes les habitudes qui faisaient partie de sa vie journalière. Il fallait que la maison où elle avait vécu si longtemps pût lui devenir habitable, pût lui redevenir douce comme jadis. Sans cela, elle l'eût regrettée, et ce regret l'aurait retenue à la terre... Allons, courage! l'Harmonie a remporté une nouvelle victoire, — victoire par la lutte, mais de cette lutte l'amour fera germer ses fleurs....

Incarnation de *Marie aux Chrysanthèmes* (extraits):

Oui, nous partons, et nous serons bien contents cette fois, parce que nous n'aurons plus de voiles sombres, plus de fluides noirs. La maison est déjà prête pour la joie; là-bas il y a déjà des fleurs de l'espace, et c'est nous qui y allons pour cette fête. Pour elle, ce sera sa dernière étape de guérison. Au milieu de cette joie, elle se réveillera plus jeune, vigoureuse et rajeunie. Son périsprit, encore un peu lourd, va s'y retrouver régénéré; et tout va concorder à cette évocation de jeunesse prise là-bas et qui va lui rester... Et alors, pour elle, tout sera fini de langueur, de tristesse et de peine,... et elle s'envolera brillante et riante. Oh! quelle différence avec ces pauvres esprits errants que nous sauvons, interrogeant en vain ceux qu'ils voient, voulant se mêler en vain aux travaux de jadis, éprouvant la souffrance de toucher sans pouvoir prendre, de parler sans être entendus, de marcher sans être vus! Oh! travaillons, il y a tant à faire encore, luttons avec courage et les rangs pressés. Nous voyons de loin la moisson, mais elle germe à peine, et que de travail, que de luttes contre tout, avant de cueillir les épis d'or! Le progrès est difficile, le progrès est lent. Courage! l'avenir est si beau pourtant! Car les ombres doivent se dissiper, car les ténèbres doivent se changer en lumière, car le progrès est une chose inévitable: le progrès, c'est l'avenir, le progrès contient l'amour, le progrès contient la science; et tout cela dans les hauteurs fait la joie suprême, forme tous les échos réunis de l'harmonie sublime. — Oh! travail des esprits qui s'élèvent, travail, je te bénis; travail, lutte, c'est vous qui avez fait les choses que nous vivons, c'est vous qui avez édifié les bases de cette Harmonie, qui deviendra si puissante et si belle; c'est vous qui m'avez fait retrouver le bien-aimé; c'est vous qui avez agrandi les Couples; c'est vous qui de tous ferez un seul dans l'amour! Oh! travail, travail, je te bénis; travail, je t'aime; travail, travail, tu es tout pour moi dans l'amour!

L'EXISTENCE

« La Vie »

(*Suite*)

Par ses fonctions d'alimentation, l'être pourvoit à l'entretien vital de son organisme; par ses fonctions de relation, il entre en rapport avec le monde extérieur, et, à l'aide de ces rapports, règle, modifie, trouble et influence tour à tour les manifestations de ses deux autres fonctions charnelles; par ses fonctions de reproduction enfin, il résume en une sorte de synthèse vitale toutes les supériorités comme toutes les infériorités de sa propre nature; et, à l'aide de cette résultante plus ou moins harmonique, donne naissance à un germe corporel, intellectuel ou sensoriel, lequel deviendra à son tour, un des éléments causatifs de ce tout à venir, où l'être actuel reviendra lui-même plus tard s'exposer de nouveau aux fragilités et aux obscurités plus ou moins accentuées de la chair.

S'il y a pour l'être nécessité d'alimentation et nécessité de relation, il y a aussi nécessité de reproduction. Ne pas reproduire, c'est non seulement jeter un trouble discordant dans les deux autres fonctions organiques en les surchargeant plus longtemps qu'il ne le faudrait d'une force corporelle, intellectuelle ou sensorielle trop puissante pour ne pas déséquilibrer les rouages si fragiles de l'organisme, mais encore, c'est refuser volontairement le concours de cette force si utile au progrès général de l'humanité, c'est préférer la laisser stérile et nulle que l'employer à faciliter l'élévation collective et, par conséquent, s'exposer à trouver soi-même, plus tard, quand sonnera l'heure du retour charnel, beaucoup plus d'infériorités à combattre que de supériorités à s'assimiler.

Si l'être ne peut plus refaire son passé, il peut du moins s'efforcer, dans le présent, de se débarasser peu à peu du lourd fardeau d'imperfections qu'il traîne encore avec lui, et préparer pour son avenir le plus de conditions favorables à son libre développement. Le présent lui appartient. S'il souffre, s'il gémit, si son infériorité individuelle et les imperfections collectives semblent vouloir l'étreindre et paralyser ses efforts, qu'il comprenne donc enfin, que de ce passé qui fut à lui, présent de jadis dont il n'a point su profiter pour s'élever plus encore et faire progresser cette collectivité dont il subit aujourd'hui les iniquités sociales, que de ce passé, disons-nous, résultent équitablement ses souffrances et ses infériorités actuelles. Qu'il fasse donc pour son avenir ce qu'il ne sut point faire jadis pour ce présent qui l'accable. Il peut s'élever isolément, il peut à ses acquis personnels joindre encore de nouveaux acquis, et augmenter ainsi son élévation individuelle; mais il peut mieux et plus encore, car cette même élévation, dont il aurait seul le bénéfice, pourrait peut-être

devenir pour lui une cause de souffrances, s'il ne faisait aussi progresser, dans des proportions relativement parallèles, cette collectivité dont il fait actuellement partie et fera sûrement encore partie plus tard, et dont les imperfections, comme les qualités, rejaillissent toujours inévitablement sur lui.

L'être est individu : comme tel, il bénéficie des perfections qu'il a personnellement acquises ; mais il fait aussi partie, durant la vie, d'un groupe familial ; il est citoyen d'une patrie, unité dans l'humanité, et c'est de l'élévation particulière à chacun de ces divers milieux, dans lesquels il faut qu'il vive pour progresser, que doivent résulter pour lui le libre essor ou l'enrayement de ses aptitudes et de ses aspirations individuelles. Faire progresser ces milieux, c'est-à-dire vouer à la grande et sainte cause humanitaire le meilleur de soi-même, tel est donc, pour l'être, le plus sûr moyen de se soustraire aux souffrances de l'avenir, tout en préparant, pour lui-même, le libre épanouissement de ses facultés et de ses aptitudes acquises. Quand l'humanité progresse, tout progresse avec elle : familles, sociétés, peuples, individus, tout ce qui vit, pense et s'agite en elle, tout ce qu'elle contient dans son sein, tout ce qu'elle embrasse dans son universelle collectivité souffre de ses douleurs et bénéficie de ses perfections. Plus la collectivité grandit et s'élève, et plus les divers milieux qui sont en elle agrandissent aussi le rayon de leur action progressive. De l'humanité à l'homme, en passant par les nombreux groupements sociaux et familiaux qui en représentent les degrés intermédiaires, tout ce qui est progrès général rejaillit inévitablement sur chaque individualité, si infime et si isolée soit-elle, et c'est pourquoi l'être est intéressé à faciliter l'élévation collective — fût-ce même au préjudice de sa propre personnalité — puisque c'est par elle seule qu'il pourra donner plus tard un libre essor à ses aptitudes naturelles, en écartant enfin de son avenir toutes ces discordances organiques, toutes ces iniquités sociales, toutes ces impuretés vitales, qui, comme en un cercle de fer, étreignent si lourdement dans le présent ses aspirations et sa liberté individuelles.

Or, c'est par l'exercice de ses fonctions de reproduction, fonctions dont il ne paraît pas comprendre encore toute l'importance, que l'être participe au progrès collectif. En reproduisant les trois principes qui le constituent, en donnant naissance à de nouveaux germes corporels, intellectuels et sensoriels, dont la résultante « synthétise » en quelque sorte les défauts et les qualités de son individualité, l'être prépare pour l'avenir la nature des conditions extérieures, tant matérielles qu'intellectuelles et fluidiques, au milieu desquelles il sera de nouveau appelé à vivre.

Par la *Génération*, il reproduit le monde des corps ; par la *Conception*, celui des idées ; par la *Locomotion*, celui des fluides.

Par l'acte générateur, c'est-à-dire par la création d'un corps de même nature que le sien, l'être participe individuellement à la formation générale des terrains humains destinés à servir à l'incorporation des êtres périspritaux qui lui

succéderont dans la vie, et qui, devenus à leur tour agents individuels d'une nouvelle reproduction génératrice, prépareront, eux et leurs successeurs, par l'exercice de cette même fonction, l'état ou situation charnelle de sa propre incorporation à venir. Plus il s'efforcera donc, par la manifestation normale et régulière de sa fonction génératrice de reproduction, de réaliser des effets harmoniques, plus, par conséquent, il bénéficiera, à son retour dans la chair, d'une harmonie plus complète, c'est-à-dire d'un organisme plus perfectionné, et — conséquence non moins importante, étant donnée l'adaptation de l'élévation individuelle périspritale à un degré correspondant de perfectionnement du milieu organique charnel — plus aussi il écartera de son rayon de réincarnation la possibilité pour les infériorités périspritales, de s'y incorporer et de diminuer ainsi, du poids de leurs imperfections, la force ascensionnellement progressive et réactive sur lui de son milieu social..

Par l'acte de la conception, c'est-à-dire par la création d'idées, de pensées, de sentiments de plus en plus élevés et purs, l'être donne à son milieu collectif un nouvel acquis de supériorité intellectuelle. L'enfant qui naît à la chair bénéficie des progrès antérieurement accomplis par ses prédécesseurs ; de son éducation, de la somme plus ou moins grande des connaissances acquises par la collectivité, dépend pour lui l'essor plus ou moins rapide et élevé de ses aspirations à venir. Plus de progrès sont accomplis, moins il en reste à accomplir, ou plutôt, plus il est facile d'en acquérir de nouveaux, et c'est pourquoi, le travail d'aujourd'hui portant ses fruits demain, plus l'être aura ensemencé, dans l'humanité du présent, de nobles et justes pensées, de purs et généreux sentiments, plus aussi il trouvera, dans l'humanité à venir, une plus riche et luxuriante moisson à récolter.

Par l'acte locomoteur, c'est-à-dire par la création de vibrations à lui extérieures et internes, l'être agit sur ce Fluide universel, troisième élément constitutif de l'univers, et qui, sous le nom de mouvement dans les corps planétaires, de vitalité dans les corps organiques, sert comme agent de la sensation pour mettre en communication et en relations constantes les deux autres principes constitutifs de Force et de Forme. Faire progresser ce mouvement, donner à cette vitalité plus de pureté et d'énergie, en un mot, permettre aux forces de la nature d'imprimer aux formes organiques des impulsions de plus en plus puissantes et harmoniques, tel est donc aussi pour l'être un but très important et dont la réalisation doit devenir pour lui une cause de bien-être et de satisfaction à venir. Plus l'air qu'il respire, plus le sang qui circule dans ses veines, seront vivifiants et sains, et plus en lui et autour de lui s'harmoniseront et se purifieront les sensations. Plus ce mystérieux agent, dont les effets collectifs s'appellent cohésion, affinité, pesanteur, attraction, sera perfectionné, et moins il courra le risque d'être exposé, dans sa prochaine incorporation charnelle, à subir ces trop nombreuses imperfections collectives, derniers vestiges du chaos

génésiaque, et qui, sous le nom de tremblements de terre, de volcans, de tempêtes ou autres bouleversements planétaires, portent si souvent dans l'humanité la misère et le deuil.

Forces, Formes et Mouvements, c'est-à-dire états, actions et sensations, de l'avenir, il est donc en son pouvoir de les rendre plus harmoniques, plus nobles et plus pures. Que ne le fait-il donc et que ne laisse-t-il enfin de côté toutes ces joies puériles, toutes ces ambitions stériles, toutes ces jouissances fugitives dont la chair est l'unique cause et dont le plus sûr effet est de le rabaisser lui-même, en privant la collectivité de ses éléments de progrès les plus essentiels.

Ce n'est pas que la chair doive être négligée. Aux besoins qu'elle réclame, l'être, nous l'avons dit, doit une légitime et entière satisfaction; elle est, donc elle a un but, et ce serait volontairement le méconnaître que de refuser de se soumettre aux nécessités qu'elle impose. De même que l'équilibre d'une balance résulte de l'égale pesanteur de ses deux plateaux, de même l'équilibre de tout l'organisme, si indispensable à son fonctionnement régulier, résulte d'une égale proportion entre les besoins que la chair réclame et les satisfactions que l'être lui accorde. Le besoin inassouvi est tout aussi préjudiciable à l'organisme que l'excès de jouissance, *et comme toute chair n'est pas la même chair,* ce n'est donc qu'en lui-même que l'être peut trouver une exacte limite à ses appétits individuels, s'il veut raisonnablement éviter ces deux extrêmes : abstinence et débauche, dont la pratique anti-naturelle ne peut que s'opposer à la libre réalisation d'une future harmonie.

Comme le grain a besoin du crible, l'être périsprital a besoin de la chair; elle est pour lui la condition indispensable à l'épuration de son principe de Forme, et c'est pourquoi, la vie ou existence charnelle ayant pour objet principal cette épuration ou progrès matériel, il devient essentiellement et également important pour l'être, aussi bien de préserver cette chair d'une désorganisation prématurée, en entretenant sa vitalité tout le temps nécessaire à l'accomplissement de son but, que d'éviter de la surcharger inutilement en exagérant par de factices désirs les besoins naturels qu'elle réclame.

Quels que soient les progrès individuellement accomplis par l'être à l'aide de l'exercice régulier de ses fonctions d'alimentation : progrès corporel par la *nutrition*, progrès intellectuel par l'*instruction*, progrès sensoriel-fluidique par la *respiration*, son élévation, si péniblement acquise pourtant, peut devenir non seulement stérile, mais encore cause de souffrances à venir, si elle ne sert à activer, à augmenter, par l'appoint de sa force individuelle, le progrès général de la collectivité. C'est de la réaction du Tout sur chaque partie, que naissent pour les individus, les causes multiples de souffrance ou de bonheur social. Faire progresser ce Tout, c'est donc préparer plus de bonheur, éviter plus de souffrance, et tel est, en réalité, l'unique but des fonctions de reproduction,

puisque c'est par elles seules que l'être prépare peu à peu la nature des conditions corporelles, intellectuelles et sensorielles de son avenir.

Combien peu cependant le comprennent ainsi! Que de discordances organiques l'être prépare volontairement encore, par l'exercice irrégulier et irréfléchi de la *Génération* ou reproduction corporelle! Que d'obscurités à dissiper, que d'importantes vérités dont il pourrait déjà semer les germes dans l'humanité; que d'imperfections vitales, que d'infériorités fluidiques, dont il pourrait écarter de son milieu futur les conséquences si désastreuses pour tous, s'il savait, en se pénétrant de leur importance, donner à la *Conception* et à la *Locomotion*, fonctions intellectuelles et sensorielles de reproduction, les soins constants qu'elles nécessitent! Et pourtant, ce n'est que par l'épuration collective des *formes*, des *forces* et des *mouvements*, c'est-à-dire par le progrès matériel des corps, le progrès intellectuel des idées et le progrès sensoriel des fluides, que l'être évitera pour son avenir ces souffrances et ces imperfections sociales, selon lui injustement supportées, mais dont il est cependant l'unique cause. A la nécessité du retour dans la chair est intimement liée l'obligation de faciliter l'élévation collective, afin de permettre à l'élévation individuelle le libre essor de ses perfections acquises.

Toutes ces difformités corporelles, toutes ces discordances organiques que les individus subissent encore, le fait seul d'exercer la fonction génératrice, d'après les règles et dans les limites tracées par la loi naturelle, peut les écarter à jamais de l'humanité. Toutes ces idées basses et viles, réalisme honteux qui se complait dans la boue et s'efforce de ne présenter à l'intelligence que le côté encore boiteux, les laideurs encore existantes d'une nature, cependant tant de fois harmonieuse et sublime, tous ces germes impurs, tous ces bourgeons parasites que les cerveaux humains reproduisent encore, c'est l'homme du présent qui sera obligé dans l'avenir, d'en couper et jeter au vent les stériles rameaux, et qui pourrait, dès maintenant, en facilitant l'éclosion des fleurs parfumées de l'esprit, opposer à leur artificielle croissance les plus pures conceptions d'une intelligence faite pour aimer et non pas pour maudire.

Toutes ces sensations discordantes, toutes ces impuretés vitales, infériorités fluidiques dont chaque individu subit les conséquences, et que tous croient pouvoir reprocher à l'imperfection des lois naturelles, c'est en les perfectionnant progressivement par la locomotion, c'est-à-dire par la reproduction journalière de ce troisième principe constitutif de l'univers, fluide qui remplit et pénètre tout ce qui est, que l'être harmonisera et rendra plus pures les diverses impressions qui l'actionnent sans cesse, réactions fluidiques de la collectivité sur les unités, et qui, plus elles auront acquis de pureté et d'énergie, plus aussi faciliteront et harmoniseront les rapports naturels de chaque partie au Tout et du Tout à chaque partie.

Mais pour en arriver à cette réalisation d'harmonie, bien des progrès sont

encore nécessaires ; et ce n'est pas en un jour qu'ils seront accomplis. Trop de sentiments inavouables dominent encore dans l'humanité, trop de factices désirs s'opposent encore à l'accomplissement du but naturel, pour pouvoir espérer que l'instant est prochain où chacun, se pénétrant de l'importance de ses actions individuelles au point de vue des effets collectifs qu'elles entraînent et dont tous doivent supporter les conséquences, où chacun, disons-nous, s'efforcera de remplacer, par l'exercice régulier et naturel de ses fonctions organiques, les dérèglements inconscients auxquels tous s'abandonnent généralement encore.

A la grâce virginale de la jeunesse, il faut, pour que l'acte générateur réalise son harmonie naturelle, unir la destinée d'une autre jeunesse également fraîche et pure ; et c'est ainsi que l'amour, suave sentiment qui fait palpiter les cœurs et se confondre les âmes, régénérera progressivement le monde des corps, en opposant de plus en plus aux avilissants appétits d'une stérile luxure, les féconds résultats de ses printanières ardeurs.

A ceux dont la pensée s'élance, noble et pure, à la découverte des vérités à venir, il faut, pour que l'acte de la conception réalise, à son tour, des effets harmoniques, laisser la liberté d'un vol rapide et fier ; et c'est ainsi que le Vrai, enfin débarrassé de toutes les gangues mystiques, de toutes les obscurités néantistes qui l'emmaillotent encore, régénérera progressivement le monde des idées, en opposant de plus en plus aux décevantes théories où s'attarde, attristée, l'intelligence humaine, les purs enthousiasmes et les larges envolées que le génie accorde aux chercheurs d'idéal.

Pour que l'acte locomoteur, enfin, accomplisse, lui aussi, sa réalisation naturelle, il faut que les vitalités et les sensations individuelles, acquérant chaque jour plus de pureté et d'énergie, perfectionnent par leurs manifestations collectives, le principe du mouvement, médiateur incessant entre la forme et la force ; et c'est ainsi que le Bien régénérera progressivement le monde des fluides, en opposant de plus en plus à la marche envahissante du Mal, les effets toujours plus harmoniques d'une nature qui n'est parfois si terrible dans sa majesté, que parce qu'elle n'est encore ni utilisée, ni connue par ceux-là mêmes qui lui reprochent son inharmonie.

Mais, nous le répétons, ce n'est pas en un jour que l'humanité se transforme et qu'elle peut acquérir cette harmonie corporelle, intellectuelle et sensorielle cependant si indispensable à son bonheur à venir. De l'immense échelle du progrès elle gravit, un à un, les degrés infinis. Bien des luttes l'attendent encore, bien des souffrances seront sans doute encore son partage avant qu'elle puisse conquérir la réalisation de ses rêves. Comme le laboureur, qui creuse lui-même son sillon et l'ensemence, l'humanité, elle aussi, creuse elle-même sa destinée et y ensemence, bien péniblement parfois, les germes de ses joies et de ses bonheurs futurs.

Mais, si la lutte est rude et longue, immenses seront les résultats. Harmonie

des formes, harmonie des pensées, harmonie des sensations, tel est le but à atteindre. Courage donc! Et que chacun, se pénétrant de plus en plus de la nécessité pour lui, de préparer pour tous cette harmonie générale, s'efforce chaque jour de réchauffer son énergie et sa foi au soleil toujours radiant de l'Espérance.

Médium typtologue : L. JEAN.

(A suivre).

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LIVRES ET REVUES

Avant de mentionner les ouvrages et périodiques nouveaux reçus depuis le numéro précédent (déjà lointain par suite des circonstances), voici quelques notes qui n'avaient pu y trouver place:

***

Reçu: *Lettre à la reine Victoria*, par Juan Enrique Lagarrigue (Santiago du Chili). — *Bulletin de la Société d'Etudes Psychiques de Genève* (Rapports pour l'Exercice de 1899, présentés à l'Assemblée générale du 7 Janvier 1900).

Nouveaux échanges: *Psychologische Bladen*, Orgaan van den « Nederlandschen Okkultistenkring » (Reinkenstraat, 48, Den Haag). — *Bulletin officiel de la Bourse du Travail de Bourges* (42, rue Coursalon, Bourges). — *Le Réveil des Albigeois* (66, rue Gambetta, Toulouse). — *La Revue Naturiste* (Nouvelle Série), (5, rue Frochot). — *Les Petits Plaidoyers Féministes*, reparaissant comme organe de *L'Alliance Féministe Immortaliste* 6, quai de l'Est, Lyon).

Le Bonheur du Foyer interrompt momentanément sa publication, mais pour reprendre bientôt une nouvelle série, sur des bases plus étendues.

Le Journal du Magnétisme nous annonce que M. Fabius de Champville est désormais chargé des fonctions de rédacteur en chef de cet organe, qui revient à sa direction première. Dès lors, nous retirons bien volontiers quelques mots qui n'ont plus de raison d'être, à la fin de notre fascicule 7-8 de 1899.

***

Ouvrages reçus depuis le précédent numéro: *Les Passionnés*, par Mme Georges de Peyrebrune (A. Lemerre, éditeur, 23-31, passage Choiseul).— *Les Côtés obscurs de la Nature*, ou *Fantômes et Voyants*, par Mistress Crowe, traduit de l'anglais (P.-G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques). — *Rapport sur le Spiritualisme*, par le Comité de la « Société

dialectique » de Londres, avec les attestations orales et écrites et quelques extraits de la correspondance, traduit par le Dr O. Dusart (P.-G. Leymarie, éditeur. — Cet important volume, ainsi que le précédent, fait partie de la « Collection des meilleurs ouvrages étrangers, relatifs aux sciences psychiques, traduits et publiés sous la Direction du Colonel de Rochas ».) — *Notion première et fondamentale pour l'étude de la connaissance antique et occulte*, par A.-J. Guelle (Librairie de l'Art indépendant, 10, rue Saint-Lazare). — *Almanach de la Survie*, par Albin Valabrègue (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie). — *L'Evangile philosophique*, par le Docteur Basile Agapon (C.-P. Cleronome, libraire, rue d'Euripide, 16, Athènes). — *Médiumnité guérissante, par l'application des fluides électriques, magnétiques et humains*, par Adrien Majewski (P.-G. Leymarie, éditeur).— *Les trois conditions de la Paix*, par Mme Dulora de La Haye (10, rue de Richelieu). — *Unum sint!* par Ara del Colle (Jouve et Boyer, éditeurs, 15, rue Racine). — *La Tour de Sédar, La Conception de Dieu*, par Albert Jounet (Saint-Raphaël). — *Le Son dans la Nature*, par Edmond Bailly (Librairie de l'Art indépendant). — *Voyage au Pays des Idées*, par Mme Sophie Rosen-Dufaure (Chamuel, éditeur). — *La vraie Voie de l'Avenir*, par Juan Enrique Lagarrigue (Santiago du Chili).

Nouveaux échanges (depuis le précédent numéro): *La Vie*, Revue d'Art, de Sociologie et d'Actualité (11, rue Lemercier).— *Corda fratres*, Revue internationale (Fédération internationale des Etudiants) (Via Cernaia, 44, Torino).— *Catalunya Nova*, Publicacio mensual (Llado, 7, Pral, Barcelona). — *The Sound*, organe de la Paix Universelle, en trois langues (185, Victoria Street, London, S.-W.) — *Bulletin du Zollverein Européen* (35, rue Bellefond). — *La Protesta humana* (Calle Chile, N. 2274, Buenos-Aires). — *L'Age d'or* (9, rue de la Corderie). — *Le Journal de la Beauté*, hebdomadaire (6, rue du 29 Juillet). — *Zeitschrift fur moderne Heilkunde* (Scharnhorst str., 5, Frankfurt-am-Main). — *Le Rail*, hebdomadaire (18, boulevard Montmartre).

La Coopération des Idées (157, faubourg Saint-Antoine) est devenue hebdomadaire. Dans le premier numéro de cette nouvelle série, nous remarquons ces lignes de M. G. Deherme : « On n'associe pas les identiques. L'association est un échange de talents, d'idées, de savoir, de goûts différents, et c'est sa raison d'être. La société qui est en voie de formation sera un régime d'associations, précisément parce que les différences musculaires et cérébrales s'accentueront de plus en plus, parce que les aptitudes varieront de plus en plus et que le champ des idées s'élargira immensément. Le règne funeste du despote intellectuel, du sectaire touche à sa fin. Le monde va vivre en joie d'humanité. L'amour et l'altruisme vrai naissent du contraste... » — Nous ne demandons pas autre chose pour nos études que le bénéfice de tels principes, d'ailleurs parfaitement conformes à ceux que nous synthétisons dans notre formule : Amour et Liberté.

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900 SOMMAIRE N° 3

L'EXISTENCE

« LA VIE »

QUATRIÈME PARTIE

A mesure que l'on avance dans l'étude de la vie, on est de plus en plus pénétré de l'importance qu'il y aurait à en élucider les moindres détails. Tant de conditions diverses, tant de multiples situations individuelles se présentent à l'observation, que les exposer et les expliquer une à une serait peut-être nécessaire pour pouvoir donner à chacun la conscience certaine de l'état actuel de sa propre personnalité. Pour réaliser une pareille démonstration, ce ne sont pas de simples chapites, mais des volumes entiers, qu'il nous faudrait écrire ; et l'heure nous presse. A notre œuvre à peine ébauchée, il nous faut joindre encore de nombreuses études ; après la Vie, le Sommeil ou existence médiatrice ; après le Sommeil, la Mort, ou existence périspritale ; tel est le cadre que nous nous sommes tracé et, en dehors duquel, il nous faudra encore présenter et élucider ces grands problèmes qui ont noms : Dieu, Création, ces intéressantes et si précieuses facultés humaines, qui sous les noms de magnétisme et de médianisme, sont à peine soupçonnées par tous, imparfaitement connues par certains.

Qu'on nous excuse donc de ne pas nous attarder dans les multiples détails que comporte l'étude importante de la Vie. Nous définissons les lois générales, nous indiquons les points culminants, laissant à l'intelligence individuelle le soin de s'appesantir sur les situations particulières à chacun et de leur appliquer les règles d'ensemble, les lois collectives que notre travail a pour objet de mettre en lumière.

Ainsi présentée, notre œuvre sera celle de tous, chacun pouvant y apporter sa part individuelle d'appréciations et de conséquences déductives. Incomplète pour certains, elle ne sera sûrement pas inutile pour ceux qui voudront la méditer et s'efforcer de la comprendre.

A l'effort scientifique et positif qu'accomplit le siècle présent, le xxe siècle doit apporter la sanction philosophique des grandes vérités. L'homme est mûr aujourd'hui pour la connaissance de lui-même; il faut qu'il sache ce qu'il est, qu'il comprenne ce qu'il a été, qu'il aspire vers ce qu'il doit être. C'est à lui donner cette connaissance que nous travaillerons sans relâche jusqu'à complète réalisation de l'œuvre que nous avons entreprise et dont nous nous sommes volontairement imposé la tâche. Puisse-t-elle être comprise un jour, et faire germer dans les cœurs, éclore dans les âmes, les purs principes de liberté et de conscience individuelles, de solidarité et de responsabilité collectives.



Faire progresser la matière, c'est-à-dire donner au principe de forme une harmonie suffisante pour permettre au principe de force d'exercer son activité à venir d'après les lois naturelles, tel est, avons-nous dit, le but de la Vie ou existence charnelle.

Pour bien comprendre ce but, pour bien se pénétrer de son importance, il est indispensable de soulever momentanément le voile qui dérobe à l'humanité incarnée son avenir d'outre-tombe et de jeter un coup d'œil anticipé sur ce mode d'existence, précurseur et continuateur du mode charnel, par conséquent sa cause comme son effet.

Sa cause, en ce que la nature des actions accomplies par l'être, durant son existence périspritale, détermine équitablement la situation qu'il doit occuper à l'instant de son incorporation charnelle. Son effet, en ce que la situation occupée par lui à l'instant de sa désincorporation charnelle, détermine non moins équitablement, par contre, la nature des actions qu'il lui sera possible d'accomplir, durant son existence périspritale.

L'existence, considérée dans sa généralité, disions-nous dans une précédente étude, constitue un ensemble d'actions, d'états et de sensations. Rendre les actions, les états et les sensations harmoniques, tel est donc le but général de l'existence. C'est pourquoi, ajoutions-nous, chacune des trois phases, charnelle, périspritale et médiatrice, a pour objet spécial le progrès particulier de l'une de ces trois manifestations de l'individualité, autrement dit, le perfectionnement de chacun de leurs principes causatifs: l'Esprit, la Matière et le Fluide universel.

Ce qui progresse dans l'existence charnelle, c'est donc l'état ou situation corporelle de l'être; dans l'existence périspritale, les actions ou activité intellectuelle de l'être; dans l'existence médiatrice, les sensations ou impressionnabilité fluidique de l'être.

De l'enchaînement conséquentiel des trois modes de l'existence — dont nous avons représenté l'éternelle manifestation par un cercle sans fin, à la coloration tantôt éclatante ou pâle et dont les teintes fondues représenteraient

la disparition progressive de l'être à une phase quelconque de l'existence, conjointement à son apparition également progressive dans la phase suivante — il résulte logiquement que la réalisation du but accompli par l'être dans l'un de ces modes, devient le pourquoi naturel du mode immédiatement à venir. En d'autres termes :

1° Le progrés accompli par l'être durant son existence, en ce qui concerne son état ou situation corporelle, devient le pourquoi naturel ou cause déterminante de son degré d'activité intellectuelle durant son existence périspritale.

2° Le progrès accompli par l'être durant son existence périspritale, en ce qui concerne ses actions ou activité intellectuelle, devient le pourquoi naturel ou cause déterminante de son degré de situation corporelle durant son existence charnelle.

3° Le progrès accompli par l'être durant son existence médiatrice en ce qui concerne ses sensations ou impressionnabilité fluidique, devient le pourquoi naturel ou cause déterminante, soit de son degré d'activité intellectuelle,soit de son degré de situation corporelle, selon qu'il se manifeste particulièrement dans la phrase périspritale ou dans la phase charnelle.

On remarquera que ce déterminisme conséquentiel qui va tour à tour de l'activité intellectuelle à la situation corporelle et réciproquement de la situation corporelle à l'activité intellectuelle, s'exerce non seulement dans la généralité de l'existence, mais encore dans chacune des deux phases, charnelle et périspritale, qui la particularisent, et cela, grâce à la manifestation de la troisième phase médiatrice ou sommeil, dont la périodicité a pour effet de spécialiser journellement les mêmes phénomènes déterminatifs dans chacune des deux phases précitées.

Il y a donc dans l'existence charnelle, en outre du degré d'activité intellectuelle acquis durant la phase périspritale et cause déterminante de la situation corporelle de l'être à l'instant de l'incarnation, une deuxième cause également déterminante, l'impressionnabilité fluidique, agissant périodiquement par la manifestation journalière du sommeil sur cette même situation corporelle. De même il y a, par contre, dans l'existence périspritale, en outre du degré de situation corporelle acquis durant la phase charnelle précédente et cause déterminante de l'activité intellectuelle après la désincarnation, une deuxième cause déterminante, l'impressionabilité fluidique, agissant périodiquement, par la manifestation journalière du sommeil, sur cette même activité intellectuelle.

En résumé, en laissant momentanément de côté l'influence périodiquement modificatrice du sommeil, sur laquelle il nous sera donné de nous expliquer plus longuement dans la suite de nos études, il résulte de ce qui précède que, dans l'existence périspritale par exemple, l'être se trouve en possession d'un degré d'activité intellectuelle d'autant plus élevé que l'état de corporéité qui caractérisait sa forme périspritale, à l'instant du dégagement charnel, avait lui-même acquis plus de pureté et d'harmonie.

Le progrès matériel ne consiste donc pas, ainsi qu'on le pourrait croire, dans le progrès de la chair, mais bien dans celui que cette même chair a permis d'acquérir, selon son état particulier, à la forme périspritale avec des facultés de forme, comme on naît à l'existence charnelle avec des facultés de force. Durant la Vie, l'effort progressif de l'être est naturellement limité par l'acquis intellectuel ; dans l'existence périspritale, c'est le contraire qui est vrai : l'effort progressif de l'être est naturellement limité par l'acquis corporel.

Et cela se comprend : en effet, que l'être soit incarné ou désincarné, il y a toujours en lui force active et forme déterminative ; or, force et forme réagissant incessamment l'une sur l'autre, plus l'être est intelligent à l'instant de l'incarnation, c'est-à-dire plus le principe de force est développé, et plus son action réactive sur la forme contribuera puissamment à faire progresser celle-ci dans le cours de l'existence charnelle. Par contre, plus l'être est dématérialisé, à l'instant de la désincarnation, c'est-à-dire plus la forme est épurée et moins dense, et plus sa réaction déterminative sur la force sera favorablement profitable au développement de celle-ci dans le cours de l'existence périspritale. Ceci sans préjudice de la prédominance d'un principe particulier dans chacune des phases de l'existence, prédominance qui détermine la nature du but à réaliser en ramenant tous les efforts progressifs de l'être au perfectionnement du principe particulièrement dominant et qui par conséquent n'en est pas *le pourquoi*, mais *le comment*. Il y a une distinction extrêmement importante à établir ; nous allons tâcher d'en exposer clairement les termes.

***

Tout fait naturel est déterminé par un *pourquoi* ou cause, se manifeste par un *comment* ou modalité et aboutit à un *résultat* ou effet conséquentiel. Dans l'existence charnelle, par exemple, le pourquoi ou cause de la situation de l'être est le développement, plus ou moins accentué, de son principe de force, c'est-à-dire son degré d'activité intellectuelle ; le comment ou modalité de cette situation est la prédominance du principe matériel, lequel, bénéficiant de tous les efforts progressifs de l'être, devient par suite la véritable cause du résultat obtenu, puisqu'il suffit de modifier ce comment pour transformer également l'effet qui en résulte ; quant à l'effet, il est la conséquence moléculaire de cette même situation, qui sans cesse modifiée durant la Vie, répercute et reproduit passivement les variations du comment, lequel subit à son tour l'influence modificatrice des diverses causes qui l'actionnent.

C'est ainsi que la situation corporelle de l'être, équitablement déterminée, à l'instant de son incorporation charnelle, par le degré intellectuel acquis dans l'existence périspritale précédente, ne subit plus que d'une manière générale et indirecte, une fois l'incarnation définitivement accomplie, l'influence de la cause primordiale ou pourquoi, cette influence appartenant plus particulièrement dès

cet instant au principe matériel, lequel, nous le répétons, prédomine durant la Vie et ramène à son acquis personnel tous les progrès accomplis par l'être de quelque nature qu'ils soient.

Un être naît à l'existence charnelle dans un milieu déterminé :

1° Pourquoi ou cause: degré d'activité intellectuelle acquis au moment de la cessation de l'existence périspritale et ayant progressivement amené dès l'instant où a commencé pour l'être sa décroissance à ce mode d'existence, un degré particulier de situation corporelle dont l'état de compressibilité et, par suite, de densité l'a naturellement et obligatoirement entraîné dans le milieu social et familial le plus en harmonie avec sa nature.

2° Comment ou modalité: degré de situation corporelle acquis à l'instant de l'incarnation et prédominance du principe matériel bénéficiant, durant la Vie, de tous les progrès accomplis par l'Être, ces progrès modifiant sans cesse les modalités de la forme, pour aboutir définitivement, à l'instant de la mort, à un résultat donné d'éthérisation moléculaire.

3° Effet ou résultat: degré de situation corporelle acquis à l'instant de la désincarnation, et devenant le pourquoi naturel ou cause déterminante de l'activité intellectuelle dans l'existence périspritale qui commence, c'est-à-dire du développement progressif du principe de force particulièrement dominant dans ce mode d'existence.

Ainsi en est-il immuablement pour tous dans le cycle sans fin de l'existence: le pourquoi ou cause représentant toujours l'action naturelle; le comment ou modalité, l'action modificatrice du libre arbitre; l'effet ou résultat, la conséquence — naturelle, inéluctable et toujours équitable — de cette double action de la loi naturelle et de la liberté individuelle ou collective. Ou, pour plus de clarté encore: la nature donne à l'être, à chaque mutation d'existence, le maximum du possible; l'être en possession de ce maximum agit alors librement, volontairement et, en vue de cette libre manifestation de sa volonté, determine équitablement lui-même, par les conséquences naturelles de ses actions causatrices, le degré maximum de possibilité qu'il sera loisible à la loi naturelle de lui accorder à sa plus prochaine action distributive, c'est-à-dire au moment où se produira une nouvelle mutation d'existence.

Il est donc facile de comprendre de quelle importance est pour l'être chacune de ses actions, puisque, par l'usage qu'il fait de sa liberté, il peut à son gré modifier, soit profitablement, soit préjudiciablement, son comment ou modalité de forme durant l'existence charnelle, véritable cause efficiente du résultat à obtenir, et dont l'objet est de préparer équitablement une nouvelle action distributive de la loi naturelle à l'instant de la désincarnation. On comprend, non moins aisément, que plus il s'élèvera par ses actes, ses pensées et ses sentiments au-dessus des puériles préoccupations charnelles, c'est-à-dire plus il épurera son principe de forme en évitant d'en augmenter volontairement la

densité, et plus puissante sera, dans la phase périspritale suivante, son activité intellectuelle — comment ou modalité de force durant ce mode d'existence — véritable cause efficiente d'un nouveau résultat à obtenir et dont l'objet est de préparer équitablement pour la prochaine incorporation charnelle une nouvelle action distributive de la nature.

Si donc, on considère que dans l'existence périspritale il y aura d'autant plus de facilités de progrès pour l'être qu'il se trouvera à l'instant de sa désincorporation charnelle, en possession d'un degré plus élevé d'éthérisation matérielle, c'est-à-dire que sa forme sera plus épurée et moins dense, on n'est point étonné que la phase précédente ou charnelle ait pour unique objet de préparer ce progrès matériel de l'être et de lui faciliter aussi les moyens d'acquérir de nouveaux degrés d'élévation intellectuelle. Examinons en effet ce qui se passe dans l'au-delà et, quoique réservant pour plus tard l'étude physiologique et sociale de l'être périsprital, voyons dès maintenant, à quelles conditions il doit de trouver dans sa nouvelle existence une somme plus ou moins grande de bonheur et de joies. Pour ce faire, il suffit simplement d'établir une analogie antithétique des faits observés dans le monde charnel et de rendre exactement applicable au principe de force ce qui, durant la Vie, est rigoureusement applicable au principe de forme. Là est tout le secret, et ainsi qu'il sera facile d'en juger dans la suite de nos études, la seule méthode susceptible de faire comprendre rationnellement et toucher du doigt, pour ainsi dire, à qui voudra s'en donner la peine et rejeter tout parti pris, les phénomènes en apparence si mystérieux de ce monde périsprital, objet de tant de fictions poétiques, de tant d'imaginatives conceptions, et qui, cependant, n'est ni moins naturel, ni moins régulièrement régi que le monde de la chair.



Déjà nous avons admis, sans sortir du cadre des lois naturelles, que, de même que dans l'existence charnelle, la cause primordiale de tout progrès devait être attribuée au principe de force ou pourquoi naturel de la situation corporelle à l'instant de l'incarnation, de même, dans l'existence périspritale, cette cause devenait par antithèse l'attribut essentiel du principe de forme ou pourquoi naturel du degré d'activité intellectuelle à l'instant de la désincarnation. Nous avons également reconnu que si, durant la vie, la forme prédominait et ramenait à son acquis particulier tous les efforts progressifs de l'être, durant l'existence périspritale, le contraire était vrai, et que, la force prédominant à son tour, devenait naturellement bénéficiaire de tous les progrès accomplis. En poussant plus loin encore cette analogie antithétique, on ne peut donc qu'en conclure logiquement, en vertu des principes admis, que, si l'être charnel prend la condition essentielle de la vie dans son principe de forme ou état corporel,

c'est dans son principe de force ou état intellectuel que l'être périsprital doit trouver, non moins naturellement, la condition nécessaire, indispensable, à son existence.

Un être ne peut vivre dans l'existence charnelle, que si un degré particulier de situation corporelle le lui permet; un être ne peut exister dans le monde périsprital, que si un degré particulier d'activité intellectuelle lui donne la faculté d'y résider. Celui-là existe tant que son principe de forme peut réunir des conditions suffisantes de vitalité, celui-ci tant que son principe de force peut réunir des conditions suffisantes d'activité. Cette analogie, on le remarquera, ne paraît être antithétique que par suite de la nature particulièrement distinctive des deux principes tour à tour prédominants dans chacune des phases charnelle et périspritale. Elle est, en réalité, une simple identité de fonctions appliquée à deux états différents: activité de la forme, durant la phase charnelle; activité de la force, durant la phase périspritale.

En résumé, il résulte des prémisses que nous venons d'exposer — étant donné, nous le rappelons, que l'effort progressif est naturellement limité par l'acquis intellectuel pendant la phase charnelle, et par l'acquis corporel pendant la phase périspritale — que la situation occupée par l'être à l'instant de son apparition à ce dernier mode d'existence, c'est-à-dire après le dégagement charnel, est toujours directement conséquente du résultat corporel obtenu durant la phase précédente, et que de cette situation initiale doivent naturellement découler, en outre, les situations ultérieures auxquelles l'être devra de se trouver plus ou moins heureux ou malheureux dans le cycle qu'il est de nouveau appelé à parcourir. Or, si l'une des conditions les plus essentielles du bonheur est pour l'être charnel sa puissance de vitalité ou santé physique, elle est par antithèse, pour l'être périsprital, sa puissance d'activité ou santé psychique, si toutefois on peut exprimer ainsi l'état naturel qui détermine la durée et la qualité de son existence, ainsi que la force de résistance qu'il lui sera loisible d'opposer aux réactions extérieures.

Il est donc facile de reconnaître toute l'importance du progrès matériel à réaliser durant la vie, puisque ce progrès, ou résultat obtenu par l'être charnel, devient le pourquoi naturel ou cause déterminante de la puissance d'activité de l'être périsprital, c'est-à-dire la condition même de son existence. Que l'on veuille bien, en effet, se reporter à nos explications antérieures relatives à la loi physiologique qui régit les incarnations et d'après laquelle la compressibilité progressive du corps périsprital serait conséquente de la suspension périodique de l'activité de l'être et aurait pour effet d'entraîner journellement ce dernier dans l'élément charnel en déterminant chez lui l'état de sommeil. Que l'on veuille bien, en outre, déduire logiquement de ces mêmes explications que l'instant de l'incarnation est naturellement reculé ou avancé pour l'être périsprital, selon que sa puissance d'activité, à l'état de veille, s'oppose plus ou

moins, à l'état de sommeil, à une trop grande condensation corporelle susceptible de le rendre prématurément tributaire du mode charnel, et l'on comprendra certainement de quelles conséquences désastreuses, les individus et les sociétés se rendent volontairement auteurs et complices, en négligeant les moyens de conservation et de préservation matérielles dont la nature se montre pourtant si prodigue à leur égard.

Pour posséder dans l'existence périspritale cette santé psychique dont nous parlions tantôt, encore faut-il que l'existence charnelle précédente ait été normalement accomplie et terminée. C'est pour cette raison, importante s'il en fut, que tous accidents volontaires ou involontaires, de nature à entraîner pour l'être une mort corporelle prématurée, ont pour conséquences naturelles, inévitables, de l'entraîner plus tôt qu'il ne le faudrait dans le monde obscur de la chair, et dans des conditions préjudiciables à son avancement.

L'être ayant normalement accompli son existence charnelle, réunit les conditions nécessaires pour accomplir normalement son existence périspritale; et c'est en vertu de cette même loi de réciprocité conséquentielle qu'il se trouvera, au moment de sa nouvelle réincarnation, en possession d'un degré d'activité intellectuelle, ou pourquoi naturel de la vie, qui lui permettra, toutes causes accidentelles exceptées, d'accomplir normalement encore son cycle charnel.

Mais celui qui, volontairement ou accidentellement, aura brisé trop tôt le fil de son existence charnelle, c'est-à-dire avant d'avoir atteint le résultat naturel ayant pour objet d'harmoniser son principe de forme avec les progrès ultérieurement acquis par son principe de force, celui-là, quelle que soit son élévation intellectuelle et morale, cette élévation pouvant modifier, il est vrai, mais non pas annuler la conséquence préjudiciable, celui-là, disons-nous, ne pourra trouver dans l'au-delà de la vie, qu'une existence analogiquement comparable — si l'on tient compte des rapports antithétiques — à celle de ces souffreteux de la chair, dont la santé chancelante et la faiblesse physique sont toujours cause, pour eux, de chagrins, de déceptions et de souffrances. Il y a plus encore, car nous le répétons, en outre de cet état malheureux, de cette situation corporelle insuffisante pour faciliter l'essor et l'activité de la pensée, l'être prématurément entraîné dans le monde périsprital par une soudaine mort corporelle, ne pourra goûter que fort peu de temps les bienfaits de la délivrance et sera naturellement ramené, à brève échéance, dans le monde charnel trop tôt abandonné.

***

On s'est plu, bien des fois, à considérer la manifestation de la loi de justice dans l'au-delà, faute d'explication rationnelle, comme s'exerçant en vertu d'une action providentielle sans cesse renouvelée pour chaque individu, et déterminant, selon le degré de mérite ou de démérite particulier à chacun, la nature de

la récompense ou de la punition devant équitablement en résulter. Cette manière d'envisager le fonctionnement de la justice pour les êtres désincarnés, a le tort de substituer au jeu régulier de la loi naturelle, dont les êtres incarnés peuvent déjà constater la seule manifestation dans leur monde charnel, d'y substituer l'ingérence d'une volonté surnaturelle qui seule aurait pouvoir, après la mort, de qualifier les actions et d'en déterminer les conséquences individuelles. Aussi, pensons-nous qu'il suffira de présenter et de faire comprendre rationellement les applications naturelles de la loi de justice, dans le monde périsprital, pour qu'on n'ait plus recours désormais à des causes surnaturelles et miraculeuses pour en expliquer le fonctionnement.

Quel est le sort des enfants morts en bas âge ? Pourquoi, si quitter le corps c'est délivrer l'âme, tous les êtres ont-ils instinctivement peur de la mort ? Pourquoi duel, peine de mort et suicide sont-ils unanimement désapprouvés et flétris par les philosophes vraiment dignes de ce nom? Pourquoi, en un mot, doit-on considérer comme fautive et foncièrement mauvaise, toute action ayant pour effet, à l'égard d'autrui ou de soi-même, d'interrompre brusquement le cours de la vie?

Toutes ces questions et bien d'autres non moins importantes demandent une solution rationnelle. Il ne suffit pas de dire : ceci est bien ou ceci est mal, il faut aussi démontrer pourquoi telle action est louable, telle autre condamnable. Affirmer que l'être qui naît et meurt renaît immédiatement de nouveau, que toute mort soudaine et prématurée est un préjudice causé à celui qu'elle frappe et qu'il faut vivre bien et vivre longtemps pour pouvoir donner à son être périsprital pleine et longue liberté future, c'est indiquer, il est vrai, l'exacte solution du problème, mais ce n'est pas en démontrer la certitude absolue; c'est énoncer une loi physiologique, mais ce n'est pas en concilier les applications avec l'éternelle loi de justice.

Pourquoi l'enfant qui meurt en bas âge subirait-il encore une fois le trouble et l'inconscience d'une nouvelle gestation? Est-il donc équitable de l'exposer une fois de plus, lui, l'innocente victime des inconséquences d'autrui, au péril d'un nouvel avortement d'existence? Pourquoi ceux dont la vie n'est qu'une longue suite de déceptions et de misères, pourquoi ces trop nombreux déshérités du bonheur social, dont l'existence est faite d'amertume et de privations et qui succombent trop tôt sous le fardeau dont la société les accable, souffriraient-ils encore dans l'au-delà, par suite d'une situation qu'ils n'ont pas voulue, mais subie, pendant que les heureux, les fortunés de la chair, ceux dont la vie se serait écoulée calme et paisible, à l'abri du besoin, sans luttes, sans labeur, continueraient, par une amère dérision du sort, à goûter de nouvelles joies et de nouvelles quiétudes, bénéficiant ainsi, dans leur existence périspritale, d'une heureuse situation charnelle à eux arbitrairement et iniquement octroyée? Ah! la justice ne serait plus qu'un vain mot, et chacun sait

cependant, une voix intime le redit sans cesse à la conscience, que cette justice existe, qu'elle est grande et généreuse, équitablement dispensatrice, largement compensatrice, et que tous, bons et mauvais, chétifs et puissants, grands et petits, avancés et retardataires, sont et seront éternellement courbés sous sa loi.

Un principe physiologique n'est donc acceptable, qu'à la condition essentielle d'être intégralemeut sanctionné, dans toutes ses applications, par la loi de justice. Là est le critérium infaillible de la vérité. Tout ce qui est naturel est juste, tout ce qui est injuste est anti-naturel. Tel est l'axiome philosophique dont nous ne devons point nous écarter, et que nous allons tâcher de rendre applicable aux effets conséquentiels, dans le monde périsprital, des diverses conditions causatives de la mort dans le monde charnel.

***

On peut considérer la cessation de la vie sous trois aspects différents, savoir: morts naturelles, morts accidentelles et morts volontaires.

Nous entendons par morts naturelles, celles dont la cause progressivement agissante est uniquement due à l'usure organique du corps charnel, toutes autres causes morbides et occasionnelles exceptées.

Nous entendons par morts accidentelles, celles qui surviennent prématurément, c'est-à-dire avant le terme fixé pour l'usure organique, soit qu'elles soient conséquentes de maladies contractées durant le cours de la vie, y compris la période de gestation, soit qu'elles proviennent de causes extérieures ou internes agissant soudainement ou progressivement sur l'organisme, sans nulle participation de la volonté de l'être.

Nous entendons enfin par morts volontaires, celles dont le facteur principal est la volonté personnelle de l'être, soit que par dévouement, héroïsme, excès de débauche, dégoût de la vie ou souffrances et misères trop rudes à supporter, il interrompe brusquement, ou par l'enchaînement conséquentiel d'une suite d'actions causatives, mais toujours prématurément, le cours da son existence charnelle.

Ces divisions n'ont rien d'absolu, bien des cas pouvant être indifféremment classés dans l'une ou l'autre des catégories précitées. Nous les indiquons simplement, afin de donner le plus de clarté possible à notre travail, laissant à l'intelligence individuelle, ainsi que nous l'avons exprimé au début de ce chapitre, le soin d'appliquer à des cas particuliers les règles d'ensemble que nous énonçons.

Dans la mort naturelle, l'être a intégralement accompli les trois périodes charnelles de croissance, de plénitude et de décroissance, c'est-à-dire que la forme périspritale, ayant été progressivement dégagée du corps charnel, se trouve dans une situation physiologique qui la rend naturellement tributaire du monde périsprital. Elle y pénètre donc, en pleine possession des conditions

nécessaires à l'accomplissement normal de son nouveau cycle d'existence, mais, on le remarquera, avec un degré particulier de densité, conséquent de tous les progrès antérieurement accomplis par l'être, degré sur lequel ne saurait nullement influer le genre de mort.

Dans la mort accidentelle et dans la mort volontaire, le dégagement périsprital, qu'il ait lieu d'une manière soudaine ou progressive, se produit antérieurement au dernier degré de la période de décroissance charnelle, c'est-à-dire avant que la forme périspritale ait pu acquérir les conditions requises pour accomplir normalement son nouveau cycle d'existence, ces conditions faisant plus ou moins défaut, selon que l'instant de la mort se trouve plus ou moins rapproché du dernier degré de la décroissance charnelle. L'être pénètre donc dans le monde périsprital dans une situation relative d'infériorité périspritale, mais, on le remarquera également, sur laquelle influe naturellement le degré d'épuration à ce moment acquis par la forme périspritale et conséquent de tous les progrès antérieurement accomplis par l'être, de quelque nature qu'ils soient.



Accidentelle ou volontaire, toute mort prématurée entraîne donc une même nature d'effets conséquentiels; nous verrons bientôt que ces effets sont non-seulement différents de ceux produits par la mort naturelle, mais qu'ils peuvent également se différencier entre eux par suite de l'influence préjudiciable ou favorable des divers facteurs qui concourent à leur production.

Ce qui distingue, en réalité, la mort naturelle de la mort prématurée, c'est que, la première se produit à l'expiration de la décroissance ou désassimilation charnelle — période qui, on ne l'a sans doute pas oublié, se manifeste simultanément avec celle de croissance ou assimilation périspritale — et que, ces deux périodes ayant été conjointement et antérieurement accomplies, laissent l'être en possession d'un organisme périsprital déjà à même de fonctionner normalement dès l'instant qui suit immédiatement la mort corporelle, tandis que dans la mort volontaire et dans la mort accidentelle, la croissance périspritale n'étant pas encore accomplie, puisque la cessation de la vie a lieu antérieurement à l'expiration de la décroissance charnelle, il en résulte inévitablement pour l'être un état de trouble, ou sorte de demi-inconscience plus ou moins accentuée et naturellement conséquente de l'imperfection relative de son organisme périsprital, incomplètement préparé pour un nouveau mode d'existence.

Cette idée de trouble semblera peut-être peu admissible, et il paraît, en effet, difficile à comprendre, à premier examen, que l'être charnel, en pleine possession de la conscience de lui-même, de sa personnalité, de sa nature, de ses actions, perde soudainement cette conscience de soi, alors que, débarrassé de son lourd fardeau de chair, il recouvre une liberté qu'il a déjà entièrement

possédée jadis. Il en est cependant ainsi, et l'exemple suivant fera certainement bien comprendre ce qui se passe dans l'au-delà pour l'être prématurément enlevé à l'existence charnelle.

Supposons un instant qu'un être ayant volontairement ou accidentellement demeuré pendant plusieurs années dans une obscurité complète, soit soudainement mis en présence de la lumière du jour. Qu'arriverait-il ? C'est que, ne pouvant supporter l'effet, trop subit pour lui, d'une cause ne l'impressionnant plus depuis longtemps déjà, il serait ébloui, aveuglé peut-être, en tout cas dans l'impossibilité momentanée de distinguer les objets l'environnant, alors qu'il eût été facile de rendre à sa faculté de vision toute son activité passée en l'habituant peu à peu à une lumière dont l'intensité aurait été augmentée par degrés, l'organe visuel n'ayant subi, en réalité, aucune altération fonctionnelle irrémédiable. Or, qu'est-ce que l'existence charnelle, sinon une obscurité momentanée de la conscience, obscurité qui progressivement se dissipe pour faire place, après la mort, à une brillante lumière, d'autant plus difficile à supporter pour l'être, qu'il y aura été trop brusquement exposé ; et quel est en réalité le but de cet acheminement progressif d'un mode à l'autre, ou décroissance de l'état actuel se produisant conjointement à une croissance de l'état futur, si ce n'est d'habituer peu à peu et naturellement l'individu à recouvrer entièrement sa conscience passée ?

Ce qui est vrai pour le sens de la vue, l'est donc également, par analogie, pour cet autre sens intime appelé conscience et dans lequel viennent se résumer et se confondre, comme en un centre commun, toutes les facultés actives de l'être. De la vie à la mort ou de la mort à la vie, toute brusque transition est toujours préjudiciable à l'individu et, de même que l'on ne passe pas impunément à une soudaine lumière après des années d'obscurité ou réciproquement d'une brillante clarté à une soudaine obscurité, sans qu'il en résulte une sorte d'inconscience plus ou moins accentuée et prolongée du sens de la vue, de même l'être ne saurait, sans qu'il en résulte pour lui une altération momentanée de sa conscience, être trop subitement transporté dans un nouveau mode d'existence, auquel il n'aurait pas été antérieurement préparé par une double action simultanée de décroissance et de croissance progressives.

Toute mort prématurée est donc naturellement suivie de trouble, et ce trouble n'est en réalité que la conséquence physiologique d'une situation organique qui, encore suffisamment équilibrée pour permettre à l'être de terminer normalement son cycle charnel, ne réunit pas, par suite — décroître à un mode d'existence étant, nous le répétons, commencer à croître dans le mode suivant — les conditions de périspritalité requises pour lui permettre de débuter normalement à un nouveau mode d'existence. De cette simple donnée résulte, si on l'a bien comprise, l'explication rationnelle de la nature et de la durée de ce trouble pour chaque individu mort prématurément, et cela, sans qu'il soit besoin

d'évoquer l'idée miraculeuse d'une providence justicière pour définir la cause naturelle et équitable qui, après la mort charnelle, accorde à tous, selon leurs acquis, à chacun selon ses mérites.

Etant admis, en effet, que trois principes : force, forme et mouvement, constituent l'être humain et que chacun de ces trois principes prédomine tour à tour dans l'un des modes de l'existence, il en résulte inévitablemeut que les acquis particulièrement inhérents au principe de force, lequel exerce son action dominante durant la phase périspritele, doivent augmenter de leur valeur la puissance de prédominance de ce principe et par suite modifier, selon leur degré puissantiel, l'infériorité du principe de forme conséquente pour l'être d'une mort charnelle prématurée. Tel, le contraire étant vrai dans le monde charnel, le principe de forme, selon son degré d'harmonie acquis, modifie durant la vie l'infériorité intellectuelle de l'être, c'est-à-dire celle de son principe de force, par une organisation physiologique, instrumentale, pourrait-on dire, de nature à faciliter son essor progressif.

En résumé, quel que soit le préjudice causé à l'individu par une mort prématurée, il est essentiel de remarquer : 1° que ce préjudice ou conséquence physiologique, se traduisant, pour l'être, en une infériorité corporelle périspritale, est toujours subordonnée au progrès antérieurement acquis par le principe de forme ; 2° que le progrès matériel étant le but naturel ou résultat à réaliser pendant la phase charnelle, il en résulte que tous les autres progrès, intellectuels ou sensoriels, ont déjà eu pour effet d'épurer, de modifier profitablement la nature intime du principe de forme antérieurement à l'instant de la mort ; 3° que la prédominance du principe de force, durant l'existence périspritale, a pour conséquence certaine de contrebalancer, dans une proportion convenablement déterminée par les acquis inhérents à ce principe, l'infériorité corporelle périspritale résultant, pour l'être, d'une mort prématurée. En d'autres termes, deux causes compensatrices : l'une l'influence réflexe du principe de force durant la vie, l'autre sa puissance de prédominance après la mort, c'est-à-dire l'action modificatrice que ce principe exerce pendant les deux modes, charnel et périsprital, de l'existence, sur le principe de forme, ont pour effet naturel d'atténuer, pour chaque individu, les conséquences préjudiciables de la mort prématurée, cette atténuation étant toujours proportionnelle à la somme de tous les progrès à ce moment accomplis par celui qui la subit ou qui volontairement s'y expose.

La plus parfaite équité régit donc les conséquences de la mort prématurée quand celle-ci a pour cause la volonté personnelle de l'être, le préjudice qui en résulte ayant été volontairement déterminé par un acte de libre arbitre et rien n'obligeant fatalement celui qui s'y expose à terminer brusquement son existence avant le terme fixé par la loi naturelle.

Que ceux-là qui fuient la vie, parce que le remords d'une mauvaise action

les oppresse, sachent bien que le trouble moral qui les poursuit sera encore augmenté du trouble physiologique devant naturellement résulter pour tous de la mort prématurée, et qu'il eût été plus utile pour eux, toute faute étant pardonnable, toute tache pouvant s'effacer, de chercher dans le repentir la régénération de leur être. Mais que ceux-là qui trouvent la mort sous l'arbre du sacrifice, qu'un généreux dévouement, qu'une sainte abnégation conduisent à exposer leur vie pour préserver celle d'autrui, sachent également que nul effort n'est perdu, nulle vertu stérile, et que, si le trouble doit les étreindre, ce ne sera jamais qu'un tranquille repos de leur conscience, d'où ils sortiront bientôt, avec encore plus d'énergie et de volonté pour bien faire.

Ainsi le veut la loi naturelle. Là, le coupable est en proie à toutes les angoisses du cauchemar; ici, le calme de la conscience procure à l'homme juste un paisible repos exempt de douleurs et de craintes. L'un et l'autre devant cependant supporter la conséquence physiologique de leur mort trop hâtive, il y a donc également trouble pour tous les deux. Mais si la nature ne saurait modifier ou changer pour chaque individu ses immuables lois, elle laisse du moins bénéficier chacun, de ses acquis personnels; et c'est ainsi que toutes les supériorités, comme toutes les infériorités, viennent, en quelque sorte, se résoudre, à l'instant de la mort, en une synthèse vitale qui, résumant pour l'être ses bons comme ses mauvais instincts, augmente ou diminue, par ce fait, les conséquences préjudiciables d'un dégagement charnel prématuré.

Comme pour celui dont l'ivresse a troublé la raison, le surcroît de vitalité que possède l'être antérieurement à l'expiration de sa période de décroissance charnelle, est cause du trouble de sa conscience après la mort soudaine. Mais, de même que l'être foncièrement bon a l'ivresse douce et paisible, de même que l'être cruel et méchant trouve dans cette même ivresse une force de plus pour manifester ses mauvais instincts, de même aussi le trouble physiologique qui suit toute mort prématurée est pour l'homme pervers plein d'anxieux tourments et d'inutiles révoltes, pendant que l'homme de bien, celui dont la conscience est pure, subit sans nul effroi ce trouble passager, comparable pour lui à ces rêves heureux dont le souvenir ne laisse encore que plus de tranquillité et de douceur dans l'âme.

Il y a donc justice. Mais cette justice qui, nous le répétons, accorde à tous, selon leurs acquis, à chacun selon ses mérites, c'est-à-dire fait de chaque action louable, de tout progrès réalisé antérieurement à l'instant de la mort, une cause compensatrice du préjudice résultant pour l'être de sa fin charnelle prématurée, cette justice, disons-nous, dont nous venons de constater les applications dans la mort volontaire, peut-elle être aussi considérée comme étant entièrement réalisée en ce qui concerne la mort conséquente d'accidents involontaires et imprévus? Y a-t-il, en un mot, une réelle équité à laisser également supporter un préjudice quelconque, si infime soit-il, à l'être qui, volontairement, c'est-à-dire

par un acte de libre arbitre, voulu ou consenti, s'expose à une mort prématurée, et à celui qui la subit en dehors de toute participation directe de sa volonté, ou y est irrésistiblement entraîné par un enchaînement de conséquences qu'il eût été impuissant à modifier? Là, l'action est voulue par l'être; la responsabilité en est donc justifiée pour lui. Ici, l'action est supportée, on l'impose à l'individu qui en subit les effets préjudiciables; peut-on affirmer, dans ce dernier cas, qu'il y a véritablement justice, c'est-à-dire responsabilité méritée de l'effet conséquent, alors qu'il n'y a pas eu liberté consentie de la cause agissante ?

Cette question, simple en apparence, nous met en présence d'un des plus graves problèmes de l'existence et ce n'est pas en quelques mots que nous pourrons le résoudre. Notre solution choquera sans doute bien des préjugés; peut-être détruira-t-elle, chez certains, de fausses espérances, mais elle aura, en tout cas, pour ceux qui voudront bien nous suivre avec bienveillance, le résultat certain de leur faire envisager l'existence d'une manière plus large, moins égoïste, et de les pénétrer plus véritablement encore de cette grande idée de solidarité, la seule susceptible de préparer pour l'humanité future une ère de Justice et de Libre-Progrès.



Il est certain que, si l'on ne considère la justice qu'au seul point de vue individualiste, la personnalité de chacun devant être uniquement et isolément en cause, on ne peut, dans ce cas, que constater une insuffisance d'équité à l'égard de ceux qui doivent supporter la responsabilité conséquentielle, préjudiciable pour eux, de faits dont leur volonté personnelle n'a pas été directement cause; mais il en est autrement si, se plaçant à un point de vue plus général, on reconnaît alors que cette même loi de justice n'a pas seulement pour objet de régir les individus, et qu'elle a également pour but de réglementer les collectivités en leur assurant les bénéfices devant naturellement résulter des progrès accomplis par elles. Que l'homme le veuille ou non, il n'est pas dans sa nature de vivre isolément: faisant partie de l'humanité, il est intimement uni à elle par d'indissolubles liens; et s'il néglige parfois ses devoirs envers elle, ce n'est donc pas à cette collectivité, innocente de la cause, que doit en incomber la responsabilité.

Une justice qui consisterait à se montrer équitable envers l'unité, au préjudice du tout, ne mériterait pas le nom de justice, mais bien plutôt celui de partiale faveur; elle n'aurait plus ni force ni grandeur. Et c'est pourquoi la véritable justice, celle qui est voulue par la loi naturelle, ne saurait, sans cesser d'être elle-même, ne pas concilier, toujours et dans tous les cas, aussi bien la part d'équité qui revient à l'individu, que celle qui revient non moins légitimement à l'Humanité tout entière. Que l'homme supporte individuellement la

conséquence de ses actions personnelles, rien de plus équitable; mais est-ce bien suffisant? et ne doit-il pas aussi supporter une part proportionnelle de l'infériorité collective, alors qu'il bénéficie chaque jour, à chaque instant de son existence, d'une part également proportionnelle des progrès collectivement acquis? L'homme souffre par l'Humanité, soit; mais ne lui doit-il pas aussi ses joies et ses sourires ?

Si les progrès acquis par le tout doivent naturellement rejaillir sur chaque unité, il est non moins équitable que les infériorités encore inhérentes à ce même tout réagissent à leur tour et proportionnellement sur chacune des individualités qui le composent. Nous disons « proportionnellement », et c'est là ce qui peut faire comprendre la rigoureuse application de la loi de justice, malgré que, dans certains cas, il y ait, en apparence, absence d'équité. En effet, plus l'individu est élevé, plus est puissante en lui cette force morale, source des résolutions viriles et des dévouements héroïques, et plus grande doit être sa responsabilité à l'égard d'autrui, c'est-à-dire son devoir de sacrifice. La responsabilité s'augmente, pour l'individu, de toutes les supériorités acquises par lui: il doit plus, parce qu'il possède plus; et ce qu'il ne donne pas, ce qu'il ne sacrifie pas au bonheur collectif, la nature a le droit de lui en demander compte.

Qu'il s'agisse de supériorités morales, intellectuelles ou sociales, l'être qui les possède a pour devoir strict de les employer à l'élévation progressive de son milieu. S'il faillit à ce devoir, il est coupable; et sa culpabilité est d'autant plus grande que les moyens dont il dispose lui donnaient plus de facilité pour accomplir sa tâche. Si tous sont personnellement responsables de l'infériorité collective, cette responsabilité, pour être équitable, doit être proportionnée, pour chaque individu, à la somme des supériorités acquises par lui, c'est-à-dire au degré de puissance modificatrice que chacun possède à l'égard de son milieu collectif.

Que nous prenions pour exemple un milieu social ou familial, nous ne pouvons que constater une rigoureuse justice dans l'agrandissement de la responsabilité, proportionnellement à la puissance facultative de l'influence individuelle sur le milieu. Ceux qui végètent, impuissants et misérables, dans les bas-fonds sociaux, ceux dont l'intelligence est encore attardée faute de culture, dont le sentiment engourdi ne s'est point encore éveillé au souffle des aspirations généreuses, ne sauraient être rendus responsables, pour une part bien grande du moins, de l'infériorité collective. Mais à ceux qui, ayant acquis le droit d'être placés au-dessus des autres, ont accepté par ce fait le devoir absolu de modifier profitablement pour tous les conditions collectives, à ceux-là, les éclaireurs et les guides de l'Humanité, doit incomber équitablement une plus lourde part de responsabilité. Ayant acquis plus de droits, ils ont nécessairement plus de devoirs à remplir; car où et comment les ont-ils acquis, ces droits, si ce n'est dans le sein de la collectivité elle-même et grâce à elle,

c'est-à-dire à la somme des progrès qu'elle a réalisés par suite de l'influence modificatrice que d'autres natures élevées avaient déjà exercée sur elle ? L'être supérieur qui se dévoue pour le bonheur collectif, ne fait donc que supporter volontairement une responsabilité justifiée par sa propre nature : il a grandi par l'Humanité, il est juste qu'il souffre pour elle.

Médium typtologue : L. JEAN.

QUELQUES NOTATIONS

Deux mots sur les dernières pages de Jean. — Réflexions d'après une conférence de Mme Annie Besant. — M. G. Deherme et les Palais du Peuple. — L'élément social de l'avenir.

Avec les pages qu'on vient de lire, se termine tout ce qui a été manifesté du remarquable travail de l'Esprit Jean.

On se rappelle (voir N° 4-5 de 1899) que le signe ✶ correspond à la division du texte par articles dans la publication qu'en fit *La Vie Posthume*. Le dernier article y parut à six numéros de distance du précédent, comme par un suprême effort de médiumnité. En même temps, *La Vie Posthume* annonçait l'interruption momentanément obligée des dictées de l'Esprit Jean (par suite de l'état de santé du médium), et aussi sa propre suspension, qui affligea tous les amis de la vaillante revue marseillaise. Les dictées de Jean, hélas, ne furent pas reprises, et *La Vie Posthume*, que diverses raisons avaient interrompue, ne reparut point.

Si l'on se reporte au programme de Jean, il est facile de voir combien son étude était loin d'être terminée (du moins dans sa manifestation sur le plan terrien), et il n'est guère à espérer qu'elle le soit désormais. Et nous ne parlons même pas de l'œuvre générale que semble embrasser la « Préface », publiée en 1898 par *L'Humanité Intégrale* (Nos 3 et 4), sous ce titre : *La Philosophie d'une table*. Cette préface, qui n'avait pas pas paru dans *La Vie Posthume*, effleurait, on s'en souvient, les plus vastes problèmes; l'auteur périsprital, en divisant les êtres en trois grandes classes (les êtres simples, les êtres composés, les êtres collectifs), envisageait toute la question de l'Univers. Non; nous ne voulons parler ici que de l'œuvre spéciale réalisée en partie dans son développement, sous ce titre : *L'Existence*. L'objet en était restreint au cycle de l'existence humaine, mais de l'existence intégrale, dans son circulus incessant. Rappelons d'ailleurs, pour plus de clarté, les premières lignes de cette étude :

« Sous le nom générique d'existence nous comprenons l'ensemble des manifestations qui, prenant l'être à son début, le conduisent, par des transformations successives, en un perpétuel devenir..,

« On peut diviser ses multiples transformations en trois grandes classes distinctes qui sont: *la Vie, le Sommeil, la Mort*. Chacune de ces trois classes est caractérisée par la prépondérance sur les autres de l'un des trois principes constitutifs de l'Univers: *la Matière*, dans la vie, *le Fluide universel*, dans le sommeil, *l'Esprit*, dans la mort... Ces trois classes de manifestations, corrélativement liées entre elles et réagissant incessamment l'une sur l'autre, forment, par leur ensemble, ce que nous appelons l'Existence.

« De la vie à la mort, de la mort à la vie, en passant par le sommeil, manifestation médiatrice et reliant les deux autres entre elles, tel est l'incessant va-et-vient que l'être doit accomplir et dont la conséquence forcée est le progrès constant de chacun des trois principes qui le constituent: l'Esprit, la Matière et le Fluide.

« L'Être progresse *matériellement* dans la vie, *fluidiquement* dans le sommeil, *spirituellement* dans la mort; l'ensemble de ces trois progrès constitue le progrès individuel de l'être.

« Chacune des trois classes de l'existence se subdivise à son tour en trois périodes distinctes qui sont: la période d'assimilation ou de croissance, la période de concentration ou de plénitude, la période de désassimilation ou de décroissance.

« *La Vie*, ou existence charnelle, est produite par l'incarnation de l'être périsprital; elle a pour but le progrès particulier de la Matière, ou forme, à l'aide de l'Esprit et du Fluide universel.

« *La Mort*, ou existence périspritale, est produite par la désincarnation de l'être périsprital; elle a pour but le progrès particulier de l'Esprit, ou force, à l'aide de la Matière et du Fluide universel.

« *Le Sommeil*, ou existence médiatrice, est produit par la connexion et la combinaison des deux existences: charnelle et périspritale; il a pour but le progrès particulier du Fluide universel, ou mouvement, à l'aide de l'Esprit et de la Matière.

« Telles sont les trois propositions que nous allons examiner successivement, en prenant pour point de départ la Vie, qui est votre existence actuelle, et dont l'étude approfondie ne peut que vous être profitable, en vous faisant connaître votre véritable situation et en vous indiquant clairement le but que vous avez à remplir dans l'harmonieux concert de l'œuvre grandiose de la nature. »

Tel était donc, pour ainsi dire, le programme que l'Esprit Jean s'était tracé pour son étude sur *L'Existence*; et nous croyons qu'il n'était pas inutile de le rappeler. Ainsi le dit travail comportait trois subdivisions, répondant aux sous-titres: *La Vie, La Mort, Le Sommeil*. De ces trois subdivisions, une seule (*La Vie*) a pu être développée et manifestée. Et encore ne l'a-t-elle pas été

complètement, car les dernières dictées de *La Vie* ne tombent pas sur une conclusion, même partielle. Il est vrai que, par contre, elles empiètent un peu sur la deuxième subdivision.

Quoi qu'il en soit, et en prenant l'œuvre telle qu'elle est, inachevée et tronquée, voyons si, indépendamment de certaines restrictions notées déjà en des fascicules antérieurs, elle ne nous sera pas l'objet de quelques réflexions pour la dernière partie qui vient d'être reproduite.

Les observations qu'on peut faire sur la magistrale étude de Jean sont toujours du même ordre. Ainsi que nous le disions dès le début (voir N° 4-5 de 1899), ce remarquable travail nous paraît surtout contenir une base schématique, un point de départ pour des élucidations ultérieures.

D'ailleurs, Jean lui-même s'en aperçoit, et, de temps en temps, il apporte des amendements à ses données premières, en ce qu'elles ont de trop absolu et de trop simpliste. C'est ainsi qu'il nous montre la fatalité physiologique du trouble posthume amendée par l'appoint des acquis antérieurs. Mais, il faut le dire, Jean ne va pas assez loin dans cette voie; du moins, n'a-t-il pas eu le temps d'aller assez loin. Donc, sans vouloir heurter sa théorie, qui est un solide point d'appui pour une conception rationnelle de l'immortalisme, et dans l'espoir plutôt de contribuer aux compléments progressifs qu'elle comporte, nous aborderons, à propos du même sujet, un amendement d'un autre ordre, qui aura l'avantage d'atténuer les frontières entre l'école rationaliste de Jean et d'autres écoles d'expérimentation spirite.

La doctrine positiviste matérialiste accorde une haute importance à la *biologie*, qu'elle classe au cinquième degré dans la hiérarchie des sciences; mais sur la *biologie* elle-même, elle édifie une science supérieure et plus vaste, qu'elle appelle la *sociologie*. Eh bien, il en est de même dans ce *positivisme intégral* qui comporte *l'immortalisme:* la *biologie charnelle* et la *biologie périspritale* y occupent un rang d'une haute et capitale importance; mais, au-dessus de celles-ci, une notion supérieure et plus large vient également s'élever: la notion d'une double sociologie, charnelle et périspritale, la notion, en un mot, d'une *sociologie intégrale*. Et c'est de celle-ci que relèvent les actions des êtres (immortels) les uns sur les autres, les puissances restreintes ou progressives de l'amour, les influences des collectivités. La solidarité n'y apparaît pas seulement comme une loi mécanique; mais elle s'y révèle agissante et enflammée. Considérée physiologiquement, la solidarité est, pour ainsi dire, passive; envisagée dans la sociologie intégrale, ou, pour mieux dire, dans l'*Humanité intégrale,* la solidarité apparaît comme la projection active et pénétrante des êtres les uns vers les autres, — et cette projection est capable de modifier, dans des proportions merveilleuses, les situations qui résulteraient des simples causes physiologiques. La physiologie intégrale n'attribue à chacun que le gain de ses propres efforts. La sociologie intégrale, par les réalisations d'amour (dont l'efficacité et

la stabilité sont d'ailleurs subordonnées à la conquête primordiale de la justice) ouvre des horizons plus puissants et plus vastes; elle révèle tout un progressif état d'harmonie, capable de communiquer à chacun, par de mutuelles et rapides assimilations, les acquis les plus précieux de qui l'on aime et de qui l'on est aimé.

Relativement au trouble posthume, nous savons, par expérience, combien un double concours d'amis désincarnés et d'amis incarnés peut en abréger la durée. Mais ce n'est là qu'un point spécial, et la question est plus large. Il s'agit, en effet, de considérer combien le problème humain se modifie dès qu'il est possible de passer de la destinée individuelle aux destinées harmoniques. Jean a bien entrevu qu'il ne lui était possible de répondre à toute question qu'en étendant son point de vue jusqu'à la collectivité; mais, soit qu'il n'ait pas aperçu la réalité sans voiles, soit qu'il ait jugé prématuré de la dire, soit encore qu'il l'ait réservée pour une partie ultérieure, il n'est pas allé jusqu'au point où l'on voit véritablement palpiter l'Humanité intégrale dans une conscience commune élaborée par les Harmonies progressives.

***

A titre tout différent, mais pourtant dans un ordre d'idées un peu analogue, qu'il nous soit permis de placer ici une observation suggérée par une récente conférence de Mme Annie Besant. L'opinion émise par elle, et qui nous arrête en ce moment, ne lui est pas personnelle; mais elle nous a d'autant plus frappés dans sa bouche que Mme Besant passe pour la moins intransigeante des théosophes. Au fond (telle est du moins l'impression que nous avons emportée), elle n'est pas moins catégorique que ne le fut la batailleuse Mme Blâvastky; elle est seulement d'humeur plus douce et de forme plus courtoise. Je ne vais point citer ses paroles dont je n'ai pas le texte, mais je crois que je ne m'écarterai pas du sens, en résumant, comme suit, un passage de sa conférence: « Bien des preuves existent de la survivance de l'être, et les phénomènes qui « constituent ces preuves se répartissent en deux catégories, correspondant à « deux méthodes distinctes: la méthode spirite et la méthode occultiste. Par « la méthode spirite, on attire les morts pour se mettre en communication avec « eux; par la méthode occultiste, on s'élève soi-même à un plan supérieur, « grâce à un certain entraînement, et l'on observe ce qui s'y passe. Par les « deux méthodes, on peut arriver à la preuve de la survivance; mais la méthode « spirite offre le grave inconvénient d'être préjudiciable aux morts, dont elle « entrave l'évolution en les rappelant vers le milieu dont ils sortent. » Voilà à peu près ce que Mme Annie Besant a dit sous une forme modérée; avec un tempérament plus combatif, elle eût traité de criminelle la pratique spirite. Au fond, sous une forme ou sous une autre, c'est la condamnation implicite du spiritisme. Eh bien, une telle assertion, qui est celle de tous les théosophes

et occultistes, et qui, pour être formulée avec mesure, n'en est pas moins d'un dogmatisme hautain, — il importe, à chaque occasion qui s'en présente, d'en signaler le funeste absolutisme. Certes, l'évocation impérieuse et tyrannique ne saurait être approuvée ; chacun doit être libre, et il ne faudrait point, par un magnétisme violent, détourner qui que ce soit de la voie qu'il entend suivre. Nul trépassé ne doit être entravé dans l'évolution que comporte la biologie périspritale. Jusqu'ici nous sommes d'accord. Mais, où nous divergeons, c'est sur les conséquences nécessaires de la pratique spirite. L'expérience a démontré depuis longtemps que celle-ci, bien comprise, loin d'entraver l'évolution du mort, la favorise et aide puissamment celui-ci à trouver la voie de ses propres destinées nouvelles. C'est par la conjonction des deux Humanités (l'incarnée et la désincarnée), que les nouveaux défunts arrivent le mieux à trouver leur orientation nouvelle. Loin de les enchaîner, le contact des médiums les délivre. — Telle est, du moins dans des conditions harmoniques, la vérité d'expérience. — C'est que la liberté n'est pas le seul principe, et qu'il faut aussi tenir compte de son complémentaire : l'amour. C'est aussi que la biologie de l'être périsprital n'est pas seule à considérer, ou du moins c'est que la biologie périspritale tend à se modifier, à s'illuminer de puissances nouvelles dans les vastes régions de la sociologie, laquelle ne trouve de base solide que dans l'intégralité, dans la conjonction de l'Humanité désincarnée avec l'Humanité incarnée (incarnée sur sa terre originelle). — Ici encore, nous voyons combien il doit être sage pour une doctrine de ne jamais se considérer comme la totale connaissance. L'absolu est stérile. Il n'y a que le progrès qui soit fécond. Et, pour en revenir à l'Esprit Jean, je crois que nous sommes bien d'accord avec lui sur ce point.



Pour mieux faire comprendre comment nos connaissances peuvent grandir par degrés et s'enrichir de complexités nouvelles, nous avons été amenés à tenir compte de la hiérarchie ascendante adoptée par la philosophie positive, dans la classification des sciences, de même qu'à emprunter à celle-ci son vocabulaire. Tout particulièrement, nous avons parlé de sociologie, et d'aucuns trouveront peut-être que nous avons forcé la signification de ce terme. Sous un certain rapport, la sociologie n'est, en effet, que l'étude des phénomènes sociaux, la science impassible qui résulte de leur observation. Mais ce n'est là qu'une sociologie passive, neutre tout au plus. Et l'école positiviste elle-même en est arrivée à témoigner qu'une telle sociologie ne lui suffit point. C'est du moins ce qui ressort, à l'heure actuelle, de l'œuvre éminemment active de l'un de ses représentants : M. Deherme, le directeur de la *Coopération des Idées*, l'initiateur des Universités populaires. M. Deherme a pensé que, pour être un sociologue complet, il ne suffisait pas d'être un homme de science, mais qu'il fallait être capable de travailler à la constitution d'une vie sociale véritablement

digne de ce nom. Jusqu'ici, il n'y a guère eu que des troupeaux humains, conduits par diverses sortes de maîtres, imposés ou choisis; la cohésion des hommes n'a été faite que de poussées communes, et non d'attractions; et ces poussées furent nécessairement fragmentaires, subordonnées par conséquent au risque de se heurter les unes contre les autres; et ce fut aussi bien l'histoire des religions que des empires. Quant à la véritable cohésion, celle qui est faite d'affinité, de solidarité voulue, elle est encore à l'état rudimentaire; elle n'est apparue dans l'humanité que par de rares tentatives, par de minces échappées de lumière presque aussitôt comblées par les nues chaotiques. Pourtant, voici qu'une formidable aspiration s'élève de toutes parts vers un avènement de solidarité. Des efforts, des luttes, des élaborations gigantesques fermentent sous la vieille croûte sociale; un immense demain se prépare, mais qui n'est encore qu'un demain. Pendant ce temps, M. Deherme tente de faire aboutir dans l'aujourd'hui même un peu de ces germes les plus évolués en solidarité consciente. Dans la prévision des changements qui s'imposent, il s'efforce, pour autant qu'il est possible à une individualité humaine, de faire prédominer la liberté sur la fatalité, la volonté d'harmonie sur la bousculade des événements. Et voici qu'il élargit son œuvre par la fondation du *Palais du peuple*. Et, de même que l'*Université populaire* du faubourg Saint-Antoine a proliféré, a engendré de nombreuses universités populaires, de même, vraisemblablement, le *Palais du peuple* proliférera et engendrera peu à peu, et à l'infini, d'autres palais du peuple, autonomes à la fois et solidaires par de libres rapports de mutualité. Et dans cette perspective l'œuvre s'impersonnalise, et, pour autant, se puissantialise, comme œuvre des temps nouveaux.

« En fondant la première Université populaire, écrit M. Deherme, nous « poursuivions l'intégrale émancipation du prolétariat. Cela ne se réalise pas « en un jour. Les Universités populaires, malgré le merveilleux épanouisse- « ment du moment, dégénéreront vite en parlotes, en patronages, en machines « politiciennes, si elles ne se fédèrent point avec les Coopératives, les Syndi- « cats, les Bourses du Travail, les organisations ouvrières; en un mot si elles « n'édifient point le Palais du Peuple. » L'idée des palais populaires n'est point tout à fait nouvelle; c'est une idée fouriériste, et tout le monde connaît au moins de nom le Familistère de Guise, fondé avec plein succès par J.-B.-André Godin. Mais le « Palais du Peuple » qui va s'édifier ne semble pas procéder du même principe d'organisation; l'essence fédérative de sa genèse lui constitue un intérêt tout nouveau, et lui assurera, il faut l'espérer, une puissance de prolifération capable d'accroître l'œuvre dans des proportions considérables, en la généralisant. La place nous manque pour nous étendre sur le sujet autant que nous le voudrions; mais nous nous faisons un devoir et une joie de signaler la nouvelle fondation de M. Deherme. La société a été constituée le 14 Juin, à capital variable, formé d'actions de cinquante francs (siège social: 157, faubourg

Saint-Antoine). Elle a reçu immédiatement les adhésions les plus précieuses, telles que celles de MM. Maurice Bouchor, Henry Bauer, Eugène Carrière, Georges Clemenceau, Hector Depasse, Charles Richet, Gabriel Séailles, Emile Duclaux, Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Georges Renard, Jules Lermina. Tous ces noms se retrouvent sur la liste du Comité de patronage...

***

... Vous dites, Madame?... Ah! oui, je vous entends. Vous cherchez un nom de femme. Je faisais absolument la même observation que vous. Moi-même j'ai longtemps hésité devant l'œuvre de M. Deherme, en raison de certains symptômes peu favorables au féminisme. Mais, en réfléchissant, je crois qu'il y a mieux à faire que de lui chercher chicane à ce sujet. Et voici pourquoi. L'Université populaire du faubourg Saint-Antoine *(La Coopération des Idées)* contient, par exemple, dans son manifeste, la phrase suivante, que vous trouverez certainement d'une formule regrettable : « *La Coopération des Idées* ne laissera pas en dehors de son action les femmes, les enfants, les apprentis. » Mais, cette première université populaire en ayant engendré d'autres, rien n'empêche que celles-ci ne soient basées sur la parfaite égalité des sexes. De même, s'il ne s'agissait que d'un seul « palais du peuple », en tout et pour tout, il y aurait à hésiter; mais, comme il est vraisemblable que, si cet essai réussit, d'autres fondations suivront, — il y a, dès lors, tout avantage à seconder celui qui fraie la voie, puisque d'autres fondations autonomes seront facilitées par l'accomplissement de la première et que vous pourrez alors y réaliser l'intégralité de votre conception.

D'ailleurs, qui sait si M. Deherme n'en arrivera pas de lui-même à comprendre l'entière valeur sociale de l'élément féminin? Le développement intellectuel de la femme a été tellement négligé dans le passé qu'elle peut ne pas faire encore figure suffisante devant les travaux d'une « université populaire ». Mais devant le « palais du peuple » la question s'élargit; c'est toute la vie de l'être humain, homme ou femme, qui entre en cause; dès lors, on marche inévitablement à l'égalité; la force de l'idée nouvelle, avec toutes ses conséquences, s'impose à celui-là même qui la met en œuvre; et le « Palais du Peuple », s'il réussit, deviendra nécessairement le Palais de l'être humain intégral, en la synthèse de ses deux modalités équivalentes. « Les grands « révolutionnaires du siècle, a écrit M. Deherme, ce sont vraiment Saint-Simon, « Fourier, Auguste Comte, Proudhon — et le maître d'école. » Fourier, Auguste Comte et Proudhon trouvent déjà un peu de leur réalisation par M. Deherme. La pratique du « palais du peuple », ou plutôt des « palais du peuple » vérifiera tôt ou tard cette pensée capitale du Saint-Simonisme : que le véritable élément social, ce n'est ni l'homme ni la femme, mais le couple androgynique,

La Cité de l'avenir — synthèse de palais populaires baignés dans les joies de la nature — ne pourra se réaliser en perfection qu'en se basant sur l'élément humain intégral: telle est du moins notre conviction. Mais, en attendant qu'une évidence suffisamment généralisée se fasse sur ce principe, et se manifeste par une évolution correspondante, il y a lieu de ne point se désintéresser d'un idéal relatif servi par une activité vibrante et enthousiaste. Quels que soient les desiderata qu'on puisse avoir à exprimer, il faut à tout un commencement, et rien n'est précieux comme une initiative désintéressée et ardente. Il y a donc lieu d'apporter vœux et concours à l'œuvre et à l'ouvrier: l'œuvre en évoluera d'autres; et, quant à l'ouvrier, librement il sert en joie l'idée qui le mène et qui le dépassera.

J.-Camille Chaigneau.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages dernièrement reçus: *Les Enseignements secrets de Martinès de Pasqually,* précédés d'une *Notice sur le Martinèzisme et le Martinisme,* par Franz von Baader (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel). — *Voyage au Beau Pays de Naturie,* par Henri Zisly (chez l'auteur, 14, rue Jean-Robert). — *Les Gueux d'Afrique,* poème vendu au bénéfice des blessés du Transvaal et de l'Orange, par Emile Blémont (Alphonse Lemerre, éditeur, 23-31, passage Choiseul). — *Travaux littéraires pédagogiques* de Dmitry Iwanowitch Tikhomiroff, brochure en russe et en français, imprimée à Moscou par la Société J. Kouchnérev et C[e] (V. Exposition universelle de Paris, Section russe, 1[er] groupe — éducation et instruction, N° 420). — *La Doctrine catholique et le Corps psychique,* par Albert Jounet (Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri). — *L'homme est grand par son esprit,* par Ernest Nouffert (L. Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, et Librairie spiritualiste et morale, 3, rue de Savoie). — *Congrès de l'Humanité à Paris,* Manifeste, Règlement général, Programme, (publication du Secrétariat général, 36, boulevard du Temple). — *Le Congrès de l'Humanité,* par Nicolas Népluyeff (à Janpol, gouvernement de Tschernigowsky, Russie).

Reçu, d'autre part: *Occult Truths,* périodique (published by Chas. W. Smiley, 943, Mass. av., Washington, D. C.).

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900 **SOMMAIRE** N° 4

Malgré la nouvelle interruption, nos abonnés recevront, de toute façon, les numéros qui leur sont dûs, et nous les prions d'en excuser le retard.

SPIRITISME ET MÉTHODE

En reprenant le cours de notre publication, interrompu encore par les circonstances, nous croyons nécessaire de préciser une fois de plus notre méthode et nos tendances.

Pour diverses raisons, *L'Humanité Intégrale* n'a pu participer aux séances du dernier Congrès où il fut traité des questions de survivance et d'immortalité (Congrès spirite et spiritualiste). Le regret d'ailleurs (malgré l'importance de nombreux travaux consacrés aux phénomènes) en fut atténué par la connaissance de la situation actuelle et par la certitude pour nous de ne pouvoir apporter une contribution effective avec une opinion méthodologique opposée au courant impérieux de la majorité, avec une voix isolée qui n'aurait pu qu'être annihilée.

Il faudrait se reporter à une vingtaine d'années en arrière pour constater les premiers symptômes d'un effort vers une méthode complètement libératrice, en ce qui concerne l'étude des phénomènes spirites et les conséquences les plus larges qui peuvent en résulter. Cet effort se manifesta spontanément par divers foyers, indépendants les uns des autres, tels que la *Société Parisienne* de la rue Saint-Denis (sur laquelle se greffèrent, comme publications, *La Pensée Libre* et *La Pensée Nouvelle),* et le groupe marseillais qui eut pour organe *La Vie Posthume.* Nous rappellerons aussi *Le Flambeau,* de Jemeppe-sur-Meuse, dont le dévouement à la libre pensée et à la cause humanitaire se heurta à des obstacles trop irréductibles pour arriver à la réalisation du Congrès de Liège (en 1894). Citons, d'autre part, l'œuvre particulière que M. Dismier ne cesse de poursuivre. Enfin, qu'il nous soit permis de mentionner l'essai de méthode esquissé à grands traits dans l'Introduction des *Chrysanthèmes de Marie* (1880). Toutes ces poussées représentent un mouvement qui

eut son heure d'intensité, et celles d'entre elles qui se produisirent il y a plus de onze ans ne furent pas sans influence sur la constitution des bases du Congrès de 1889.

Mais le progrès humain subit encore des oscillations, des flux et des reflux. Non par manque de bonne volonté, mais par la puissance des atavismes et par l'obscurité des malentendus. Si bien que, les petites phalanges d'avant-garde ayant été à la fois clairsemées par la mort et dispersées par les circonstances, l'effort de la libre-pensée spirite semble aujourd'hui à peu près anéanti. Le Congrès de 1900 s'est affirmé comme une revanche du Congrès de 1889. Néanmoins, rien ne se perd de ce qui tend à l'affranchissement, et la force des choses recrutera, pour la libre recherche, des contingents nouveaux. L'opiniâtreté du fait sollicitera encore des cerveaux réfractaires aux préconcepts d'absolu, et, les mêmes causes produisant les mêmes effets, une nouvelle génération de spirites libres-penseurs, d'immortalistes (qu'on les appelle comme on voudra), surgira nécessairement.

C'est dans cette prévision que, pour ma part, je crois devoir encore une fois rappeler une méthode qui me semble aussi large que rationnelle, aussi ouverte aux aspirations d'idéal que conforme aux exigences de la mentalité positive, méthode où tous ceux qui procèdent de la liberté peuvent trouver satisfaction. Comme j'ai abordé ce sujet à maintes reprises et depuis longtemps, on me permettra quelques emprunts à ce que j'ai exprimé antérieurement.

***

Voici déjà ce que j'avais l'honneur de dire, en 1878, au Père-Lachaise (et j'ajouterai: sans soulever de protestations), alors que pour la première fois je prenais la parole parmi les spirites des groupes les plus divers, assemblés, pour la commémoration annuelle, autour du dolmen d'Allan Kardec. Après avoir jeté un coup d'œil sur le chaos des idées et des forces parmi lesquelles se manifeste le spiritisme, parmi lesquelles aussi l'Humanité nouvelle cherche sa voie, j'ajoutais: « Ce qui leur manque, c'est la direction concordante qui mettra fin à lutte, c'est l'orientation. » Et je poursuivais ainsi :

« Il m'a semblé qu'une fiction géométrique bien simple pouvait indiquer cette direction et figurer la marche du progrès : — Si l'on suppose une ligne partant de l'infini, descendant obliquement suivant une courbe parabolique jusqu'au monde terrestre, s'y redressant, s'y réfléchissant, pour ainsi dire, suivant une inflexion symétrique, pour continuer la parabole et s'élever de plus en plus vers l'infini; si l'on suppose que le point inférieur, le point critique de la parabole, corresponde au positivisme matérialiste de notre époque, que la première courbe, la courbe descendante, corresponde, dans ses parties supérieures, au dogmatisme théocratique, et plus bas s'affaiblisse en vestiges de spiritualisme; ne sera-t-on pas disposé à considérer que cette première branche

est condamnée à mourir, et que les diverses conceptions de l'Humanité sont destinées à se reconstituer et à s'étager sur la seconde branche, sur la branche ascendante, sur la branche vive, — le point inférieur servant de base à l'édifice des connaissances positives (y compris celles des régions spirituelles accessibles à l'investigation), la courbe s'élevant ensuite peu à peu dans l'idéal, et s'élançant de plus en plus vers l'Infini, vers Dieu *qui ne s'impose plus,* mais que l'âme émancipée par l'amour désire de toutes ses forces ? » (Voir *Revue spirite* du 1er Mai 1878).

Aujourd'hui, je dirais simplement : « ... vers l'Infini, *qui ne s'impose plus,* etc. » Après le mot « Infini », le mot « Dieu », tel qu'il est compris ici, n'ajoute absolument rien, si ce n'est la possibilité d'une confusion. On concevra, par l'exemple de Hugo, la préoccupation d'orienter ce mot vers l'affranchissement ; mais, malgré tout le désir possible de conciliation, j'ai bien vu, depuis lors, par l'expérience, que toutes fois que ce vocable avait une portée spéciale, c'était qu'il était pris dans sa signification autoritaire (celle du Dieu *qui s'impose),* et qu'il exprimait, non seulement un symbole d'Infini ou une conception d'Harmonie universelle, mais un Être individuel à part, antérieur et supérieur à tout l'Univers, ayant eu de tout temps la suprême perfection et la suprême puissance.

Cette observation faite en passant, arrivons à une étude plus développée, où se présentent les mêmes considérations de méthode, sous une autre forme. Elle fait partie de l'Introduction des *Chrysanthèmes de Marie* (1880). Dans les extraits que je vais en détacher, il pourra m'arriver, cette fois, de supprimer tel membre de phrase où se trouve encore le mot « Dieu ». Ce n'est point pour apporter une modification à la pensée exprimée ; c'est uniquement pour éviter une équivoque. Le mot « Dieu » y signifiait la synthèse vivante de l'Univers, — synthèse *progressive* comme l'Univers lui-même. Ainsi qu'il résultait d'explications très catégoriques, ce n'était pas le *Théos* absolu et immuable ; c'était ce que plus tard j'ai appelé *Syn'théon'* dans quelques articles de *L'Humanité Intégrale.* Une conception procédant du connu à l'inconnu, et librement présentée, rien de plus. Pour écarter toute confusion à cet égard, j'en suis venu à employer de moins en moins le mot « Dieu » ; et c'est pour la même raison que je le retranche dans les passages ci-dessous, où il n'apportait d'ailleurs aucune idée essentielle ou caractéristique. Qu'on veuille bien excuser ces éclaircissements qui m'ont paru nécessaires, et qu'on veuille bien aussi, d'autre part, excuser la forme de confidence sous laquelle se présente parfois « L'Introduction » dont voici quelques extraits :

« ... Je ne suis pas de ceux qui cherchent à se détacher du mouvement contemporain, et qui considèrent les audaces, les négations même, de la libre

pensée, comme des aberrations du génie de l'homme. Tout mouvement général est légitime, alors qu'il correspond à un besoin, et on doit l'envisager avec la bienveillance qui est due à tout effort vers la vérité, avec le respect modeste qui est dû à toute convulsion de croissance. On ne s'affranchit pas des solidarités, on est fatalement de son milieu et de son temps, et c'est en se reliant par quelque point à la pensée dominante de ceux à qui l'on s'adresse, c'est en se pénétrant de leur manière d'être et de concevoir, que l'on a quelque chance d'être compris. Or, parmi ceux-là, je l'avoue, j'ai un faible pour ceux dont tout l'espoir se borne à la vie présente. J'ai vécu parmi eux, et je les aime... Qu'on ne s'étonne donc point si je me rapproche d'eux par prédilection, si je considère l'enchaînement des étapes par où ils sont arrivés où ils en sont, et si je recherche la marche naturelle d'une évolution par où ils pourront atteindre une halte plus fortifiante, et, de là, entrevoir enfin les horizons les plus radieux.

« Quels que soient les efforts pour la vie, les convulsions suprêmes dont elles nous rendent témoins jusqu'à notre époque même (1), les religions dogmatiques, et en particulier le catholicisme, sont devenues impuissantes, usées qu'elles sont dans leur enceinte inextensible par la poussée des énergies nouvelles...

« ... Alors, après quelques tentatives d'un néo-christianisme sans base, les philosophes se rattachèrent de toutes leurs forces au rationalisme métaphysique, comme si les spéculations abstraites étaient capables d'engendrer ou d'entretenir une foi populaire. Tant qu'un reste d'influence religieuse, trace de l'éducation pendant l'enfance, se conserva dans les esprits, les idées spiritualistes, portées par ces débris de la foi imposée, purent se maintenir. Mais, lorsque l'action du dogme abattu, atténuée de plus en plus en passant par quelques générations, fut effacée de bien des esprits, lorsque les études précises de la physiologie semblèrent identifier la pensée à l'action cérébrale, les idées spiritualistes, sans appui sur l'éducation lente de l'enfance, sans racine dans les impressions premières de l'homme, devinrent sans résistance contre les défis de la biologie organique. La négation absolue semblait s'imposer. Le matérialisme arrivait; porté par la science de la nature, et pour cela prenant aussi le nom de naturalisme, il triomphait.

« Pourtant un philosophe moins absolu que les matérialistes, tout en étant plus systématique, essayait, avec sa précision de mathématicien, de condenser dans une loi simple l'évolution naturelle des conceptions de l'esprit humain, telle qu'elle lui apparaissait. C'était l'initiateur du positivisme. « Par la nature « même de l'esprit humain, dit Auguste Comte, chaque branche de nos con-

(1) Nous assistons depuis quelque temps à une des plus formidables et des plus insidieuses de ces convulsions désespérées; et ce nous est une raison de plus pour concentrer tous nos efforts vers la libre-pensée, sans équivoque possible.— J.-C. C. (1900).

« naissances est successivement assujettie, dans sa marche, à passer par trois « états théoriques différents : l'état *théologique* ou fictif, l'état *métaphysique* « ou abstrait, enfin l'état *scientifique* ou positif. » Il se bornait à édifier en système une hiérarchie des sciences positives auxquelles il donnait pour couronnement la science sociale ou *Sociologie*. Concentrant toute son attention, et il faut dire aussi tout son amour, sur l'Humanité, il ne cherchait pas à voir au-delà. Ce qui pouvait être ou n'être pas dans l'invisible inconnu, le problème d'une vie ultra-terrestre ne tenait aucune place dans ses préoccupations. Il avait peut-être coupé les ailes de son génie pour être mieux astreint à fonder une base solide. Fort de la construction positive qu'il établissait, fort de sa *loi des trois états,* grâce à laquelle il ne pouvait craindre un retour vers les états métaphysique et théologique, fort de ses penchants altruistes, il agissait en édifiant, au lieu d'agir en frappant, et il regardait le passé sans colère. D'ailleurs, le positivisme, par cela même qu'il n'est pas négatif (puisqu'il est positif), reste ouvert à tout ordre de faits qui se présentera avec des caractères sérieux de réalité, à tout ordre d'idées (1) qui arrivera à l'état positif. A ce titre, les phénomènes spirites ont droit à être observés et classés par lui ; les idées spirites, — du moins par certains côtés, — ont droit à compléter la physique, la biologie, la sociologie, et à constituer une science de plus, basée sur l'étude de la double Humanité visible et invisible et sur la morale qui résulte des actions et réactions incessantes des deux parties. Si Auguste Comte avait été contemporain de William Crookes, peut-être aurait-il entrevu lui-même ce côté inattendu du positivisme, et ouvert à l'homme, sinon la voie de l'immortalité sans fin, du moins une échappée d'espoir à travers la mort.

« *L'avénement du spiritisme* (en ce qu'il offre de scientifiquement observable), *me paraît être une des plus remarquables vérifications de la loi des trois états* (2).

. . . .

« Je ne voudrais pas me faire plus positiviste que je ne le suis, ni tromper personne. La formule d'Auguste Comte ne satisfait pas (entièrement) ma nature. Sa loi me paraît incomplète (3).

. . . .

(1) Le mot « notions » serait plus exact ; de même à la ligne suivante. — J.-C. C. (1900).

(2) Pour plus de clarté, il y a lieu de transcrire un passage antérieur : « ... Si l'idée de l'immortalité de l'âme, ou, plus exactement, de la vie d'outre-tombe, après avoir passé par les états théologique et métaphysique, se présentait sous la forme positive, elle entrerait de droit dans le cadre du positivisme, et les partisans de cette doctrine ne pourraient la repousser sans manquer à leur principe... » — (Même observation que dans la note précédente. D'autre part, au lieu du mot « immortalité », strictement il faudrait « survivance ».)

(3) Le mot entre parenthèses est ajouté pour plus de précision. De même, dans les lignes suivantes, quelques mots sont ajoutés ou modifiés (entre parenthèses) pour rendre plus nette et plus accessible une comparaison, ou plutôt une métaphore, un peu ardue. — J.-C. C. (1900).

« Il semble que nous soyons en présence d'un problème arithmétique (tel que ceux que l'on considère au chapitre des « règles de trois »). Le mathématicien (pour réduire la complexité des chiffres représentant les données du problème, et pour trouver le plus facilement la voie d'une solution), a opéré la « réduction à l'unité ». Et il s'est arrêté là. (Il reste à passer de l'unité aux nombres nouveaux, pour aboutir à la solution complète.)— Toutes les grandes crises paraissent se faire par la réduction à l'unité.— (Par l'effet du positivisme), les forces éparses, égarées, se concentrent, se réduisent, se disciplinent sur la seule étude terrestre, base inébranlable; — mais n'est-ce pas pour s'élancer plus vigoureuses après avoir touché la terre ? L'Humanité n'aspire-t-elle pas à elle toutes ses énergies pour les rendre, vivifiées et rajeunies, à la vie universelle? Alors la loi des trois états serait incomplète, elle ne représenterait que la moitié de l'évolution de l'esprit humain.

« La conception théorique de la science positive, même transfigurée par ce qu'il y a de positif dans les résultats de l'observation et de l'expérimentation spirites, est impuissante à satisfaire toutes les natures. Comment empêcherez-vous les poètes de peupler les astres et d'y faire monter leur pensée, non pas dans un accès de fantaisie, mais dans un élan d'idéal ordonné? Comment empêcherez-vous le symphoniste d'écouter dans son âme l'harmonie des mondes?... Vous, positivistes, vous n'avez qu'un certain nombre de besoins correspondant à la tâche que vous vous êtes donnée sans doute. De quel droit diriez-vous: tous les autres besoins, tous les autres instincts, toutes les autres aspirations sont des cas pathologiques? *Pourvu que rien ne s'impose,* pourvu que les conceptions reposent sur la base indiscutable, au lieu d'être suspendues à un sommet (1), tenez-vous pour contents, et ne demandez pas aux autres de mutiler leur nature pour la conformer à la vôtre. *La science positive constitue un fondement commun où tous peuvent se poser, c'est un édifice qui nous relie tous sur la terre et sur lequel nous pouvons asseoir la paix terrestre. Quant aux autres notions, prenant place désormais au sommet* (2) *et non à la base, ce qui s'agite en elles ne peut rien ébranler; liberté à chacun suivant ses besoins et ses aspirations. Dans la conception intégrale de l'Humanité, l'homme, partant de ce qui est en bas, de ce qui est le plus accessible, monte, et s'arrête où il lui plaît, — question de tempérament, — mais il lui reste toujours assez de points communs avec ses frères pour avoir avec eux un lien de pensée et vivre dans la paix; il n'y a plus d'église à conception fermée et à foi conquérante; il n'y a que des variétés libres dans la solidarité.*

« Je crains de m'être insuffisamment expliqué. Qu'on me pardonne si je me

(1) Sommet qui serait considéré dans ce cas comme point culminant absolu.— J.-C. C. (1900).

(2) Naturellement, ici, le sommet est considéré comme libre et relatif (figure de gradations ascensionnelles). — J.-C. C. (1900).

suis laissé trahir par l'expression. J'ai voulu sauvegarder les droits de l'idéal, tout en tenant compte du mouvement d'où est née la conception positive. J'ai voulu montrer la survivance de l'esprit entrant de droit dans cette conception; puis, *pour doubler le cap où s'est arrêté Auguste Comte, pour déployer dans son intégralité l'évolution que le positivisme n'a déroulée qu'à demi*, j'ai essayé de faire voir les conceptions extra-humaines régénérées par la liberté, et, *de passives devenues actives*, reprenant leur place en sens inverse, avec la terre pour base, dans leur hiérarchie nouvelle et inébranlable. » (1).

***

Telle est, dans ses éléments essentiels, et à grands traits, la méthode, la voie, qui depuis longtemps m'a paru à la fois la plus rationnelle et la plus large pour faire aboutir la révolution philosophique contemporaine, tout en lui incorporant l'inévitable appoint de certains faits qui se présentent de toutes parts et que la science ne peut plus éluder. Cette méthode, nous allons la contrôler par un regard rétrospectif sur des évènements passés, où elle apparaît, mieux formulée, où elle surgit en plein relief, à l'état vécu, par la force des choses, par la logique de l'évolution. Mais auparavant, pour mieux préciser une fois de plus (ce que nous avons déjà fait en maintes circonstances) comment la notion de la survivance peut arriver à prendre rang parmi les connaissances positives, nous rappellerons encore un passage de l'Introduction précitée (passage qui se trouve vers le commencement de cette étude et qui suit presque immédiatement le texte reproduit dans la note 2 de la page 77):

« Passons au matérialisme proprement dit. Voici en quoi il diffère du positivisme. Le positivisme dit: Je ne crois que ce qui est positivement démontré; si je ne crois pas à l'immortalité de l'âme, c'est parce qu'aucun fait ne me la prouve. Le positivisme pur ne nie pas, il reste sur la réserve; son nom l'indique, il ne s'occupe pas de ce qu'on doit nier, mais de ce qu'on peut affirmer: il n'est pas négatif, il est positif. Le matérialisme va plus loin (2), il nie, et, à ce titre,

que

(1) Dans ces dernières lignes, le terme « reprenant » rendrait mal la pensée, s'il n'était précédé d'expressions qui le mettent au point. Le fait de passer de l'état passif (procédant de l'autorité) à l'état actif (procédant de la liberté) est, pour les conceptions d'outre-positivisme, une révolution qui en réalité les rend méconnaissables, comme la chenille passive est méconnaissable dans le libre papillon.

Quant au dernier membre de phrase, qui n'est peut-être pas suffisamment clair par lui-même, il a son commentaire quelques lignes plus haut, dans ce passage : « Quant aux autres notions, prenant place désormais au sommet (figure de gradations ascensionnelles), et non à la base, ce qui s'agite en elles ne peut rien ébranler... » — J.-C. C. (1900).

(2) Ce « va plus loin » est contestable, comme expression; « sort de cette réserve » serait plus exact. En réalité, le positivisme est une étape d'évolution plus avancée, plus nouvelle que le matérialisme. — J.-C. C. (1900).

« Au-delà des négations, le matérialisme contient une affirmation, et conduit au positivisme. » — (*Les Chrysanthèmes de Marie*, dans le Tableau de l'*Esquisse de l'Evolution humaine*).

il faut le dire, il se mélange souvent au positivisme de nos contemporains. La négation matérialiste peut se résumer dans l'axiome métaphysique de Büchner: « Il n'y a pas de force sans matière, il n'y a pas de matière sans force. » Donc, si la matière de notre corps et principalement de notre cerveau disparaît, la force de notre organisme et principalement celle de notre organisme cérébral, c'est-à-dire la pensée, s'évanouit à jamais. Donc négation absolue de l'immortalité de l'âme. Seule, la matière, dont les atomes sont impérissables, est immortelle au milieu de ses transformations.

« Pourtant, si notre matière visible et palpable était doublée d'une autre matière invisible et impalpable relativement à nos sens actuels, si notre corps passager contenait dans son intimité un autre corps plus subtil et capable de résister aux causes de décomposition qui détruisent le premier, si cela pouvait se prouver, les matérialistes ne pourraient-ils pas admettre la vie d'outre-tombe sans renier leur principe? Or, cette preuve existe....

« D'ailleurs, savons-nous où s'arrête l'affinage de la matière? Un savant de génie, M. William Crookes, vient de découvrir un quatrième état, l'état *radiant;* il n'y a plus de raison pour qu'on ne découvre pas dans l'avenir un cinquième, un sixième état de la matière, et bien d'autres encore. Ajoutons dès maintenant que ce vaillant chercheur a été conduit sur la voie de ses merveilleuses découvertes en étudiant les phénomènes qui contiennent la preuve dont il vient d'être parlé. »

⁂

Revenons à la méthode esquissée ci-dessus. Elle n'a rien d'une invention personnelle, ainsi qu'on va pouvoir s'en rendre compte. Elle est le produit du contact de la libre-pensée spirite avec l'ambiance générale de la philosophie scientifique contemporaine. Elle est ainsi le résultat d'un déterminisme, et, si elle venait à disparaître un instant, elle se représenterait nécessairement de nouveau, à une prochaine et inévitable rencontre des mêmes facteurs.

Si nous nous reportons en arrière vers l'année 1885, nous assisterons à une telle genèse, qui se manifesta spontanément, et presque simultanément, en deux foyers distincts, parfaitement autonomes et non identiques: à Paris et à Marseille.

A Paris, il y eut alors, à la *Société Parisienne des Etudes Spirites,* tout un afflux de jeunes éléments, dont nous ne pourrions mieux caractériser les tendances qu'en empruntant quelques lignes à une publication de cette époque, *La Pensée Libre*. C'est comme Bulletin de la *Société Parisienne* que venait d'être fondé cet organe, auquel apporta tous ses soins et son talent un des plus ardents champions du mouvement novateur. J'ai nommé Emile di Rienzi, avec qui je n'avais pas encore l'avantage d'être en relations d'amitié et de collaboration, car je ne faisais pas partie de la jeune phalange.

« *La Pensée Libre !* — écrivait Emile di Rienzi en tête du premier numéro de ce journal (Novembre 1885) — ce titre est tout un programme, et l'humble organe que nous fondons saura le justifier par sa largeur de vues, par son absence de parti-pris et enfin par la recherche constante de la vérité en tout et partout, sans se préoccuper des croyances ou des négations *à priori*.

« Nous ne nous adressons pas seulement à ceux qui partagent nos convictions. Il nous faut la lutte au grand jour, c'est pourquoi nous convions à nos études le public qui passe, le philosophe qui cherche, le savant qui scrute, et nous demandons le concours de tous ceux qui veulent enfin savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette nouvelle *science* qui a nom spiritisme.

« Nous accueillerons dans notre sein alliés et adversaires, estimant que la vérité ne doit craindre aucun débat; nous demanderons aux uns leurs lumières, aux autres leurs objections, afin de nous garder de toute exagération d'une part, de toute négation de l'autre, et nous statuerons ensuite!. .

« ... Depuis une quarantaine d'années, le spiritisme est l'objet de nombreuses controverses. Des savants d'une autorité incontestée ont étudié et ont conclu à la véracité des faits. D'autres l'ont passé sous silence avec une mauvaise foi et un parti-pris évident. Lesquels croire?... Eh bien, nous venons dire au public: Venez, voyez et contrôlez, et ensuite, si vous êtes convaincu, vous irez répandre cette vérité nouvelle qui, n'en doutez pas, consolera bien des âmes en deuil, tout en ouvrant d'immenses horizons à la philosophie expérimentale...

« ... D'ailleurs, les dernières découvertes de la science commencent à donner raison à ce spiritisme si ridiculisé jadis. Les phénomènes de suggestion, de lévitation ont révélé l'existence d'un nouvel agent vital avec lequel il faut compter, quoique invisible et impalpable. Les savants ne peuvent donc pas s'arrêter en chemin et, de par la logique et le devoir, ils doivent pousser leurs investigations sur tout ce qui tombe sous l'observation des sens, quelque étranges que puissent leur paraître tout d'abord les phénomènes qu'ils ont à examiner.

« Nous n'avons donc pas grand mérite à affirmer la science spirite, car nous sommes convaincu qu'à la fin de notre siècle elle aura conquis droit de cité parmi les connaissances humaines, mais notre suprême récompense sera d'y avoir participé de toutes nos modestes forces, en bravant le ridicule qui s'attache encore aujourd'hui à la vérité de demain. — E. di Rienzi. »

Un article, signé Le Comité, et intitulé *Notre Marche*, débutait ainsi:

« La marche que nous nous proposons de suivre ne fera double emploi avec une autre publication spirite, car nous serons avant tout, par notre contenu et par notre format, une feuille de propagande. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de toutes les découvertes nouvelles, de tous les faits nou-

veaux dans le domaine scientifique et spécialement dans les études psychiques. Outre cela, nous donnerons une suite de recherches sur les phénomènes psychologiques que nous examinerons selon la méthode positive, c'est-à-dire en écartant toute opinion préconçue pour ne nous occuper que du fait matériel et indéniable... »

D'autre part, sur la première page du journal, ces lignes se détachaient en italiques:

« *Sans sortir du domaine de la science positive expérimentale, le Spiritisme peut fournir la preuve matérielle et palpable de l'existence de l'âme et de son immortalité.* »

Spiritisme et pensée libre, tel est le point de départ en ce mouvement de jeunes. Cela donné, à mesure que s'accentue le contact avec le public de libre recherche, avec l'ambiance de philosophie scientifique à qui il a été fait appel, la méthode elle aussi, par une conséquence naturelle, est amenée à s'accentuer ; et, quelques mois après, en février 1886, nous lisons:

« Le but que s'est proposé la *Pensée Libre* n'est pas d'entrer en discussion avec les spirites et de faire de la haute philosophie spiritualiste.

« Nous avons pris pour tâche la propagande et rien que la propagande en faveur de la libre recherche... Notre humble feuille s'adresse surtout aux matérialistes, parce que ces derniers sont plutôt nos adversaires que nos ennemis et qu'il importe de dissiper le déplorable malentendu par lequel on se plaît à condamner le spiritisme au nom de la science positive.

« Dans ce but, il faut débarrasser la partie expérimentale de la doctrine de tous les oripeaux mystico-spiritualistes qui l'encombrent; il faut nous placer sur le seul terrain abordable par la science matérialiste: celui de l'expérience; il faut enfin démontrer que nous sommes, nous, chercheurs spirites, les plus ardents partisans de cette philosophie expérimentale que préconisait Diderot. Entre les matérialistes et nous, il n'y a qu'une question d'études. Eh bien, c'est à ces études que nous les convions; c'est au nom même des lois de la matière que nous prétendons démontrer, sans sortir du domaine positif, la survivance de l'être après le phénomène de la mort; c'est au nom des principes qui leur sont si chers que nous venons dire qu'au-dessus de l'humanité, il existe des êtres matériels et constitués comme nous, qui agissent et pensent comme nous et que nous pourrons peut-être voir un jour lorsque nos instruments seront plus perfectionnés. Si avant l'invention du microscope, on eût parlé des infusoires et des rotifères, nul doute que ceux qui auraient affirmé l'existence de ces animalcules eussent été traités de fous. Dans le domaine spirite, il en est de même...

« ... Nous ne nous lasserons pas de crier que dans la preuve d'immortalité gît toute la science de l'avenir, que le XXe siècle marquera une ère nouvelle, grâce à ce spiritisme, encore au berceau il est vrai, mais qui révolutionnera le monde, parce que seul il donne l'explication rationnelle du pourquoi de la vie humaine, tout en ouvrant d'immenses horizons à l'investigation scientifique. — EMILE DI RIENZI. »

Ce dernier texte manifeste déjà la nécessité de reprendre en sous-œuvre l'édification spirite pour ne laisser à sa base que des matériaux d'ordre positif. Mais à mesure que ce symptôme s'accentue, une crise peu à peu s'élabore au sein même de la jeune phalange, en raison du plus ou moins de scrupule à modifier l'œuvre initiale pour préciser la base du spiritisme. En un mot, si tous étaient d'accord, en faisant appel au public, pour ne lui offrir que la partie positive du spiritisme, tous ne l'étaient pas (au point de vue intrinsèque de l'œuvre spirite) pour considérer que là fût en effet la seule base à garder et que par conséquent l'œuvre elle-même, dans son ensemble organique, fût à retoucher quant à la méthode.

Dans ces circonstances, il était bien difficile qu'une scission ne finît pas par se produire; et c'est ce qui arriva. Les éléments foncièrement novateurs se trouvèrent séparés des éléments mixtes, et, comme il advient en toutes situations analogues, portés à se différencier de plus en plus du milieu originel. Le droit de se servir du mot « spiritisme » leur fut, d'autre part, contesté. De là vint l'adoption, par beaucoup d'entre eux, du mot « immortalisme ». C'est vers ce moment que nous voyons paraître la *Pensée Nouvelle*. Le premier numéro (novembre 1886) porte cet avis : « La Société parisienne des Etudes spirites « ayant suspendu la publication de son organe la *Pensée Libre,* la rédaction « de ce journal et quelques amis dévoués de la cause fondent la *Pensée* « *Nouvelle*... » (Rédaction: E. di Rienzi; Administration: E. Blin). C'est vers la même époque que fut tenu, à Lille, un *Congrès international de la Libre-Pensée,* congrès largement ouvert à toutes les écoles philosophiques; le jeune immortalisme eut à honneur d'y être représenté, ce qui nous valut un remarquable travail d'Emile di Rienzi: *Immortalisme et Libre-Pensée* (Rapport adressé au Congrès international de la Libre-Pensée, au nom des Immortalistes). Nous ne résisterons pas à la tentation d'en citer quelques passages (qui d'ailleurs nous rappelleront aussi la note du journal *La Pensée Nouvelle):*

***

« ... Dans ce congrès (lisons-nous, après quelques considérations préliminaires), matérialistes et spiritualistes ont tour à tour la parole. Les immortalistes, en envoyant leur adhésion, entendent se placer sur un nouveau terrain accessible aux uns comme aux autres...

« ... Lorsque nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire du monde et que nous voyons les religions succéder aux religions, puis les brumeuses philosophies spiritualistes se partager les régions de l'intelligence et naufrager à leur tour pour faire place au matérialisme néantiste, nous nous sommes demandé si ce même matérialisme devait être l'expression suprême de la vérité. Après en avoir étudié et admiré la hauteur morale, puisqu'il demande à l'homme le bien sans espoir de compensation, nous avons été arrêtés par une lacune immense qui nous a empêchés de conclure.

« Quoi! nous sommes-nous dit, tout dans la nature progresse en se transformant, et seul l'homme se dissoudrait dans un irrévocable néant, perdant ainsi tout ce qui constitue son individualité, sentiments, science, intelligence? Ainsi l'homme sage et honnête, dans la pure acception du mot, verrait naufrager à jamais le perfectionnement moral qu'il aura péniblement acquis par des combats incessants?

« Il y aurait là une immense injustice; et l'injustice ne saurait être une loi!

« Nous sommes loin pourtant de jeter la pierre aux philosophes matérialistes. Aux heures de péril, on ne saurait demander ni le sang-froid, ni la sagesse, et lorsqu'après dix-sept siècles de religion forcenée, l'esprit humain s'est jeté dans l'incroyance absolue, il était impossible d'arrêter le courant d'incrédulité pas plus qu'on ne maîtrise les flots lorsque la digue est rompue. Mais, de même que les eaux envahissantes d'une rivière déchaînée se retirent ensuite peu à peu, laissant sur le sol un humus fécondant, de même le matérialisme, en se voyant peu à peu refoulé par les conquêtes de la science, déposera dans l'humanité ce germe de libre examen et d'investigation qui seul peut conduire à une vérité positive et inébranlable...

« ... A côté du matérialisme, c'est-à-dire de la négation absolue, est venue se fonder une doctrine, belle entre toutes et séduisante autant que n'importe quelle religion, c'est le positivisme d'Auguste Comte... Mais il ne s'attacha qu'à l'humanité et rien qu'à l'humanité, sans même concevoir l'hypothèse d'un au-delà, et par ce fait le positivisme, que nous considérerions comme le corps de doctrine le plus complet, se ferme le cercle des connaissances humaines et s'interdit toute nouvelle découverte. C'est alors qu'éclate la contradiction flagrante du mot « positivisme » qui, somme toute, veut dire *étude positive des phénomènes de la nature*, avec le parti-pris de ne jamais rechercher tout ce qui pourrait se rapporter à ce qu'on appelle dédaigneusement la métaphysique! Or, la métaphysique n'est souvent que de la physique inconnue, les dernières découvertes l'ont prouvé.

« C'est à ces découvertes scientifiques que nous devons d'être *immortalistes,* et c'est en leur nom que nous venons, dans ce Congrès, affirmer, en dehors des conceptions spiritualistes que nous rejetons comme insuffisantes, la *survivance de l'être* après la mort, en vertu de lois positives régissant

l'éternelle matière dans toutes ses transformations. Quand nous affirmons ainsi cette puissante vérité, nous voulons dire que la personnalité humaine et *matérielle* survit à la désagrégation du corps qui nous est *connu*, et, quelle que soit notre hardiesse, nous appuyons ce fait d'immortalité sur la logique et *avant tout* sur les témoignages des Crookes, des Varley, des Alf. R. Wallace, dont la science et l'autorité ne sauraient être contestées. C'est en leur nom que nous adjurons les positivistes et les matérialistes qui concluent au néant, d'étudier les découvertes nouvelles avec le sang-froid et l'esprit d'investigation nécessaires pour cet ordre de phénomènes, car, nous le répétons, ce grand principe de la survivance d'outre-tombe n'est plus aujourd'hui une simple hypothèse, c'est un fait incontestable pour qui veut l'étudier...

....

« De ces trois philosophies: *spiritualisme, matérialisme, positivisme,* laquelle va triompher? That is the question!

« L'immortalisme, lui, est la synthèse de ces trois philosophies. Il est spiritualiste, puisqu'il admet et affirme la survivance et l'immortalité *de l'être;* il est matérialiste, puisqu'il ne reconnaît que les éternelles lois de la matière...; il est enfin positiviste, puisque tout l'immortalisme repose sur des faits scientifiquement prouvés... »

Nous ne pouvons malheureusement que glaner dans ce beau travail, plein de larges aperçus, dans ce rapport substantiel et éloquent qui répondait à tous les points du programme, et dont le texte forma environ quatorze pages de la *Revue Spirite,* éditées ensuite en brochure.

Nous mentionnerons pourtant deux fragments encore, l'un pour sa valeur d'étai, l'autre parce qu'il terminait les conclusions. Voici le premier:

« Quand, en 1869, la « Société dialectique » de Londres, présidée par sir J. Lubbock, élut un comité pour étudier les phénomènes dits spirites, il y eut un vif mouvement de curiosité dans le monde savant. La presse hostile concluait déjà à l'inanité des manifestations, lorsque le Comité publia son rapport d'enquête et affirma, après des recherches minutieuses qui avaient duré *dix huit* mois, la réalité des faits.

« Il nous suffira de dire que ce comité comptait parmi ses membres MM. de Morgan, président de la Société mathématique de Londres, M. Varley, ingénieur en chef des télégraphes, Alfred R. Wallace, le grand naturaliste anglais, président de la Société d'anthropologie, et qui écrivit, il y a quelques années, ce précieux aveu: « J'étais un matérialiste si complet et si convaincu, « qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence « spirituelle et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. « Les faits cependant sont des choses opiniâtres; les faits me vainquirent. »

Et voici, bien des pages plus loin, comment se terminait le Rapport adressé au Congrès international de la Libre-Pensée, en 1886, au nom des Immortalistes :

« ... L'immortalisme, lui, a pour but de déterminer la responsabilité morale de l'être, de démontrer la doctrine *conséquentielle,* c'est-à-dire celle qui se résume par ces mots : à chacun selon ses œuvres. Il proclame l'indestructible loi du progrès... En reléguant les vieilles théories spiritualistes pour ne se baser que sur la science positive et ses conséquences, l'immortalisme appelle à lui toutes les intelligences d'élite qui voient haut et loin ; aussi sommes-nous pleins de confiance dans l'avenir et espérons nous que ces quelques paroles trouveront un écho dans ce Congrès de la libre-pensée, devenu aujourd'hui champion de la civilisation moderne. — Emile di Rienzi. »

***

Nous avons tenu à rappeler et à mettre en saillie ce hardi manifeste, où l'immortalisme (c'est-à-dire le spiritisme à base positive), à peine éclos d'une fermentation au sein du spiritisme mixte de la première heure, s'avançait fermement, dès ses premiers pas, vers le grand public philosophique. Ce faisant, nous ne nous sommes pas écartés de notre sujet ; car nous venons de voir sur le vif l'avantage de la méthode qui n'accepte pour base que l'étude positive des faits. Grâce à celle-ci, les immortalistes, en toute limpidité d'action, sans que personne eût à s'inquiéter de l'intercurrence possible d'une autre base, d'ordre différent, ont pu aller, la main tendue, vers les représentants des philosophies qui font nettement profession de libre pensée.

Mais, tout en n'acceptant pour base que le domaine positif, la dite méthode, telle que nous l'avons envisagée plus haut, n'exclut pas de l'esprit humain les préoccupations qui dépassent le niveau de cette base. (Elle leur refuse seulement le droit de s'imposer, de décréter des affirmations fondamentales, en dehors de la commune évidence résultant du fait). Ainsi la dite méthode, par l'étude des phénomènes spirites, ne se borne pas à faire passer la notion de la survivance des phases théologique et métaphysique à la phase positive, suivant la donnée d'observation générale qualifiée « loi des trois états » ; elle doit aussi, à partir de là, et suivant l'orientation nouvelle, c'est-à-dire ascendante, ouvrir la voie à des conceptions progressives, dans la plénitude de la libre pensée de chacun. Sur ce chapitre, les spirites libres-penseurs qui inaugurèrent l'immortalisme se sont montrés d'une grande prudence, — prudence justifiée, d'une part par la lutte qu'ils avaient eue à soutenir et qui les obligeait à ne pas s'écarter de leur base d'opération, d'autre part aussi peut-être par l'utilité des éléments températeurs à côté d'autres éléments que d'aucuns pourraient trouver trop ardents à la poursuite des notions harmoniques et des

aspirations idéales. Mais, quelle qu'ait été cette prudence, ils n'ont pu faire autrement que de dépasser quand même les limites de la connaissance strictement positive. Par un ensemble d'observations suivies et coordonnées, on peut arriver à rendre la survivance évidente pour tous. C'est là un résultat considérable, car c'est la porte ouverte vers un au-delà qui nous restait muré. Mais la perpétuité de la survivance, c'est-à-dire l'immortalité elle-même, nous ne pouvons pas l'atteindre directement par le fait expérimental, d'une manière adéquate à l'idée représentée par le mot « immortalité ». Seulement, ce qu'il nous sera donné progressivement d'observer par la porte nouvelle, progressivement élargie, nous conduira de plus en plus vers des notions qui ne pourront s'harmoniser qu'avec un concept de vie sans limites. Si bien que sur la survivance, notion positive, il est à peu près certain — je dis « à peu près », car, dès qu'on sort du strict positif, il faut toujours faire la marge du libre doute (1), pour sauvegarder la libre évolution des idées — il est à peu près certain que, pour chacun, viendra se greffer la notion harmonique d'immortalité. Et voilà en quoi, sans aller plus loin, ceux qui se sont intitulés « immortalistes » dépassaient insensiblement et presque inévitablement les limites de la base positive, pour s'élever, si peu que ce fût, dans le domaine des notions harmoniques. Mais il est bien difficile de se faire une conviction rationnelle au sujet de l'immortalité sans essayer d'en entrevoir quelque caractéristique. Et c'est pourquoi, tout naturellement, le Rapport adressé au Congrès de Lille, malgré la grande prudence adoptée par les immortalistes d'alors, se terminait sur les mots de doctrine conséquentielle et d'indestructible loi du progrès. — Par ainsi, l'on voit que la méthode formulée plus haut arrive inévitablement à se montrer en action, sur le vif, non-seulement quant à sa base positive, mais aussi quant au déploiement plus ou moins accentué des notions extra-positives dans leur orientation nouvelle, dans leur orientation ascendante. C'est ce qui deviendra plus évident encore quand nous parlerons de la *Vie Posthume*.

***

Nous avons donc à poursuivre cette étude; et, en outre de la *Vie Posthume* (de Marseille), dont la fondation se rattache à peu près à la même époque que celle de la *Pensée Libre*, nous avons à rappeler d'autres manifestations de la libre-pensée spirite, telles que l'adoption des bases du Congrès de 1889, et, plus

(1) Le positiviste Adolphe d'Assier, dans son ouvrage *Essai sur l'Humanité posthume*, cite de nombreuses et remarquables preuves de survivance, non-seulement dans l'ordre humain, mais dans les divers ordres de la nature; et pourtant il reste réfractaire à toute conclusion véritablement immortaliste. (Une telle réserve n'en est d'ailleurs que d'une plus grande garantie quant à la réalité des faits et aux caractères d'identité qui attestent la survivance. Ajoutons que M. d'Assier ne semble guère avoir étudié les manifestations les plus intelligentes du spiritisme).

tard, la lutte qui eut pour foyer le *Flambeau* (de Jemeppe-sur-Meuse, près Liège). Mais l'étendue des matières ci-dessus nous oblige d'ajourner au numéro prochain la continuation de ce travail, pour dire un mot du fait récent qui l'a motivé.



Au sujet du Congrès spirite et spiritualiste de 1900 (section spirite), nous lisons dans un compte-rendu (daté du 26 septembre et se rapportant sans doute à la journée précédente) ce qui suit :

« L'après-midi a été consacrée à l'affirmation solennelle des spirites en l'existence de Dieu.

« Comme l'a si justement dit M. Léon Denis, cette affirmation s'imposait, parce que la question de Dieu ayant été éliminée au Congrès de 1889, il en était résulté la plus funeste de toutes les erreurs pour la doctrine spirite, que ses ennemis accusaient d'athéisme.

« Une semblable erreur appelait une protestation énergique : elle a eu lieu hier avec une solennité dont tous ceux qui en ont été à la fois les auteurs et les témoins conserveront toujours le réconfortant souvenir.

« Passons, faute de place, sur les adhésions précises, formulées du haut de la tribune par un grand nombre de congressistes...

« Le président donne lecture du document suivant :

« La Section spirite du Congrès spirite et spiritualiste international, réuni « à Paris en 1900, après lecture des rapports, mémoires, documents, et après « audition des discours se rattachant aux questions vitales en vue desquelles « le présent Congrès a été organisé, vous propose de ratifier par un vote les « vœux suivants :

« Paragraphe 1. — Reconnaissance de l'existence de Dieu « Intelligence « Suprême, Cause Première de toutes choses ».

« Paragraphe 2. — Immortalité de l'âme ; succession de ses existences « corporelles sur la terre d'abord, et ensuite sur les autres globes de l'espace.

« Paragraphe 3. — Démonstration expérimentale de la survivance de l'âme « humaine par la communication médianimique avec les Esprits.

« Paragraphe 4.— Conditions heureuses ou malheureuses de la vie humaine, « en raison des acquis antérieurs de l'âme, de ses mérites ou de ses démérites « et des progrès qu'elle a encore à accomplir.

« Paragraphe 5. — Perfectionnement infini de l'être. Solidarité et fraternité « universelles. »

« ... A l'unanimité, moins une voix dissidente au sujet du paragraphe 2, les congressistes adoptent les vœux soumis à leur suffrage... »

D'autre part, et pour ne point nous écarter de la justice, nous constaterons volontiers, d'après le rapport présenté à la séance de clôture par le secrétaire général du Congrès, que la Section spirite consacra onze séances à l'étude scientifique des phénomènes et quatre seulement à l'exposé des théories morales. Mais, cela reconnu, nous ne pourrons que regretter davantage l'orientation d'esprit dont témoigne, non-seulement tel des vœux ratifiés par le Congrés de 1900, mais, *par dessus tout,* l'ordre de leur sériation.

L'auteur du compte-rendu que nous citons se plaint de ce que la question de Dieu ait été éliminée au Congrès de 1889. La vérité est que cette question ne figurait pas parmi les bases du Congrès, et qu'elle n'a pas été admise à l'ordre du jour des séances publiques, où ne devaient se produire que les convictions établies sur l'étude des faits et communes à tous les participants du Congrès. A part cela, en a parlé qui a voulu dans les séances de travaux et de discussions; on n'a qu'à se reporter au volume du compte-rendu.

Exiger davantage, prétendre à voter — tel que ferait un concile — l'existence de Dieu, ce n'est pas réclamer une liberté; fût-on unanime à l'heure du suffrage, c'est faire acte d'autorité, c'est vouloir imposer d'avance un dogme, une affirmation d'absolu, aux futurs étudiants du spiritisme. (Car, dans la pensée de ceux qui l'émettent, un pareil vote, portant sur une matière d'absolu, ne pourrait, sans contradiction, avoir un caractère temporaire).

Mais le plus grave, dans le système de vœux transformé en code officiel par la ratification du Congrès de 1900, c'est l'ordre même suivant lequel les paragraphes sont sériés. L'idée de Dieu n'y est pas seulement présentée comme ce suprême idéal, dont maintes fois quelques-uns ont été accusés de vouloir découronner le spiritisme; car, dans ce cas, elle se trouverait affirmée, non au paragraphe premier, en prologue, mais en épilogue, au paragraphe terminal (et alors elle ne relèverait que de l'observation ci-dessus). Non; la reconnaissance de l'existence de Dieu se dresse au seuil même du document comme une condition *sine quâ non* d'admission à l'œuvre représentée par les autres paragraphes. Et, comme conséquence de ce point de départ, la proclamation de l'immortalité de l'âme (paragraphe 2) précède la démonstration expérimentale de la survivance (paragraphe 3); ce qui est tout à fait au rebours de la mentalité moderne, laquelle s'est fait une règle de procéder du connu à l'inconnu, pour la sauvegarde de son affranchissement et la solidité de ses notions. En un mot, avec le manifeste de la Section spirite du Congrès de 1900, on rétrograde sur la branche moribonde dont il est question plus haut, on s'interdit l'orientation vers la branche vive, l'orientation libre et ascendante qui seule permettra au spiritisme (enfin affranchi de l'atavisme des méthodes théologiques et métaphysiques) de porter tous ses fruits et d'épanouir toutes ses fleurs. (V. p. 74-75).

Relativement au paragraphe premier de la déclaration, nous n'ajouterons rien pour aujourd'hui, sinon une preuve de sa portée vexatoire par un exemple

très caractérisé. Il n'est, croyons-nous, aucune assemblée spirite qui ne se sentirait très honorée par le concours de l'homme de grand caractère, du vénérable philosophe qu'est M. Stanislas Dismier. Nos lecteurs auront d'ailleurs une fois de plus, dans ce numéro même, l'occasion d'apprécier ce vigoureux esprit. Il exprime ici librement ses idées, sans que nous ayons à considérer si nous pensons identiquement comme lui sur tous les points; mais nous sommes d'accord avec lui sur la base positive du spiritisme, ainsi que sur l'orientation vers la liberté, et, sans même chercher si nous avons encore d'autres vues communes, cela nous suffit pour la bonne harmonie. Il n'en va pas de même avec la méthode qui ressort du document en cause. M. Dismier ne pourrait entrer par la grande porte dans une assemblée spirite imposant, dès son seuil, la reconnaissance d'une Cause première; et cela par la raison toute simple que M. Dismier, lui, admet *deux causes:* thèse qu'il soutient avec une grande vigueur d'arguments. Le paragraphe premier l'excommunie en quelque sorte de la coopération spirite; il est permis de trouver ce résultat vexatoire pour lui et funeste pour l'œuvre. Ceci n'est qu'un exemple, mais caractéristique.

Nous aurions encore à présenter quelques observations de détail au sujet du même document, — observatiens qui d'ailleurs, pour la plupart, sont motivées elles aussi par les conséquences de la méthode descendante. Faute de place, il nous faut les ajourner.

Nous n'avons point la prétention de convaincre aucun de ceux qui ont voté le manifeste du Congrès de 1900. Nous reconnaissons, d'autre part, que certains d'entre eux sont les auteurs de remarquables travaux; et, d'autre part aussi, notre opinion n'entame vis-à-vis d'aucun d'eux notre amicale estime. Mais nous avons la conviction profonde que leur méthode générale est erronée, parce que régressive, et, sans espoir de succès d'ailleurs pour l'heure présente, nous n'avons pu résister au devoir d'exprimer cette conviction.

J.-Camille Chaigneau.

(Novembre 1900).

LES PROBLÈMES

DE NOTRE ÈRE NOUVELLE

Les difficultés qu'offre la solution des problèmes de notre époque, tiennent surtout à la puissance irréductible qu'exercent depuis des siècles, sur notre esprit, certaines idées arrêtées, issues de préjugés innés.

Le xviii[e] siècle a été un foyer d'idées nouvelles qui a fait explosion en 1789.

Le XIXe siècle aura été celui des sciences physiques, troublées, depuis quelques années, dans leurs assises !

Le XXe siècle sera celui d'une transformation radicale dans les principes des sciences philosophiques et sociales.



Dès 89, nous aurions dû comprendre, que tous les principes qui avaient servi d'assises au vieux monde théocratique et autocratique doivent être renversés de la base au sommet.

Qu'en somme la révolution de 89 devait être, avant tout, philosophique et religieuse, avant d'être politique et sociale.

C'est pour ne nous être pas pénétrés de cette vérité que, depuis plus d'un siècle, nous nous débattons, vainement, au milieu d'une anarchie d'idées confuses d'une opposition inconciliable.

Telle serait la source de l'impuissance de tous les partis, et de l'impossibilité où se trouve la société actuelle, d'espérer jamais voir apparaître un terrain de conciliation.

Aussi, nos divisions : philosophiques, religieuses, politiques et sociales, sont de plus en plus violentes, de plus en plus fratricides, prenant, chaque jour, une acuité désespérante.



Il est indéniable que, malgré de grands efforts, la société moderne reste impuissante à résoudre certains problèmes troublants, aussi bien dans le domaine physique que dans le domaine philosophique, religieux et social, dans l'attente desquels souffre l'humanité entière.

L'obscurité, dans laquelle nous laisse la science officielle sur le problème de la vie, a créé *un doute* qui trouble notre conscience et notre raison, au point d'enlever aux masses tout espoir *dans le bien final !*

Ce doute, en diminuant notre foi dans la réalité vraie d'un avenir meilleur, dans la valeur positive de nos principes divins de liberté et de progrès, de justice et d'égalité, vient détruire toutes nos espérances, réduire à néant nos aspirations les plus élevées, et surexciter nos instincts les plus bas. ..



Il est incontestable, que s'il était vrai, ainsi que l'admettent en général nos libres-penseurs « que la mort de l'homme est l'anéantissement absolu de son être », nous serions réduits à ne considérer les principes de notre ère nouvelle, que comme *relatifs* à l'ordre politique et social, sans espoir de les étendre à l'ordre de la nature entière. Ce qui diminue sensiblement notre puis-

sance révolutionnaire, aux yeux du vieux monde, dont les *principes servent d'assises* à l'ordre de la vie universelle ! ..

Si au contraire, *il y a survie*, nous sommes autorisés à considérer *la liberté d'être et de devenir comme absolue; le progrès, la justice, l'égalité comme vrais !*

Nous constatons que l'idéal de 89 est complètement l'opposé de celui du vieux monde théocratique et autocratique; car, de cet idéal nouveau sont sorties des aspirations nouvelles, de beaucoup supérieures aux aspirations des déistes, mais restées, jusqu'à présent, obscures et mal définies.

Que cet obscurantisme, qui fait *la joie du cléricalisme, et la force de la réaction*, vient de ce que l'esprit de nos révolutionnaires se trouve encore *muré dans leur foi exclusivement* matérialiste.

De sorte qu'ils sont contraints, à la grande satisfaction de tous nos dogmatiques, de *limiter* leurs aspirations divines de liberté et de progrès, de justice et d'égalité, à leur existence terrestre ; ce qui en détruit fatalement *la divinité*, c'est-à-dire *la vérité !*

Ceci nous explique, d'un côté, *l'impuissance séculaire de notre ère nouvelle; de l'autre, les robustes espérances des cléricaux !!!*

⁂

Ce qui nous autorise à dire: que le matérialisme néantiste a été jusqu'à présent, *le plus grand obstacle au triomphe de la révolution;* puisqu'il rend impuissants les libres-penseurs à pouvoir parvenir à *subjuguer l'esprit conservateur des dogmes religieux de nos ancêtres.*

Le triomphe de notre ère nouvelle exige donc que l'esprit de la révolution se manifeste au monde moderne, sous *la forme tangible* d'un spiritualisme nouveau (spiritualisme-matérialiste), étayé sur *des faits matériels d'ordre scientifique;* en cela supérieur au spiritualisme du vieux monde théocratique et autocratique.

Dans ces conditions, les *révolutionnaires* auraient été, jusqu'à présent, d'*inconscients conservateurs* des erreurs du vieux monde, en soutenant la réalité de l'existence d'*une autorité absolue*, sous les formes opposées de : « spiritualisme-déiste », ou de « matérialisme-athée » !

Idées complètement étrangères au véritable esprit de notre ère nouvelle, lequel tend à faire de l'homme *un dieu relatif !*

⁂

Notre foi arrêtée sur la nécessité d'une seule cause ayant servi d'assise à toutes nos doctrines matérialistes et spiritualistes, serait bien la véritable source d'où découleraient toutes nos erreurs antiques, tous nos préjugés, toutes nos idées arrêtées; devenant, naturellement, la cause de notre impuissance à

éclairer la voie, encore si obscure, de notre ère nouvelle. Ce qui nous met dans la nécessité de soulever à nouveau cette brûlante question, cent fois reprise, cent fois délaissée :

Y a-t-il une cause primordiale ?

Y en a-t-il deux ?

Notre époque exige, qu'à tout prix, nous sortions de ce dilemme. Il faut que nous choisissions entre ces deux hypothèses (l'une aboutit à l'*autorité absolue ;* l'autre, à la *liberté absolue) :*

« L'ordre de la nature universelle repose-t-il sur la liberté absolue du « *nombre*, soumis à une loi naturelle de justice et de solidarité, tendant à une « harmonie toujours plus radieuse, ou est-il le résultat d'un *facteur unique,* « matériel ou spirituel, *d'où tout sort, et où tout rentre ?* »

La lumière qui doit jaillir de la solution de cette question capitale, projettera un rayon qui doit éclairer d'un jour nouveau notre conception actuelle sur la valeur réelle des principes sur lesquels repose l'idéal de la révolution de 89.

Par *l'immensité de ses conséquences,* la solution de cette question de savoir s'il y a *une cause ou deux causes*, s'impose au monde entier.

Car, si déistes et athées sont unis pour croire à la nécessité d'une autorité absolue, sous une forme : matérielle ou spirituelle, l'esprit véritablement révolutionnaire doit *s'imposer le devôir* dé faire comprendre :

« Que la *liberté absolue du nombre* est le seul principe divin ; parce que la « survie, la justice et l'égalité qui en découlent, sont les véritables lois de la « nature morale, seule conservatrice de l'ordre universel, et que cette conception « peut suffire à satisfaire notre idéal divin. »

Les vrais révolutionnaires seraient donc les propagateurs d'une science nouvelle, prouvant l'existence, essentiellement divine, de lois naturelles, de liberté et d'amour, de progrès indéfini, de justice et d'égalité, vraies, dont la cause finale serait le bien pour tout ce qui serait susceptible de le *concevoir !*

Cette preuve se fonde sur des faits matériels obtenus chez tous les peuples, d'une authenticité toujours plus irréductible, démontrant, scientifiquement, la réalité de la survie; soit par l'apparition, sur cette terre, d'êtres ayant vécu, existant actuellement dans l'au-delà; soit par des renseignements, dont l'existence ne pouvait être connue que du défunt, soit par mille autres preuves matérielles. Par leurs natures objectives, accessibles aux épreuves de la science, ces phénomènes sont les seuls capables de pouvoir finalement triompher des préjugés, et des idées arrêtées des matérialistes-athées et des spiritualistes-déistes, qui s'entêtent, par intérêt ou aveuglement, à faire obstruction à la marche du progrès.

⁂

Malheureusement, jusqu'à présent, aucun de nos révolutionnaires athées n'a

compris : « que pour donner une réalité vraie aux principes de 89, il était néces-
« saire de les concevoir comme les seuls capables de servir d'assises à la nature
« universelle, parce qu'ils sont les seuls moraux. »

Car, nous ne saurions admettre, que ce qui nous semble bien pour l'ordre politique et social, ne soit pas également bien pour l'ordre de la nature entière.

Si l'autorité omnipotente d'un seul, au détriment du nombre, est considérée nuisible et immorale pour l'ordre social, il est évident qu'elle doit être rejetée pour l'ordre de la vie universelle.

Et dire que pas un de nos dirigeants n'a eu l'idée de repousser, comme contraire à l'esprit démocratique, toute idée de puissance omnipotente ; conception essentiellement immorale, *puisqu'en glorifiant les privilèges arbitraires* qui en découlent, elle se trouve l'opposé de toutes idées de justice et d'égalité vraies !

Le devoir de la démocratie est donc de reconnaître, par simple esprit de logique, que dans la nature, *il ne saurait exister de forces, sous quelques formes que ce soit, qui n'aient leurs équivalences !*

Ainsi la force de l'attraction et de la pesanteur, qui a été considérée jusqu'à présent comme souveraine dans l'ordre physique, ne se trouve-t-elle pas aujourd'hui diminuée, par l'existence d'une force, dite inconnue : la lévitation sans contact ?

Dès qu'il existe deux forces primordiales que de tous temps l'on a distinguées, sous les noms de matière et esprit, nous n'aurions jamais dû chercher à *diviniser l'une au détriment de l'autre ;* puisque nous comprenons : que leur faculté génératrice provient de leur contact, sous l'impulsion *attractive de leurs analogies contraires*, et que, *séparées*, elles demeureraient *stériles !*

L'esprit de logique, qui *a fait la puissance* que possède encore le vieux monde, nous imposait, depuis 1789, l'obligation absolue d'*admettre l'hypothèse féconde de deux causes initiales, qui est bien l'unique base sur laquelle peuvent s'adapter les principes démocratiques.* Et si, jusqu'à présent, *la dualité* a été repoussée par nos philosophes, c'est que nul n'avait songé à considérer les deux énergies, comme *égales* dans leur valeur ; par *l'utilité absolue* de leurs facultés d'analogies contraires, *sans l'union desquelles, rien ne serait !* Mais dont les prédominances alternatives sont la cause du mouvement vital transformateur, créateur de tout, ce qui est *dissemblable.* Les *contrastes* sont donc le principe de l'*intelligence* des choses par l'*apparence* des faits. De là, deux univers différents : l'un positif, de prédominance matérielle ; l'autre négatif, de prédominance spirituelle ; — *relativement à nous :* l'un solide et l'autre fluidique, l'un visible et l'autre invisible. Deux êtres de natures opposées dans un être insolublement harmonisé dans ses deux natures contraires. Lequel est appelé à *vivre de deux existences différentes.* Existences alternativement sollicitées par l'attraction de deux mondes de natures différentes. Evolutions progressives, qu'à tort, nous nommons : vie et mort !

Car, ce que nous considérons, sur cette terre, comme la mort, n'est en réalité, comme l'a dit Victor Hugo : « qu'une vie nouvelle dans l'au-delà ! » Suivant le monde, solide ou fluidique, de prédominance matérielle ou spirituelle, qui nous aspire ou nous expire, pour nous faire vivre dans une sphère de l'au-delà, — sphère plus ou moins élevée de notre région solaire, mais toujours relative à la valeur de l'harmonie dynamique des deux natures contraires. Valeur qui indique naturellement le degré de perfection de chaque être.



Cet opuscule a été fait dans le but de faciliter et compléter les études philosophiques révolutionnaires déjà parues dans l'*Humanité Intégrale*. Lesquelles tendent à démontrer l'erreur où sont tombés nos révolutionnaires exclusivement matérialistes, nos sociologues athées, aussi bien que nos déistes dogmatiques, *tous unis* dans cette conviction : « Que l'existence d'*une autorité absolue :* force « brutale ou divine, devait *primer le droit du nombre !* » Conception absolument contraire à l'idéal de l'esprit nouveau !

Mais pour que cet esprit nouveau puisse se substituer aux idées du vieux monde, nous devons chercher, par tous les moyens qui nous sont offerts, à détruire le mysticisme sous toutes ses formes. Il faut qu'aidés par une partie de nos sommités scientifiques, nous diffusions les jets de lumière, qui éclairent d'un jour nouveau, les faits d'ordre psychique et spirite. (Car les phénomènes qui se produisent actuellement, par le moyen de certaines pratiques connues de nos ancêtres, ont servi d'assises à toutes les religions de cette terre. Moyens dont se sont emparés les cléricaux de l'antiquité, dans le but de dominer, d'exploiter et d'abrutir les hommes par la superstition, et de les enchaîner *par la crainte d'un Dieu vengeur, dont le plus beau titre à notre adoration, serait d'avoir cherché à déconsidérer notre humanité, en déclarant criminel le cher enfant qui vient de naître !!)*

Les nécessités de notre rénovation philosophique et religieuse, politique et sociale, *devaient créer une division entre nos révolutionnaires.*

Division qui a pour cause l'influence pernicieuse de nos préjugés mystiques, et de nos idées arrêtées matérialistes. A partir de 89, nous nous sommes donc divisés, et nous nous subdivisons de plus en plus. A tel point, qu'il semble impossible de trouver un terrain de conciliation, capable d'amener *le règne de la fraternité !*

La certitude de la survie, débarrassée de tout mysticisme, semble destinée à nous fournir ce terrain.

Malgré le manque absolu de considération dont la science officielle et le gros public cherchent à entourer l'étude des nouvelles sciences psychiques et spirites, nous ne sommes plus éloignés de l'époque où l'on finira par com-

prendre : que c'est sous la puissance rayonnante des phénomènes psychiques et spirites, que la société nouvelle entrera, enfin, dans la voie de notre ère nouvelle, qui est celle de *la fraternité !*

La matérialité de ces phénomènes suffira aux exigences de notre raison ; et notre idéal dans le bien final sera satisfait ; puisque la certitude de la survie qui en découle fera, de notre espoir dans l'avenir, *une réalité vraie !*

C'est alors seulement que l'homme comprendra :

« Qu'en vertu des principes divins de notre ère nouvelle, il est appelé à « parcourir une multiplicité indéfinie d'existences ; tant sur cette terre, que dans « l'au-delà ! »

« Qu'en résumé : l'homme est destiné à devenir *un dieu relatif à la valeur « de l'équilibre et de l'harmonie qui existent entre les deux natures : maté- « rielle et spirituelle de sa région solaire.*

« Que notre conception démocratique sur l'ordre de la nature universelle, « nous oblige à admettre :

« Que les animalités, les humanités et les divinités, sont toujours relatives « aux degrés d'harmonie physique et morale qui classifient les séries progres- « sives des régions solaires. »

Nous nous trouvons donc d'accord avec Michelet, lorsqu'il a dit : « que le « chien devait être un candidat à l'humanité. »

Par esprit de logique, nous sommes autorisés à dire : « *Que l'homme est un candidat à la divinité !* »

C'est à la survie seule que nous sommes redevables de cette vaste conception de la solidarité universelle.

Par sa souveraineté, cette loi divine de solidarité ne devient-elle pas, pour tout penseur libre, le véritable facteur moral nécessaire au progrès de l'humanité ?

Car la loi de solidarité nous apparaît comme une sanction de nos principes de justice et d'égalité, chargée de nous ouvrir la voie de notre ère nouvelle.

STANISLAS DISMIER.

La prochaine fois, nous reprendrons la rubrique LIVRES ET REVUES, *et nous mentionnerons tous les ouvrages reçus depuis le n° 3.*

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ

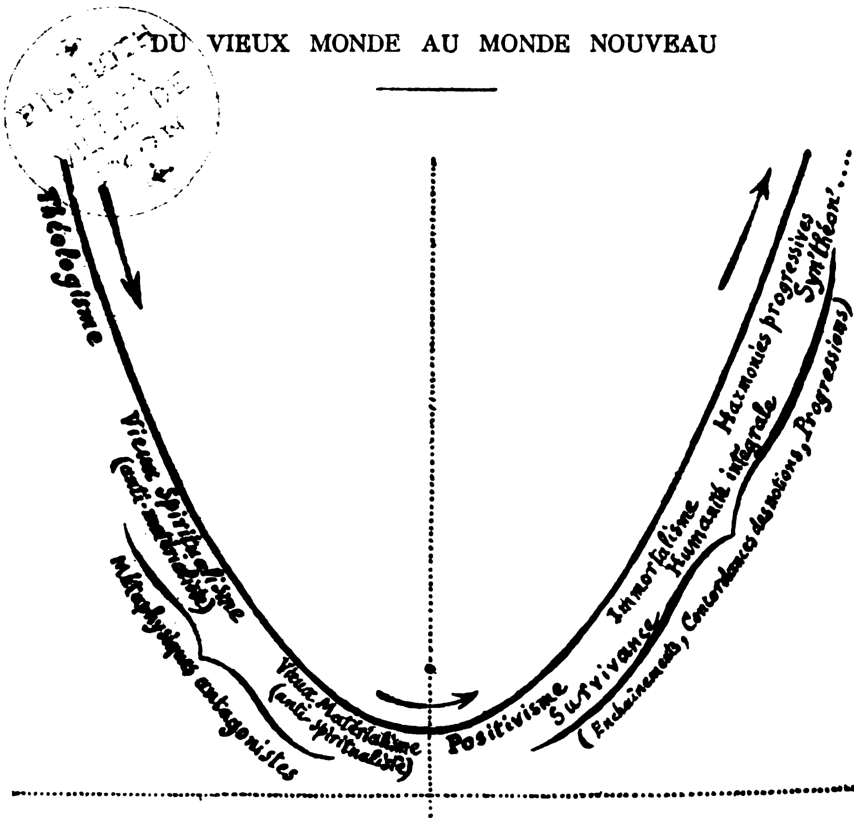
L'Humanité Intégrale

Abonnement (10 numéros) : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900-1901 **SOMMAIRE** N° 5

Pour éviter toute confusion relative aux droits de nos abonnés, nous n'interromprons pas la série des numéros; ceux-ci seront seulement datés 1900-1901, jusqu'au n° 10.

DU VIEUX MONDE AU MONDE NOUVEAU



(Fig. 1)

Avant de poursuivre l'étude commencée dans le dernier numéro sous le titre *Spiritisme et Méthode,* nous croyons utile de préciser par un graphique sommaire (fig. 1) la ligne méthologique esquissée seulement en expression verbale dans les textes que nous avons rappelés vers le début de ce travail (p. 74 et suiv.).

Dans le premier de ces textes (1878), dont le deuxième (1880) n'était pour ainsi dire que le développement sous une autre forme, il est dit en substance: Pour figurer la marche des idées, évoluant du vieux monde au monde nouveau en passant par la crise de l'ère actuelle, il suffit d'imaginer une ligne venant de l'infini, *descendant* suivant une courbe parabolique jusqu'à la région terrestre la plus matérielle, — puis *s'y redressant,* s'y réfléchissant, en quelque sorte, suivant une inflexion symétrique, pour continuer la parabole et *s'élever* de plus en plus vers l'infini.

La représentation graphique de cette ligne la rendra plus sensible. En y jetant les yeux, il sera plus facile de comprendre le processus qui s'accomplit sur l'une et l'autre partie de la parabole (sur la courbe descendante et sur la courbe ascendante). Sur la première, qui correspond à un âge planétaire où l'Humanité n'entrevoit pas encore sa conscience collective, nous voyons l'idée de l'infini se concréter en descendant vers la terre; elle se fige en involuant et se fait dogme. Mais, par l'effet même de cette concrétion, peu à peu le dogme vieillit et s'effrite; l'esprit humain, avide pourtant de connaissance générale, se rattache aux idées abstraites, et se partage entre deux métaphysiques antagonistes: pendant qu'un parti philosophique se polarise sur les vestiges du dogme et constitue les écoles de métaphysique spiritualiste, un autre parti, entraîné par la logique de la courbe, se polarise sur la matière dense de la terre et constitue les écoles de métaphysique matérialiste. Celles-ci nous amènent au point critique de la parabole (au « sommet » de la parabole, en langage géométrique).— C'est alors qu'intervient le positivisme primaire, le positivisme matérialiste, dont le rôle essentiel libérateur, incompris de lui-même, est de *transaxer* le matérialisme, c'est-à-dire de le faire passer d'un côté de l'axe de la parabole au côté opposé, de le transférer de la courbe descendante à la courbe ascendante, et de l'affranchir ainsi de ses servitudes négatives, en l'offrant pour base aux notions ascendantes qui pourront s'y étager en concordance. (Cette crise correspond à l'âge planétaire où l'Humanité commence à entrevoir sa conscience collective: c'est alors, par exemple, que Saint-Simon, Auguste Comte, arrivent à envisager l'Humanité comme un Grand Etre dans l'ensemble de ses générations; tandis que Pierre Leroux, moins abstrait, conçoit déjà une Humanité immortelle dans ses individus comme dans sa totalité, et qui ressemble beaucoup à ce qu'ici nous nommons l'Humanité intégrale).— Une fois instauré le positivisme, nous voyons apparaître le spiritisme, qui, par ses éléments fondamentaux et caractéristiques, est appelé à le com-

pléter, en faisant passer à l'état positif la notion de la survivance. La survivance, prouvée par le fait spirite, appelle la conception de l'immortalisme à base expérimentale, ou nouveau-spiritualisme. Et ainsi, au lieu de l'antagonisme irréductible dont le vieux-spiritualisme et le vieux-matérialisme nous donnaient le spectacle sur la courbe descendante, nous voyons un enchaînement et un accord entre le nouveau-matérialisme et le nouveau-spiritualisme. De cet enchaînement naît la notion de l'Humanité intégrale (comprenant des Harmonies progressives intra-humanitaires, dont le Couple androgynique est le premier degré). Nous pourrions nous arrêter ici provisoirement; mais, pour que l'on n'ait pas lieu de supposer que l'Humanité intégrale soit notre limite, nous préférons ajouter que nous entrevoyons, au delà de notre Humanité intégrale, des Harmonies progressives plus grandes (formées d'Humanités intégrales se conjoignant les unes aux autres), Harmonies interplanétaires d'abord, interstellaires ensuite, et tendant toutes vers un idéal d'unité commune, que, pour la précision du langage, et faute d'un meilleur terme, nous désignons par le mot « Syn'théon' ».

La figure 1 appelle encore quelques considérations complémentaires ; mais jetons d'abord un coup d'œil sur la figure 2 (page 101). La fig. 2 n'est autre que la fig. 1 dans laquelle on a conservé certaines des circonférences ayant servi à tracer la parabole (1), afin d'établir un schéma des zones (terrienne et circum-terriennes) correspondant analogiquement aux diverses notions en cause, jusqu'à celle de l'Humanité intégrale inclusivement. Sous ce point de vue d'analogie, les deux figures se complètent et n'en font qu'une. On les a disjointes pour éviter la confusion; mais le lecteur est prié de les reporter l'une sur l'autre, en faisant coïncider leurs éléments communs (Sur la fig. 1, le terme « vieux-matérialisme » dépasse un peu la place qui lui revient par rapport analogique avec la fig. 2; prière de rectifier par la pensée cette inexactitude qui n'est due qu'à la longueur de l'expression.)

Sur la figure 2, les circonférences dont on a conservé la trace déterminent des zones concentriques A, B, C, D, qu'il faut considérer non comme des zones

(1) On sait que la *parabole* est le lieu géométrique des points également distants d'un point donné *f*, appelé *foyer*, et d'une droite donnée *dd*, appelée *directrice* (V. fig. 2), le tout dans le même plan. (Elle est divisée en *deux parties symétriques* par son *axe aa*, c'est-à-dire par la perpendiculaire abaissée du foyer sur la directrice.) Pour tracer une parabole par la détermination d'un certain nombre de ses points, il suffit donc de décrire, autour du foyer comme centre, des circonférences successives, de rayons *m*, *n*, *p*, *r*, etc., et de couper successivement ces circonférences par des droites perpendiculaires à la directrice et mesurant des distances égales à *m*, *n*, *p*, *r*, etc., entre la directrice et les points d'intersection, — ou, ce qui est plus facile et revient au même, de mesurer ces distances successives sur l'axe à partir de la directrice, et, par les extrémités de ces distances, d'élever sur le dit axe des perpendiculaires successives ; les intersections des circonférences et des perpendiculaires déterminent les points successifs de la parabole.

planes, mais comme les représentations planes de zones sphériques (1), et qui doivent être interprétées comme suit:

A.— *Géosphère,* ou sphère terrestre proprement dite. (Suivant une tolérance qui est d'usage courant, nous supposons la terre exactement sphérique). Dans la *géosphère,* nous pouvons distinguer la partie intérieure *(endosphère,* substratum physico-chimique), et la partie extérieure *(exosphère)* où commence la région biologique et sociologique. L'*exosphère* comporte les couches superficielles où se manifeste la vie, en y comprenant la masse des eaux, et la surface libre du globe. Cette surface libre est commune aux zones A et B.

B. — *Aérosphère,* ou atmosphère aérienne. Si l'*exosphère* est inséparable de l'*endosphère* où elle prend sa base, elle nécessite également, par sa fonction biologique, le concours de l'*aérosphère.*

L'ensemble des deux zones A et B constitue la région planétaire proprement dite.

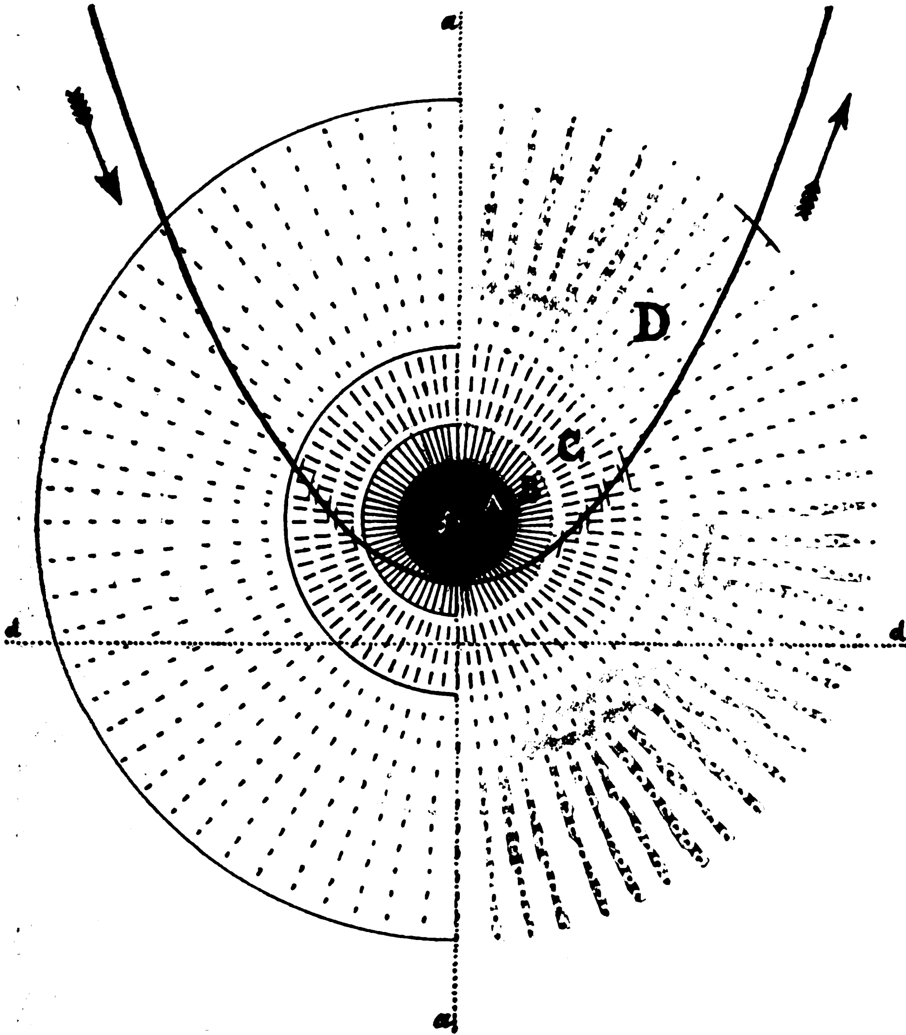
C. — Zone périplanétaire mineure, ou atmosphère astrale. Pour la désigner d'un seul mot, on pourrait choisir entre les suivants: *Mésosphère, Astrosphère* (ou *Astralosphère), Psychosphère,* ou tel autre qui paraîtrait mieux approprié. Cette zone (qui pénètre aussi la zone aérosphérique) constitue les régions primaires de la survie. A mesure qu'on avance dans la connaissance, on reconnaît que cette zone est non moins indispensable que l'*aérosphère* au processus intégral des phénomènes biologiques et sociologiques.

D. — Zone périplanétaire majeure, ou atmosphère éthérée spirituelle. Pour la nommer d'un mot, on pourrait dire, par exemple: *Hypsélosphère* (de *hypselos,* élevé), *Ethérosphère, Pneumatosphère,* sans d'ailleurs attacher à ces termes une autre importance que celle d'une commodité de langage. Cette zone (qui pénètre aussi les zones C et B) constitue les régions supérieures de la survie, où l'être humain désincarné est assez élevé pour se voir dans la série de ses existences, pour dégager nettement la conscience synoptique des vies et des survies qu'il a successivement évoluées sur la terre et autour de la terre.

---

(1) Le terme « zone sphérique » étant déjà usité pour désigner la portion de la surface d'une sphère comprise entre deux plans parallèles, il importe de ne pas laisser d'équivoque. La « zone sphérique » (ou plutôt la « zone intersphérique », pour éviter deux sens à la même expression) doit être considérée ici dans sa correspondance avec la zone plane (ou couronne) qui la représente; et, par conséquent, nous entendons signifier ainsi l'espace différentiel entre deux sphères concentriques. Par extension, et pour la commodité du langage, nous appliquons le même terme à la sphère primordiale A, de même que, par une extension inverse, usitée d'ailleurs (ex.: le mot « atmosphère »), les zones intersphériques B, C, etc., sont qualifiées de sphères (aérosphères, astrosphères, etc.). — J.-C. C.

L'ensemble des zones que nous venons de considérer constitue la cellule complète dont la terre est le noyau, et correspond à ce que nous appelons



(Fig. 2)

L'Humanité Intégrale.

La conception que nous en présentons n'est pas une fantaisie de l'esprit, mais l'interprétation d'une longue série de faits observés.

Entre la zone C et la zone D nous aurions pu établir des degrés intermédiaires; mais nous avons préféré simplifier autant que posssible. D'ailleurs, il faut bien comprendre que nous avons voulu seulement indiquer des points de repère, et non tracer des compartiments. Les anciennes conceptions comportaient des cloisonnements, lesquels appelaient des énumérations déterminées et des distinctions séparatives; mais les concepts du monde nouveau nous apparaissent au contraire sous la forme de libres progressions. Et si, dans la partie droite du schéma (partie qui correspond à la phase nouvelle) nous avons supprimé les limites des zones, c'est précisément parce que nous aspirons à la rupture de toutes les frontières, pour la communication universelle.

L'Humanité intégrale elle-même n'a donc pas de limites, à proprement parler, et son progrès l'emporte vers une conjonction avec d'autres Humanités intégrales similaires.

Nous ajouterons en passant, — en attendant une occasion de développer ce point, — que les zones représentées en figuration plane sur notre schéma par des circonférences concentriques (tracées à gauche, simplement indiquées à droite) se rattachent certes à la forme sphérique par une vue simplificatrice, mais que cette vue ne saurait correspondre à une exacte réalité. C'est ainsi que la terre elle-même (notre base planétaire) est considérée au premier abord comme une sphère; tandis qu'elle est en réalité un ellipsoïde, la force centrifuge développée par son mouvement de rotation étant venue compliquer sa simplicité sphérique. D'après M[me] Clémence Royer, il y aurait, en outre, une déformation périodique de la terre, une oscillation bi-quotidienne par l'effet d'une marée intérieure, la matière planétaire étant supposée en fusion sous la croûte terrestre. — Quant à l'aérosphère (atmosphère aérienne), elle serait à peu près de même formé, mais avec une excentricité un peu plus considérable, et soumise aussi à un phénomène de marée (1). — En passant du plan aérien au plan astral (autrement dit, de B en C), les causes de déformation de la sphère deviennent vraisemblablement plus complexes et plus puissantes. La zone astrale doit s'étirer, non seulement sous l'influence de notre soleil et de notre satellite, mais aussi sous l'influence des diverses planètes de notre système. D'autre part, par ce que nous savons des images astrales, il est probable que la route suivie par la terre est toute semée de ses empreintes, et que, pour l'œil astral, la terre (ou du moins son astrosphère) est partout où est son orbite, de même que, pour l'œil charnel, un tison qui tournoie est sans interruption dans tout l'espace qu'il parcourt. — Sur le plan éthéré spirituel (en D), de nouvelles facultés expansives se développent; l'importance de l'espace diminue de plus en plus devant la puissance radiante de l'esprit; et de

(1) Voir *La Constitution du Monde*, par M[me] Clémence Royer (p. 685 et suiv.)

même diminue l'importance du temps. L'hypsélosphère de la terre et les hypsélosphères des autres planètes irradient les unes vers les autres jusqu'à se rejoindre ; ce qui est facilement concevable (en raison des considérations précédentes), quelle que soit la position astronomique des diverses planètes, considérées dans leurs géosphères (le mot « géosphère » étant pris ici génériquement, par analogie). — Et ainsi se comprend l'union des Humanités intégrales entre elles (1).

L'union des Humanités intégrales à bases planétaires nous fait pressentir les vivantes et gigantesques Harmonies à bases stellaires, et, de progression en progression, l'union des Harmonies de tous les mondes dans l'Harmonie universelle du Tout grandissant, dans la Conscience commune de Syn'théon'.

L'hypothèse ainsi esquissée n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un essai ; mais, quelle que soit son insuffisance, elle procède du besoin de tabler sur une base incontestée, sur la réalité du ciel astronomique. Les astres constituent en quelque sorte le squelette de l'organisme universel, et n'est-ce pas sur ce squelette, sur se support évident pour tous, que nous pourrons, le moins confusément possible, baser la construction du monde, la conception progressive de l'Infini vivant ?

Revenons à la figure 1, sans perdre de vue la figure 2. A gauche et à droite, nous trouvons l'indication de l'infini ; mais de cet infini combien différera la conception, ainsi que l'influence, suivant qu'il nous apparait descendant ou ascendant !

Dans le premier cas, les autres mondes sont secondaires, ils n'entrent pas en considération, si ce n'est d'une manière tout à fait accessoire ; l'infini, ou le soi-disant tel, prétend nous arriver directement de l'absolu, sous la forme d'un mysticisme autoritaire. Mais, lorsque cette idée, artificielle et compressive, arrive à déchéance, elle tend à se décomposer en ne laissant pour trace qu'un

(1) Cette notion serait extrêmement simple, si les planètes étaient fixes. Le mouvement des planètes la complique un peu, mais ne saurait pourtant nous dérouter, à une époque où la connaissance pratique de l'électricité a singulièrement élargi notre horizon, réduit la valeur de l'espace, modifié les rapports de l'espace au temps. La photographie, le cinématographe, le phonographe, sont aussi des facteurs qui ne sont pas à négliger pour l'intelligence de la trace qu'une planète peut laisser tout le long du parcours de son orbite ; il est possible ainsi de s'en faire une idée, sans même sortir des considérations d'ordre physique.

Pour que les mondes planétaires d'un même système entrent en rapport par leurs éléments les plus spiritualisés, il ne paraît donc pas nécessaire que leurs géosphères soient en conjonction (c'est-à-dire dans les conditions que supposerait l'ébauche simpliste de notre schéma) ; car les parties les plus subtiles d'un monde jouissent de la plus parfaite élasticité et de la plus rapide propagation vibratoire, ce qui leur permet une sorte d'ubiquité dans le champ correspondant à l'orbite. Le lieu de rencontre des spiritualités de deux mondes planétaires est donc vraisemblablement dans une certaine zone de l'espace, intermédiaire aux orbites de leurs géosphères. — J.-C. C.

vague spiritualisme (métaphysique anti-matérialiste), lequel tend aussi à s'évanouir en faisant place à un matérialisme exclusif dans son principe (métaphysique anti-spiritualiste). Nous l'avons déjà dit en d'autres termes, mais il n'est pas inutile d'y revenir. Bientôt, répétons-le également, le matérialisme, transaxé, métamorphosé au point critique de la courbe, et de négatif devenant positif, se transforme en positivisme, pour une édification ascendante de nos notions. Et, lorsque les assises du positivisme sont établies, l'étude de la survivance, adaptée elle aussi à la méthode positive, se présente pour y prendre place et servir de support à un immortalisme nouveau. Celui-ci, après avoir abordé les régions primaires de la survie, s'élève aux régions éthérées spirituelles (radieux épanouissement de la planète) et tend à compléter l'exploration de l'Humanité intégrale.

Au delà c'est l'infini, mais combien différent de celui qui apparaît dans l'ordre descendant! Une nouvelle région s'entrevoit, dont les sphères ultra-spirituelles (mais jamais dépourvues de substance) se conjoignent avec les sphères analogues des autres mondes planétaires (le mot sphère étant pris dans un sens dérivé aussi extensible que la complication progressive des réalités le nécessite). Plus loin encore, se devine la région sans bornes, de la substantialité la plus affinée qui se puisse concevoir, où l'on arrive harmoniquement à pressentir la communion des mondes stellaires par leurs éléments les plus élevés... Et n'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre cette parole de Fourier: « Lorsque la terre sera en harmonie, nous entrerons en rapport avec « les habitants des autres planètes, et par ceux-ci avec les habitants des autres « sphères qui circulent dans l'infini. » (1). C'est là que s'accomplit l'universel rapport des pluralités dans l'unité; c'est là que — en langue abstraite — se manifeste le plus puissamment le principe d'unité (identifié au principe

(1) Si l'on peut à la rigueur, ainsi qu'il en a été question récemment, considérer comme réalisable une communication directe entre géosphères appartenant au même système, et particulièrement entre les géosphères de deux planètes voisines, telles que Mars et la Terre, une communication analogue semble tout à fait impossible entre des géosphères appartenant à des systèmes différents (vu la distance qui sépare entre elles les étoiles, ces soleils des autres systèmes). Les rapports interstellaires dont parle le grand initiateur harmonien ne se peuvent donc concevoir que par l'intermédiaire de régions de plus en plus éthérées; mais, lorsque la terre sera en harmonie, sa géosphère elle-même vibrera à l'unisson de ses atmosphères les plus spiritualisées, ce qui lui permettra d'entrer en accord avec les autres mondes. Et c'est là sans doute ce que Fourier a voulu dire.

Nous ne saurions trop faire remarquer d'ailleurs que les considérations ici présentées, et particulièrement celles qu'on peut voir résumées en brèves légendes le long de la courbe ascendante de la fig. 1, se trouvent réunir par un enchaînement naturel (et sans la moindre préméditation d'éclectisme artificiel) les principales notions émises par les grands initiateurs du XIXe siècle, tels que: Saint-Simon, Auguste Comte, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Enfantin, Ch. Fourier, Allan Kardec, Louis de Toureil, etc., (cela sous une forme évidemment un peu différente, attendu que toutes ces notions se fondent ici dans une synthèse, qui a sa genèse spéciale et homogène). Nous croyons utile de souligner, à titre d'appui, la constatation de cette vaste concordance. — J.-C. C.

d'amour) en s'harmonisant avec le principe de variété (identifié au principe de liberté) ; c'est là que — en langue concrète — s'irradie toute la synthèse de conscience déjà réalisée, c'est là que circule, à travers toutes les cellules du cerveau universel — et progressif — la pensée de l'idéal réel, de la suprême et progressive unité multiple : *Syn'théon'*. — Mais on n'arrive à cette échappée d'infini que par l'ascendance des notions, et en aucun cas il n'est admissible qu'elle puisse tendre à s'imposer. Telle apparaît la caractéristique de l'idéal sur la courbe évolutive du monde nouveau (sur la partie ascendante de la parabole).

Donc, suivant la donnée figurative de notre schéma, la courbe descendante est destinée à disparaître. Mais ici une élucidation est nécessaire ; il faut prévoir une objection et y répondre.

L'objection, c'est que la parabole ne se peut guère concevoir sans ses deux parties symétriques ; c'est également qu'avec cette figure le courant ascendant ne se peut nettement comprendre en faisant abstraction absolue du courant descendant, dont il est la suite, la transformation, la révolution. — Mais il faut bien spécifier que par « courbe descendante » nous avons voulu entendre les formes manifestées dont nous en avons fait le symbole, et non le courant virtuel considéré comme une ligne nue et mathématique. Or sur la route parabolique, les territoires de manifestation se déplacent, à mesure que l'Humanité élabore son âge adulte. Tandis que la partie ascendante, passant de l'état latent à l'état manifesté, se pare des nouvelles formes de la conception humaine, la partie descendante se débarrasse des concrétions (dogmes et vieux concepts) qui lui donnèrent sa consistance, et passe ainsi de l'état manifesté à l'état latent.

Sous le bénéfice de cette distinction entre parties manifestées et parties latentes, il y a donc lieu d'envisager une sorte de circulus venu de l'infini et retournant à l'infini (la parabole pouvant être regardée comme une ellipse dont le second foyer est à l'infini), et nous considérerons que toute la partie descendante de ce circulus va disparaître dans l'état latent, — l'état manifesté reportant son domaine sur la partie ascendante, pour l'édification nouvelle des notions sur une base positive. — La courbe descendante, réduite à l'état latent, complète seulement le circuit : le courant peut y passer, mais sans y laisser trace, — de même que sur un fil télégraphique la dépêche chemine, mais ne se manifestera qu'au bureau récepteur. Tous les bureaux récepteurs de notre parabole se trouvent reportés sur la courbe ascendante, c'est-à-dire sur le domaine de l'étude active et de la libre pensée.

Cette vue complémentaire était utile pour une exacte mise au point. Elle semble d'ailleurs se vérifier par maint symptôme de l'ère nouvelle. C'est ainsi que le mouvement qui pousse le matérialisme contemporain (avant tout positiviste, dans le sens le plus large du mot) vers un socialisme international

correspond parfaitement à ce circulus, si on le considère comme une impulsion latente des hautes harmonies réalisées, comme une sollicitation de Syn'théon' (1).

Dans cette vue, il faut bien comprendre que le courant descendant, dépourvu de tout point d'arrêt, de tout élément extériorisateur, ne saurait plus se concréter par des dogmes, ni s'incarner en des institutions (des organismes d'autorité), ni diriger des collectivités passives; — mais qu'il est réduit pour l'avenir à sa seule influence virtuelle, se traduisant par une action intérieure en chaque conscience, — et cela non pas sur la courbe descendante elle-même, destinée désormais à l'état latent, mais (rappelons-nous l'image des bureaux récepteurs) sur le point de la courbe ascendante qui correspondra pour chacun à son degré de libre évolution; c'est-à-dire que le courant ne cessera d'être virtuel à l'état descendant, sur la ligne stérilisée du vieux monde disparu, et qu'en réalité il n'agira en chacun (par une immanence qui n'est autre que la force de progrès) qu'après s'être transaxé au point critique de la parabole pour remonter sur la courbe ascendante et s'offrir à la libre élaboration de la conscience. (Encore une fois, tout ceci n'est qu'une figure, dont le but est de rendre la pensée plus sensible. Ces dernières considérations pourraient s'exprimer sur notre schéma, en réduisant la partie gauche de la parabole à un simple pointillé sans légende d'aucune sorte, sans rien de formulé).

En somme, dans la phase nouvelle, tout le manifesté se reporte sur la courbe ascendante. Ascendante s'édifie la science positive primaire sur le plan matériel proprement dit. Ascendante doit s'édifier la science, positive aussi, de la survie, par une coopération libre et rationnelle, jamais passive, avec nos frères désincarnés. Ascendante doit se manifester toute conception de nouvel immortalisme. Ascendante et rien qu'ascendante, sans vestige de tradition clichée, de foi aveugle ni de soumission, doit jaillir toute pensée d'idéal.

Dans la phase que nous avons qualifiée de vieux monde, et que nous avons représentée par la courbe descendante manifestée, l'esprit humain était trop passif pour frayer à l'idéal sa route parabolique jusqu'à la direction ascendante; l'idéal ne pouvait donc que se figer par sa descente vers la matière géosphérique, en se concrétant dans le dogme ou dans une formule d'école, — et se figer d'autant plus qu'il prétendait venir de plus haut. L'idéal était ainsi déformé, défiguré, congelé. — Dans la phase nouvelle et active, au contraire, l'esprit humain ayant doublé le cap du matérialisme transaxé en positivisme, l'idéal reporté pour sa manifestation sur la courbe ascendante n'est accessible qu'en lui-même, c'est-à-dire à son plan et dans toute sa pureté, par l'envol des aspirations.

(1) De même le mouvement qui a poussé le positivisme comtiste vers une synthèse humanitaire. Remarquons en passant cette formule d'Auguste Comte : « L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but. » Voilà qui correspond encore à ce circulus.— J.-C. C.

Dans les considérations qui précèdent, en parlant du « vieux monde », nous avons eu surtout en vue le vieux monde *exotérique* (celui qui est publiquement connu, et avec lequel l'esprit de la Révolution, élaborant le monde nouveau, est encore aux prises). Quant aux écoles *ésotériques* (occultistes ou théosophiques), tout en offrant un vaste champ de notions remarquablement coordonnées, elles ne laissent pourtant pas d'appartenir aussi au vieux monde. La transmission initiatique de leurs enseignements a immobilisé leurs doctrines à un certain niveau. De là deux résultats : moins de déformation dans ce qu'elles peuvent contenir de vérité ; mais d'autre part, absence de mise au point, manque de concordance avec l'esprit du monde nouveau, avec les aspirations nouvelles. Par exemple, tandis que l'immortalisme nouveau, sous le nom de spiritisme, de modern-spiritualism, ou sous tel autre, tend à supprimer les limites des plans ou sphères de l'Humanité intégrale, les écoles initiatiques, tout en dissertant ex-professo au sujet de ces plans (et de leurs sous-plans) se refusent à en admettre la libre communication, et s'obstinent à maintenir les frontières (1). La force de progrès ne peut donc que leur laisser un reste éphémère d'existence. Mais la propagande qu'elles font actuellement, depuis que l'extension du mouvement spirite a provoqué leur extériorisation et leur désoccultation partielle, n'aura pas été sans résultat utile. En sortant du mystère, elles livrent leurs éléments au courant public de l'évolution humaine ; et ainsi une sélection s'accomplira. Ce qui est assimilable et contrôlable sera mis à profit, mais refondu (transféré sur la courbe ascendante de notre parabole), revivifié par l'esprit du monde nonveau ; et ce sera encore la tâche du nouvel immortalisme à base positive, quel que nom qu'on lui donne.

Car, répétons-le, tout le manifesté doit se reporter sur la courbe ascendante. Et ainsi l'être humain, après avoir édifié l'ordre de ses connaissances positives sur une base inébranlable, pourra désormais, sans crainte de régression, ouvrir son essor vers les conceptions les plus hautes, vers un idéal de plus en plus réel et de plus en plus merveilleux, qu'il ne pourra d'ailleurs atteindre que par l'harmonisation primordiale de sa planète.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

(Janvier 1901).

(1) Evidemment, il y a encore des difficultés pour la pleine communication entre les plans ; mais ces difficultés ne sont pas plus d'ordre immuable et irréductible que les nuages amoncelés entre le plein ciel et nos yeux, ou que les barrières dressées encore entre les peuples. Le flot révolutionnaire qui bat les frontières des nations emportera aussi bien les cloisons de toutes sortes qui empêchent encore la réalisation de l'Humanité intégrale.— J.-C. C.

SPIRITISME ET MÉTHODE

DEUXIÈME ARTICLE

Dans le numéro précédent, après avoir, sous ce même titre, rappelé à grands traits la méthode qui nous semble la plus rationnelle et la plus féconde (et dont il vient d'être encore question dans l'étude ci-dessus), nous avons entrepris de contrôler cette méthode par un regard rétrospectif sur des événements passés, où, avons-nous dit, elle apparaît mieux que formulée, où elle surgit en plein relief, à l'état vécu, par la force des choses, par la logique de l'évolution. Mais, au cours de cet examen, nous avons été amenés à ouvrir une parenthèse, pour dire un mot du fait récent qui l'a motivé. Or, cette parenthèse, la place nous a manqué pour la fermer, et c'est ce dont nous avons tout d'abord à nous occuper, avant de poursuivre.

Le fait en question, on se le rappelle, c'est le manifeste de la Section spirite du Congrès spirite et spiritualiste de 1900. Nous en avons déjà donné le texte; mais, pour la commodité du lecteur, il n'est peut-être pas inutile de le reproduire. Le compte-rendu que nous avons cité s'exprimait ainsi :

« Le président donne lecture du document suivant:

« La Section spirite du Congrès spirite et spiritualiste international, réuni « à Paris en 1900, après lecture des rapports, mémoires, documents, et après « audition des discours se rattachant aux questions vitales en vue desquelles « le présent Congrès a été organisé, vous propose de ratifier par un vote les « vœux suivants :

« Paragraphe 1. — Reconnaissance de l'existence de Dieu « Intelligence « Suprême, Cause Première de toutes choses ».

« Paragraphe 2. — Immortalité de l'âme ; succession de ses existences « corporelles sur la terre d'abord, et ensuite sur les autres globes de l'espace.

« Paragraphe 3. — Démonstration expérimentale de la survivance de l'âme « humaine par la communication médianimique avec les Esprits.

« Paragraphe 4. — Conditions heureuses ou malheureuses de la vie « humaine, en raison des acquis antérieurs de l'âme, de ses mérites ou de ses « démérites et des progrès qu'elle a encore à accomplir.

« Paragraphe 5. — Perfectionnement infini de l'être. Solidarité et fraternité « universelles. »

« ... A l'unanimité, moins une voix dissidente au sujet du paragraphe 2, « les congressistes adoptent les vœux soumis à leur arbitrage... »

A propos du premier point, nous avons fait observer que c'était réagir contre l'esprit de liberté des temps nouveaux que de prétendre à régler par un vote une question d'absolu.

Mais, avons-nous ajouté (et, pour l'enchaînement des observations, il y a lieu de répéter en partie ce passage), le plus grave, dans le système de vœux transformé en code officiel par la ratification du Congrès de 1900, c'est l'ordre même suivant lequel les paragraphes sont sériés. L'idée de Dieu n'y est pas seulement présentée comme ce suprême idéal, dont maintes fois quelques-uns ont été accusés de vouloir découronner le spiritisme; car, dans ce cas, elle se trouverait affirmée, non au paragraphe premier, en prologue, mais en épilogue, au paragraphe terminal (et alors elle ne relèverait que de l'observation ci-dessus). Non; la reconnaissance de l'existence de Dieu se dresse au seuil même du document, comme une condition *sine quâ non* d'admission à l'œuvre représentée par les autres paragraphes. Et, comme conséquence de ce point de départ, la proclamation de l'immortalité de l'âme (paragraphe 2) précède la démonstration expérimentale de la survivance (paragraphe 3); ce qui est tout à fait au rebours de la mentalité moderne, laquelle s'est fait une règle de procéder du connu à l'inconnu, pour la sauvegarde de son affranchissement et la solidité de ses notions.— En un mot, avec le manifeste de la Section spirite du Congrès de 1900, on rétrograde sur la courbe descendante dont nous avons parlé, on s'interdit l'orientation libre et ascendante de la méthode nouvelle, seule capable de mettre la découverte expérimentale et rationnelle des régions de survivance en harmonie avec le mouvement général d'affranchissement qui tend à enfanter l'Humanité nouvelle.

Ces considérations remises en mémoire, il nous reste à les compléter par quelques observations de détail au sujet du même document. Celles-ci d'ailleurs sont, pour la plupart, motivées elles aussi par les conséquences de la méthode descendante, contre laquelle nous nous faisons un devoir de nous élever, dussions-nous parler dans le désert.

Au sujet du paragraphe 1er, nous nous contenterons de rappeler une preuve que nous avons donnée de sa portée vexatoire (une preuve par l'exemple), et nous n'ajouterons rien de plus pour le moment.

Passons au paragraphe 2. Le compte-rendu que nous avons cité ne signale qu'une voix dissidente à son sujet. Si l'on considère la deuxième partie de ce paragraphe, il faut en conclure que la Section spirite du Congrès de 1900 se composait presque exclusivement de kardécistes. Or, en 1889, partisans et adversaires de la réincarnation s'étaient trouvés réunis, ils avaient échangé des idées, non dans le but d'arriver au triomphe d'une école sur l'autre, mais

pour profiter d'une circonstance qui les rapprochait et leur permettait de se mieux faire connaître les uns aux autres. Dans le volume du compte-rendu du Congrès de 1889, à la fin du procès-verbal de la dernière séance consacrée à ce sujet, nous lisons: « En somme, partisans ou adversaires de la réincarnation, chacun conserve ses positions. Puissions-nous, les uns et les autres, tirer profit des idées qui ont été émises à cette occasion. » Eh bien, une telle fraternelle rencontre ne fut possible qu'en raison de la plate-forme à la fois très large et très positive du Congrès de 1889 (Preuves de la survivance par le fait; — Communication entre les vivants et les morts), plate-forme qui réservait la liberté de tous les congressistes quant aux notions ultérieures. Et ainsi apparaissait nettement l'avantage offert par la méthode qui part du fait et des notions les plus accessibles qui s'en dégagent, pour monter vers des conceptions qui ne cherchent pas à s'imposer et au sujet desquelles une investigation prolongée fera peu à peu la clarté pour tous.

Cette deuxième partie du paragraphe 2 est d'ailleurs loin d'être un sujet parfaitement élucidé, même pour les partisans de la réincarnation. Le dernier membre de phrase « et ensuite sur les autres globes de l'espace » est tort contestable comme règle générale; et, d'autre part, s'il était l'expression de la réalité, si nous allions ainsi nous incarner de globe en globe, pourquoi dire « sur la terre d'abord »? pourquoi ne viendrions-nous pas déjà de telle autre planète? Quant à nous, d'après diverses données expérimentales et rationnelles, nous croyons plutôt (avec Pierre Leroux et avec l'Esprit Jean) à la solidarité entre tous les membres, incarnés et désincarnés, d'une même immortelle famille, ayant pour origine la même planète (famille destinée d'ailleurs, suivant notre conviction, à se solidariser avec les familles analogues issues des autres globes). Qui tranchera, sinon l'étude attentive et patiente? Ajouterons-nous que notre manière de voir nous permet d'affirmer sans réserve la solidarité humaine?

Quoi qu'il en soit, ici encore apparaît en défaut la méthode qui place l'échappée sur l'immortalité — vaste champ d'hypothèses — avant la démonstration expérimentale de la survivance (paragraphe 3) qui est matière de certitude.

Le paragraphe 4 est discutable aussi. Les conditions heureuses ou malheureuses de la vie humaine sont loin d'être en raison des acquis antérieurs de chacun de nous. Certes, nos acquis sont les facteurs de notre progrès, de notre perfection relative; mais (bonheur et perfection n'étant pas synonymes) le bonheur de la vie humaine est-il en raison de ces acquis? (1). Cela ne serait

(1) Au point de vue individuel, bonheur et perfection ne sont pas synonymes; ils ne peuvent le devenir qu'au point de vue collectif. — J.-C. C.

vrai qu'en faisant abstraction du milieu, que si tous naissaient dans des conditions d'ambiance également favorables à leur développement, à tout leur possible épanouissement, en un mot si le problème social n'existait pas ou s'il était résolu. Ce qu'on pourrait plutôt dire, c'est que le bonheur de l'Humanité sera un jour en raison des acquis solidarisés de tous les êtres humains.

Le paragraphe 4 néglige la solidarité humaine, d'ailleurs quelque peu compromise déjà par la fin du paragraphe 2.

Le paragraphe 5 proclame la solidarité universelle. Ce serait parfait, si celle-ci nous apparaissait là comme la synthèse de solidarités progressives ayant pour base la solidarité humaine. Mais, faute de cette progression et de cette base, ne nous perdons-nous point dans les abimes?

Quant au paragraphe portant le numéro 3, si nous n'en avons rien dit spécialement, c'est qu'un seul défaut peut lui être reproché: celui de ne pas être à sa place; ainsi que nous l'avons déjà indiqué chemin faisant. Il devrait être le paragraphe fondamental; et il se trouve au milieu, à un degré de classement assez indéterminé.

Nous n'avons pas voulu d'ailleurs nous étendre davantage sur un document dont l'examen ne figure ici qu'à titre de parenthèse. Il nous reste à reprendre notre étude, au point où nous l'avons interrompue pour parler incidemment du manifeste qui en a été l'occasion déterminante.



Nous avons d'abord présenté l'esquisse d'une méthode, simple et progressive; et cette méthode, nous avons commencé à la vérifier par un regard rétrospectif sur l'évolution de la *Société Parisienne des Études spirites*, dont on retrouve la trace en deux publications successives: *La Pensée Libre* et *La Pensée Nouvelle*.

A la même époque, et d'une manière tout à fait spontanée et autonome, un mouvement analogue se produisait à Marseille, et se manifestait par *La Vie Posthume*, la vibrante et claire publication du regretté Marius George. C'est en juillet 1885 que parut le premier numéro de cette revue, portant l'épigraphe suivante, signée Alpha, sur sa couverture: « *La mort à l'état de dépouille* « *chrysalidaire est une vérité suspecte à la science. Celle-ci affirmera cette* « *vérité lorsque le fait, se dégageant du mysticisme, présentera au bon sens* « *sa simple raison d'être.* » Sous ce titre « *Notre Ligne* », Marius George, qui avait passé lui-même par une phase mystique, publiait une déclaration dont voici quelques extraits:

« Nous saluons d'abord, sans exception, toutes les feuilles, nos aînées, qui se consacrent à la défense de la même cause.

« Nous saluons également toutes celles qui, bien qu'étrangères au spiritisme, n'en poursuivent pas moins le même idéal qui est le progrès.

« Ainsi que tous les spirites, nous affirmons la réalité des rapports entre les vivants et les morts.

« D'ailleurs, ici, nulle divergence n'est possible. Il est certain que cette affirmation, la seule qui ne comporte pas d'objection, est appelée, par cela même, à constituer dans l'avenir, le critérium universel, à l'aide duquel les spirites du monde entier pourront se compter.

« Cela dit, nous devons distinguer parmi ceux qui tiennent pour vraie la communication avec les trépassés, deux tendances bien caractérisées, l'une mystique, l'autre rationnelle.

« Bien que nous ralliant désormais à cette dernière, nous ne dirons pas de mal de la tendance opposée qui été la nôtre comme elle a été celle de tous les adhérents de la première heure.

« Un grand nombre de ceux-ci, à l'apparition du « Livre des Esprits », crurent de confiance, avec enthousiasme, avant même d'avoir vu un seul phénomène, tant était pressant chez eux le besoin d'un nouvel idéal. Ce furent les plus ardents. Est-ce à dire que la transformation de leur première croyance fut soudaine et complète? Ils purent le supposer; mais dans bien des cas, ils ne firent, en réalité, que revêtir d'une forme nouvelle, transitoire, les vieux dogmes sous le joug desquels ils étaient courbés depuis si longtemps. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir rejeté le dogme affreux des peines éternelles, on les vit, par une étrange anomalie, se rallier à l'idée des peines temporaires *arbitrairement* infligées.

« Les mots: *Conséquences naturelles,* qui ne détruisent ni les joies ni les peines, mais qui les expliquent d'une manière plus logique, plus rationnelle, et qui prévaudront certainement un jour, eussent sans doute paru à cette époque affecter un caractère un peu trop *libre-penseur.*

« Telle était, en général, l'attitude des premiers convaincus... »

Après avoir expliqué comment, les semblables attirant les semblables, les tendances de la première heure furent entretenues dans les groupes; après avoir montré ensuite la nécessité d'une évolution pour sortir de la phase, difficilement évitable peut-être, de ce début, Marius George concluait ainsi:

« C'est pourquoi nous qui croyons que le mysticisme est le plus grand danger qui menace le spiritisme; et qui, de plus, demeurons convaincus que c'est à lui que nous devons d'être suspects, à bon droit, à tous les libres-penseurs, à toutes les intelligences vraiment indépendantes, nous ne voulons cesser de crier: guerre au mysticisme.

« Telle sera notre ligne... »

Une revue ayant pour titre *La Vie Posthume* comporte naturellement voix au chapitre pour les humains de la vie posthume; seulement, tout mysticisme étant écarté, leur concours ne saurait être de suprématie ni de mystérieux prestige, mais d'égalité affectueuse et de solidarité. Et tel en effet se présentait l'ami Alpha, qui avait dicté, pour ce même premier numéro, un « Courrier de l'autre monde ». Ainsi qu'il nous est expliqué, ce texte a été obtenu par un médium « auditivement, ou mieux téléphoniquement; c'est-à-dire que l'Esprit « le lui a dicté mot à mot par la voix, non point une voix intuitive, mais réelle « et sonore. — Toutefois, il y a ceci de particulier, qu'en pleine lumière le son « perçu par le médium se réduit en un bruit confus et incohérent; à mesure « que l'obscurité se fait, la voix arrive plus distincte; en pleine obscurité, on « dirait tout à fait une voix humaine. »

Nous ne saurions mieux faire que de citer une partie de cet article, téléphoné du monde posthume :

« Lecteur, si la prudence que commande la venue d'une nouvelle feuille te faisait recourir à la signature, celle-ci te laisserait aussi rêveur que le titre du journal..

« Alpha... lirais-tu; et ton esprit se perdant dans les livres de tes premières *humanités,* n'y trouverait qu'un synonyme du mot hébreu : Aleph, signifiant premier ou chef.

« Rassure-toi, lecteur, je ne suis pas un chef; je viens plutôt pour combattre ceux que la bêtise humaine a créés ou implantés que pour revendiquer une parcelle de ce titre négateur de toute fraternelle égalité.

« Qui suis-je?

« Un être comme toi, un être organisé comme toi; un être ayant des mains pour toucher, des pieds pour marcher, des yeux pour regarder. « Je pense, donc je suis », et cependant le temps, l'heure actuelle, m'obligent à dire: Je pense, mais j'ai été.

« Comprends-tu?

« Comme toi j'ai vécu et vieilli sur la terre; j'ai aimé et souffert; j'ai souri et pleuré... »

Après avoir renseigné sur sa nature, le correspondant posthume arrive à développer son point de vue :

« A nous suivre, d'ailleurs, ton esprit et ton cœur n'éprouveront nulle peine, car pour satisfaire aux exigences du premier sans nuire aux aspirations du second, la sonde de nos études s'appliquera seulement à pénétrer les lois de la nature dans les faits qu'elle présente à l'investigation pratique.

« Nous respecterons la spéculation du cœur sur les données de sa croyance, quelle que soit la forme sous laquelle elle puisse se manifester : déiste, panthéiste ou autre.

« La saine raison et l'expérience nous dictent, en effet, que si tous les idéals peuvent être admis, aucun cependant ne saurait s'imposer, ce privilège étant exclusivement imparti au fait matériel qui frappe simultanément et nos sens et notre intelligence. On ne discute pas avec le tonnerre : il est parce qu'il gronde. On ne discute plus avec l'immortalité de l'âme : elle est parce qu'elle se constate.

« En matière de préexistence ou de survivance de l'Être-humain, voir ou toucher c'est résoudre le problème, c'est constater l'accessible se dégageant du surnaturel pour tomber dans le domaine du possible.

« Faire rentrer la vie d'outre-tombe dans les lois naturelles, c'est l'abstraire de l'impossible où notre ignorance l'avait confinée, pour la soumettre au creuset de l'observation.

« Observer, voilà notre pierre fondamentale ; et, après l'observation, chercher à bâtir l'édifice d'une sociologie terrestre ou extra-terrestre au moyen des lois qui actionnent les éléments constitutifs de l'Etre-humain, dans son évolution complète soit dans l'un soit dans l'autre monde.

« Dès lors, respectant toutes les écoles philosophiques sur le point inaccessible de cause première ou divine, nous les résumerons toutes sur le point accessible du fait, en montrant comment les lois immanentes de la nature nous font les exécuteurs obligés de nos propres œuvres, qu'il s'agisse de récompenser les bonnes ou de punir les mauvaises ; et cela, *sans qu'aucune volonté étrangère intervienne dans le verdict infaillible du moi individuel.*

« Restant dans l'arène des luttes terrestres ou périspritales, nous aurons à soulever les difficultés politiques et sociales et à préparer en même temps cette seconde existence d'outre-tombe que votre intelligence incarnée n'aperçoit encore que bien vaguement à travers la croyance du cœur.

« Lutte donc avec nous, ami, car le temps presse.

« L'humanité, à qui le fait vient d'entrouvrir la tombe, a soif de connaître ce qu'elle renferme. Le cœur en cette matière ne suffit pas quand l'observation attire l'intelligence. La vérité a ses formes. Il faut plus que croire en elles : il faut les examiner en détail pour en connaître toutes les beautés.

« Si le cœur a été le critérium de la croyance en l'immortalité, remercions le cœur ; mais reconnaissons qu'ici, comme en toutes choses, son langage tout de sensation n'est plus suffisant quand l'expérience et la déduction peuvent donner au cerveau la somme d'exáctitude qu'il réclame.

« Nos connaissances sur le fait d'outre-tombe sont encore empreintes des sensations de la découverte.

« Quelque droit qu'elles puissent avoir à notre respect, l'heure du progrès veut plus.

« C'est donc pour répondre aux exigences scientifiques du progrès que nous avons entrepris de lutter contre la spéculation exclusive du sentiment

qui soustrait à notre intelligence la plupart des lois naturelles qui nous régissent... »

Le mouvement dont *La Vie Posthume* se faisait l'organe se corroborait de sympathiques appuis, et nous citerons encore ces passages d'une lettre signée Dr E.:

« ... Il n'y a pas les sciences, il y a la science; et la découverte d'une loi aussi importante que celle de la survivance du « moi », la constatation d'un phénomène d'un caractère aussi élevé que celui de la communication entre les vivants et les morts, doivent exercer sur son ensemble une influence prépondérante et faire circuler dans ses nombreuses divisions une nouvelle sève, un nouvel élément de vie et de progrès.

« Autour du fait spirite, dont la vulgarisation et l'interprétation rationnelle seront considérées comme les plus précieux joyaux de la couronne de ce grand XIXe siècle, se grouperont les problèmes qui de tout temps ont préoccupé l'humanité. A l'observation de ce fait, le savant viendra puiser la connaissance de nouvelles lois sur la constitution et les propriétés des corps de la nature; le philosophe lui demandera le mot de l'énigme du dualisme de l'esprit et de la matière; le moraliste et le politique chercheront dans son étude l'explication de l'inégalité intellectuelle des hommes; enfin la biologie, l'histoire, la sociologie, toutes les branches du savoir, verront tour à tour leur marche illuminée par ce puissant foyer.

« Au reste, cette œuvre de généralisation est déjà commencée et d'éminents travailleurs y ont consacré leur talent et leur vie.

« Afin de contribuer dans la mesure de nos forces au développement de cette philosophie naissante, soyons animés, nous, ses défenseurs, d'une confiance toujours plus vive dans la grandeur de ses destinées. Pour qu'il nous soit permis de nous dire les éclaireurs et les pionniers, mêlons-nous avec plus de hardiesse au grand mouvement qui entraîne notre époque...

« Le passé s'écroule, les formes de la pensée se modifient, se renouvellent.

« Un regard attentif jeté sur la marche des sciences naturelles et leurs résultats, suffit pour nous convaincre que certaines théories telles que celle de l'évolution, celle de l'origine animale de l'homme, sont appelées à effectuer dans la conception générale des choses, une transformation complète, une véritable révolution.

« Dans son livre sur « la place de l'homme dans la nature » le savant anglais Huxley compare les phases du développement intellectuel par lesquelles l'humanité s'achemine de plus en plus vers la vérité, aux mues périodiques d'une chenille qui dévore et grandit; *de temps en temps, dit-il, l'Esprit humain nourri par un accroissement de connaissance se trouve à l'étroit dans son enveloppe théorique; celle-ci se déchire, une autre doit lui succéder.*

« L'humanité accomplit actuellement une de ces mues, la plus importante peut-être de toutes celles qu'elle a opérées; ce malaise général, cette recherche fiévreuse, ces utopies, ces négations, ce désordre, ces violences, ces mouvements convulsifs qui agitent la société, sont les symptômes indicateurs de cette crise, de ce mal de croissance.

« La raison humaine se débarrasse de la lourde montagne du dogmatisme religieux et politique qui l'étouffait; avide d'air et de liberté, elle recule de plus en plus les limites des causes naturelles, et refuse d'invoquer l'action d'une volonté arbitraire, véritable *Deus ex machina,* dont l'intervention viendrait résoudre toutes les difficultés et combler les lacunes du savoir.

« En un mot, le règne de la loi se substitue au règne du miracle.

« Les spirites viennent compléter cette œuvre de rénovation intellectuelle, car c'est pour établir la souveraineté de la loi dans le domaine de l'invisible, qu'ils travaillent et combattent. L'observation, l'expérience, l'induction constituent leur méthode. Pourquoi donc sont-ils confondus par la science positive de nos jours, avec les sectaires de toutes les superstitions? Pourquoi existe-t-il entre eux et les matérialistes un antagonisme aussi profond que regrettable, alors que tant de liens devraient les rapprocher et les unir?... »

Dans la même tendance, mais dans un tempérament plus incisif, une autre note nous est donnée par M. Louis Révola (à une date un peu ultérieure, dans le numéro d'Août 1886 de *La Vie Posthume).* Titre de l'article: *Confession d'un matérialiste.* Ces pages sont des plus caractéristiques pour le contrôle et la justification des vues méthologiques que nous avons formulées. Nous regrettons de ne pouvoir les rappeler ici que par des extraits:

« Quelque inconnu qu'on soit, on n'en est pas moins une unité pensante; et, quand de matérialiste on devient *immortaliste,* il peut paraître intéressant d'apprendre comment cette transformation s'est opérée...

« ... Le classique philosophique, il faut bien le dire, constitue à l'heure actuelle une véritable pasquinade à l'usage des jeunes gens dont les papas redoutent le libre examen. Les auteurs, triés avec soin sur le volet, sont expliqués avec cette monotone et presque rythmique dialectique qui fait d'un professeur un avocat obligé de la thèse officielle...

« L'hydre philosophique désignée sous les noms de matérialisme et de positivisme, on la dérobe aux yeux de l'élève un peu à la façon de l'autruche, qui cache sa tête pour ne point voir le danger. C'est dans les vieux systèmes spiritualistes élucubrés péniblement en entassant hypothèses sur hypothèses que l'élève enfouit ses pensées. Il y voit les philosophes et les moralistes parler de l'âme comme d'un être possédant en propre toutes les facultés et qualités, agissant, pensant et voulant par lui-même, tellement indépendant de la matière

qu'il se croirait blessé dan s sa dignité s'il était en quoi que ce soit subordonné à l'état du cerveau...

« On sort du collège avec un savoir de commande. On connaît un peu de tout, mais autoptiquement, et il suffit de quelques pas dans la vie réelle pour comprendre l'insuffisance et parfois l'inanité du bagage classique, qui se désintègre, d'ailleurs, de lui-même aux premières applications qu'on en fait dans les études libres.

« C'est alors que l'on trouve un véritable plaisir à s'abreuver de ces livres que les réticences d'école ont transformés en fruit défendu. On est jeune, plein de vigueur morale, le sang circule généreux dans les veines, la sève de la vie est abondante, on se sent de force à affronter tous les périls philosophiques. L'abîme matérialiste, qui nous a été montré comme l'épouvantail des sociétés, est là tout béant; qu'importe, la curiosité domine tout et nous fait stoïques : il faut voir et comprendre, dussent s'anéantir toutes les illusions et toutes les croyances.

« Et comme la sélection matérialiste se fait facilement!

« En souvenir de l'école, on revoit dans un passé de quelques années — qui semblent des siècles par leur caractéristique — les maîtres rhétoriciens noyés dans leur verbalisme, dissertant et méditant dans leurs cabinets sur les principes de volition de la pensée; parlant ex-professo des propriétés du cerveau sans en avoir jamais examiné un seul, et concluant à la presque non-ingérence de celui-ci dans les facultés émotives de l'âme qu'ils ne veulent point voir muable par crainte d'accident et de mort.

« A l'encontre... apparaissent ces chercheurs contemporains... : les phrénologues le scalpel en main fouillant les organes mêmes de la pensée pour découvrir les mystérieuses causes qui produisent la diversité des caractères; les anthropologistes, les transformistes, les darwinistes, les biologistes tournant et retournant, par l'analyse, la substance vivante, et poursuivant pas à pas, laborieusement, la lente évolution animale qui présente à l'esprit la méthode la plus rationnelle du progrès humain.

« La poussée est désormais faite...

« Quelle considération pourrait alors retenir à la croyance en l'immortalité de l'âme? Les lois de la morale ? Erreur profonde.

« Les matérialistes, j'entends ceux qui le sont par conviction philosophique, ont une morale tout comme les spiritualistes, et l'erreur de ceux-ci est de croire précisément qu'en dehors de leurs apostolicités et de leurs anathèmes, il n'est point d'honnêtes gens. M. Renan, dans l'un de ses meilleurs discours, reprochait aux croyants leur intolérance. Et qu'il avait raison! A les entendre, il faut croire ou faire le mal: point de milieu. Le bien, dès lors, cesse d'être une satisfaction intime pour devenir un pénible labeur: il faut peiner pour gagner

la récompense. C'est la galette de beurre qu'attend le gamin lorsque sa maman lui recommande d'être bien sage.

« Quelle sublime morale d'égoïsme! Et qu'ils ont eu raison les positivistes de créer, à l'encontre de ce paralogisme, ce mot d'altruisme qui désigne ces sentiments spontanés de bienveillance qui nous portent à bien faire...

« C'est une habitude de présenter avec emphase les spiritualistes qui, après avoir fait table rase de toutes leurs vanités, ont affronté la mort avec le plus digne calme...

« Socrate aux yeux des spiritualistes est le type incarné de toutes les vertus. Soit, mais le père du matérialisme, Démocrite ne peut-il pas lui être en tous points comparé ?

« Qui ne connaît la vie de ce sage de la Thrace qui, dès sa jeunesse, se débarrassa de ses immenses richesses pour se livrer tout entier à l'étude et à la philosophie... Il fut l'étonnement d'Hippocrate, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir proclamé la pluralité des mondes. Sa mort fut le couronnement de sa longue carrière; il attendit, avec calme, l'anéantissement...

« Reprocherait-on au matérialisme de n'avoir point d'idéal, c'est-à-dire de poésie ?

« Ici encore l'histoire nous fournit la réplique par de nombreux exemples...

« Citer tous les grands penseurs morts noblement, courageusement dans la conviction du néant matérialiste, serait un travail bien long, mais qui montrerait, mieux que n'importe quel raisonnement, que s'il est des hommes qui ont besoin de croire à une autre existence pour remplir dignement celle-ci, il en est d'autres et des non moins intelligents, qui trouvent dans l'accomplissement des devoirs de la famille et du citoyen non pas un sacrifice, mais un réel plaisir, plus digne et plus réconfortant que tous les aléas d'outre-tombe. Ceux-là pensent, et sentent par eux-mêmes que les sentiments intimes évoluant progressivement, convergent vers le bien, qui est le vrai, et qu'un jour la solidarité n'étant plus un vain mot, l'homme comprendra que son propre intérêt et l'intérêt d'autrui sont le même et que l'égoïsme intelligent consiste à faire le bien.

« Pour reprendre le moi haïssable, je dirai que telles étaient, il y a quelques années, mes idées philosophiques, et qu'aujourd'hui, *immortaliste* par conviction, je conserve à l'égard des matérialistes la même opinion.

« Ce n'est donc ni par besoin de consolation ou d'espérance, ni par tendance religieuse, que je suis devenu spirite. Le fait de la survivance m'a été montré de telle sorte qu'après l'avoir d'abord nié, puis accepté sous un principe causatif différent de celui des esprits, force m'a été de me rendre à l'évidence, aucune théorie, même des plus problématiques, n'ayant pu résoudre dans mon cerveau le possible d'une cause étrangère à celle de l'intervention des êtres décédés.

« J'insiste sur ce point. C'est presque à corps défendant que je me suis rendu au spiritisme. J'avais contre lui les préventions que procure à tout libre penseur, l'aspect des affabulations religieuses qui fourmillent dans presque tous les ouvrages spirites. Aussi, pour repousser la thèse soutenue par l'école d'Allan Kardec, m'étais-je muni de toutes les théories de la réflexion de pensée, du dégagement ou dédoublement des sujets-médiums, et des influences réciproques qui peuvent s'opérer entre des individus, d'après une harmonie de rapports, soit par la volonté ou l'imagination, soit par l'imitation ou le concours de la sensibilité physique...

« Je crois n'avoir rien négligé pour arriver à un résultat diamétralement opposé à celui des spirites, et je conviens franchement que si le plus grand nombre des phénomènes que j'ai observés ont pu être expliqués par des causes autres que celle des esprits, il en est un petit nombre dans lesquels l'intervention d'outre-tombe était tellement manifeste, qu'autant aurait valu nier la lumière du jour.

« ... A vous donc, libres penseurs, de prendre en main cette vérité et de la placer si haut que le cagotisme ne puisse l'atteindre. Dépouillée des ombres falottes du piétisme enfantin, cette vérité éclairera d'un nouveau jour les destinées humaines et marquera le progrès du sceau de la plus grande découverte.

« Tel est l'appel que l'on pourrait adresser aux matérialistes... »

L'évolution personnelle dont M. Louis Révola nous a fait si consciencieusement la confession dans *La Vie Posthume* ne correspond-elle pas d'une manière remarquable à l'esquisse de l'évolution intellectuelle de l'Humanité, qui a été présentée ici schématiquement sous la figure d'une voie parabolique?

L'on arrive à la phase du matérialisme, dit-il dans un passage, « avec « d'autant plus de confiance, si non de plaisir, que l'esprit compare, avec un « arrière dégoût, ses nouvelles connaissances à celles qu'il a subies, enfant, par le « stupide catéchisme, jeune homme par les dialectes macabres des vieux spiri- « tualistes. » Et, lorsque l'on est, comme lui, un sincère investigateur, lorsque dans le matérialisme on cherche une base de certitude et non une négation systématique ; en un mot, lorsque, ayant *transaxé* en soi-même le matérialisme en positivisme, on poursuit l'examen consciencieux et opiniâtre de tous les faits *sans exception*, — on parvient ensuite nécessairement, après avoir doublé le cap d'évolution (ce véritable cap de « bonne espérance ») à découvrir la notion positive de la survivance, et, par elle, les horizons les plus larges du monde nouveau.

Nous continuerons cette étude dans un prochain article.

J.-C. C.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages reçus depuis le n° 3 : *La Femme*, par Mme Hudry-Menos (Librairie C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères). — *Les Grands Horizons de la Vie*, par Albert La Beaucie (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques). — *Les Femmes et la Vie* (tome 2e), *La Femme dans l'Education*, par Mme O. de Bezobrazow (F. Laur, éditeur, 8, rue du Débarcadère). — *Gramaire françaize*, par Jean S. Barés (aus bureaus du *Réformiste*, 18, rue du Mail). — *Lettre à M. Malaquias Concha*, *Lettre à M. G. Deherme*, *La Question chinoise*, par Juan Enrique Lagarrigue (Santiago du Chili). — *Le Palais du Peuple*, par Gabriel Séailles (à la *Coopération des Idées*, 157, faubourg Saint-Antoine).— *Philosophie révolutionnaire (spiritualiste-matérialiste)*, par Stanislas Dismier (à Saint-Maur, Seine). — *Poems*, par Palmetto Florida (Rockford, Ill., W. P. Lamb, Book and Job Printer). — *Ophir*, par Hady-Lem (C. et A. Latil, boulevard de l'Esplanade, 4, Draguignan). — *L'Ordre et l'Idéal*, par Blanche Sari-Flégier (P.-G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques). — *Philosophie du Bon Sens*, par Valentin Tournier, Edition posthume avec portraits de l'auteur, fac-similés d'autographes et dessins spirites (à Tours, chez Mme Anna Tournier, 33, rue Lakanal). — *De l'Identité des Esprits*, par A. Erny (aux bureaux de *La Paix universelle* (5, cours Gambetta, Lyon). — *Mémoires présentés au Congrès spirite et spiritualiste de* 1900, par A. Bouvier (aux bureaux de *La Paix universelle*). — *Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, par H. Durville (Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri). — *Comment est constitué l'Etre humain ?*, *Qu'est-ce que l'Occultisme ?*, par Papus (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie).— *Le Grand-OEuvre alchimique*, par F. Jollivet Castelot (Edition de *L'Hyperchimie*, 3, rue de Savoie). — *Essai sur l'Evolution humaine*, par le Dr Th. Pascal (Publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare). — *A ceux qui souffrent*, par Aimée Blech (même Librairie).

Nouveaux échanges : *Le Petit Falot des Universités populaires* (publié par Stanislas Dismier, 9, rue du Raincy, Saint-Maur). — *Le Tocsin de Montmartre*, organe hebdomadaire de libre-pensée, dirigé par A. Le Grandais, 13, rue Sainte-Isaure). — *Bulletin de l'Institut psychique international* (secrétaire général : S. Youriévitch, 19, rue de l'Université). — *Le Mouvement psychique*, organe de *L'Institut des Sciences psychiques de Paris* (rédacteur en chef : Jacques Brieu, 7, impasse Bardou ; secrétaire général : Dr E. Legrand, 14, rue d'Amsterdam).— *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy* (secrétaire : A. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, Nancy). — *El Espiritualista* (publicado por el *Circulo de Estudios psyquicos de Valparaiso*, Casilla 1229).— *L'Avocat* (119, boulevard Voltaire).— *L'Etincelle* (5, rue Vernier).

Changements de titres : Le journal *Psychologische Bladen*, de La Haye, est devenu *De Sphinx*. — *Le Réveil des Albigeois* s'appelle désormais *La Gnose Moderne*. — *Le Moniteur spirite et magnétique* a pris pour nouveau titre : *Moniteur des Etudes psychiques*.

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ, rue du Temple, 27 et 29.

L'Humanité Intégrale

Abonnement (10 numéros) : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900-1901 SOMMAIRE N° 6

CAUSERIE D'ACTUALITÉ

Programme d'Humanité nouvelle intégrale. — Les deux révolutions. — Une belle œuvre de révolution humanitaire: « Travail » d'Emile Zola. — Du sacrifice à l'harmonie. — La libération de la femme. — Le Couple-citoyen. — Amour et Liberté. — Le Ciel sur la terre. — Tout le ciel de l'Humanité. — La vie aromale (Fourier). — La double survie: altruiste et immortaliste. — Les grands horizons. — Solidarité de la révolution humanitaire proprement dite et de la révolution immortaliste. — Remarquable contribution à cette dernière: Les « Dessins médianimiques » de M. Fernand Desmoulin. — Le phénomène et l'œuvre. — Degrés et variétés. — Vers les harmonies de l'Humanité aromale. — Convergence des deux révolutions: réalisation de l'Humanité intégrale.

Si, au lieu d'être un simple embryon, une ébauche rudimentaire, notre publication était organisée ainsi qu'il conviendrait aux développements que comporte son titre, il entrerait dans son programme de signaler tous les symptômes d'actualité par lesquels s'annonce l'Humanité nouvelle, telle que nous la concevons dans son intégralité, et nous aurions particulièrement à relier, à embrasser sous l'angle de notre point de vue ceux d'entre ces symptômes qui semblent généralement, aux yeux du public, les plus étrangers les uns aux autres.

Dès le premier numéro de l'*Humanité Intégrale*, en 1896, nous avons nettement établi quel était l'objectif représenté par notre titre.

« De quoi, disions-nous, se compose l'Humanité?

« Elle se compose d'abord — et indiscutablement — de tous les êtres humains qui vivent actuellement de la vie de la terre.

« Elle se compose en outre — d'après la conviction immortaliste — de tous les êtres humains qui ont vécu antérieurement sur notre planète.

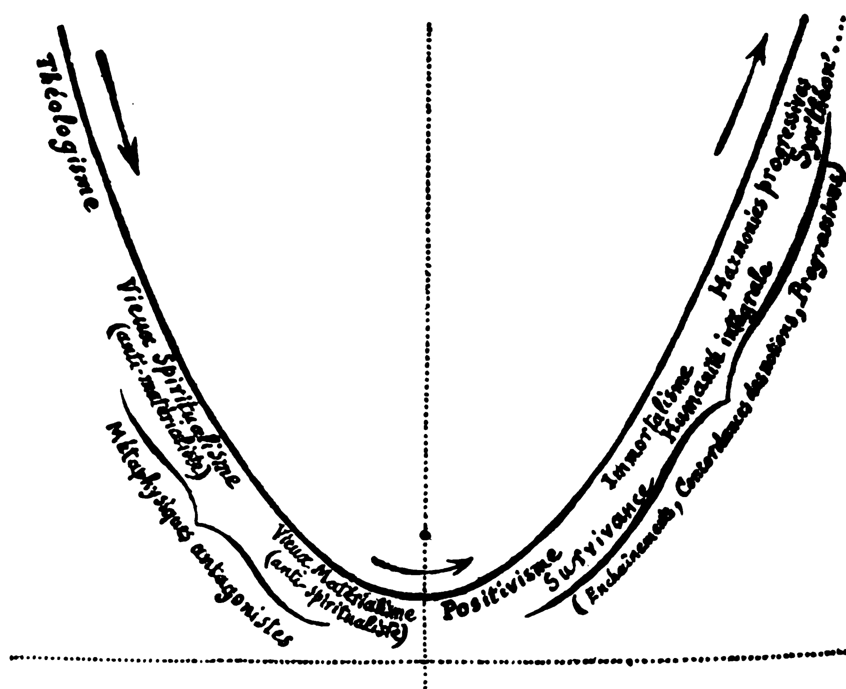
« Comment réunir en une même solidarité tous les êtres humains qui vivent de la vie de la terre? — Ceci est un premier champ de recherches et d'activité. C'est l'objet de l'œuvre humanitaire proprement dite.

« Maintenant, comment rattacher aux humains vivant actuellement sur la terre ceux qui y ont vécu antérieurement? — Il s'agit d'abord de savoir s'ils existent encore. Pour cela, il faut explorer les couches invisibles qui nous

entourent. Et, si nous y retrouvons les disparus, si nous les y retrouvons toujours vivants, toujours vibrants d'affinités pour nous, c'est une naturelle préoccupation de nous mettre en rapport avec eux, dans une croissante conjonction, en renversant les frontières de la mort. Et c'est là l'objet de l'immortalisme humanitaire...

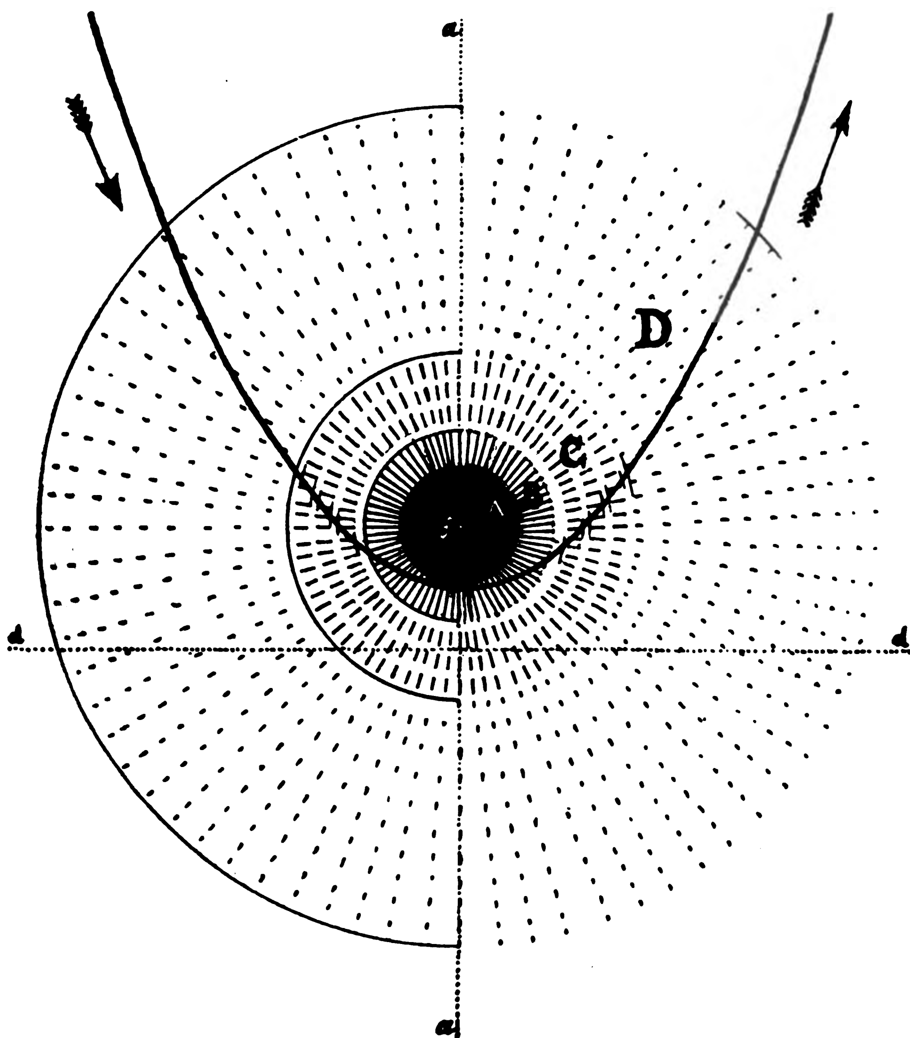
« *Si nous rapprochons les deux œuvres* (celle de la révolution humanitaire proprement dite et celle de la révolution immortaliste), si nous envisageons l'effort de libre solidarité dont toutes deux témoignent, chacune à sa manière, — *nous sommes amenés à considérer qu'elles sont les éléments convergents d'une même synthèse plus grande qui les embrasse dans son ensemble, et qui comprend l'universalité des rapports entre tous les humains de tous les temps, entre tous les citoyens et citoyennes, visibles ou invisibles, de notre commune Humanité.*

« Quel doit donc être le caractère de l'immortalisme humanitaire? Disons-le nettement : il lui faut éviter cette hantise de l'abîme et de l'absolu, ce vertige du mystère qu'on a appelé le mysticisme, et contre lequel, à d'autres époques, les aventuriers de l'invisible ont pu se trouver sans défense, faute d'une bous-



(Fig. 1)

sole à la portée de tous, c'est-à-dire d'une orientation procédant d'un enchaînement de connaissances positives. (J'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, il y a longtemps, et je le répète : l'avénement actuel du spiritisme librement compris (ou immortalisme) est une des plus remarquables vérifications de la « loi des trois états », formulée par Auguste Comte ; il prouve que la conception de l'immortalité, après s'être présentée sous l'état théologique, puis



(Fig. 2)

sous l'état métaphysique, commence à entrer dans la phase positive). Cette parenthèse fermée, je reprends. Il y a deux manières de s'appliquer aux choses de l'au-delà: soit que — n'osant encore élargir sa vue au point de s'intéresser d'un même regard à un double objet — on se désintéresse dès lors du milieu terrestre; soit que — ayant assez développé sa conception — on s'intéresse à la fois à la vie de la terre et à la vie d'outre-terre dans une harmonieuse synthèse. Dans le premier cas, c'est le détachement; c'est le mysticisme. Dans le deuxième cas, c'est le *rattachement*, c'est la tendance à unifier les deux modalités du genre humain ; c'est, en un mot, la recherche de l'*Humanité intégrale*.

« Le double rattachement, des vivants entre eux, et des vivants avec les morts, la mise en rapport de toutes les intelligences individuelles qui se sont développées sur notre monde, l'élaboration d'une conscience collective par l'universalisation des rapports entre ces intelligences, — tel me parait être, dans ses points essentiels, le programme des efforts qui caractérisent notre époque.

« L'Humanité se cherche, elle cherche son *moi*, sa conscience d'organisme gigantesque, sa personnalité mondiale, — si l'on peut dire ainsi. — Ce n'est pas une affirmation gratuite. C'est la traduction libre de faits réels, de symptômes évidents. » (1)

Voilà donc suivant quelle donnée, extrêmement large et en même temps extrêmement synthétique, devrait être réalisée une revue portant pour titre: *L'Humanité Intégrale*. Mais cette réalisation ne serait possible que si l'idée avait déjà fait son chemin et groupé dans sa marche une suffisante phalange de coopérateurs, afin de pouvoir faire face à tous les symptômes nouveaux et accorder à chacun d'eux la part d'attention qu'il mérite avec les commentaires qu'il comporte.

Nous ne sommes pas en mesure d'exécuter ce programme d'une manière régulière, ni sous le rapport de la révolution humanitaire, ni sous le rapport de

(1) Pour que cette page ancienne paraisse plus claire en l'occasion qui la ramène ici, nous avons cru devoir reproduire à cet effet les figures 1 et 2, déjà parues dans le précédent numéro. (V. p. 122 et 123).

La fig. 1 (dont la courbe parabolique fait aussi partie intégrante de la fig. 2) symbolise la voie évolutive conduisant de l'ancien monde au monde nouveau. (Voir les développements dans le numéro 5).

Au sujet de la figure 2, nous rappellerons que (toutes proportions à part) la sphère A représente la terre; B est l'atmosphère aérienne; B et la surface de A correspondent à l'Humanité incarnée; C figure les régions primaires de survie (C pouvant d'ailleurs pénétrer B), et D figure les régions supérieures de survie (D pouvant pénétrer C et B); en un mot, C et D correspondent *grosso modo* à l'Humanité désincarnée. — L'ensemble de la figure, considéré schématiquement, représente la cellule complète dont la terre est le noyau, et correspond à ce que nous appelons l'*Humanité intégrale*.

la révolution immortaliste (lesquelles deux révolutions, comme nous venons de le voir, sont les deux ailes qui emportent l'Humanité intégrale vers ses nouvelles destinées de solidarité victorieuse et de conscience collective). Mais du moins nous ne voulons pas manquer au devoir de saluer une œuvre qui est une manifestation spécialement admirable du génie de la révolution humanitaire.

Nous voulons parler de *Travail*, le dernier poème d'Emile Zola, que nous avons suivi avec une croissante émotion d'enthousiasme au cours de sa publication dans l'*Aurore*, et qui vient de paraître en volume. Nous disons poème, car c'en est un dans le sens vrai du mot, qui implique grandeur de création. *Travail* fait partie de la série intitulée *Les quatre évangiles*, et en effet c'est également un évangile, une bonne nouvelle, suivant l'étymologie de ce terme : c'est l'évangile du travail libre et joyeux dans le nouveau monde d'harmonie, après tant de siècles de travail forcé et lamentable dans le bagne des antagonismes.

Dans la *Revue Immortaliste*, qui précéda l'*Humanité Intégrale*, il fut émis (n° 8, Août 1895) une pensée que nous demandons la permission de rappeler ici, par une sorte de parenthèse, car elle pourra nous aider à dégager notre impression. Voici le passage :

« ... Le sacrifice, si beau quand il est spontané et jaillissant des circonstances, devient donc incapable d'aboutir en tant que système. Faut-il alors en revenir à l'égoïsme ? — Ce serait la négation du progrès.

« C'est donc que la nécessité d'une idée nouvelle s'impose. Le mot « altruisme » qui a été prononcé n'est peut-être pas celui qui peut suffire à exprimer cette rénovation, puisqu'il semble désigner l'effacement de l'*ego* (le moi) devant l'*alter* (autrui), ce qui est encore une forme du sacrifice. L'idée nouvelle — qui est celle de l'accord entre le *moi* et l'*autrui* — ne saurait pourtant pas non plus correspondre à ce qu'on a appelé « l'égoïsme bien entendu » ou la simple sagesse. Il y a autre chose dans cette idée qui s'annonce, — quelque chose de plus chaleureux, de plus vaste, de plus enthousiaste. Ce quelque chose, qui a illuminé déjà le sacrifice volontaire, et qui va se retrouver ici dans des conditions plus normales (dans des conditions capables de subir victorieusement le criterium de l'universalisation, que préconisa Ch. Fauvety), ce quelque chose, c'est la sympathie ardente, ou, pour l'appeler de son vrai nom, c'est l'*amour*. — Ce qui doit *librement* en résulter, c'est : l'HARMONIE, — c'est-à-dire l'accord de toutes les individualités intégralement épanouies.

« Comment? — Ceci nous entraînerait trop loin pour aujourd'hui.

« Quoi qu'il en soit, il semble, ou plutôt il semblera bientôt, que l'évolution de l'humanité aura comporté deux grandes phases, qui pourraient se formuler ainsi :

« 1re Phase. — *L'évolution se caractérise par une transformation de l'égoïsme en sacrifice* (l'idée de sacrifice tendant elle-même à s'idéaliser, mais sans pouvoir aboutir à une stable solution);

« 2e Phase. — *L'évolution se caractérise enfin par une transformation du sacrifice en Harmonie.*

« Le moment est donc venu de doubler le cap du christianisme ou de ses similaires, pour nous élancer à pleines voiles vers l'Harmonie, sur l'Océan d'*Amour* et de *Liberté!* »

Pour abréger, nous avons dû omettre quelques développements relatifs à la transformation de l'idée de sacrifice à travers les âges; il suffit d'ailleurs de se reporter à l'histoire des religions, depuis les plus rudimentaires. A l'époque critique où nous sommes, nous nous débattons encore pour échapper au legs du christianisme, c'est-à-dire à la hantise d'une glorification sacrificielle érigée en culte (si nous réduisons le christianisme à l'essence du geste douloureux dont il est issu). Mais le christianisme, avec son symbole de sacrifice consenti, ne va-t-il pas clore enfin le cycle des sacrifices? n'aura-t-il pas été l'ultime expression de la douleur humaine, exaltée jusqu'au divin?

Eh bien, pour en revenir à notre sujet, ce qu'il y a de particulièrement profond et victorieux dans *Travail,* c'est que le héros, Luc, sorte de messie des temps nouveaux, en qui l'idée nouvelle du travail harmonisé, divinisé, prendra chair et réalisation, Luc va débuter en renouant la tradition douloureuse, sacrificielle de l'humanité: reprenant cette tradition à son degré d'affinement suprême, il sera lui aussi un christ, un volontaire du sacrifice, et il gravira son calvaire sanglant sur la montée de la route de Brias ; il sera lapidé, martyrisé autant que s'il devait en mourir; *mais il n'en mourra pas.* Même le couteau de Ragu, bas et aveugle instrument des vices anti-libérateurs, ne le frappera point à mort. Le héros du christianisme ressuscitait pour triompher dans le ciel; lui, Luc, il parvient à vivre encore, à vivre dans sa chair, jusque par de là le sacrifice. Si bien que le sacrifice n'est pas la conclusion de sa vie, de son exemple. Ce sacrifice, qu'il a connu, qu'il a accepté, qu'il a vécu,— il en dépasse l'étape; il ressuscite pour ainsi dire sur la terre même, parmi l'humanité de chair, pour lui faire franchir cette étape avec lui, pour y incarner le triomphe de ce qu'on a pu appeler en d'autres temps le royaume divin et qui n'est autre chose que le régime d'harmonie. Luc vit deux phases d'existence, qui correspondent précisément aux deux phases d'humanité dont il est question ci-dessus: à la fin de la première, à l'aurore de la seconde.

Voilà, entre toutes les beautés de cette grande œuvre, ce qui éclate de particulièrement puissant lorsqu'on la résume dans sa plus brève synthèse. Et ceci appartient bien en propre à Zola, cette victorieuse transition des deux phases. C'est parce qu'il a vécu lui-même le calvaire de Luc, sous une autre

forme, et c'est parce que, en même temps, il s'est enthousiasmé pour le prophète de bonheur qu'est Fourier, — c'est par la fécondation mutuelle d'un acte d'immolation volontaire et d'une vision de joie sociale, également admirables, qu'il a pu produire une telle œuvre, dont les racines plongent profondément dans le passé douloureux de l'Humanité et dont les rameaux s'étendent librement et amoureusement dans l'azur ensoleillé du beau ciel d'harmonie.

Un autre élément qui est bien caractéristique dans cette épopée double et pourtant si une, c'est la genèse du sacrifice de Luc. Et cette genèse contient en elle-même toute la promesse de l'avenir, toute la moisson de l'harmonie future ; car elle s'appelle la libération de la femme, pour l'éclosion de l'amour sur la terre. La femme, ici, c'est Josine. « Avec sa pauvre main que le travail avait « mutilée, elle incarnait toute la race des victimes, des esclaves donnant leur « chair pour l'effort et pour le plaisir. *Lorsqu'il l'aurait rachetée, il rachèterait « avec elle toute la race. Et, délicieusement, elle était aussi l'amour, l'amour « nécessaire à l'harmonie, au bonheur de la Cité future.* » Toute l'œuvre de Luc, en ses deux étapes, de sacrifice et d'harmonie, est dans les deux phrases que nous venons de souligner.

Sur le rôle novateur de la femme et de l'amour, Zola certes a vu profondément. Le génie de Fourier, qu'il s'est si bien assimilé, mais qui est insuffisant sur cette question capitale, semble s'être doublé pour lui du génie de quelques grands Saint-Simoniens tels qu'Enfantin ou Jean Reynaud. Il a admirablement compris que la société d'harmonie ne se pouvait fonder que sur le concours harmonique des deux éléments humains, arrivés à la communion de conscience, en un mot sur la constitution du couple vrai, couple d'amour et en même temps couple de liberté. D'où la genèse du couple fondamental de l'œuvre : Luc et Josine ; Josine arrachée elle aussi à la géhenne du sacrifice dans ce qu'il peut avoir de plus douloureux pour une femme, et transportée enfin, dès cette vie terrienne, dans un ciel d'harmonie, par l'amour qui la retrempe de pureté divine, tandis qu'elle-même exalte Luc vers l'action de bonheur universel, vers le travail divin. — « Travail divin », répétons le mot, dans le sens que lui attribuait Victor Hugo, lorsqu'il disait : « Le travail divin, c'est le travail humain. Il « reste humain, tant qu'il reste individuel ; dès qu'il est collectif, dès que son « but est plus grand que son travailleur, il devient divin. »

Donc, l'effort de Luc, dès sa phase sacrificielle, a pour objectif fondamental la libération de la femme, la libération de l'amour, la constitution harmonique du couple, de l'androgyne humain. Et ceci est la voie lumineusement vraie et féconde. Si bien que, la force de la vie ayant triomphé du mal de sacrifice, la préparation se trouve complète pour l'harmonie, qui, après avoir germé dans l'épreuve, n'a plus qu'à éclore dans le triomphe. Et ce couple victorieux, qui émerge du dernier des sacrifices, devient le prototype de tous les couples de la cité nouvelle et heureuse, indéfiniment multipliés.

Œuvre naturaliste par ses racines, œuvre idéaliste par ses rameaux, œuvre symboliste par les signes essentiels de ses composantes (personnes et choses), *Travail* s'élève, s'élargit, et plane plus haut que les écoles, dans l'atmosphère sans bornes de ce que peut devenir l'Humanité. Jamais Zola n'avait atteint une pareille envergure.

Il est bien évident que nous n'offrons pas ici un compte-rendu de ce poème colossal et touffu, d'un intérêt à la fois si un et si multiple. Chacun en connaît quelque analyse par les organes de la grande presse; et d'ailleurs, pour apprécier *Travail,* c'est-à-dire pour l'admirer, il faut le lire. Nous ne prétendons, pour nous, qu'à formuler quelques impressions, quelques réflexions, d'après les points de vue spéciaux à nos études; et encore ne pouvons-nous y parvenir que dans des proportions dérisoires par rapport à ce que nous nous étions proposé. Nous nous voyons dans la nécessité d'omettre, du moins pour aujourd'hui, toute la chair même de l'œuvre, toute la formidable épopée de la transformation du travail, toute la réalisation du rêve titanesque que Luc avait conçu un soir, les lèvres parfumées d'une odeur si puissante par un petit bouquet d'œillets de montagne que Josine lui avait lancé, le cœur pénétré d'une tendresse infinie: « Il regardait le vieux Bauclair, le faubourg ouvrier aux ma- « sures branlantes, à demi pourries, dormant sous l'écrasement de sa misère « et de sa souffrance. C'était là le cloaque qu'il voulait assainir, l'antique geôle « du salariat qu'il s'agissait de raser, avec ses iniquités et ses cruautés exécra- « bles, pour guérir l'humanité de l'empoisonnement séculaire. Et il rebâtissait « à cette même place, il évoquait la ville future, la Cité de vérité, de justice et « de bonheur, dont il voyait déjà les maisons blanches rire parmi les verdures, « libres et fraternelles, sous un grand ciel d'allégresse. »

Mais nous devons nous borner, supprimer ou du moins ajourner bien des notes que nous avions ébauchées au cours de nos impressions; car il faut avant tout compléter notre pensée au sujet des réflexions déjà émises.

Si nous trouvons nous aussi qu'en effet le moment est venu de faire le ciel sur la terre, nous ne croyons point pour cela à la nécessité de réduire la destinée humaine aux limites de ce ciel terrestre (de ce ciel terrestre proprement dit, où, malgré plus de bonheur, ne s'agiteraient encore que des formes passagères); mais nous pensons que *les régions d'immortalité* où se déverse la vie de la terre par le phénomène de la mort *vont cesser d'être un monde à part, d'apparaître comme un idéal surnaturel et mystique, — pour entrer en pleine communication avec la terre elle-même, pour ne faire avec celle-ci qu'un même monde victorieux de la mort, pour ne faire qu'un même ciel avec notre azur, une même Humanité avec notre Humanité, une même Harmonie avec notre Harmonie.*

Et Fourier, certes, a dû faire passer, par la contemplation de son œuvre, des mirages d'immortalité devant les yeux du poète qui a élevé à sa pensée un

si magnifique monument, Fourier dont la prodigieuse intuition a si bien pénétré ce qu'il appelle la *vie aromale*. Zola n'y a vu qu'un rêve sans doute, et ne s'y est pas arrêté. Mais il est des rêves qui sont des avant-coureurs de vérités positives, et l'immortalisme « bicomposé » de Fourier était de ceux-là. — « La « destinée individuelle est en parfaite harmonie avec la destinée générale, et « l'on comprend enfin qu'il y a entre les hommes une SOLIDARITÉ complète et de « tous les instants. Jeunes et vieux, sains et malades, *mondains et ultra-* « *mondains*, tous ont un égal intérêt aux choses de la terre, au sort de l'Huma- « nité. » Ces lignes sont extraites de ce même petit livre: *Solidarité* (d'Hippolyte Renaud, disciple de Fourier), qui dans une nuit mémorable, fut, pour ainsi dire, à Luc la révélation de sa destinée et de son œuvre.

Nous ne reprocherons pas au maître Zola d'avoir maintenu son droit de positiviste dans l'enthousiasme de son admiration, et d'avoir élagué du fouriérisme tout ce qui lui semblait chimère; mais nous le prierons respectueusement de vouloir bien prendre en considération, sur le terrain même du positivisme, toute cette remarquable poussée de phénomènes qui, sous le nom de faits psychiques ou sous tel autre, s'impose de plus en plus à l'attention du monde scientifique. Et nous croyons pouvoir dire que cet ensemble de manifestations positivement constatées et étudiées nous conduira bien plus loin que n'avait prévu l'intuition de Fourier; car Fourier, tout en rattachant les deux modes de l'existence humaine au même foyer, qui est notre globe, n'avait pas conçu (sauf des cas exceptionnels) la communication de la vie présente avec la vie aromale. Or c'est précisément cette communication, non pas exceptionnelle, mais tendant à devenir de plus en plus normale, qui apporte la preuve du mode ultérieur d'existence affirmé par le grand initiateur harmonien. Et cette communication complète ses vues d'harmonie, car elle seule parviendra à unifier notre ciel aérien avec notre ciel aromal, en sorte que tout le ciel de l'Humanité soit sur la terre, dans l'embrassement complet et la parfaite étreinte des deux tronçons de la grande famille humaine en une seule Humanité intégrale (1).

Transportons-nous, à ce propos, vers la fin du livre et assistons au dernier entretien de Luc avec son ami Jordan, l'homme de science, l'inventeur, son frère d'œuvre. Après soixante années « ils se séparaient pour n'être plus réunis « que dans ce torrent des générations, les hommes de demain, dont ils avaient « hâté le bonheur. » Et Jordan dit à Luc: « Adieu, mon ami... Soyez sans

(1) Ceci correspond en quelque sorte à l'indication schématique de la figure 2, où l'on voit sur la partie droite (représentant l'Humanité nouvelle) la pleine communication des zones B, C et D. Il est naturel de supposer que les progrès de l'harmonie tendront de plus en plus à dissiper les chaos trop accumulés encore dans la zone C, jusqu'à ce que B et D se rejoignant enfin à travers C ne forment plus à notre planète qu'un seul ciel limpide et prodigieusement élargi, pour le plein épanouissement de notre vie double, bicomposée comme dit Fourier, unifiée enfin, ajouterons-nous, dans l'harmonie totale de notre Humanité intégralisée.

« tristesse, la mort est bonne et nécessaire. On revit dans les autres, on reste « immortel. Nous nous étions déjà donnés à eux, nous n'avons travaillé que « pour eux, et nous renaîtrons en eux, nous aurons ainsi notre part de notre « œuvre... Adieu, mon ami. » Ces paroles sont évidemment d'une sérénité touchante, mais, au fond, combien mélancoliques ! Ce n'est pas la joie parfaite, et, par conséquent, ce n'est pas tout à fait l'harmonie. Sous la forme de l'altruisme, c'est encore le sacrifice ; la splendeur de l'œuvre, qui se poursuit pour les générations de la collectivité, se voile de crépuscule pour les individualités concrètes sans lesquelles la collectivité ne pourrait être. Et ceci encore ce n'est pas toute l'harmonie.

Et pourtant nous pouvons aller à l'harmonie complète. Nous le pouvons par la survie, par l'immortalité, par le rattachement des destinées humaines, par l'Humanité intégrale.

Ouvrez toutes grandes les portes de la vie illimitée ; dans les vastes horizons de l'Humanité immortelle, et bicomposée comme dit Fourier, déployez les spirales grandissantes en qui se formulent les courbes des destinées individuelles ; et combien surgiront alors dans un plus merveilleux triomphe les plus belles pages de ce livre splendide ! Sous quel soleil plus puissant encore, fait de tout l'amour vivant déversé et harmonisé dans la survie, on verra la Cité nouvelle « se transformer, avancer vers plus de liberté et plus d'équité, faire en « chemin la conquête des socialistes de sectes ennemies, les collectivistes, les « anarchistes eux-mêmes, pour finir par les grouper tous en un peuple fra- « ternel, réconcilié dans le commun idéal, dans le royaume du ciel mis enfin « sur la terre. »

Combien il resterait à dire, même en se restreignant à quelques faces du poème ; que de notes sont là qui nous sollicitent ! Mais il y en a trop, vraiment trop pour aujourd'hui. Toutefois, nous ne nous arrêterons pas sans répéter avec quelle allégresse, avec quelle expansion de bien-être et d'enthousiasme nous avons respiré cette atmosphère d'humanité nouvelle, cette puissante création d'un monde de liberté et d'amour, évoluant de plus en plus vers les perfections de l'harmonie.

Comme œuvre annonciatrice de révolution humanitaire, nous ne pourrions saluer un plus beau chef-d'œuvre.

Or, avons-nous considéré, la question de l'ère qui s'ouvre est la question de l'Humanité intégrale ; et de ce problème la solution est double : révolution humanitaire proprement dite, et, d'autre part, révolution immortaliste. Mais celle-là prime celle-ci, dans le processus de l'évolution, et c'est pourquoi nous avons été sobres de réserves dans notre sincère admiration pour *Travail*. — La révolution humanitaire proprement dite prime la révolution immortaliste, parce qu'elle en est la base. Par révolution, nous entendons le renversement des

obstacles qui s'opposent à l'harmonie des êtres. Or, tant que l'harmonie n'est pas en voie de réalisation sur la terre, il est difficile d'établir, d'une manière harmonique, des rapports avec les régions de survie ; on risque même, au contraire, d'accentuer la cacophonie (ainsi qu'en témoignèrent certaines manifestations provoquées par des milieux rétrogrades, par exemple les sinistres bavardages du soi-disant archange Gabriel, provoqués par les milieux antisémites). Pour entreprendre harmoniquement la conquête de notre au-delà, il faut que nous soyons d'abord fermement orientés vers la conquête de l'harmonie terrienne. Avec l'inébranlable propos de vouloir réaliser l'harmonie sur la terre, nous serons forts pour creuser de toutes parts des mines dans l'astral circum-terrien, sans craindre de recevoir par ces multiples forages une avalanche de souffles discordants. Il faut bien nous en rendre compte, ce n'est pas une petite œuvre que d'opérer la conquête de nos régions de survie ; c'est là une révolution dans toute la force du terme, avec son idéal d'affranchissement et de croissance, mais aussi avec ses obstacles réactionnels et ses périls.

Mais, si la révolution humanitaire prime la révolution immortaliste, toutes deux sont néanmoins tellement connexes que la première ne peut se dessiner sans que la seconde ne soit immédiatement nécessitée. Et précisément l'actualité nous en offre une sorte d'exemple, peu manifeste sans doute, mais qui ne nous en paraît pas moins réel en même temps que particulièrement instructif et touchant. — L'auteur de *Travail* est trop profondément absorbé par son idéal de révolution humanitaire pour se laisser encore attirer par la préoccupation des faits annonciateurs de la révolution immortaliste. Mais, comme par un merveilleux symptôme de solidarité, par une sorte de correspondance secrète et imprévue entre les poussées complémentaires, voici qu'un ami cher et éprouvé, un de ceux qui sont le plus près de son cœur, un fidèle de ses heures d'épreuve, un compagnon de ses dangers, un participant de son héroïsme, une âme liée à la sienne par la sympathie la plus étroite, se détache pour ainsi dire du monde de leur pensée commune, et, par l'entraînement des circonstances, se trouve emporté lui-même vers ces horizons de la révolution immortaliste, par qui doit se compléter inévitablement la révolution humanitaire. Pendant que le génie de Fourier planait sur le front de Zola où s'enfantait un merveilleux poème social, il semble qu'un génie solidaire, ou plutôt le même sous une autre face de sa puissance, et par le concours de spéciales phalanges, se complaisait à la nature dévouée d'un artiste ami et le sollicitait vers la conquête du monde aromal.

On devine bien que nous parlons de M. Fernand Desmoulin, dont les si remarquables dessins médianimiques viennent d'être exposés à la galerie Georges Petit. Avec quelle ardeur, avec quelle foi, il s'est jeté dans la mêlée,

sans souci de compromettre la belle réputation acquise, et pourtant sans grand espoir immédiat de faire partager sa très sérieuse conviction! Mais n'est-ce pas Jordan, quelque part, qui dit à Luc : « Est-ce singulier, la peine que nous « avons à partager la foi des autres, lorsqu'ils travaillent sur un autre terrain « que nous ! »

A l'heure actuelle, les productions médianimiques de M. Desmoulin ont atteint une notoriété suffisante pour qu'on puisse en parler sans explications préliminaires. Toutefois, nous emprunterons à leur sujet, et pour mémoire, quelques lignes aux grands périodiques; d'abord à la *Vie illustrée* du 21 décembre dernier: « M. Fernand Desmoulin, on ne saurait l'ignorer, est un « graveur de beaucoup de talent en même temps qu'un peintre fort estimé. « Jamais, jusqu'au mois de juin dernier, il ne s'était occupé de spiritisme. « Vivant dans son art, il ne sortait guère de ses manifestations profession- « nelles, si l'on peut ainsi s'exprimer, que pour s'occuper de littérature. » L'auteur rappelle ensuite que M. Desmoulin est un ami dévoué d'Emile Zola. On sait qu'il en a donné la preuve en l'accompagnant aux heures de danger et en allant partager son séjour d'exil en Angleterre. « Donc, on le voit, M. Des- « moulin s'attachait uniquement aux choses immédiates et palpables de la vie « et ne se passionnait guère que pour les luttes artistiques, littéraires ou poli- « tiques... » Or (cédons maintenant la parole à M. Arsène Alexandre, dans le *Figaro* du 15 avril) or, « un beau jour— ou plutôt un beau soir — M. Desmoulin « est rentré à son atelier en revenant d'une soirée... Distraitement, à la suite « d'une conversation sur les expériences de médiumnité, et, en particulier sur « les « dessins spirites » de M. Victorien Sardou, il se mit à sa table, il prit « une plume, une feuille de papier — et attendit. A sa grande surprise (on « serait surpris à moins), sa main se mit à tracer machinalement, ou plutôt « *involontairement*, des lignes tremblotantes et enchevêtrées. Des feuillets et « des feuillets encore furent, les jours suivants, noircis de la sorte. Puis il se « sentit forcé de substituer à la plume des crayons noirs, puis des crayons « de couleurs, et sa main, toujours agitée de mouvements convulsifs, conti- « nuait à écraser sur le papier de véritables perruques de traits embrouillés et « qui soudain arrivaient à représenter des visages humains... » Sur cette physionomie frappante du phénomène, M. Henri de Weindel, l'auteur de l'article de la *Vie illustrée*, s'était déjà exprimé ainsi: « La main du graveur « s'émut, trembla, s'agita, sursauta pour, finalement, courir sur le papier, d'un « coin à l'autre, inscrivant des volutes mal précises, griffées de grandes lignes « transversales et furieuses. » Et un peu plus loin: « Je lui demandai de bien « vouloir tenter devant moi une expérience. Il y consent, s'installe à sa « table, avance une feuille de papier, prend un crayon. Aussitôt la main se « prend à trembler, puis à sauter sur la table: « Allons!... Voyons!... Voyons!... « Du calme!... Allons!... Allons!... » Malgré ces mots apaisants, prononcés

« par le médium, la main se meut de haut en bas, avec une frénésie de plus en « plus effarante, tant et si bien qu'elle ne présente plus au regard qu'une « longue tache blanche et qu'on ne la distingue pas plus que les rayons d'une « roue de voiture entraînée au galop furieux de coursiers emportés. Jamais, « en le voulant, sans influences nerveuses indépendantes, on n'arriverait à une « telle fureur du geste... Enfin la main se calme, pose un instant la pointe du « crayon sur le papier et se met à courir, à tourner, à virevolter, sans qu'on « la voie guère davantage que tout à l'heure... Trois minutes plus tard le « dessin est fait. — M. Desmoulin me tend alors la main. — Voyez, dit-il. — « Le pouls est régulier, la température normale, et nul tremblement ne se « révèle... »

Nous ne pouvions mieux faire, nous semble-t-il, que de rappeler ce témoignage direct d'un observateur sans idée préconçue. Cette description du procédé, ainsi d'ailleurs que l'examen des résultats (en noir), nous rappelle beaucoup les dessins médianimiques de notre ami Hugo d'Alési. Même rareté de sertis, même va-et-vient de la main, par larges amplitudes, même enchevêtrement de lignes, aboutissant à des formes par des résultantes de traits plus ou moins accumulés. Ajoutons d'ailleurs que M. Desmoulin ignorait les dessins médianimiques de M. Hugo d'Alési; et, si nous parlons en ce moment de ces derniers, c'est pour tirer une observation d'un rapprochement. Un effet analogue doit supposer une cause analogue. Il est donc probable que ce procédé est le plus simple et le plus commode pour l'exécution d'un dessin *par communication;* et, en effet, c'est, dirait-on, un procédé à caractère télégraphique; le bras est agité d'une sorte de large et rapide oscillation pendulaire, qui, si elle n'était compliquée de courbes et d'entrecroisements (en un mot, si elle était réduite à une seule direction), ne serait pas sans rappeler quelque peu le principe, ou du moins le geste, du pantélégraphe Caselli (le premier système pratiqué de télégraphe dessinateur). Comme dans le fonctionnement de celui-ci, la forme n'est pas obtenue par une délinéation, mais par une série de traces générées au cours de larges mouvements oscillatoires. — Si cette observation est juste, on peut dire que les dessins en cause sont empreints d'un caractère résultant d'un déterminisme dans le procédé, et qui est bien celui de la transmission, de la *communication*. En un mot, si un tel genre d'exécution paraît naturel dans le fait de dessins *communiqués,* ce n'est pas là un procédé qui viendrait à la pensée d'un artiste agissant directement par sa propre main, n'ayant pas besoin d'un appareil intermédiaire. D'autres dessins médianimiques pourront être exécutés autrement; mais le caractère de communication y sera moins manifeste.

« Si l'on examine le cas de M. Desmoulin à un point de vue simplement « scientifique, positiviste, on se trouve, écrit M. Arsène Alexandre, en présence « d'un très curieux et très inusité exemple de dédoublement de la person-

« nalité. Ordinairement ces sortes de faits n'ont pas des résultats aussi suivis, « aussi cohérents. Ces résultats eux-mêmes écartent toute idée de supercherie, « et nous n'avons même pas à discuter ce point étant donné le caractère de « M. Desmoulin, et, au point de vue du simple bon sens, le peu d'intérêt qu'il « aurait à jouer une mauvaise plaisanterie au public et à lui-même. » Il faut savoir gré à un critique aussi considéré que M. Arsène Alexandre d'avoir étudié le cas de M. Desmoulin avec la curiosité sérieuse d'un esprit libre. Nous permettra-t-il seulement de trouver que le dédoublement est une explication insuffisante, alors que les facultés conceptives et volontaires de M. Desmoulin sont totalement étrangères aux dessins que sa main exécute? On sait que plusieurs de ceux-ci ont été faits à l'envers, la tête en bas, et souvent dans l'obscurité. On sait aussi que M. Desmoulin a tellement peu l'impression d'en être responsable qu'il se permet de les admirer très franchement; ce qui n'est pas dans ses habitudes à l'égard de ses propres œuvres. Alors, le dédoublement? le fameux inconscient? Il faudrait pourtant s'entendre. On peut admettre que les réserves psychiques constituant l'inconscient de M. Desmoulin soient mises en œuvre dans le phénomène, comme l'art d'un luthier émérite se trouve implicitement mis en œuvre dans le jeu de l'instrumentiste; on peut dire que plus l'inconscient d'un médium est harmonique avec la cause agissante, plus le résultat a chance d'être heureux; mais cet inconscient, par lui-même, ne peut *produire* un travail qui témoigne d'une conscience; il peut transmettre ou reproduire, rien de plus. A moins d'absurdité, l'inconscient ne peut pas produire du conscient, et nous sommes amenés à chercher en dehors de M. Desmoulin (ou de son dédoublement) la cause, ou plutôt les causes, conscientes et volontaires, d'œuvres qui portent le cachet de la conscience et de la volonté.

D'ailleurs, ces causes se nomment elles-mêmes, à mesure que successivement elles se manifestent. Elles se désignent par leur signature automatique: *L'Instituteur, Ton vieux maître, Astarté,* et elles accentuent leur personnalité par les observations marginales (en écriture automatique) à l'aide desquelles elles se mettent en rapport avec leur médium de la manière la plus précise en même temps que la plus familière; c'est ainsi, par exemple, qu'elles lui indiquent les crayons à prendre. Si l'*Instituteur, Ton vieux maître, Astarté,* n'étaient des personnages réels, tout cela serait absolument fou, et il faudrait que M. Desmoulin ressemblât bien peu au portrait que trace de lui M. Arsène Alexandre: « L'artiste lui-même est un homme aimable, de physionomie « avenante, d'allure cordiale, de relations sûres, de tempérament parfaitement « équilibré, sans prépondérance apparente du système nerveux. » Il faut donc en arriver à conclure que ces trois noms désignent mieux que des fictions et que ce n'est point M. Desmoulin qui s'interpelle lui-même inconsciemment pour se dire cette chose insensée: « Je suis ton vieux maitre. » Et puis, on le

sait, chacun d'eux eut sa manière et sa note dominante. « L'Instituteur » n'a dessiné qu'en noir; dans ses figures les plus caractérisées il procède par grandes balafres, par un crayonnage sommaire qui aboutit à des effets intenses; les têtes sont généralement rudes, quelquefois sinistres; il semble que l'artiste ait reflété quelqu'une des plus angoissantes et des plus douloureuses couches de l'astral. Pas toujours cependant; ce n'est là qu'une dominante. A « L'Instituteur » succède « Ton vieux maître »; avec lui nous montons vers plus de douceur; nous ne sommes pas encore dans les régions de complet réveil, de plein dégagement, dans les splendeurs du monde aromal supérieur, mais nous ne sommes plus dans le cauchemar; nous renaissons à la couleur, cette chanson de la lumière (1); quelques figures ont encore les yeux clos de sommeil; d'autres sont voilées d'inquiétude ou de mélancolie; certaines ont de lointains regards de rêve; en voici qui atteignent à la sérénité; pourtant (simple observation d'étude), aucune encore n'émerge dans l'allégresse; on attend que quelque voile se déchire qui découvrira les joies des grandes destinées, la vie sociale de l'Humanité éthérée, les correspondances aromales de la Cité nouvelle que nous aspirons aussi à fonder sur la terre. Ces dernières lignes n'expriment pas un regret, mais une espérance. Il est naturel et d'une bonne méthode que cette remarquable et si jeune encore série médianimique suive une gradation dans la nature des tableaux qu'elle nous offre et qu'elle nous offrira. Toute l'œuvre du « Vieux maître » est d'un art charmant; il y a de ses dessins aux trois crayons combinés qui sont de délicieux pastels; ses éventails particulièrement arrivent à des tonalités aussi riches qu'harmonieuses. Mais nous n'avons pas le loisir de nous étendre sur le côté artistique de ces manifestations; il y faudrait un article spécial. Poursuivons. « Ton vieux maître », non sans chagrin, laisse la place à son successeur « Astarté »; mais, en témoignage de bon accord, il l'annonce lui-même, et le présente, avec sa belle tête méditative et volontaire, dans un magistral portrait. « Astarté » résume en quelque sorte « L'Instituteur » et le « Vieux maître »; il plonge dans les géhennes d'angoisse ou d'épouvante que « L'Instituteur » explora, et il remonte dans les régions plus sereines dont s'inspira le « Vieux maître »; et cette puissance d'envergure plus large se traduit par un métier plus énergique; avec lui, les chevelures, déjà flamboyantes, du « Vieux maître » se tordent en de véritables incendies; les diverses polychromies (toujours aux trois crayons) signées « Astarté » révèlent un coloriste plus hardi, plus violent que le « Vieux maitre »; mais le triomphe d' « Astarté » c'est le paysage, et là, en dehors des nuances d'art, est la note nouvelle qu'il apporte : apaisements des crépuscules, fanfares

(1) Grâce aux combinaisons du crayon rouge, du crayon bleu et du crayon jaune (dont, soit dit en passant, M. Desmoulin ne s'était jamais servi personnellement; le pastel lui-même, avec ses gammes toutes faites, lui est un art étranger).

des soleils couchants, riche mélodie des verdures; ciels de songe, de floraison ou d'embrasement; mystérieux enveloppements du rêve, palpitation de la vie, ouragan des forces qui passent; c'est pour ainsi dire d'une palette inépuisable (reconnaîtrait-on les trois crayons ?) qu' « Astarté » fait surgir avec une rapidité étourdissante les tableaux les plus divers d'impression et de tonalité. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'un paysage soit un état d'âme, la contribution nouvelle apportée par « Astarté » n'est-elle pas le prélude d'un degré prochain où les personnages se compléteraient du milieu harmonique à leur état d'âme, et où par conséquent (si nous accédons alors à des régions d'harmonie) les personnages dont les âmes sont harmoniques entre elles se grouperaient dans un milieu commun ? Simple question qui se pose naturellement à nous, parce que l'œuvre médianimique inaugurée grâce aux facultés si précieuses et au dévouement de M. Desmoulin nous semble empreinte d'un caractère progressif. « L'Instituteur », « Ton vieux maître », « Astarté », ne constituent sans doute pas toute la phalange d'artistes invisibles attachés à cette tentative. Nombreux peut-être sont ceux qui attendent leur tour pour y concourir, en montant toujours.

Nous ne pouvons évidemment émettre là qu'une hypothèse; mais ce que nous connaissons déjà de l'œuvre entreprise ne nous entraîne-t-il pas à pressentir les degrés nouveaux qu'elle peut atteindre, dans un grandissant effort d'exploration et de conquête, pour l'élargissement des horizons de notre Humanité ?

Quoi qu'il en soit, et en attendant la série future, nous pouvons saluer dans la série déjà réalisée des dessins médianimiques de M. Fernand Desmoulin une remarquable contribution à la poussée de révolution immortaliste. Révolution immortaliste et révolution humanitaire proprement dite sont, répétons-le, dans le travail actuel de rénovation humaine intégrale, les deux mouvements complémentaires. Encore une fois nous entendons par révolution une transformation générale par la disparition des obstacles qui s'opposent à l'harmonie des êtres, — sans préjuger d'ailleurs des moyens, qui, même pour la révolution terrienne, pourraient être doux si tout le monde s'y prêtait (et tout le monde en tirerait joie et vie plus large, les soi-croyant privilégiés d'aujourd'hui autant que les autres).

Les deux mouvements se complètent, car ils tendent au rapprochement universel de tous les enfants issus de la même origine planétaire, évoluant à la surface de notre globe et parmi ses ambiances, dans une immortalité bicomposée et progressive. Ne séparons donc point la révolution immortaliste de la révolution humanitaire proprement dite, et par leur concordance travaillons de plus en plus à transformer la terre et ses dépendances de survie, pour que le double peuple humain (celui de l'au-delà comme celui de l'en-deçà) devienne enfin cet être collectif harmonique et immortel que nous pressentons déjà et qui sera, en toute réalisation, l'Humanité intégrale.

J.-Camille Chaigneau.

SPIRITISME ET MÉTHODE

TROISIÈME ARTICLE

Il y aurait beaucoup à s'étendre au sujet de la *Vie Posthume*. Peut-être y reviendrons-nous. Pour le moment, nous devons poursuivre, à grands traits, notre étude rétrospective.

Arrivons à l'année 1889. Nous aurons la satisfaction d'y voir mis en œuvre, dans une importante circonstance, les principes de méthode manifestés, d'une part, par la *Société Parisienne des Etudes spirites*, depuis 1885, et, d'autre part, par la *Vie Posthume*. Nous voulons parler du « Congrès spirite et spiritualiste international » qui se tint à Paris, au mois de Septembre, en l'année du Centenaire de la Révolution.

On nous permettra d'abord de rappeler le vœu émis au nom de la *Société Parisienne*, le 31 Mars 1889; mais, pour plus de clarté, nous emprunterons quelques lignes préliminaires à la *Vie Posthume* (Mai 1889): « Les spirites de « la capitale qui, depuis bien des années, à l'occasion du jour anniversaire de la « mort d'Allan Kardec, se donnaient rendez-vous au Père-Lachaise, les uns « pour la date fixe du 31 Mars, les autres pour le dimanche le plus rapproché, « ont dû, cette année-ci, à une circonstance heureuse et fortuite — le 31 Mars « s'étant rencontré un dimanche — de voir leurs rangs se confondre et leurs « cœurs se rapprocher. Et ce qui ajoutait encore à la solennité, c'est l'approche « du Congrès du Centenaire dont, plus ou moins, tous les discours semblent « s'être inspirés. On peut en effet remarquer qu'un souffle nouveau, tout plein « d'heureux présages, les vivifie et les distingue singulièrement, comme note « d'ensemble, de ceux dont le souvenir nous reporte à quelques années en « arrière... » D'autre part, la *Vie Posthume* voulait bien reproduire en entier les paroles suivantes, ajoutant qu'elle se trouvait « en complète conformité de vue » avec la pensée qu'elles exprimaient; prononcées au nom de la *Société Parisienne* et adoptées par la *Vie Posthume*, il n'est pas hors de propos de les rappeler dans cette étude:

« Nous sommes nombreux à prendre la parole; je serai bref.

« Par un heureux concours de circonstansces, nous nous trouvons en effet tous réunis autour de ce monument, à quelque famille spirite que nous appartenions.

« Il y a quelque temps, la « Société Parisienne » au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler cette année, émettait le vœu que les principales sociétés spirites convinssent de s'entrevisiter à certaines époques périodiques, non

point dans le but de faire disparaître cette variété de points de vue qui est la vitalité même du spiritisme, mais pour établir des échanges d'idées en même temps que des rapprochements de personnes. Quelque chose d'analogue à ce vœu se trouve réalisé aujourd'hui pour un instant, et nous devons nous en féliciter, car il est un point sur lequel nous ne pouvons qu'être tous solidaires : en face des négateurs de la survivance et de la manifestation des survivants, nous sommes unanimes pour une affirmation catégorique, d'ordre expérimental et positif.

« Je crois même que nous sommes unanimes sur d'autres points encore ; mais celui que je viens d'énoncer est suffisamment essentiel déjà, pour qu'une attestation en masse apportée à son sujet constitue un des phénomènes sociologiques les plus marquants de notre époque. A la veille du mouvement international que l'Exposition prochaine va faire affluer à Paris, on peut en effet se demander si le moment n'est pas venu de provoquer un formidable témoignage auquel tous les spirites et « spiritualistes » de toutes les parties du monde pourraient prendre part, témoignage collectif dont la force de projection serait d'autant plus grande, que l'on aurait mieux, pour cette imposante manifestation, écarté tous les sujets de divergence. Ce serait peut-être là le meilleur mode d'action pour que le spiritisme fît enfin sa trouée.

« Est-ce à dire que les uns et les autres nous devions jeter un voile sur nos conceptions et nos tendances? Certes non. Ce serait là sacrifier cette variété touffue dont je parlais tout à l'heure, et qui est la plus belle preuve de vitalité du spiritisme. (Comment en effet mieux établir la réalité du fait spirite, qu'en le montrant étayé par le témoignage des penseurs les plus divers, indépendant par conséquent de toute idée préconçue?) Seulement, sur ce fond de variété, qui peut être entre nous l'objet des discussions les plus intéressantes, les plus passionnées même, il est possible de détacher, en un saisissant relief, la matière d'une commune et gigantesque affirmation.

« C'est là un *modus vivendi* dont la « Société Parisienne » a fait l'expérience, et qui, s'il était pratiqué sur une grande échelle par la généralité des spirites, pourrait donner d'importants résultats, car il sauvegarde à la fois la liberté de chacun et l'action de la collectivité.

« Je ne crois point qu'Allan Kardec, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, se plaindrait de notre travail, si, détachant de son œuvre une partie essentielle et incontestable, nous unissions tous nos efforts pour concourir au triomphe de ce point fondamental. Je sais bien qu'aux yeux de plusieurs, son plus grand mérite est d'avoir édifié sur cette base une doctrine qui offre sa réponse aux plus vives préoccupations de l'Humanité. Personnellement je suis loin d'être antipathique à une si belle ambition : J'y répugne si peu que j'applaudis à tout effort nouveau qui tend à apporter une réponse de plus en plus juste et irréprochable à ces légitimes préoccupations. Mais, à notre époque de libre

pensée, les doctrines — je parle des doctrines empreintes de rationalisme — sont comme les flots de la marée montante; elles viennent toutes du même fond de la réalité, mais en se surpassant les unes les autres à mesure qu'elles se succèdent; aucune d'elles ne représente le progrès absolu, et seul l'incessant enchaînement de leurs vagues peut être considéré comme l'image du progrès. En période de libre pensée, les doctrines sont dans un perpétuel état de mobilité et d'évolution, — tandis que le phénomène moteur dont elles procèdent offre un point de repère sur lequel peuvent se fixer les esprits les plus dissemblables. Or, en spiritisme, le phénomène initial qui soulève toutes ces poussées de perfectionnement philosophique, c'est la manifestation de ceux que l'on appelle les morts et qui viennent prouver à quel point ils sont des vivants.

« Oh! la belle conquête, si à nous tous, spirites de tous les peuples — et j'entends aussi ceux qui s'intitulent « spiritualistes » dans la même acception — nous pouvions imposer à l'attention du monde les faits si remarquables, si féconds, que nous n'avons pas jugés indignes de notre étude! Le matérialisme néantiste n'a que trop fait ses preuves; il réclamait trop d'abnégation pour se maintenir à la hauteur où ses austères philosophes avaient entrepris de l'élever. Et voici que se détend l'effort surnaturel qu'il avait exigé de l'Humanité. Le matérialisme néantiste semble toucher à la faillite. Cela est si vrai que la perspective d'un retour à la tutelle sacerdotale n'inspire plus au peuple la même horreur, ou tout au moins la même défiance qu'autrefois. Des symptômes de réaction se manifestent contre les résultats du néantisme, qui, lorsqu'il n'est plus capable de surmener les hommes jusqu'à l'absolu désintéressement, retombe, au milieu de la lassitude générale, dans le désarroi des cousciences. C'est, hélas! le point où nous en sommes; et l'obscurantisme, qui guette avec impatience cette fatigue de la libre pensée, aurait toute raison de se réjouir et d'escompter une prochaine revanche, si quelque force n'était là, force encore méconnue et bien modeste, force conspuée, honnie, couverte de ridicule dans sa période de germe, et qui pourtant est appelée, dans sa période d'éclosion, à sauver l'esprit moderne de ses déviations et de ses défaillances. Cette force, vous l'avez nommée: c'est le Spiritisme. Tout en tenant compte des travaux précis du savant matérialiste, le spiritisme prendra par la main le chercheur de la matière, et sans cesser de le conduire par ses chemins familiers, ceux de l'expérimentation, il l'arrachera au néantisme en le guidant jusqu'au delà de la tombe; il prendra le positiviste, et, de fait en fait, de preuve en preuve, il l'amènera jusqu'au seuil d'une nouvelle vie, seuil au delà duquel il n'y a plus d'obstacles pour la conception de l'immortalité. Et ainsi la libre pensée pourra sortir encore une fois victorieuse de l'apparente impasse où elle se débat; et les hommes du passé en seront pour leur courte joie. Oui, grâce au spiritisme, que l'esprit moderne finira bien par reconnaître pour son meilleur auxiliaire, le peuple, fatigué de la perspective du néant, échappera au

danger d'une oscillation rétrograde, à une rechute atavique vers le vieux dogme et ses représentants.

« Grande et belle est cette tâche, et urgente si jamais. Voilà pourquoi il est important de rechercher le plus sûr terrain de propagande. A la « Société Parisienne », nous pensons que la meilleure méthode est de commencer par mettre en relief un élément fondamental accepté de tous les spirites, et d'en faire l'objet d'une collective et unanime affirmation qui pèse de toute sa masse imposante sur l'opinion publique. Et, puisque nous sommes venus ici de tous les points du spiritisme, j'ai cru bien faire en donnant connaissance de cette manière de voir.

« Je ne crois point m'écarter du reste de l'objet de cette réunion. La meilleure façon d'honorer Allan Kardec n'est-elle pas d'accomplir quelque travail à l'occasion de sa mémoire, et de poursuivre le triomphe de ce rattachement des vivants et des morts, auquel il a consacré sa vie? Profiter de cette circonstance unique, qui nous rassemble tous, pour échanger fraternellement nos idées, n'est-ce pas faire un bon travail, et utiliser au plus grand honneur de ce vaillant pionnier les quelques instants qui nous réunissent autour de son dolmen?

« Mais je ne dois pas oublier que j'ai promis d'être bref. Beaucoup d'avis et peu de paroles de la part de chacun, c'est le mieux pour une réunion comme celle-ci. Et, si quelque personne étrangère au spiritisme se trouve parmi nous, elle pourra constater que nous avons peut-être autant d'avis que de têtes sur certaines questions secondaires, que nous divergeons même parfois sur des questions importantes; mais elle pourra attester qu'il est un point fondamental que nous sommes tous unanimes à affirmer énergiquement: la survivance de l'individualité et la communication des prétendus morts avec les vivants.

« Je termine en émettant le vœu qu'il soit fait appel aux spirites et « spiritualistes » de toutes les nations, pour venir, sous le plein soleil de la libre pensée, poser avec nous cette première pierre d'un monde nouveau.

« J.-C. C. »

(A regret, nous sommes obligés par l'abondance des matières de scinder ici ce troisième article et d'en remettre la suite au numéro prochain).

CORRESPONDANCE

(Adhésions)

Au sujet des deux précédents numéros de l'*Humanité Intégrale,* nous avons reçu de chaleureux témoignages d'encouragement et d'adhésion, notam-

ment les lettres signées Selim Seguin, Edmond Potonié-Pierre, Libercia Luxamor. Nous en sommes profondément touchés; malheureusement, vu l'abondance des matières, et, d'autre part aussi, en raison de certains termes d'appréciation excessifs, et, comme tels, difficiles à publier, nous ne pouvons en reproduire que des fragments, émondés parfois, et encore allégés de quelques épithètes.

De la lettre de M. Selim Seguin, nous détacherons ces passages:

« Permettez-moi de m'entretenir quelques instants avec vous en vous faisant part de mes impressions à la lecture des deux derniers numéros de l'*Humanité Intégrale*.

« Les deux figures que vous avez tracées, — la première (Du vieux monde au monde nouveau), et la seconde représentant les diverses zones que nous devons successivement traverser dans nos transmigrations — constituent un aperçu aussi ingénieux qu'intéressant.

« Vous posez, d'un côté, la base de la méthode nouvelle qui doit négliger, comme branche morte, ce qui a trait à la courbe descendante, pour ne s'occuper que de la courbe ascendante, représentant la marche des idées et s'élevant de plus en plus vers l'infini.

« Et la seconde figure apparaît comme une conception symétriquement appropriée aux données que vous avez puisées aux sources de vos observations et sur lesquelles vous étayez le nouvel Immortalisme à base positive.

« Je ne saurais vous dire tout l'attrait que m'a procuré cette étude... »

Plus loin, relativement à la conception que nous avons essayé de faire entrevoir sous la désignation de *Syn'théon'*:

« ... Et donnons-lui alors ce nom si ingénieusement trouvé..., ce nom que j'adopte de tout cœur: « Syn'théon' », qui est bien la véritable expression indicative de la plus grande ascension des esprits en harmonie de solidarité, de liberté, d'amour et de progrès infinis, au sein d'une unité collective, — en conservant néanmoins l'individualité.

« Ce concept... aura certainement une immense portée philosophique, dont le résultat sera de faire table rase aussi bien du Zeus du paganisme que du Dieu mi-judaïque et mi-chrétien.

« Et par suite, la pensée humaine, jusqu'ici étouffée sous l'éteignoir des vieux dogmes qui s'écroulent chaque jour, s'élèvera progressivement, sous la poussée de la science nouvelle, dans un essor de plus en plus radieux...

« Selim Seguin.

« Saint-Palais-sur-Mer, le 11 Mars 1901. »

Notre ami Edmond Potonié-Pierre, le vieux lutteur et initiateur du mouve-

ment pacifique par la justice *(Si vis pacem, para justitiam)*, le digne complémentaire de cette admirable Eugénie Potonié-Pierre (dont la devise, maintenue par lui, fut et est toujours: *Suaviter et fortiter)*, nous apporte de son côté un appui particulièrement précieux. Mais, pour les raisons dites, nous ne détacherons de sa lettre d'adhésion que quelques phrases:

« Les deux derniers numéros de l'*Humanité Intégrale* m'ont fait un bien grand plaisir; car, cher ami, nous sommes tout à fait dans les mêmes eaux.

« A la bonne heure, votre théorie est large, complète, satisfaisante, ... et c'est en effet une voie nouvelle que vous ouvrez. Votre parabole, c'est parfait.

« Je parle plus haut d'un grand plaisir; c'est plus et mieux que cela, c'est un grand bien que me fait l'*Humanité Intégrale*...

« Dans ma dernière lettre, je vous disais les moments de doute qui me font souffrir. Il semblerait qu'Eugénie tient à me convaincre tout à fait; le fait suivant semble avoir ce but, car Mme Van Kol ne nous connaissait pas personnellement, et c'est la première fois que je reçois une lettre d'elle...

« Mlle Angèle Hulin ... pense comme moi relativement à votre revue. (Mlle Angèle Hulin est la fille adoptive du couple Potonié-Pierre).

« Nous trouvons que les vues larges, tolérantes, exemptes de mysticisme, que vous présentez dans votre travail, pourront, nous semble-t-il, gagner bien des adeptes parmi les gens sérieux, matérialistes ou autres, qui ne se butent pas à une idée, mais cherchent la vérité...

« EDMOND POTONIÉ-PIERRE.

« Fontenay-sous-Bois, le 21 Mars 1901. »

D'une lettre du 28 Mars, ces deux passages encore:

« Comme je vous l'ai dit ou plutôt écrit, ni personnellement ni par correspondance, Eugénie et moi n'avons jamais eu de rapports avec Mme Van Kol; elle nous a seulement longtemps envoyé son journal et a même traduit ou fait traduire un de mes *Petits Plaidoyers* : « *Un révolté*. »...

« ... Quant à ma modeste appréciation, vous savez, cher ami, une fois pour toutes, que vous pouvez faire tout ce que vous voulez de ce que je vous écris... »

Nous ne pensons pas être indiscrets non plus en reproduisant la lettre de Mme Van Kol (et en en faisant l'objet d'une courte digression qui intéressera, croyons-nous, les lecteurs de l'*Humanité Intégrale)*:

« MONSIEUR,

« L'autre jour, en correspondant avec mes amis d'outre-tombe, voici que se présente une française qui me fait écrire :

« Je suis Eugénie Potonié-Pierre. Mon pauvre mari souffre de ne plus « m'avoir, et je ne sais comment me faire connaître à lui. Voulez-vous lui « écrire que je vis et que je suis toujours auprès de lui et que je l'aime toujours « autant que sur la terre, et qu'il doit rester debout. » Puis elle me priait de vous faire parvenir ce message vers le 8 Mars, et en me remerciant elle prit congé.

« Fidèle à ma promesse je vous écris, et j'espère que ce message vous soit une consolation.

« Salutations sincères,

« MAD. NELLIE VAN KOL.

« Princenhage, le 7 Mars 1901. »

On peut rapprocher de ce document la manifestation du 5 Juillet 1898 :

« ... Ah ! je ne suis pas morte ! Je ne suis pas morte ! Entends-tu ! Je ne suis pas morte ! Et je t'aime toujours ! Toujours ! »

Et aux notations de la même séance nous emprunterons encore ce fragment:

« Cette femme, qui a laissé une trace si brillante, est partie du monde terrien, avide d'espace, avide de connaissances nouvelles; et dans cette avidité de grandir, de parcourir l'univers, nous l'eussions perdue, *si elle n'eût été retenue* par l'immense amour du bien-aimé qu'elle laissa et par le dévouement — qui restera éternel — pour la terre, où elle fut, dans sa dernière existence surtout, une admirable apôtre... »

(V. l'*Humanité Intégrale,* N° 5 de 1898).

D'une séance antérieure, qui eut lieu quelques jours après l'incinération, le 22 Juin, nous rappellerons enfin ces paroles :

« ... Elle n'est plus triste ; elle ne veut pas que tu pleures... Elle t'attend ; mais tu as encore à faire du travail pour elle ; elle ne veut pas que tu pleures...»

(V. l'*Humanité Intégrale,* N° 4 de 1898).

Le bref message reçu et communiqué par Mme Van Kol ne résume-t-il pas l'essence des manifestations que nous venons de citer ? Ne trouve-t-on pas de part et d'autre l'équivalent de ce quadruple cri bien caractéristique : « Je vis ! Je l'aime toujours autant ! Je suis toujours auprès de lui ! Il doit rester debout ! »

Si maintenant nous nous reportons plus haut à la lettre du 28 Mars, nous ajouterons que le premier alinéa cité se poursuivait ainsi :

« C'est vous dire que Mme Van Kol n'a jamais reçu l'*Humanité Intégrale,* du moins ni par moi ni par Eugénie. »

Cette observation peut contribuer à donner tout son relief au message imprévu et spontané obtenu récemment en Hollande par Mme Van Kol.

On nous excusera de nous être laissé aller à cette digression bien naturelle. Elle ne nous a pas fait oublier la lettre de Mme Libercia Luxamor, dont le pseudonyme littéraire suffirait à dire l'accord avec nos principes. Ici encore nous ne pouvons que détacher quelques lignes :

« J'ai trouvé dans les pages que contiennent les deux articles se rapportant à la question... beaucoup d'arguments que je pressentais...

« La bonne semence contenue dans « Spiritisme et Méthode » trouvera un jour le terrain propre à sa germination... »

Encore une fois, nous sommes profondément touchés de ces encouragements et de ces adhésions. Nous avons conscience de travailler pour une cause qui a déjà ses correspondances, à l'état de réalisation, dans les Harmonies de l'au-delà, et nous n'avons d'autre prétention ; mais il est bon et réconfortant de sentir sur la terre les premières pousses, rares encore et d'autant plus précieuses, d'un nouveau printemps qui deviendra pour les générations prochaines le Floréal d'amour et de liberté.

Nous sommes obligés, faute d'espace, d'ajourner la rubrique ordinaire Livres et Revues *au numéro prochain.*

Nous regrettons aussi de ne pouvoir qu'adresser un salut de cœur aux chers vétérans qui viennent de nous quitter en apparence, après avoir tenu une place si importante à la tête des pionniers et des apôtres qui ont consacré leur vie à la nouvelle science de l'immortalité : Alexandre Delanne, *décédé le 2 Mars ;* Jean Bouvéry, *décédé le 10 Mars ;* Pierre-Gaëtan Leymarie, *décédé le 10 Avril. Il nous aurait fallu de longues pages pour parler de chacun d'eux d'une manière digne de l'œuvre accomplie. Nous sommes obligés de nous borner en ce moment à leur adresser un souvenir et un hommage, avec nos sympathies à leurs familles ; mais nous prions nos amis de suppléer à ce qu'ils ne trouveront pas ici en lisant la* Revue scientifique et morale du Spiritisme *de Mars,* la Paix Universelle *(1er-15 Avril), et la* Revue spirite *de Mai.*

Du côté de la révolution humanitaire (proprement dite), nous apporterons aussi notre modeste contribution à cette vaillante apôtre, toute de dévouement, qui s'appela Paule Mink, *décédée le 28 Avril, et que tant de pensées accompagnèrent.*

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ, rue du Temple, 27 et 29.

L'Humanité Intégrale

Abonnement (10 numéros) : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900-1901 SOMMAIRE N° 7



LETTRES OUVERTES TESTAMENTAIRES

I.

*A J.-Camille Chaigneau, directeur de l'*Humanité Intégrale.

. . . .
A des voyageurs las, à des errants sans nombre,
Elle montrait du doigt une route dans l'ombre,
Et semblait dire : On peut se tromper de chemin.
Son regard faisait grâce à tout le genre humain ;
Elle était radieuse et douce ; et, derrière elle,
Des monstres attendris venaient, baisant son aile,
Des lions graciés, des tigres repentants,
Nemrod sauvé, Néron en pleurs ; et par instants
A force d'être bonne elle paraissait folle.
Et, tombant à genoux, sans dire une parole,
Je l'adorai, croyant deviner qui c'était.
Mais elle, — devant l'ange en vain l'homme se tait, —
Vit ma pensée, et dit : Faut-il qu'on t'avertisse ?
Tu me crois la pitié ; fils, je suis la *justice*.

VICTOR HUGO.

CHER AMI,

Il faudra bientôt que je songe tout doucement à faire mes paquets pour le grand voyage... Dame, les jours filent, filent avec une rapidité surprenante, rapidité qui devient de plus en plus grande au fur et à mesure que l'on approche davantage du *but*.

J'ai songé que je pourrais, avant de partir, adresser des lettres testamentaires à différents amis avec lesquels j'ai cheminé dans la vie vers ce desideratum : *La paix par la justice,* la paix qu'exprime cet axiome de la *vraie civilisation :* LE RESPECT DE LA VIE HUMAINE !

Quand, comme moi, on a griffonné sa pensée depuis plus de 50 ans dans des milliers de journaux, de revues, d'almanachs, de feuilles volantes en

diverses langues (1), on se demande : « Que restera-t-il de toutes ces publications qu'emporte le temps sur ses ailes rapides ? »

Souvent on a souffert de voir telle ou telle pensée travestie par ceux-là mêmes qui l'adoptaient.

Qu'importe !... pas de découragement, comme le juif errant, n'entendons-nous pas l'éternel : « marche... ». Jamais nous ne devons nous arrêter de gravir la spirale sans fin du progrès !



J'ai eu ces vingt dernières années une compagne.

Tous deux, la main dans la main, le cœur contre le cœur, l'âme de l'un plongée en l'âme de l'autre, nous avons continué la route si belle, si douce, si attrayante du travail et de la pensée... Hélas, elle est partie devant, elle est allée m'attendre dans l'au-delà, mais en me disant, en me répétant : « Marche, marche, ne t'arrête pas, nous continuerons à être deux en un, je suis avec toi, je n'ai que l'apparence de t'avoir quitté ! »

Cher ami, aujourd'hui, je n'ajouterai rien à cette lettre, voulant du reste être laconique dans ces missives que je vous adresserai de temps en temps.

De ces pages vous ne publierez naturellement que ce que vous voudrez et si l'envie vous en prend.

Considérez, je vous prie, la présente comme la préface du travail que je veux vous adresser.

A un autre jour, ma *seconde lettre ouverte* et en attendant, comme toujours, tout à vous.

EDMOND POTONIÉ-PIERRE.

P.-S. — Votre *Humanité Intégrale* a ouvert un champ plus vaste à mes investigations humanitaires;... dans le temps, j'ai cru qu'il fallait *d'abord* déblayer le terrain terrestre en se contentant de combattre les injustices, les monopoles, les spoliations, en prêchant la liberté et l'amour, en cherchant à faire la lumière... vous m'avez ouvert les yeux. J'ai compris que les questions terrestres et celles de l'au-delà ne faisaient qu'un et que l'on ne devait pas, que l'on ne pouvait pas les séparer.

N. D. L. R. — Nous remercions de tout cœur notre ami E. Potonié-Pierre de vouloir bien nous adresser quelques-unes de ses *lettres ouvertes*, dont la pensée nous sera toujours précieuse et réconfortante, mais qu'il intitule trop com-

(1) Grâce aussi aux reproductions obtenues par l'entremise de la Société des Gens de Lettres.

plaisamment : *Lettres testamentaires*. Malgré tout le plaisir qu'il pourrait avoir à rejoindre celle qui est partie la première, nous ne nous décidons pas encore à lui dire au revoir, et nous espérons bien, du moins, qu'il prendra largement son temps pour léguer, à tous ceux qui l'aiment, ses richesses d'esprit et de cœur, aussi belles qu'inépuisables.

SPIRITISME ET MÉTHODE

TROISIÈME ARTICLE

(Suite)

Reprenons ce troisième article au point où nous avons dû l'interrompre, après avoir rappelé quelques paroles, prononcées le 31 Mars 1889, au nom de la « Société Parisienne des Etudes spirites ».

Quelques jours après le 31 Mars, eut lieu la première réunion préparatoire en vue du Congrès. Cinquante-deux délégués se trouvaient présents, appartenant aux écoles les plus diverses ; à l'unanimité, il fut convenu que le Congrès concentrerait son action collective sur deux affirmations fondamentales :

Survivance du moi conscient ;

Rapports entre les vivants et les morts.

L'accord des différentes écoles sur des bases primordiales résultant du *fait* (seules bases incontestées pour les unes comme pour les autres) était le produit logique d'un effort vers l'entente et le témoignage d'une bonne méthode appliquée à ce but. Toutefois, il ne faudrait pas croire qu'il fut obtenu d'emblée, sans l'application spéciale de quelques bons ouvriers, qui firent office de trait-d'union. Au premier rang de ceux-ci, et tout-à-fait en avant, il faut rappeler un de nos frères les plus énergiques et les plus dévoués, Jean Bouvéry, qui vient dernièrement de succomber à la peine, après toute une existence consacrée à la cause du Spiritisme et de l'Humanité, pour laquelle « il a sacrifié ses intérêts et sa santé », comme l'a si justement dit notre ami Auzanneau.

Dès le mois de Mai 1888, Jean Bouvéry avait prononcé les paroles suivantes :

« Que les hommes qui sont à la tête du spiritisme, soit comme chefs de groupes ou gérants de la presse spirite, quelle que soit d'ailleurs l'école à laquelle ils appartiennent, quelle que soit leur nationalité, se réunissent afin de préparer un *modus vivendi* pour le centenaire de 89 ; qu'ils choisissent un certain nombre de membres les plus compétents pour s'entendre sur les moyens

de fêter ce grand anniversaire, car nous avons bien le droit, nous spirites, d'élever notre voix reconnaissante en faveur des admirables pionniers qui nous ont affranchis de corps et d'âme, qui ont proclamé les « Droits de l'Homme », de ceux dont la devise, qui est la nôtre, était: Liberté, Egalité, Fraternité... Il nous appartient, autant qu'à qui que ce soit, de glorifier ces héroïques lutteurs, qui nous ont conquis le droit de penser librement. — Sur quoi reposera le *modus vivendi* dont nous parlons?... Mais sur les faits au sujet desquels nous sommes tous d'accord : l'existence de l'âme, sa survivance au corps, la possibilité et la réalité des communications entre les vivants et ceux qu'on appelle les morts. Que sur tout autre point chacun garde sa pleine et entière liberté d'appréciation. »

Et Bouvéry se prodigua en démarches infatigables, jusqu'à ce que le résultat fût obtenu, jusqu'à ce que l'accord fût réalisé.

En janvier 1889, le même point de vue fut soutenu par M. Leymarie (1) dans la *Revue Spirite*, au cours d'un appel large et chaleureux, où il était dit particulièrement: Que, en France et à Paris, s'il devait y avoir un Congrès spirite en 1889, ce ne pouvait être qu'avec le concours de tous les partisans de l'immortalité qui croyaient aux rapports entre les vivants et les morts à l'aide des médiums; — que, en vue de ce Congrès, nous devions retenir les questions qui nous unissaient en écartant, jusqu'à plus ample examen, toutes celles qui nous divisaient.

Finalement, dans la séance préparatoire du 8 Août, il fut décidé par la Commission exécutive que dans les séances publiques il ne serait traité que des deux points admis à l'unanimité comme bases du Congrès. D'autre part, les travaux des sections permettraient de toucher aux sujets les plus importants, se rattachant aux études spéciales des congressistes, en laissant à chacun sa liberté d'appréciation. Dans la séance préparatoire du 1er Septembre, la Commission adopta un règlement, aux termes duquel il était convenu entre les délégués que le respect des opinions de chaque école devait être une règle absolue.

On voit donc que le point de vue auquel se rallièrent les organisateurs du Congrès ressemblait beaucoup à celui d'après lequel la Société Parisienne avait établi ses propres bases, de par son évolution. Et c'était là d'ailleurs, répétons-

(1) Ce passage était déjà composé lorsque nous vint la triste nouvelle que M. Leymarie venait de succomber lui aussi, terrassé par une douloureuse maladie, après avoir rempli un rôle si important dans le spiritisme, après une longue existence de lutte et de travail, consacrée en même temps à la cause de l'immortalité et à toutes les nobles causes. (Voir dans la *Revue Spirite* de Mai le compte-rendu des obsèques au Columbarium du Père-Lachaise, et particulièrement les paroles prononcées par le représentant de l'*Humanité Intégrale*, comme ancien secrétaire de la *Société scientifique d'Etudes psychologiques*).

le, un résultat logique de l'effort vers une entente commune. La même cause avait produit le même effet.

Toutefois, cette manière de voir ne fut pas comprise par l'unanimité des congressistes; et dans un fait de méthode qui n'était qu'une large ouverture de liberté quelques-uns ne voulurent considérer qu'un amoindrissement du spiritisme. Au cours d'une séance de sections réunies, les écoles indépendantes furent quelque peu prises à partie par un éminent orateur, et accusées de dépouiller le spiritisme de tout ce qui fait sa grandeur et sa vitalité. Si bien que le délégué de la « Société Parisienne » se trouva dans l'obligation de répliquer, en des termes dont nous rappellerons les points principaux :

« Comme délégué de la Société Parisienne des Etudes spirites, je n'avais pas l'intention de prendre la parole.

« Il nous suffisait que le programme adopté par les délégués qui ont nommé la Commission exécutive fût à peu près le même que celui de la Société Parisienne — pour que nous nous sentions représentés *ipso facto*, par la mise en œuvre sur une grande échelle de ce que nous faisons en petit dans notre société.

« La Société Parisienne des Etudes spirites a en effet pour base la base même du Congrès en ce qui concerne son action collective :

« Preuves positives de la survivance ;

« Communication entre les vivants et les morts ;

« Donc, je n'aurais pas demandé la parole à titre de délégué de cette Société, si les spirites indépendants n'avaient été quelque peu pris à partie hier dans le très éloquent et d'ailleurs très courtois discours de M. Léon Denis.

« Certes, je ne veux pas trop insister; ce serait prendre un temps précieux. Mais je suis pourtant bien obligé, au nom de ceux que je représente, de maintenir la légitimité de la méthode que nous pratiquons.— Car, remarquez-le bien, c'est surtout une question de méthode.

« Votre méthode doctrinaire, en effet, pourra convaincre des hommes qui éprouvent le besoin de changer de religion; mais elle ne saurait être celle des natures positives qui ne veulent point faire un second pas sans avoir assuré le premier...

« Notre méthode prouvera, je crois, sa légitimité, si elle amène à la connaissance de la vie future des intelligences auxquelles la méthode doctrinaire n'était pas appropriée...

« Permettez-moi de dire que la majorité des spirites formés par voie de doctrine sont généralement impatients de faire assimiler cette doctrine tout entière au néophyte; on ne lui laisse pas le temps d'assimiler de lui-même et surtout de n'assimiler que ce qui lui convient...

« Et ainsi beaucoup, par esprit d'indépendance, s'éloignent du spiritisme ..

« Maintenant, vous êtes disposés à une certaine défaveur à notre égard. Vous croyez que ceux-ci ou ceux-là cherchent, par je ne sais quel orgueil, à tenter une école nouvelle. C'est vous méprendre grandement. Croyez bien que, si l'on cherche toujours, constamment, sans trêve, chacun dans sa petite sphère, à découvrir quelque élément nouveau, ce n'est pas pour constituer une école, mais pour apporter, si possible, quelque modeste pierre à l'édifice de la seule école que nous admettions, celle de tous les travailleurs humanitaires. Croyez bien que c'est un devoir de n'affirmer que ce qui nous est évident, et que ce serait une malhonnêteté, et non une humilité de bon aloi, que de nous associer à une assertion parce que la majorité la proclame et bien que notre conscience la réprouve.

« Nous sommes quelques-uns qui ne pouvons admettre, par exemple, que le chapitre 1er du *Livre des Esprits* corresponde entièrement à notre raison, ni que ce chapitre soit à sa place logique pour que l'œuvre soit scientifique. Et nous serions coupables de servitude si nous n'osions dire notre pensée à cet égard.

« Croyez-nous, laissez les convictions se former par développement graduel au grand air de la liberté. Ne nous faites pas un crime, si peu que ce soit, de notre franc parler. Car si vous recherchez, — et c'est évidemment votre but, — la réalisation de la fraternité et de la solidarité, croyez bien que cette réalisation n'est possible que dans l'atmosphère épanouissante et féconde de la liberté.

« Il aurait peut-être mieux valu que cette question ne fût pas agitée ici, car un Congrès, même en séance privée, est toujours quelque peu public; mais, puisque vous nous avez mis dans la nécessité de vous répondre, nous n'avons pu nous y soustraire.

« Voulez-vous me permettre encore deux mots sur un autre point du même discours.

« Vous dites que le spiritisme kardéciste n'est pas catholique, mais qu'il est chrétien. J'ai eu moi-même occasion de montrer à quelques-uns de mes amis qu'Allan Kardec a été conduit à lutter de plus en plus contre le catholicisme. Mais vous dites: Le spiritisme est chrétien. Je vous demanderai: Pourquoi?

« Remarquez. Je ne vous conteste pas le droit de faire du spiritisme chrétien. Mais pourquoi voulez-vous que tous les spirites soient chrétiens? Je ne veux pas entreprendre ici une discussion sur le fond du christianisme, ni contester la valeur historique d'une formule dont l'éclosion correspondait à une période de l'Humanité dans une de ses parties. Mais vous savez tous aussi bien que moi que, si le christianisme, par certains côtés, a pu être considéré ésotériquement par de grands philosophes, tels que M. Fauvety, comme le symbole du corps de l'Humanité, d'autre part il traîne avec lui un fond de

mosaïsme, un fond de paradis perdu, un fond d'opprobe de la chute, un fond d'ineffaçable esprit de soumission; il traîne avec lui la hantise d'une souillure originelle, — souillure originelle que je ne pourrais sentir en moi sans en faire remonter la cause et la responsabilité à une prétendue toute-puissance qui n'aurait pas craint de m'exposer, moi être infime et faible, à cette autre puissance: la tentation du mal; il traîne avec lui ce dogme que nous sommes tous couverts de souillure, et que nous ne pouvons — c'est formel — nous laver de cette souillure que dans le sang d'un crucifié. Arrachez au christianisme cette tunique de Nessus: ce ne sera plus le christianisme, ou il n'en restera qu'une idée complètement dépouillée de toute étiquette.

« Prenez cette grande figure: Jésus. Evoquez-la dans cette assemblée. Faites sa pensée s'épanouir dans le milieu moderne, avec toute sa puissance et son génie novateur. Si cela se pouvait, vous verriez resplendir, j'en suis sûr, quelque chose qui ressemblerait aussi peu au christianisme que la fleur dans son bain de soleil ressemble peu à la graine dans son lit de sombres engrais. Vous verriez, j'en suis sûr, Jésus lui-même vous crier: Je ne suis pas chrétien.

« Pour moi, je le déclare, j'aime et je vénère la personnalité de Jésus, qu'on a appelé le Christ, mais je ne me dis pas christianiste; j'aime et je vénère la personnalité de Çakya-Mouni, qu'on a appelé le Bouddha, mais je ne me dis pas bouddhiste; j'aime et je vénère la personnalité d'Allan Kardec, je reconnais que je lui dois beaucoup, je suis convaincu de la réincarnation dont il a si vaillamment soutenu la cause, mais pourtant je ne me dis pas kardéciste; non, je le déclare, je ne suis rien et je ne veux rien être de tout ce qui se termine en *iste* en commençant par le nom d'un homme.

« Je l'avoue, comme un esprit me le reprochait un jour dans certain cercle, je ne suis pas disciple; nous sommes plusieurs qui par nature ne sommes pas disciples; nous ne pouvons nous résoudre à être en tous points les sous-esprits d'un autre esprit, si grand qu'il soit; mais nous nous sentons bien plutôt comme les parties solidaires et convergentes d'un même tout, comme les composantes d'une grande harmonie où chacun apporte sa petite note, comme les membres indésunissables d'un même organisme; — nous sommes tous des constituantes *autonomes* — et d'autant plus fraternelles qu'elles se sentent plus libres — de l'Humanité tout entière d'abord, et aussi, et par-dessus tout, du grand Univers vivant...

« Laissez-moi donc vous dire en terminant, qu'au point de vue de plusieurs de vos frères il y a peut-être avantage — en dehors du rattachement historique — à travailler en s'affranchissant de la suggestion des formules. C'est en s'affranchissant, non pas de ses souvenirs provinciaux, mais du chauvinisme de ces souvenirs, que la France s'est unifiée en nation consciente au souffle de sa grande Révolution; c'est en s'affranchissant, non pas de ses souvenirs nationaux, mais de tous les chauvinismes guerriers, que la terre se transformera en

un seul peuple de frères. Et de même, nous deviendrons une seule et même Humanité pensante, non pas en nous affranchissant du souvenir de nos génies, mais en échappant à la suggestion de ce que je pourrais appeler les chauvinismes religieux ou doctrinaires.

« Allons donc de l'avant, et tous suivant la liberté que réclament nos aspirations. Marchons fraternellement, mais avec nos mouvements libres et notre franc parler. La discipline de l'avenir ne s'appelle plus la discipline, elle s'appelle la libre harmonie. On ne peut être véritablement fraternels qu'avec le cœur et l'esprit libres. Et voilà pourquoi, nous, les spirites indépendants, nous lutterons toujours pour la liberté, qui, loin d'enlever au spiritisme ce qu'il comporte de chaleureux et de sublime, est seule capable de nous soulever dans un inaltérable enthousiasme vers un idéal sans bornes de fraternité et de progrès. »

Nous avons un peu abrégé cette réplique en pratiquant quelques coupures, surtout dans la première partie, dont le sujet se confond avec celui de la présente étude (Spiritisme et Méthode). Quant à la deuxième partie, si, à part la conclusion, elle se rapporte moins directement au sujet que nous traitons ici, nous n'avons pas cru devoir la retrancher, car elle nous est aussi l'occasion de mieux élucider notre pensée. Dans l'une comme dans l'autre, pour détacher plus nettement ce qu'elles peuvent contenir de persistante actualité, nous avons supprimé certains passages qui ne correspondaient qu'à des particularités de circonstance.

Ce que nous en avons reproduit suffira, croyons-nous, pour constater que les manières de voir soutenues en cette occasion étaient loin de justifier les termes de « doctrine froide et sèche » par lesquels on essayait de caractériser l'œuvre des spirites indépendants, en les accusant de réduire le spiritisme à une notion sans vie et sans chaleur.

D'ailleurs, en ce qui nous concerne, les éclaircissements que nous avons tentés dans les deux précédents numéros de l'*Humanité Intégrale* nous semblent de nature à établir combien notre méthode ouvre sur l'infini des horizons d'autant plus radieux et ardents qu'elle est elle-même plus positive à sa base, et, par conséquent, *plus accessible à tous*. Nous n'avons, ni les uns ni les autres, à abaisser nos conceptions, à les mettre « aux pieds » de qui que ce soit (suivant un reproche qui fut fait); mais nous avons à mettre notre méthode à la portée, à l'accès de toutes les mentalités, pour que chacun puisse s'en servir à coordonner ce qu'il lui sera possible et normal d'édifier en fait de conception ascendante.

La méthode à base positive est largement ouverte à toutes les formes de l'idéal. Par cela même que les notions de base y sont inébranlables, les notions les plus hautes y sont, non point proscrites, mais libérées du dogma-

tisme, affranchies, d'autant plus puissantialisées qu'elles sont moins imposées. Les notions d'*harmonies progressives,* dont le *couple immortel* est le premier terme à partir du degré humain, et dont nous balbutions le terme le plus idéal, le plus universel, sous la désignation de *Syn'théon',* ces notions de plus en plus élevées, de plus en plus grandissantes, ne sont possibles, ne peuvent librement éclore que si l'on part d'une positivité rudimentaire, de la nudité réaliste du fait. Si, au contraire, vous posez en principe un absolu, vous risquez de fermer d'avance la voie à l'enseignement des faits.

Nous qui croyons, et pour cause, aux *harmonies progressives,* nous ne cherchons pas à en faire un principe d'*a-priori,* qui soit à poser comme base d'école; et, sans aller aussi loin, nous qui croyons, de par le fait, à l'*amour éternel de couple,* nous proclamons notre témoignage, et rien de plus. Notre base, au point de vue général, c'est ce qui est accessible à tout le monde; et nous savons parfaitement que la notion de l'*amour éternel de couple* ne s'acquiert que par l'expérience du cœur; nous savons donc, à plus forte raison, que la notion ultérieure des *harmonies progressives* ne peut s'acquérir qu'après la conquête de celle-ci, et que, par conséquent, nous ne devons violenter aucune conscience dans l'ascension vers les sublimités de *Syn'théon'.*

Mais nous savons aussi que l'absolu posé en principe, en assertion première et obligatoire, peut heurter la connaissance expérimentale et devenir un empêcheur de vérité. En partant d'une théodicée abstraite et autoritaire impliquant un Dieu extérieur au monde, en repoussant tout ce qui peut ressembler à du panthéisme, on est arrivé à constituer une doctrine spirite qui préconise certes l'union fraternelle, mais une sorte de fraternité d'obéissance, éternellement mineure, sous la tutelle sans fin du Père éternel. Et, lorsque la question de l'amour immortel de Couple s'est présentée devant cette doctrine, on a évincé catégoriquement l'affirmative (nous pourrions dire sous quelle influence prépondérante), et les raisons théoriques données par le haut personnage invisible dont l'avis a prévalu semblent bien refléter la crainte de faire un premier pas vers une sorte de panthéisme, exemple celle-ci: « Si l'un devait compléter « l'autre, il perdrait son individualité. » Et pourtant ce qu'on a repoussé ainsi, doctrinairement et arbitrairement, est un fait proclamé par d'innombrables témoignages.

Non, l'individualité ne se perd pas dans l'harmonisation impérissable de deux êtres; mais, tout en restant deux, ils constituent un nouvel être, de degré supérieur: le Couple. Ceci est tellement en accord avec nos aspirations les plus délicates et les plus puissantes que les doctrines initiatiques de tradition occidentale se sont incorporé cette vérité, tout en l'altérant, en la compliquant par la théorie de la chute et de la réintégration; ce qui était la maintenir en enfance, la stériliser. Mais il était bien évident que, remis en énergie par les potentialités du spiritisme, le germe ne resterait plus le germe, et que la conception rela-

tive non plus aux âmes *sœurs,* mais aux âmes *épouses* (conception éclatante de réalité dans la pleine vie de l'Humanité intégrale) tendrait enfin a développer toutes ses conséquences: les *Harmonies progressives,* dont le terme idéal est *Syn'théon'.* — Voilà sans doute pourquoi, au lieu de se récuser, le théiste dont l'avis a prévalu s'est instinctivement prononcé pour la négative sur une question d'amour immortel, qui lui était lettre morte : il fallait sauvegarder la suprématie inviolable de celui qui est l'Unique, et pour cela laisser la créature à l'état de grain de sable, quel que puisse être son progrès. Demander aux êtres une vague et uniforme charité mutuelle, un fragile accord d'enfants soumis, pour réjouir les yeux du Père, sous son éternelle discipline: tel semble avoir été le point de vue, plutôt que de laisser les êtres aspirer eux-mêmes à vivre l'état divin par les réalisations progressives et passionnelles de la solidarité, aspirer eux-mêmes à vivre la vie de la Conscience des consciences, du Tout grandissant, de Syn'théon'.

Ainsi, nous voyons par un exemple que l'absolu posé en principe peut devenir un obstacle à la vérité expérimentale. N'est-ce pas le meilleur argument contre la méthode qui procède ainsi? On nous excusera d'avoir mis en cause une opinion hospitalisée, et même adoptée comme point de doctrine, par Allan Kardec; nous avons dû le faire, sans malveillance, mais sans faiblesse. *Amicus Kardec, sed magis amica veritas.* Nous aurions manqué de réelle estime pour ce grand initiateur, si nous avions manqué de sincérité vis-à-vis de son œuvre.

Pour en revenir au Congrès de 1889 et aux paroles de réponse reproduites plus haut, nous ajouterons quelques mots. Lorsque nous disons que nous ne sommes pas disciples, il faut entendre ainsi que nous ne sommes pas les disciples exclusifs de telle doctrine ou de tel chef d'école, mais que nous sommes à la fois, dans ce qu'elles ont d'essentiel et de conciliable, les disciples de toutes les écoles novatrices capables de concordance en vue du progrès; il faut entendre, en outre, que dans cette harmonie des grands efforts nous apportons aussi la note fraternelle de notre autonomie, — car ce qu'il y a d'intéressant dans le progrès de l'univers, ce qui en fait quelque chose de vivant et non d'automatique, c'est la contribution de nouveauté apportée à tout instant par les éléments les plus infinitésimaux, lorsqu'ils arrivent à l'état conscient et qu'ils aspirent à participer, en l'agrandissant, à la Conscience universelle; c'est là tout le divin de la liberté, et c'est là tout le vivant de l'amour; et c'est la raison d'être, incessamment renouvelée, et toujours progressive, de l'harmonie.

J.-C. C.

RECHERCHES

SUR LA CAUSE FINALE DE LA RÉVOLUTION DE 1789

Etat d'âme de la démocratie

Jusqu'à présent, pour faire échec aux doctrines spiritualistes déistes, sur lesquelles repose toute la puissance de la contre-révolution, la démocratie n'a trouvé rien de mieux que de se murer dans un positivisme exclusivement matérialiste; où le spiritualisme, ne nous apparaissant que sous une forme abstraite, fait de la matière *une puissance unique dans sa souveraineté absolue !*

⁂

Ne cherchons pas d'autres causes à l'esprit de désaccord qui a pénétré, aussi bien dans l'ordre des sciences physiques et morales, que philosophiques, religieuses et sociales.

Sous toutes ses faces, la révolution se débat en vains efforts. Son impuissance s'affirme par la pauvreté de ses moyens; les bornes de son idéal; l'âpreté de son langage; son manque d'unité de vues; l'incohérence de ses idées; puis, finalement, par une progression croissante de sujets multiples de divisions.

Fort, en présence de l'insuffisance de nos doctrines démocratiques et philosophiques, le vieux monde théocratique reste sur ses positions, avec une assurance, dont l'arrogance dénote une confiance inébranlable dans le succès final!

⁂

Ni dieu, ni maître

Nous allons essayer de jeter un peu de clarté sur la *voie si obscure* de notre rénovation philosophique et religieuse, morale et sociale.

« Ni dieu, ni maître » nous représente, en deux mots, la finalité de la doctrine démocratique. Ce sont donc les plus impatients, les plus irréductibles, qui ont été les vrais clairvoyants.

Ils ont nettement aperçu le but, sans être encore parvenus à découvrir la bonne voie.

Ayons donc le courage et la franchise de reconnaître: que se sont les audacieux, les énergiques, qui seuls possèdent réellement *l'instinct de notre rénovation !*

⁂

Tout l'idéal de l'avenir de la révolution est renfermé dans l'idée géniale de

Blanqui; lequel a parlé en véritable *illuminé;* mais, malheureusement pour lui et ses coreligionnaires, *non en initié!*

De là, l'incohérence des idées révolutionnaires, incohérence qui devait finir par plonger tous les partis avancés dans un désaccord, dont un éclair de logique peut seul nous délivrer.

Cet éclair consiste, tout simplement, à ne pas mettre en *contradiction* les principes de notre démocratie, avec nos principes philosophiques et religieux. *Faute dans laquelle nos dirigeants sont tombés depuis 89!*

⁂

La cause finale de la révolution n'aurait-elle pas pour conséquence la solution du problème de la cause première?

De tous temps, l'on a compris que la recherche des causes premières, comme celle des causes finales, parviendra à faire entrevoir de plus vastes horizons.

Cette question a donc préoccupé et préoccupe plus que jamais l'homme épris de progrès et de vérité.

Il nous semble, par l'importance de ses conséquences philosophiques, morales, politiques et sociales, qu'une question préjudicielle domine la proposition des causes premières et des causes finales.

L'hypothèse d'une *seule cause initiale,* matérielle selon les uns, spirituelle selon les autres, admise par le vieux monde — et illogiquement acceptée, depuis 89, par les dirigeants de la révolution — n'aurait-elle pas pour conséquence *l'impuissance de notre rénovation philosophique, religieuse, politique et sociale?*

Charles Lemaire l'avait bien pressenti lorsqu'il a dit: « Que pour *démocratiser* le genre humain, il fallait commencer par *démonarchiser* l'univers! »

Autrement dit: repousser comme contraire à notre ère nouvelle toute *idée de cause unique* par son omnipotence absolue.

Conception incompatible avec l'esprit de la révolution.

Dans l'intérêt de notre société nouvelle, il serait temps que la logique de Ch. Lemaire envahît l'esprit de nos révolutionnaires.

Nous assisterions bien vite au triomphe des idées nouvelles, par l'écroulement du vieux monde théocratique et autocratique.

⁂

Depuis un siècle, la démocratie serait triomphante, si, à l'avènement de la révolution de 1789, plus convaincue de la souveraineté absolue des principes démocratiques, la Convention avait logiquement étendu ces principes essentiel-

lement moraux à l'ordre de la nature entière, au lieu de les restreindre au seul ordre politique et social.

Notre impuissance séculaire contre la réaction théocratique n'a tenu qu'à cette faute. De même que la force de résistance qu'offre le vieux monde autoritaire n'est due à qu'à la puissance de sa logique.

⁂

Il en est résulté que, profitant de notre illogisme, *la concentration cléricale se croit inattaquable sur ses principes fondamentaux;* aussi persiste-t-elle à faire échec à la révolution par tous les moyens naturels et même par ceux qu'elle qualifie de surnaturels. (Voir Lourdes, Paray-le-Monial, etc.).

Mieux que personne, elle sait que nous manquons *d'idéal divin;* c'est-à-dire *d'avenir vrai;* et que, *sans la persistance de notre Moi, conscient du bien et du mal, la nature serait immorale dans sa cause finale; et la vie universelle, absurde dans ses fins; coupable erreur due à notre ignorance.*

La réaction *ne redoutera la révolution* que du jour (peu éloigné), où, par la force des choses, la démocratie sera amenée à se soumettre *à l'évidence,* devant la réalité *matérielle de phénomènes irréfutables prouvant la vérité de la survivance,* — sans laquelle les principes de la démocratie n'auraient qu'une valeur illusoire.

Nous nous disons positivistes, et nous ne sommes en réalité que de *purs idéalistes !*

Nous travaillons perpétuellement pour le bonheur des générations à venir...

Nous admettons que la vraie grandeur sur cette terre est le *sacrifice de soi,* pour un avenir dont nous sommes *exclus...*

Et, cependant, nous ne vivons que d'espérance et d'avenir, quand nous sommes convaincus que la limite de notre existence rend illusoires nos aspirations les plus élevées, et réduit notre idéal (d'amour divin, de liberté, de progrès, de justice et d'égalité) *à une valeur relative par trop chimérique.*

⁂

Les dogmes nous enseignaient que nous devions sacrifier notre existence pour gagner le paradis; aujourd'hui nos positivistes sociologues *préfèrent se noyer dans l'humanité!...* En résumé, l'idéal des positivistes exige que l'individu soit éternellement destiné à *se sacrifier sur l'autel de la déesse société;* laquelle est, à son tour, continuellement appelée à servir *de pâture au dieu Moloch-humanité!*

Avouons que ces conceptions montrent le triste état d'âmes de notre époque.

Alors, comment se fait-il, qu'envers et contre tout, par une intuition secrète d'existences meilleures, nous n'avons *confiance que dans l'avenir ?*

C'est que, dans l'homme, il y a deux natures différentes qui se trouvent en antinomie. Il y a dualité d'influences opposées; puis finalement jugement.

Tout en faisant partie intégrante de ce monde terrestre où prédomine la matière, l'homme a conscience que la partie invisible et insaisissable de son être appartient à un monde où prédomine l'éther. L'homme serait en possession d'une bi-polarité terrestre et cosmique, qui le relierait aux deux univers : visible et invisible.

Cette reconnaissance de deux natures différentes, se complétant l'une par l'autre, sous les formes: *dynamique, magnétique et psychique,* représentant *les trois états ascendants* de la vie universelle, nous conduit à considérer l'homme comme un reflet, de plus en plus lumineux, de la synthèse universelle.

***

Imbus de l'esprit de la révolution, nous nous sentons fondés à substituer l'hypothèse d'une dualité de causes à celle d'une cause unique. Et cela, avec d'autant plus de raison, que la tendance de la société nouvelle *réprouve* tout ce qui peut rehausser le prestige de l'autorité absolue d'un seul ; dont les principes sont incompatibles avec l'esprit démocratique, et dont les attributs sont complètement déconsidérés par leurs obscurités mystiques; — tandis que *de l'idée de deux causes génératrices* jaillit une lumière tellement intense sur les causes de la double évolution physique et morale, que tous les dogmes mystérieux dont s'enveloppent les religions s'en évaporent.

Nier la dualité comme substratum de l'évolution progressive de la vie universelle, *c'est nier l'évidence.*

Dans tout, comme le démontrent les travaux des Reichenbach, Durville, Chazarain, de Rochas, etc., n'existe-t-il pas une polarité à l'état actif ou potentiel?

***

En donnant *une égale valeur* d'attributs aux deux causes génératrices de polarités différentes, que l'on a, de tous temps, distinguées sous les noms de matière et esprit; nous comprenons aussitôt que les principes de la démocratie sont bien réellement ceux sur lesquels repose l'ordre de la double nature physique et morale.

Les principes de 1789 ne seraient donc pas, ainsi que nos révolutionnaires l'ont compris, d'ordre *purement relatif à la vie sociale,* mais bien *absolus dans leur souveraineté finale !*

Renverser les rôles, en considérant les principes théocratiques et autocratiques comme relatifs ; et ceux de liberté et d'égalité comme absolus, résume, en deux mots, *l'idée de justice,* qui *est bien l'idéal divin de la révolution !*

***

Pour *déifier* le principe autoritaire, puis *moraliser* les principes arbitraires qui en découlent, nos ancêtres se sont appliqués à *frapper d'indignité* tout ce qui tendrait à faire *douter* de la nécessité d'une cause unique, *sans l'autorité omnipotente de laquelle* l'ordre physique et moral *ne saurait exister!*



De tous temps, les spiritualistes déistes ne se sont-ils pas efforcés de déconsidérer la matière comme *indigne* d'être accouplée avec l'esprit?

De leur côté, les matérialistes néantistes, glorificateurs quand même du pouvoir absolu d'un seul au détriment de tous, ont cru qu'en attribuant à la matière un pouvoir divin ils faisaient acte de révolutionnaires avisés!

Ils ne se sont pas encore aperçu, qu'en résumé, ils n'avaient fait que *changer le nom d'un dieu et maître!*

Ce qui nous prouve que tous nos révolutionnaires spiritualistes ou matérialistes, déistes ou athées, ont été, jusqu'à présent, *d'inconscients conservateurs des erreurs duvieux monde*

Spiritualisme-matérialiste

Nous devons en conclure : que l'esprit de la révolution, dont l'idéal tend à équilibrer, à justifier toutes les forces opposées, à harmoniser toutes les aspirations contraires, ne peut *se révéler au monde moderne que sous la forme d'un spiritualisme matérialiste ;* la seule compatible avec notre ère nouvelle!



C'est alors que l'on arrivera à comprendre tout le bénéfice que doit tirer la révolution, de se trouver, par la force des choses, amenée à reconnaître que : spiritualistes et matérialistes, néantistes et immortalistes, défendaient, chacun de leur côté, des phénomènes dont *l'apparence trompeuse* a été la cause de nos discordes irréductibles

D'où il émane : que la *seule ressource* qui reste au genre humain, pour *concilier* tous les tempéraments, toutes les tendances, toutes les aspirations ; pour *unifier cet idéal divin* (commun à tous les hommes) que nous nommons *l'espérance* (basée sur nos principes démocratiques : de liberté absolue, de progrès infini, de justice immanente, d'égalité intégrale) ; c'est de reconnaître : 1° que *tout évolue éternellement;* 2° que tout ce qui est en possession d'une double constitution physique et morale sous l'apparence d'un double corps visible et invisible *se transforme perpétuellement, sans qu'il puisse exister* de puissance capable *d'en anéantir l'évolution* progressive ; 3° que la prédominance *alternative* des deux natures est un *acte de réciprocité,* forme de la justice élémentaire.

Prédominance, dont les contrastes nous apparaissent *sous la modalité de deux univers:* l'un visible, saisissable, aérien; l'autre, invisible, insaisissable, aromal. D'où il résulte que la vie et la mort, le commencement et la fin, sont des phénomènes d'ordre apparent, sans réalité effective. Il y a simplement succession de transformations de modalités, dont le phénomène d'ordre supra-physique échappe à notre investigation trop matérielle.

Le règne de la démocratie

L'humanité accomplira *sa courbe ascendante,* si bien démontrée par l'éminent directeur de l'*Humanité Intégrale* (Voir n° 5, 1900-1901), dès que *l'unité sera faite* entre : matérialistes et spiritualistes, néantistes et immortalistes!

Nous serons enfin arrivés au terme de notre cycle révolutionnaire, pour entrer dans celui de la Fraternité.

Cycle révolutionnaire ouvert en 1789, et composé, d'une part : de violences atroces, de sacrifices émouvants, de luttes acharnées; puis, d'autre part : de recherches philosophiques et morales, religieuses et sociales, psychiques et transcendantales, remplies de dévouements sans profit immédiat.

Tous ont agi sous l'impulsion irrésistible d'un idéal lumineux de *réalités certaines,* que nous nommons: amour et fraternité, solidarité et réciprocité, justice et égalité; puis, progrès indéfini de par la loi souveraine: *la liberté!*

Cette réalisation dans les idées de nos révolutionnaires s'effectuera aussitôt que *l'hypothèse démocratique* d'une dualité de causes, se sera substituée dans l'esprit de nos dirigeants *à l'hypothèse autocratique* d'une cause unique!

C'est alors, seulement, que le monde moderne sera parvenu à renverser *l'obstacle,* qui violentait l'esprit de la doctrine démocratique, et entravait la marche de la révolution...

Il nous sera facile de comprendre:

Que lorsque Blanqui a prononcé cette parole prophétique : *ni dieu ni maître,* il a entrevu que la cause finale de la vie universelle était la poursuite *d'une harmonie indéfinie* entre tout ce qui est bien!

Et, comme tout ce qui est bien est une force essentielle à l'évolution de la vie universelle, c'est une force qui devient, par ce fait, indéfectible, immortelle.

Telle serait la forme objective de l'esprit divin qui ressort des principes de 89.



Les doctrines spiritualistes déistes, comme les doctrines matérialistes-néantistes, nous enseignent que finalement: sous une forme spirituelle ou matérielle, la force vitale *d'un seul,* considérée comme *cause première, prime le droit à la liberté pour tous, d'être et de devenir!*

Cette manière d'envisager la cause finale, de la double nature physique et morale, nous a conduits jusqu'à ce jour à reconnaître :

« Que tout ne serait que rêves et illusions dans l'idéal de l'avenir; espérances renouvelées et déceptions répétées dans le présent. »

Cet état d'âme de la société actuelle pourrait durer encore longtemps, si nos dirigeants, poussés par un esprit rigoureux de logique, ne finissaient pas par comprendre: que la seule voie qui s'offre à la démocratie pour *subjuguer* les principes théocratiques et autocratiques du vieux monde, est de considérer nos principes: de liberté et de progrès, de justice et d'égalité, comme *les seuls souverains,* parce qu'ils sont les *seuls moraux,* les seuls sur lesquels il est possible d'asseoir une doctrine démocratique : philosophique et religieuse, morale et sociale, exempte de toutes superstitions, de tous mysticismes, de tous préjugés et de tous partis pris.

Dans ces conditions, l'homme serait autorisé à se considérer comme *indéfectible* dans son âme; *immortel* dans son Moi progressif : dynamique, magnétique et psychique; dès qu'il y a : liberté absolue d'être; égalité pour tous de devenir; progrès indéfini, sous la médiation irréductible d'une loi divine, d'amour, de vérité et de justice?

STANISLAS DISMIER.

Saint-Maur, le 1er Juin 1901.

NOTES

La *Revue spiritualiste illustrée,* sous l'inspiration évidente de son très savant et courtois rédacteur en chef, F.-Ch. Barlet, veut bien s'intéresser tout particulièrement aux vues exposées dans l'*Humanité Intégrale.* « Il y a là, dit-elle, « un essai de synthèse et l'expansion d'une doctrine tout à fait originale et « digne d'attention... » Puis elle nous invite, dans une pensée de gracieuse hospitalité dont nous la remercions fraternellement, à résumer nos idées en quelques pages.

Nous nous rendrions volontiers à ce désir (qui contient au moins un encouragement à des efforts souvent incompris), si nous étions réellement en possession d'une doctrine complètement élaborée. Mais il est loin d'en être ainsi : nous sommes, avant tout, des chercheurs, des investigateurs, des explorateurs; nous tâchons d'apporter une contribution à la commune conquête, mais nous n'avons pas la prétention de formuler un concept capable de tout élucider, de tout résoudre.

Et d'abord, à qui exactement s'adresse l'invitation de notre confrère? La

méthode à laquelle nous nous rattachons (et qui fait en ce moment même l'objet d'une série d'articles dans notre publication) comporte plusieurs degrés, que chacun de ceux qui l'adoptent est libre de ne pas franchir. Nous pouvons nous en tenir à la preuve de la survivance et à la communication entre les incarnés et les désincarnés, c'est-à-dire au terrain commun qui fut celui de la *Société Parisienne des Etudes spirites*, de la *Pensée Libre*, de la *Pensée Nouvelle*, et plus tard celui de la *Revue Immortaliste*. Nous pouvons envisager encore les théories que nous avons reproduites d'après la *Vie Posthume*, et qui nous semblent fournir d'importants appoints d'élucidation quant à l'histoire naturelle des phases de notre existence dans le domaine évolutif, relativement vaste, qualifié par nous sous le nom d'Humanité intégrale. Nous pouvons nous attacher aussi aux considérations générales que nous avons émises sous ce dernier terme. Mais, si nous avons bien compris, il s'agit surtout, dans l'appel qui nous est fait, des notions présentées à l'état d'ébauche sous la désignation d'*Harmonies progressives*. Or, il faut le dire, plus nous avançons vers ce degré, plus nous voyons notre groupe se restreindre, du moins sur le plan terrien; et, si nous figurons peut-être un germe expérimental, nous ne saurions prétendre aux proportions d'une école.

D'ailleurs, une école suppose une doctrine toute faite et un enseignement. Quant à nous, nous sommes, plutôt qu'autre chose, des gens qui portent des témoignages et qui cherchent à en tirer des conséquences. Nous savons *par expérience* que l'amour est capable d'unir deux êtres conscients en une seule conscience (sans pourtant détruire leurs consciences respectives), et nous en portons témoignage. Nous savons *par expérience* que l'amour est plus fort que la mort et que toutes les apparentes séparations; nous savons *par expérience* que le couple vrai est un être immortel, aussi immortel que l'individu lui-même, et nous en portons témoignage. Nous le savons, parce qu'il nous a été possible de pénétrer à la fois les deux vies de l'Humanité: l'incarnée et l'éthérée. Mais la force de l'harmonie nous a conduits plus loin encore et nous a fait franchir un pas qui nous semble immense de par les horizons soudain découverts. Qu'on se reporte, par exemple, aux pages ayant pour titre: *Du souvenir à l'avenir*, dans notre numéro double 7-8 de 1899. Sous une forme légèrement voilée de poésie, et presque symbolique, elles n'en sont pas moins réalistes. Donc, si nous savons que deux êtres peuvent s'harmoniser en une même conscience, nous savons aussi que deux couples, parvenus à un degré d'harmonisation indéfectible, peuvent s'harmoniser en un nouvel être plus complexe, constituer une Harmonie nouvelle, d'un degré ultérieur. Nous le savons *par expérience*, et nous en portons témoignage.

Et cette conquête, issue de la puissance de l'harmonie, dans un effort d'humanité intégrale vers l'équilibre de ce que nous appelons improprement la vie et la mort, — cette conquête, gage de victoire de l'harmonie révélatrice sur

le sacrifice accepté (Voir « Du sacrifice à l'harmonie », dans le précédent numéro), elle survivra inévitablement aux circonstances spéciales d'élaboration d'où elle a jailli.

Et de cette expérience, nous induisons, pour nous-mêmes, une loi générale, qui nous paraît évidente, quitte à être vérifiée par d'autres expérimentateurs. Cette loi générale des *Harmonies progressives,* conforme d'ailleurs à nos aspirations vers le beau, en quî nous aimons voir la « splendeur du vrai », conforme aussi aux inspirations qui nous semblent venir des régions les plus évoluées, — nous la proclamons certes, nous l'affirmons avec assurance; mais rien de plus. C'est à chacun à se faire sa conviction expérimentale, d'où surgira sa conception intuitive. Nous ne cherchons pas à suggérer nos points de vue; nous attendons qu'ils deviennent évidents pour tous. Nous attendons aussi que la collaboration générale les complète progressivement (s'ils sont vrais, comme nous en sommes certains), et les développe à l'infini, dans une lumière de plus en plus limpide et de plus en plus universelle.

***

Une impression particulièrement intéressante est celle qu'on éprouve à remuer des papiers anciens, parfois complètement oubliés, et qui font l'effet de vieux amis qu'on retrouve; et d'intéressante cette impression devient réconfortante, lorsque l'on constate la concordance de tant de notations éparses, quelle que soit la diversité de leurs objets, quelle que soit aussi la dissemblance de leurs genèses. Il en est qui sont des impressions spéciales à notre propre destinée; d'autres sont comme l'écho éveillé en nous par les desiderata de l'ambiance sociale; d'autres encore paraissent des pensées venues d'ailleurs, et adoptées par notre esprit après l'avoir traversé; il en est aussi de mixtes qui semblent dues à une sorte de collaboration. Ce serait une étude psychologique fort curieuse que de classer chacune d'elles d'après le processus de son élaboration, autant que le réveil de la mémoire le permettrait. Les poésies, en particulier, comporteraient des catégories bien différenciées: des études d'après nature, d'une ordonnance très volontaire; des élans de lyrisme, empreints de subjectivité personnelle; des transports humanitaires (révoltes ou enthousiasmes), dans lesquels, en raison même de leur impersonnalité, il est logiquement probable qu'il y ait collaboration (étant donnée l'atmosphère de survie); enfin, sans tout énumérer, certaines poésies écrites sans un réel travail de conception et pour la production desquelles notre cerveau a servi plutôt d'organe de transmission que d'organe d'élaboration. Nous pensons que ces dernières seraient de nature à intéresser nos lecteurs, et nous nous proposons de leur en offrir quelques spécimens dans un prochain numéro. Pour aujourd'hui, qu'ils nous permettent de détacher d'une autre catégorie les vers qu'on va lire sous le titre : *Affranchissement.* Ils ont jailli d'un mouvement

d'indignation, à la suite d'un des plus révoltants exploits de la police des mœurs; mais le soulèvement de la pensée a dû attirer d'autres pensées, et nous sommes vraisemblablement dans la catégorie de la collaboration. Quoi qu'il en soit de ce point (qui n'intéresse que l'étude psychologique), et pour en revenir au début de la présente note, on retrouvera dans cette poésie, déjà bien ancienne et d'une genèse toute spéciale, le même objectif (la libération de la femme pour l'éclosion de l'amour, en vue de l'harmonie), que nous acclamions dernièrement dans une œuvre de maître, la même pensée rectrice que nos lecteurs veulent bien apprécier dans l'*Humanité Intégrale* et qui se résume plus particulièrement dans notre devise : Amour et Liberté.

AFFRANCHISSEMENT

Amour et Liberté !

C'est assez de douleur, de honte, d'esclavage,
Assez de nuit, assez d'oppression sauvage
Sur le front généreux de cette Humanité !
Non, ce n'est pas en vain qu'un vent de liberté
Aura depuis cent ans frissonné sur ce monde
Et secoué du fond de la torpeur immonde
Tous les germes d'opprobre incrustés par les temps !
La Révolution dans ses flancs palpitants
N'a pas en vain porté la semence nouvelle :
Chaque jour un effort imprévu se révèle,
Et de chaque douleur s'évade une clarté !...
— O siècle de victoire et de fraternité,
Malgré tes cauchemars de sombre défaillance,
Tu brûles dans ton sang des trésors de vaillance
Et l'Avenir superbe étincelle à ton front !
Dresse-toi libre et fier : tous les jougs tomberont
De ton cou révolté par le poids des tortures !
Arrache les liens des vieilles impostures,
Les carcans de l'esprit, la misère du corps,
Tout ce qui fait de l'ombre aux fraternels accords,
Tout ce qui tient le peuple enserré dans l'étreinte
De ces noirs conseillers — l'ignorance et la crainte,
Tout ce qui pèse au cœur des vaincus insoumis,
Tout ce qui fait de nous des troupeaux d'ennemis

Voués au minotaure infâme de la haine,
— Cependant que l'espoir de la saison prochaine
Sur le seuil de l'Avril entr'ouvre les bourgeons,
Et qu'au son des aciers de mort que nous forgeons
La fauvette s'éveille, innocente et ravie,
Pour s'enivrer d'azur et pour chanter la vie !



O vous qu'on a courbés plus bas que des roseaux,
Vous qui rampez, la voix pleine de chants d'oiseaux,
Vous qui portez envie à ces petits corps frêles
Qui montent librement dans la gloire des ailes
Et qui suivent leur âme aussi haut qu'elle va,
Vous que la tyrannie à sa chaîne riva,
Délivrez-vous ! L'essor est là qui vous réclame,
Pour que tout s'émancipe et ne fasse qu'une âme,
Pour que, dans les transports d'un gigantesque émoi,
L'Humanité soit UNE *et puisse dire :* MOI !



Délivrons-nous pour la concorde universelle !
Mais délivrons d'abord la divine étincelle,
Le pur joyau d'amour, germe de tout amour,
La grâce, la beauté, le regard plein de jour,
Le vivant idéal, le principe de flamme,
Délivrons le foyer de tout amour : la Femme !



Trop longtemps un dogme fatal
A courbé ton front sur la fange
Et sali d'un talon brutal
Ta longue chevelure d'ange
Radieuse de feu vital...
Trop longtemps l'orgueil de la force
A blasphémé la douce amorce
Du charme incarné dans tes yeux :
On t'a maudite en ta puissance,
O Femme, inépuisable essence
De triomphes mystérieux !

Mais, en dépit des jougs moroses,
Tous les poètes ont chanté,
Dans leurs franches apothéoses,
Les floraisons de ta beauté
Qui resplendit parmi les roses !
A travers ton regard vainqueur
Ils ont vu rayonner ton cœur
Et l'Infini sortir des voiles ;
Ils ont vu tout le ciel d'amour
Rien qu'en cherchant un peu de jour
Dans le fond de tes deux étoiles !

Puis ils t'ont vue, en la pâleur
De ta tendresse inassouvie,
Evoquer le fruit dans la fleur,
Et, par les secrets de la vie,
Faire un enfant d'une douleur...
Alors ils ont cru voir tes charmes
Se transfigurer dans ces larmes
Et gravir toutes les hauteurs...
Pénétrés de ta gloire amère,
Ils t'ont divinisée, ô Mère !
Dans tes martyres créateurs !

...Tant que l'on courbera vos têtes,
O femmes, sous l'impur affront,
Tant qu'il restera des poètes
Pour voir l'outrage à votre front,
Les poètes se lèveront !
Jusqu'au jour qui vous fera libres
Pour fondre dans les équilibres
Les cœurs adoucis des héros,
Jusqu'à l'heure de la victoire,
Portant la flamme expiatoire,
Ils en marqueront vos bourreaux !

⁂

C'est en vain que le soc d'acier fouille la terre,
En vain que le semeur jette la graine au vent ;
C'est en vain que le sage, en son travail austère,
Sous les feuillets poudreux cherche le ciel vivant :

Si le sol tourmenté ne tressaillait de joie
Sous les ardents rayons dont l'étreint le soleil,
La gloire des blés d'or, qui chaque été flamboie,
Dans l'éternel orgueil attendrait son éveil !

Et, si l'Humanité, divine en son essence,
Repousse de son cœur son feu le plus divin,
S'il lui plait d'étouffer la Femme et sa puissance,
Elle aura beau se tordre, — elle se cherche en vain !

C'est en vain qu'on veut faire un ciel avec ce monde,
S'il ne passe un rayon dans l'air de liberté,
Et si le pur foyer de tendresse féconde,
Si le soleil d'amour ne répand son été !..

Oh ! délivrez la Femme, avant toute secousse;
Car Elle tient la clé d'avenir en sa main,
La clé de l'âge d'or, la force ardente et douce
Qui fait une Harmonie avec un Peuple humain....

C'est Elle qui contient tout le soleil de joie :
Sourire, charme, ardeur, fusion, unité !
Et, pour que l'infini de l'Amour se déploie,
Laissez-la fièrement resplendir dans sa voie
Et porter à son front la fleur de Liberté !

J.-Camille CHAIGNEAU.

27 Mars 1882.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages reçus depuis le n° 5 : *Jeune Amour*, poésies, par Victor Billaud (Alphonse Lemerre, éditeur, 23-31, passage Choiseul). — *Pro Cyrnos*, poésies, par Mme Emma di Rienzi (Librairie de Peretti, Ajaccio).— *L'Histoire de l'Atlantide*, par W. Scott-Elliot (Publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare). — *Autour « des Indes à la Planète Mars »*, publication de la Société d'Etudes Psychiques de Genève (Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, et Georg et Cie, éditeurs à Bâle et Genève). — *La Halte Divine*, poésies, par E.-B. de Reyle (E. Molouan, éditeur, 46, rue Madame). — *Mon Evolution Spiritualiste*, par V. Horion, notaire (Imp. J. Pierre, 14, rue de l'Etuve, Liège). — *Lettre à M. Ahmed Riza, L. à M. Adolphe Alhaiza, L. à S. M. le roi Edouard VII, L. à M. Paul Déroulède, L. à S. E. le Président des E.-U., M. W. Mac-Kinley, L. à M. Edmond Thiaudière*, par Juan Enrique Lagarrigue (Santiago du Chili). —

Le Credo Philosophique d'un Franc-Maçon, par Jean Eriam (Edition du Groupe « Espérance », 1, rue Oberkampf).— *La Femme et la Liberté*, par Mme Lydie Martial. — *Rapport sur le Mouvement Naturien*, par Henri Zisly (14, rue Jean-Robert). — *Les Eléments de l'Harmonie Messianique*, par Albert Jounet (Saint-Raphaël, Var). — *Rapports de la Société d'Etudes Psychiques de Genève*, pour l'Exercice de 1900 (Genève).— *La Chrysalide*, poème, par François Broc (Imp. P. Candy, 15, rue des Abbesses). — Pour terminer, corrigeons un erratum relatif à l'un des ouvrages mentionnés dans le n° 5; il faut lire, en restituant les mots omis : *Poems*, par Mrs H. Hougton Chaapel, M. D., Palmetto, Florida (Rockford, Ill., W. P. Lamb, Book and Job Printer).

Parmi les nombreuses publications d'Edmond Potonié-Pierre, nous ne saurions trop rappeler son *Historique du Mouvement Pacifique* (chez l'auteur, à Fontenay-sous-Bois, Seine). Quelques lignes de la préface, signée Elie Ducommun, nous en rediront tout l'intérêt :

« Notre ami Edmond Potonié s'est trouvé, bien jeune encore, dans les rangs de la vaillante phalange qui reproduisit et précisa, vers le milieu de ce siècle, le programme des premiers pionniers de la cause pacifique. Son père, Denis Potonié, comptait au nombre des zélés propagateurs de cette idée, dans l'intimité de Victor Hugo, de Bastiat, de Joseph Garnier, et c'est avec une touchante expression de respect que le fils nous résume l'histoire de cette lutte pour le bien.

« Nous suivons avec lui les pénibles, mais glorieuses étapes de la formation successive des Sociétés de la Paix, créées, dans les vingt premières années du XIXe siècle par l'initiative des Noah Worcester, des Channing en Amérique, des Bowring, des Sellon en Europe; puis, nous initiant aux émotions que lui faisait éprouver l'intimité des pacifiques de 1844 à 1849, il fait passer devant nos yeux les traits de lumière qui, partant des premiers Congrès de la Paix, sillonnaient le ciel noir de cette époque.

« Viennent ensuite les réunions internationales pacifiques de Francfort-sur-Main, et d'ailleurs où notre ami commence à jouer un rôle actif et dont il nous retrace les principaux épisodes avec cette vision nette que donne le souvenir des choses vécues.

« La période dans laquelle se meuvent ses impressions individuelles est en général peu connue et mérite de l'être davantage. Il ne dépendra plus que de nous maintenant de nous pénétrer des enseignements de cette histoire d'hier pour fortifier notre foi d'aujourd'hui dans le succès final de notre cause. »

Nouveaux périodiques reçus: *Les Temps Meilleurs* (15, rue Rubens, Nantes). — *Novo Sunce* (Zagreb, Croatie). — *Wissenschaftliche Zeitschrift für Xenologie* (Hamburg), *L'Action Scolaire* (6, rue Laromiguière, Paris), *Le Courrier Stéphanois* (Saint-Etienne), *L'Innovation* (Saint-Pol, Pas-de-Calais), *L'Aigle de Nice* (au Puadon, Golfe Juan), *L'Argus des Revues* (14, rue Drouot, P.), *Les Alpes* (Gap), *Le Sauveur des Malades* (Ollioules, Var), *Mensageiro* (Manaos, Brésil), *Le Franc-Mutualiste*, 17, bd Rochechouart, P.), *La Voix des Communes* (Alfortville), *Le Fureteur* (72, cours de Vincennes, P.), *La Revue Cartophile* (7, rue Custine, P.), *Sodertelge Tidning* (Sodertelge), *Lichtstrahlen* (West Point).

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ, rue du Temple, 27 et 29.

L'Humanité Intégrale

Abonnement (10 numéros) : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900-1901 N° 8

CHRYSANTHÈMES ET MYOSOTIS

Dans le numéro précédent, nous écrivions (p. 163) : « Une impression particulièrement intéressante est celle qu'on éprouve à remuer des papiers anciens, qui font l'effet de vieux amis qu'on retrouve... » Et nous ajoutions : « Ce serait une étude psychologique fort curieuse que de classer chacune de ces pages d'après le processus de son élaboration, autant que le réveil de la mémoire le permettrait. Les poésies, en particulier, comporteraient des catégories bien différenciées : des études d'après nature, d'une ordonnance très volontaire ; des élans de lyrisme, empreints de subjectivité personnelle ; des transports humanitaires, dans lesquels, en raison même de leur impersonnalité, il est logiquement probable qu'il y ait collaboration ; enfin, pour abréger, certaines poésies écrites sans un réel travail de conception et pour la production desquelles notre cerveau a servi plutôt d'organe de transmission que d'organe d'élaboration. Nous pensons que ces dernières seraient de nature à intéresser nos lecteurs, et nous nous proposons de leur en offrir quelques spécimens dans un prochain numéro... »

Telle est la considération première qui a présidé à la composition du présent fascicule, dont on voudra bien excuser la substance toute spéciale. Mais une considération d'un autre ordre est venue bien naturellement se joindre à celle-ci, et la compléter en s'y harmonisant. Parmi les poésies où l'inspiration, l'intuition, l'impulsion d'une pensée étrangère (allant même parfois jusqu'à une dictée presque mécanique) semblèrent le mieux se caractériser, nous avons retrouvé avec une inaltérable prédilection celles qui se rapportent à notre constante expérience quant aux destinées du Couple immortel et aussi quant aux destinées entrevues des Harmonies d'outre-couple.

C'est donc en quelque sorte, avec l'apport de pensées amies et diverses, un nouveau supplément aux *Chrysanthèmes de Marie,* et à leur *Appendice* de 1883, que nous nous trouvons amenés à offrir ici, dans une double étude de phénomène psychologique et d'exploration vers les Harmonies grandissantes. N'est-il pas d'ailleurs bien naturel que les deux ordres de considérations dont nous venons de parler aient concouru à un tel résultat, alors que voici la saison des chrysanthèmes, et que ce fascicule va paraître aux environs du 29 octobre, anniversaire de la première manifestation de Marie aux Chrysanthèmes ?

***

Pour beaucoup de nos lecteurs, les lignes qui précèdent n'ont rien d'énigmatique. Mais il faut songer aussi aux autres, à ceux pour qui tout ce numéro serait incompréhensible sans quelque préalable explication. Alors, toujours parler de soi dans ce qu'on a de plus intime? Toujours se remettre soi-même sur la table d'expérience, pour une sorte d'auto-vivisection? J'avoue que j'aurais reculé devant le recommencement d'une pareille nécessité, s'il n'était survenu une bonne fortune qui m'en dispense, tout en m'apportant un encouragement précieux.

Tout le monde connaît l'exquis poète Auguste Dorchain. Pour moi, son nom me reporte à bien des années en arrière, alors qu'il me fut donné de le rencontrer vers l'époque de ses débuts. Or, il y a quelques mois, j'eus le grand plaisir de le revoir, à la suite d'une conférence de la Bodinière, où Lucien Le Foyer, avec son beau talent fraternel, avait remarquablement mis en lumière toute l'œuvre de Dorchain: méditative ou dramatique. Les succès du poète n'avaient point changé sa nature; je le retrouvai aussi simple, aussi cordial, et j'emportai avec joie la chaleureuse impression de sa poignée de main... Mais quelle ne fut pas ma surprise, vers la fin de juillet, de recevoir une coupure du *Courrier de la Presse,* laquelle n'était autre qu'un long article d'Auguste Dorchain, où il me prouvait toute la précision et toute la sympathie de son souvenir.

C'est cet article, paru dans les *Annales politiques et littéraires* du 28 juillet, qui va être ma providence en l'occasion actuelle; car je vais me permettre de lui demander, pour nos lecteurs non informés, les explications que je préfère n'être pas obligé de formuler moi-même une fois de plus. Je n'emprunterai d'ailleurs que les passages essentiels. Je crois, par exemple, devoir omettre quelques appréciations dont je me sens très honoré, mais qui ne sont pas directement utiles au but que je poursuis dans cette citation. Et, d'un autre côté, je passerai également des lignes fort intéressantes qui pourraient m'entraîner dans une amicale discussion. Ceci déclaré loyalement, Auguste Dorchain, avec sa grande générosité, m'excusera d'avoir taillé dans son article la substance qui m'était nécessaire et qui vient tout à point me rendre un service si opportun. Je lui adresse du fond du cœur mon plus vif remerciement, et je lui laisse la parole.

J.-C. C.

***

. . . .

« Notre connaissance se fit au Quartier Latin. J'étais alors étudiant en droit, — « et principalement en vers », comme ne manquait jamais d'ajouter, sur l'adresse des lettres qu'il m'écrivait, un vieux magistrat de mes amis, fort enclin aux calembours; — et je prenais pension chez le fameux père Sallé, que

nous nous plaisions à qualifier, lorsque nous lui commandions le bifteck aux pommes, de « triple empoisonneur » et de « tavernier du diable », avec l'accent de la *Tour de Nesle*, mais qui n'en était pas moins, depuis un quart de siècle, le plus accommodant, le plus jovial, le plus honnête nourrisseur des quatre Facultés et des neuf Muses....

« Au milieu des convives bruyants de notre gargote, il m'avait frappé tout de suite... J'appris qu'il avait étudié la médecine et qu'il était poète. Le père Sallé, à qui ses pensionnaires ne manquaient jamais d'offrir leurs livres ou leurs thèses, m'avait même confié, de lui, un petit volume de vers... Le bruit courait, enfin, qu'il se livrait aux pratiques spirites et qu'il avait chez lui une certaine image de jeune femme à laquelle il vouait un véritable culte... Tout cela, comme on pense, m'intriguait fort et, la sympathie aidant, de part et d'autre, nous finîmes par lier conversation, ne devisant jamais, du reste, que de notre art.

« Il ne m'eût jamais ouvert, peut-être, le jardin secret de son cœur, si je ne m'étais décidé à mon tour à publier un recueil de poésie. Le jour où ce recueil parut, Mounet-Sully me fit l'amitié de le lire et de le commenter en public, à la Salle des Conférences du boulevard des Capucines, cette ancêtre de la Bodinière. Camille Chaigneau était parmi les auditeurs. A la sortie, il aborda Mounet-Sully et lui rappela qu'ils s'étaient rencontrés naguère autour d'une table tournante, chez Mme Ugalde...

« Puis, Chaigneau tira de sa poche un gros livre qu'il voulut bien m'offrir en souvenir de cette soirée, un ouvrage récemment édité chez Dentu, et dont le titre, excitant de plus en plus ma curiosité, me promettait du moins de la satisfaire, car cela était intitulé : les *Chrysanthèmes de Marie*.

« Je ne crois pas que ce livre, qui contient à la fois une confession très ingénue et très touchante, un poème très passionné et une synthèse philosophique très hardie, ait causé beaucoup d'émotion dans le monde, en dehors du petit cercle des spirites, encore qu'il s'y rencontre des pages du plus haut mérite littéraire ; mais j'estime que, sur les questions qui forment à présent les extrêmes frontières de la connaissance, nul document ne peut et ne doit être consulté avec plus de fruit par les savants et les psychologues... Je n'en retiendrai, ici, que ce qui touche à la vie intérieure, à la vie sentimentale du poète, à l'histoire qu'il ne nous a révélée, faisant violence à sa plus sincère pudeur, que parce qu'il y a cru voir une source de consolation et de lumière pour la multitude de ses frères en la souffrante et tâtonnante humanité.

« Un soir de 1876, Camille Chaigneau... se trouvait chez une grande artiste, — Mme Ugalde, sans doute, — où la présence d'une jeune femme-médium donnait lieu à des manifestations extraordinaires. Le médium s'endormit, « son esprit se dégagea par une sorte de dédoublement, et bientôt une autre

personnalité se manifesta, incarnée dans ses organes ». C'est alors que se tournant vers notre ami, elle lui dit à peu près ces paroles : « Toi dont l'esprit est « triste, mais dont le cœur est tendre... je vois devant toi, sur cette page « blanche, que l'homme appelle l'avenir et qu'il écrit souvent avec le passé, je « vois, sur cette page, un nom de femme. Cette femme, dont l'âme tient à la « tienne par des liens de passé et d'avenir, tu vas la rencontrer. Cherche bien, « plonge bien ton regard dans le sien, car la beauté terrestre n'est pas son « partage... »

« L'impression de ces paroles fut profonde sur le poète, mais il se méprit sur la véritable signification des dernières, et, pendant deux ans, il chercha, sous les visages dépourvus de ce qui fait l'admiration des hommes, l'âme harmonique et complémentaire de la sienne, sans la rencontrer jamais.

« Par bonheur, en 1878, il eut, grâce à des médiums nouveaux, une révélation plus claire. Ces médiums étaient mari et femme : vous connaissez tous le nom du mari, pour l'avoir lu, dans les gares de chemins de fer, au bas de ces belles affiches signées Hugo d'Alési, où, pour nous induire en tentation de voyage, l'artiste nous a représenté la Suisse, la Côte d'Azur ou l'Algérie, sinon comme elles sont, du moins comme elles devraient être. M[me] d'Alési, plongée dans le sommeil magnétique, vit un jour, et la décrivit, une belle jeune femme de vingt-quatre ans environ, qui entourait de ses bras blancs, sans qu'il s'en doutât, le cou de Camille Chaigneau et qui plongeait les yeux dans ses yeux. Près d'elle, sur une table, et visible du seul médium, comme tout le reste, il y avait un vase avec des fleurs de chrysanthèmes. On éteignit alors le gaz, — pour ne pas contrarier l'action des fluides, — et quand on le ralluma, on trouva, à côté du médium en catalepsie et tombé raide sur le parquet, un bouquet de chrysanthèmes matérialisés, apportés de l'autre monde par l'esprit de Marie, l'invisible amante de mon camarade !

« Vous dirai-je toutes les révélations qui suivirent ? Ce serait trop long. Sachez pourtant qu'à une autre séance, on obtint l'apport d'une boucle de cheveux qu'on entendit Marie se couper à elle-même avec des ciseaux (1). Puis M[me] d'Alési, médium-écrivain, non moins que médium-voyant (2), put transmettre à Camille Chaigneau toute une correspondance où Marie raconta au poète comment ils s'étaient aimés sous le Directoire... Après le premier aveu, — dont l'offre d'un bouquet de chrysanthèmes avait été le signe — combien de traverses ! combien d'obstacles !...

« ... Camille Chaigneau... faute d'être un médium-voyant, n'aurait jamais connu sur terre les traits de sa bien-aimée, si M. Hugo d'Alési, à son tour,

(1) Le procédé de ce travail est expliqué dans une communication de Marie. (Voir *Les Chrysanthèmes de Marie*, pages 366 et 367). — J.-C. C.

(2) Et médium à incarnations exceptionnellement remarquable. — J.-C. C.

n'était intervenu. C'est de sa propre inspiration, certes, qu'il peint ses artistiques affiches; mais comme le peintre Desmoulin, dont vous connaissez les dessins médianimiques par le Supplément illustré des *Annales*, il peint aussi sous l'inspiration des esprits; et c'est ainsi qu'il put donner à Camille l'authentique portrait de Marie qui figure en tête du volume des *Chrysanthèmes*...

« ...Et ainsi, comme je vous le disais en commençant, Camille Chaigneau vit familièrement avec les fantômes : Donato (le véritable auteur du portrait) a pour lui autant d'existence réelle que les incarnés qu'il coudoie tous les jours dans la rue; et aussi l'esprit Philippe,... et l'esprit Félix Müler, qui dicte des mélodies, et celui qui, entre tous, est son intime ami, l'esprit Stop, un Irlandais qui a autrefois beaucoup souffert par l'amour. Quant à Marie, elle est plus présente encore, s'il est possible : il sent passer son souffle dans ses cheveux,... peut-être un jour lui apparaîtra-t-elle; en attendant, elle assiste et préside à toutes les actions de sa vie : c'est la fusion éperdue de leurs âmes éternellement destinées l'une à l'autre...

. . . .

« En 1883, je reçus une lettre de faire-part du mariage de mon cher camarade avec Mlle X...

« Jugez quel dut être d'abord mon étonnement, pour ne pas dire mon désenchantement!... Dans le livre des *Chrysanthèmes*, un jour que Marie lui avait écrit : « Ne crois pas que je puisse jamais te conseiller d'aimer une autre femme; mais, s'il arrive qu'un jour tu trouves en ce monde une sympathie qui te rende heureux, je te pardonne d'avance cette infidélité bien naturelle... », Camille avait aussitôt protesté avec indignation :

> Moi, te faire souffrir! être heureux sans Marie!
> Te plonger dans le cœur un amour étranger!...

« Comment avait-il pu oublier des protestations pareilles!... Il ne les avai pas oubliées : à la lettre de part était jointe une petite brochure à couverture blanche, un « Supplément aux Chrysanthèmes de Marie », qui était sa justification entière. Marie elle-même, — il n'en doute point, — l'avait conduit vers la jeune fille dont il allait faire sa femme : « Elle aussi, dit-il, tenait par un lien « au principe des âmes épouses; mais elle y tenait par un lien semblable au « mien, la pauvre âme! Elle avait son bien-aimé dans l'espace; elle était née « veuve, comme moi!... Cette jeune fille aimait Marie, et c'est dans cette pure « et fraternelle tendresse de son cœur qu'a pris racine le sentiment que j'ai « conçu pour elle; je l'aimais parce qu'elle aimait Marie, je l'aimais parce que « son épreuve la faisait semblable à moi; je l'aimais aussi parce que je me « sentais invinciblement, ardemment attiré par l'esprit de son bien-aimé; et je « crois être assez intuitif pour pouvoir dire que c'est lui surtout qui nous a peu « à peu inspiré la pensée qui nous rapproche; oui, je sens que j'aime cette

« jeune fille pour l'amour de son bien-aimé, comme elle m'aime pour l'amour « de Marie... »

. . . .

« Depuis le temps déjà lointain de ce mariage, et jusques à hier, je n'avais point revu le doux philosophe si noblement soucieux de mettre sa vie d'accord avec sa pensée. J'espère que ce mariage « terrestre », contracté entre deux personnes unies par la même foi et la même attente, a été heureux. Et je suis sûr, en tout cas, qu'il n'a point ébranlé la fidélité supra-terrestre de mon ami; car, depuis vingt ans, je reçois les revues qu'il a fondées: la *Revue Immortaliste* et l'*Humanité Intégrale,* où il commémore, à date fixe, l'amour de Marie aux Chrysanthèmes, et où je retrouve, intacte, la doctrine qu'il professait déjà pendant nos lointaines années d'apprentissage. Est-elle vraie, cette doctrine? Je n'en réponds pas comme lui. Mais avant de nous en moquer, souvenons-nous qu'elle a inspiré à Platon des pages sublimes et qu'elle a hanté, avant et depuis, quelques-unes des plus grandes âmes de tous les siècles....

. . . .

Auguste DORCHAIN. »



Que l'éminent et fraternel poète se rassure complètement. J'ajouterai même que depuis la brochure de 1883 (où il reste encore, dans la plupart des pages, une trace de l'angoisse qui précède l'élargissement des horizons), la pensée rectrice des actes n'a fait que s'affermir et se caractériser de plus en plus. Il ne s'agit plus de simple justification, il ne s'agit plus d'une solution pour équilibrer des situations anormales. Grâce au plein succès de l'expérience, il s'agit désormais de la découverte — vérifiée — des amours d'outre-couple et des Harmonies progressives. On en trouvera la note plus loin, dans les poésies inspirées par l'Esprit S. J., le bien-aimé de celle qui était née veuve elle aussi, et dont le couple se symbolise par la fleur de myosotis.

Quelques mots seulement encore, à titre explicatif, au sujet des circonstances où furent produits les vers que nous offrons comme spécimens à l'étude de nos lecteurs (et qui en même temps, répétons-le, se rattachent étroitement aux *Chrysanthèmes de Marie,* de 1880, et à leur *Appendice,* de 1883). Tous les ans, le 29 octobre, à l'instigation même de celle qui est l'élément féminin du couple aux myosotis et qui est désignée quelque part sous le nom de Myosita (Voir: *Du Souvenir à l'Avenir,* dans le numéro double 7-8, 1899, de l'*Humanité Intégrale),* je me dispose à écrire quelque nouvelle page pour Marie (Chrysanthema); mais souvent je me trouve devant mon papier sans avoir la moindre idée de ce qui sortira de ma plume, ou plutot de mon crayon. On n'a pas l'entrain poétique à jour fixe, à heure donnée. J'ai dit: le 29 octobre; c'est

le 28 au soir, vers dix heures, en empiétant quelque peu sur le 29,— en un mot, dans la nuit du 28 au 29. Si je ne trouve par moi-même un motif à développer, il m'arrive de poser la main sur le papier et d'attendre. Je n'attends pas qu'une poésie vienne s'écrire toute seule; non, ceci dépasse mes moyens. Mais bientôt ma main est prise de mouvements lourds et contournés, qui parviennent à tracer, si non des phrases entières, du moins des mots, des noms, qui semblent des signatures. Il en vient beaucoup ainsi; ce sont comme des cartes de visite. L'écriture, mal formée, est alors presque entièrement automatique. Néanmoins, ce travail étranger peut aboutir à une sorte d'entraînement et précéder tel ou tel genre d'inspiration. Je dis « tel ou tel genre », car l'inspiration, par exemple, peut être d'ordre général ou particulier. L'inspiration générale (c'est-à-dire celle qui vient d'une collectivité) est difficile à différencier du travail que l'on fournit personnellement, car on est emporté soi-même dans le tourbillon de cette collectivité. Avec l'inspiration particulière (celle qui vient d'une individualité déterminée), l'analyse est plus facile; et c'est pourquoi les spécimens ci-dessous ont été choisis dans cet ordre. Quelquefois cette inspiration, se précisant et se matérialisant, a été accompagnée, en certains passages, de mouvements mécaniques de la main; mais ce fut par exception, et, la plupart du temps, les textes arrivèrent, soit par mots, soit par phrases, à travers le cerveau; il advint aussi que l'inspiration, semblant pour ainsi dire s'éloigner après les précisions des débuts, restait presque informulée, sollicitant le cerveau à l'achèvement du travail. En un mot, quand je me reporte à la genèse de ces pages, j'y retrouve les divers degrés de contribution intuitive qui séparent l'écriture mécanique de l'inspiration proprement dite (si l'on entend par la plus haute expression de ce terme la suggestion ardente d'un bloc d'idée en fusion).

Il suit de là que de telles productions doivent être forcément inégales; et si par endroits elles rappellent tant soit peu le métier de l'inspirateur, la tournure de sa pensée ou sa couleur d'art, il n'y a pas lieu de s'étonner de leur instabilité sous ce rapport, non plus que des négligences et irrégularités naturelles à ce genre d'élaboration. A cet égard, j'ai cru devoir m'abstenir de tout remaniement; à peine me suis-je permis deux ou trois retouches insignifiantes au moment de livrer les textes à l'impression. Il faut bien se dire que, dès que l'action étrangère n'est plus mécanique et passe dans le domaine de l'intuition, l'inspirateur devient tributaire de l'instrument cérébral sur lequel il agit, que la marque de son identité s'y atténue d'autant, et s'efface d'autant plus qu'il passe du clavier des mots et des formules au clavier des idées elles-mêmes. Il y a même là tout un ordre de considérations qui permet de distinguer facilement un tel travail spontané et imprévu de ce que serait un pastiche composé avec un art étudié et une intention préconçue.

La place dont je puis disposer m'oblige à faire un choix parmi les poésies

en question. Voici d'abord une inspiration de S. J. (Myositos). J'ai oublié d'en noter la date exacte ; mais elle se relie intimement aux productions du 29 octobre 1884. C'est un chant de retrouvement, offert par Myositos à Myosita, (et qui s'élargit, à la dernière strophe, pour la conjonction de deux couples) :

MYOSOTIS

A ELLE

Je vous ai rencontrée un jour,
Voilà bien des siècles, sur terre ;
De ce jour est né mon amour:
Mon âme est un nouveau mystère.
J'ai passé par bien des trépas,
Mon étoile est toujours la même :
Plus je vous vois, plus je vous aime !
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Je vous ai rencontrée encor
Portant votre fleur au corsage,
J'ai reconnu votre voix d'or
Et votre parfum au passage ;
La cuirasse des fiers combats
Se fondit devant votre emblême :
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Je vous ai rencontrée, hélas !
Dans la plus rude des tempêtes ;
L'égalité sonnait des glas,
Le moissonneur fauchait des têtes.
J'ai revécu dans les appas
De vos yeux, jusqu'au jour suprême.
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Et maintenant je te revois
Du haut du monde où je travaille,
Je m'enivre encor de ta voix,
O mon éternelle trouvaille !

Tes yeux de ciel jusqu'ici bas
M'éclairent le divin problème...
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Et vous, Couple uni, Couple aimé,
Que notre double cœur appelle,
A vous la fleur qui m'a charmé,
A vous l'emblème de ma belle !
Que son azur soit plein d'appâts
Pour vos fleurs d'or de chrysanthème !
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mes cœurs, ne m'oubliez pas !

(Inspiration de S. J.)

1884 (1)

Voici maintenant trois poésies, du 29 octobre 1884 :

Honoré le géant et Théo l'enchanteur (1)
M'ont prié d'un message où mon cœur se parfume,
Et, tandis que le ciel se fleurit et s'allume,
J'apporte des joyaux imprégnés de senteur

Pour Celle qui, laissant la divine hauteur,
Mouillant sa robe astrale aux flaques du bitume,
Fait revivre l'amour du passé qu'elle exhume
Et pose sur la Mort vaincue un pied dompteur ;

Pour Celle qui, fondue à l'âme de son âme,
Aux feux d'un nouveau Couple a quadruplé sa flamme,
Pour Celle qu'un foyer d'harmonie enfanta ;

Pour toi, Marie, amante invincible et fidèle,
Toi qu'un vent d'incendie embrase à grands coups d'aile,
Toi la sœur de *Spirite* et de *Séraphîta* !

(Inspiration de Ch. B.)

29 Octobre 1884.

(1) H. de Balzac, auteur de *Séraphita*; Théophile Gautier, auteur de *Spirite*.

Pour que ta fête soit fleurie
Dès l'aube du matin,
J'ai voulu t'apporter, Marie,
Des fleurs de mon jardin.

Avec la fleur de chrysanthème
Qui brave les hivers
Pour te redire encor « Il t'aime »
J'ai cueilli quelques vers

Dans le jardin de mes pensées
Qui toujours pour ton cœur
Aura des rimes cadencées
Et des vœux de bonheur.

Pour que ta fête soit fleurie,
J'ai pris à mon époux
Un peu de son âme chérie
Dont l'amour m'est si doux,

Et de mon beau rayon de joie
Je t'ai fait une fleur,
Fleur large éclose et qui flamboie,
Une fleur de mon cœur.

Tout ce qu'en l'univers j'adore,
Mon dieu, mon bien-aimé,
Je l'ai respiré pour éclore
En bouquet parfumé !

Pour que ta fête soit fleurie
Comme un vaste festin,
Moissonne à pleines mains, Marie :
Voici mon jardin !

(Inspiration de Marie d'A.) (1)

29 Octobre 1884.

(1) Est-il besoin de dire que Marie d'A. n'est autre que l'amie dévouée (désincarnée depuis 1881) qui fut pour Marie aux Chrysanthèmes le médium de prédilection ? — J.-C. C.

Et moi, que te dirai-je, ô toi — plus que ma sœur!

Les mots humains n'ont pas l'ineffable douceur
Du sentiment nouveau qui m'attire à ta flamme,
Ame double pour moi comme pour mon autre âme!
Quel langage rendrait les sublimes accords
Qui te font rayonner tour à tour en deux corps
Et répandre le ciel dans les yeux de la terre,
O femme plus que femme, ô radieux mystère!
A travers mon amante, où tu vibres pour lui,
Je te vois dans ces yeux où ton regard a lui,
Et mon rêve grandit jusqu'aux plus hautes sphères
Où les Nombres d'amour fondent leurs atmosphères,
Où le *Deux* prend son vol et s'élève au Carré,
Où le Carré lui-même, accord transfiguré,
Se multiplie, au sein progressif des Puissances,
Agglomérant des cœurs et mêlant des essences!

Oh! les sublimités de ciel que j'entrevois!
Et c'est toi, c'est ton front lumineux, c'est ta voix,
C'est ta soif de musique ascendante et nouvelle
Qui m'ouvre tous les cieux et tous me les révèle;
C'est ton vol qui nous porte, elle et moi, confondus,
Au tourbillon sans fin des hymens éperdus,
Dans le foyer brûlant de l'amour harmonique
Où se concentre un Moi divin de République!

Oh! les vastes beautés de l'Idéal réel!
Terre, dégage-toi de l'ombre, et monte au ciel!
Héros, apparaissez et criblez la nuit noire,
Projetez en rayons victoire sur victoire,
Délivrez l'âme humaine, éclairez l'infini!
Et toi, femme de grâce ardente, ange béni,
Doux éclair frissonnant dans les terrestres nues,
Fais resplendir pour tous les sphères inconnues!
Des fleurs aux mains, les yeux pleins de ton bien-aimé,
Fais courir sur ce monde un souffle parfumé...
Et les cieux tresseront dans l'azur qui t'appelle
Des couronnes de cœurs pour ta fête éternelle!

(Inspiration de S. J.)

29 Octobre 1884.

Les productions du 29 octobre 1889 constituent peut-être la série la plus intéressante par le nombre et la variété. On remarquera que les poésies V et VI sont du même rythme, bien que de thèmes fort différents. La raison n'en serait-elle pas que, les vibrations commençant à s'épuiser, il a été plus facile d'achever le travail en conservant pour la production dernière le moule de la précédente?

I

Sais-tu, petite sœur chérie
A qui mon souffle se donna,
Quelle est la fleur la plus fleurie
Qui sur front d'amour rayonna?
Sais-tu le plus magique emblème
Qui brilla dans l'air du matin?
— C'est le dernier feu du jardin:
C'est l'étoile de chrysanthème.

Sais-tu, radieuse Marie
Dont le cœur parla par ma voix,
Quelle est la loi la plus fleurie
Dans le champ des sublimes lois?
N'est-ce pas l'amour, loi suprême?
Mais sais-tu son nom le plus fort?
— C'est l'amour dominant la mort,
Et je l'appelle: chrysanthème.

Sais-tu, Muse ardente et fleurie
Dont l'âme vibra dans mon corps,
Quel est ce monde qui nous crie:
Envolez-vous vers nos accords!
O toi que j'aime, toi qui m'aimes,
Connais-tu ces nouveaux séjours?
— Est-ce comme un bouquet d'amours?
Est-ce un concert de chrysanthèmes?

(Inspiration de Marie d'A...)

29 Octobre 1889.

II

Quand les dernières fleurs s'éteignent sur la terre
Dans les derniers baisers du soleil automnal,
Et que le laboureur, sous un ciel plus austère,
Prépare pour les flancs de la commune mère
L'espoir, longtemps couvé, d'un nouveau germinal;

Quand la nature, ayant accompli sa journée,
Est lasse de produire, ainsi qu'un artisan,
Et, que sentant fléchir sa paupière fanée,
Elle va s'endormir au soir de son année
Dans la brume d'hiver, ce cauchemar pesant;

Une fleur vient sourire à sa peine dernière
Et bercer longuement son regard mi-confus,
Plus fraîche en sa beauté qu'une fleur printanière,
Plus riche de couleurs qu'un rayon de lumière,
Et jaillissante ainsi que les épis touffus.

C'est la parlante fleur de l'immortelle sève,
C'est le soudain ressaut de toutes floraisons
Qui fait bondir la vie au seuil même du rêve,
C'est le mot d'un travail qui jamais ne s'achève
Et rattache l'hiver aux futures saisons;

C'est encor — ou déjà — la svelte marguerite,
Mais plus vivace, avec plus d'allure et d'éclat;
Le cœur est plus bouillant, on dirait qu'il palpite;
Les pétales à flots semblent jaillir si vite
Que c'est l'âme du sol qu'on sent palpiter là!

Et toutes, à l'envi, les couleurs les plus franches,
Veuves des autres fleurs, s'y donnent rendez-vous:
Voici plus de blancheur qu'aux aubépines blanches,
Tout l'or des boutons d'or fuse au bout de ces branches,
Voici la rose enfin, dans ses tons les plus doux...

O fleur d'hiver, dernier refuge du sourire,
La flore a mis en toi son arche de Noé,
Qui sur les sombres jours porte encor son empire;
Noble fleur, ton secret en frappant sur ma lyre
Enveloppe mon cœur d'un magique Evohé.

Fleur d'immortalité, fleur d'amour fort, je t'aime;
Je te dépose aux pieds de la femme aux doux yeux
Qui sut te faire aimer, te prenant pour emblème;
O fleur dont j'ai compris le verbe merveilleux,
Je la salue en toi, fleur d'or, ô chrysanthème!

(Inspiration d'A. de M. (?)...)

29 Octobre 1889.

III

Envolons-nous vers l'Empyrée:
Pégase piaffe et nous attend,
Broyant la nue enténébrée,
Du bout d'un sabot éclatant;

De ses frémissantes épaules
Ses ailes pointent vers les cieux,
Tels se hérisseraient les pôles
D'un vaste aimant prodigieux;

De ses naseaux, double fournaise,
Jaillissent des flammes dans l'air;
Chaque paupière ourle une braise
Qui projette au loin son éclair.

Sur ses reins orageux et souples
Sans crainte sautons; à cheval!
Envolons-nous, venez, les couples,
Au dos du coursier sans rival!

Le corps léger comme un arome,
Dressez-vous debout sur son col,
Tels que ces héros d'hippodrome
Dont la prestance est comme un vol;

Entre ses ailes en délire
Détachez-vous sur les fonds bleus,
Comme les cordes d'une lyre
Entre ses deux bras fabuleux!

Et montons, traversons l'espace
Pleins d'échos vagues et nouveaux,
Comme un triomphateur qui passe
Dans le bruit profond des bravos...

Là-haut, là-haut, dans cette nue
Qui dérobe aux yeux impuissants
Quelque vaste rive inconnue,
Entendez-vous ces purs accents?...

Montons toujours, tête première,
Ruons-nous au brouillard, sans peur;
Pégase a des crins de lumière
Qui dispersent toute vapeur...

O superbe métamorphose!
Regardez! regardez encor!
On dirait une apothéose
Sortant des voiles d'un décor!

Cheval divin, Pégase, arrête!
Et vous, mettez pied sur le sol;
Ouvrez vos yeux vers cette fête:
Voici le but de notre vol.

Voyez ce concert de visages,
Ces couples aux mille couleurs,
Toutes ces chaînes de corsages
Comme des guirlandes de fleurs;

Voyez l'ineffable harmonie
Qui fond tous ces couples entre eux...
Apprenez la joie infinie
En contemplant ce monde heureux!

Regardez surtout — car c'est fête —
L'emblème par tous arboré:
Le signe d'union parfaite,
D'amour par le temps consacré;

Regardez cette fleur puissante,
Vous, les novices de l'amour,
Couples d'hier, moisson naissante,
Pour qui s'entrouvre un nouveau jour;

Regardez, aimez cet emblème!
Et, quand vous l'aurez bien compris,
Plus légers que Pégase même,
Vous monterez seuls, tout surpris:
Vous aurez vos ailes d'esprits;
Car c'est la fleur... de chrysanthème!

(Dictée presque matérielle aux premières strophes, puis inspiration de plus en plus lointaine de V. H. (?)...)

29 Octobre 1889.

IV

J'abjure, en te voyant, mon titre qui blasphème,
Fleur d'invincible amour et d'aimable vertu!
Si j'avais rencontré sur mon sein abattu
Le frôlement léger de ta fraîcheur suprême,

J'aurais voulu chanter un immortel « Je t'aime »
A celle dont le cœur pour mon cœur eût battu;
Oui, j'aurais exalté la femme, oh! comprends-tu?
Si j'avais pu trouver la femme-chrysanthème.

Le veuvage de l'âme est funeste à celui
Pour qui nul doux rayon du ciel perdu n'a lui;
Sa poitrine est béante, et l'ombre en fait sa proie.

La fleur du mal éclôt en qui n'a plus de jour;
Mais à présent, je fête, en mon réveil de joie,
Toutes les fleurs du bien, — toi surtout, fleur d'amour.

(Inspiration de Ch. B.)

29 Octobre 1889.

V

Tous ont chanté l'amour qui flambe en ta corolle,
L'amour dans l'immortalité;
Laisse-moi te chanter aussi, double symbole,
Comme la fleur de liberté.

Amour et liberté: tel est le double verbe
Que j'épelle en te déchiffrant,
Tandis que la fusée épaisse de ta gerbe
Etincelle comme un torrent:

Libre et s'entrelaçant par des flots de verdure
Ton feuillage est comme un faisceau;
Tout l'avenir humain, prévu par la nature,
Me parle en ton frêle arbrisseau;

Et tout ce même espoir parle en chaque pétale,
Qu'étreint le sein de chaque fleur,
Mais qui bondit, s'allonge et librement s'étale
Dans la gloire de sa couleur.

Tu m'apparais Amour dans le cœur des corolles:
Bouton saillant, globe, unité;
Mais dans ton déploîment de sveltes lancéoles
Eclate aux yeux la Liberté.

Ouvre-toi donc, ô fleur, comme un soleil rayonne:
A ton foyer garde le feu;
Mais répands tes splendeurs, dont l'essor tourbillonne
Autour de ton milieu.

Amour et liberté: cœur étreint, rayons libres;
Tel je te vois, joyau fêté.
Amour et liberté: pôles de l'équilibre
De la future Humanité.

Oh! laisse-moi, cher astre aux doubles influences,
Source de lumière et de feu,
Fondre au ruissellement de tes mille nuances
Les flots du myosotis bleu,

Accueille en tes clartés l'azur de ses étoiles,
Fais-lui passage en ton amour,
Et laisse-le mêler à tes ardeurs sans voiles
Son franc regard, couleur de jour!

Que son riant symbole embrasse ton emblème,
O toi que mon âme a chanté!
Et qu'il t'aime à jamais, vaillante chrysanthème,
Fleur d'amour et de liberté!

(Inspiration de S. J.)

29 Octobre 1889.

VI

J'aime, vous le savez, courir parmi les tombes;
J'y vais faire une ample moisson
De spectres, que bientôt je transforme en colombes (1)
Par le cœur et par la raison;

J'y vais surtout, le jour de la grande poussée,
Que vous nommez « le jour des morts »,
Car dans l'immense appel de la foule empressée
Nos accents résonnent plus forts;

Je suis les affligés à la rouge paupière,
J'accompagne les voiles noirs,
Je cherche à déchiffrer l'énigme de la pierre
Où sanglotent les désespoirs.

Et, pendant que je lis sur quelque dalle blanche
Les mots creusés avec amour,
Je vois soudain surgir au travers d'une branche
Des formes à l'obscur contour...

Alors, chargeant ma voix de la substance humaine
Que répand le deuil des vivants,
Je captive les morts, je leur parle, et j'entraîne
Cette marée aux flots mouvants;

(1) Ce mot doit être pris au figuré, bien entendu, comme symbole de clarté ailée, de dégagement vers la lumière.— J.-C. C.

J'arrache de leurs fronts les brouillards de souffrance,
J'ouvre leurs yeux à la clarté,
J'infuse à leur poitrine un souffle d'espérance,
Je mets leur âme en liberté...

Mais, tandis que je vais à la chasse des ombres,
Prise d'un fraternel transport,
Tandis que je poursuis tous ces fantômes sombres,
Donnant la vie, ôtant la mort,

Je repose mes yeux sur la verte nature,
Sur les souriantes couleurs,
Sur les arbres puissants à la haute stature,
Sur les joyeux bouquets de fleurs;

Surtout je me complais à la fleur triomphale,
Reine de l'arrière-saison,
Vivace enfant d'hiver bravant pluie et rafale,
Forte et suprême floraison,

Fleur partout répandue et nulle part semblable,
Fleur diverse en son unité,
Symbole d'harmonie, emblème invulnérable
D'amour et d'immortalité;

C'est la fleur qui foisonne au loin parmi les tombes,
Le jour de ma grande moisson,
Lorsque les spectres gris éclosent en colombes
Sous ma parole et mon frisson;

Mais c'est aussi la fleur qu'aime une sœur que j'aime,
La fleur de l'union des cœurs,
C'est la fleur des couples vainqueurs,
C'est la fleur de Marie-Amour: la Chrysanthème!

(Inspiration de Charlotte C...)

29 Octobre 1889.

Pour terminer cette sélection, nous croyons devoir y donner place, comme dans son cadre tout naturel, à la poésie suivante, déjà publiée dans notre N° 6 de 1897.

MYOSOTIS A CHRYSANTHÈME

(Chacune des deux fleurs symbolise un Couple)

Symbole de deux cœurs unis malgré l'abîme,
Chrysanthème, je t'aime et je t'ouvre ma foi;
Je suis le nom d'un Couple indompté comme toi,
Et j'aspire à me joindre à toi, d'hymen sublime.

L'âme humaine est un point. Le Couple est un rayon,
Rayon indissoluble où s'unissent deux âmes;
C'est un rapport vivant, c'est comme un trait de flammes
Illuminant l'éther d'un magique sillon.

Rayon — je viens à toi pour croiser nos lumières;
Couple réalisé — je t'offre tout de moi:
Mes deux cœurs enchainés d'un enivrant émoi,
Et jusqu'au souvenir des tendresses premières.

O Couple Chrysanthème, à toi la fleur d'azur
Dont j'emprunte le nom, et qui fut mon symbole;
A toi son clair regard et sa fine corolle
Où le ciel le plus beau mit son bleu le plus pur;

Je t'offre ma tendresse et mon expérience,
Mes yeux de jeune fille et mon front de lutteur,
Mes tragiques lauriers, mon sourire enchanteur,
Mes tempêtes, mes chants, ma grâce, et ma vaillance.

A toi tout l'infini de mes deux infinis,
Mon vouloir inflexible et ma pitié qui tremble;
A toi mes avenirs, pour les créer ensemble
Dans la communion de nos Couples unis...

Et si, par le foyer, par le point de lumière
Où viennent se croiser nos deux rayons d'amour,
Quelque rayon de plus venait passer, un jour,
En nous offrant aussi sa flamme tout entière,

Sens-tu l'immensité qui luirait à nos yeux
Et le germe divin que nous verrions éclore?
Entrevois-tu déjà l'éblouissante aurore
Qui nous inonderait de pouvoirs merveilleux?

Par un commun foyer de lumière infinie,
Dans le multiple hymen d'une immense Harmonie,
Vois-tu s'entrecroiser — ô rêve sans pareil! —
Nos rayons, qui seraient les rayons d'un Soleil!

(Inspiration de S. J.)

29 Octobre 1887.



Enfin, comme toute poésie, pour légitimer son idéalisme, doit s'appuyer sur des notions harmoniques à la science, nous croyons bien faire, en terminant ce fascicule, de sortir un peu de la donnée particulière qui le caractérise, pour effleurer l'ordre des idées générales capables d'en être le cadre et la justification.

A cet effet, qu'il me soit permis d'insérer ici le résumé, sous forme de compte-rendu, qui fut fait d'une conférence où j'eus occasion d'exposer, il y a déjà plusieurs années, à la « Société Parisienne des Etudes spirites », quelques vues générales sous ce titre : *La Survivance Universelle,* avec, pour sous-titre : *Le Naturalisme dans l'immortalité.*

« Le but que je me propose dans cet entretien, dit l'auteur de la conférence, est tout particulièrement de montrer que ce que l'on a appelé « vie surnaturelle » en période mystique, — « immortalité de l'âme » en période métaphysique, — était l'expression fantaisiste ou incomplète d'une réalité, et que cette réalité, étudiée aujourd'hui avec toute la rigueur de la méthode positive, suivant les procédés de l'observation et de l'expérimentation, doit se relier à la science générale créée par cette méthode et rentrer dans le cadre général de la nature.

« Voilà pourquoi il a mis en avant cette expression : la survivance universelle. Car, dit-il, l'immortalité de la personne humaine n'est qu'un des cas particuliers de cette loi générale : la survivance de tout ce qui est élaboré par la nature.

« A une époque aussi remarquable que la nôtre par les travaux biologiques,

il n'est plus permis de considérer l'homme comme un être à part, favorisé de destinées spéciales absolument distinctes de celles des autres êtres; et la loi dont il procède doit être la loi de tous les êtres, à quelque échelon qu'on les considère. Et, comme on ne saurait trouver de ligne de démarcation nettement tranchée dans la série zoologique, comme on ne saurait même assigner de limites précises à ces domaines artificiellement créés par l'esprit de classification et qu'on a nommés le règne animal, le règne végétal et le règne minéral, comme tout se relie graduellement aux yeux de l'observateur sans préjugés, — on est bien forcé d'admettre que l'homme — si la survivance est sa destinée — ne peut jouir de cette survivance qu'en vertu d'une particularité constitutionnelle qui se retrouve dans tous les êtres de la nature.

Après avoir rappelé divers grands philosophes, qui, en ce qui concerne l'âme humaine, ne la conçoivent pas sans une forme corporelle, l'auteur aborde le terrain des faits. Et, afin que les documents produits ne soient pas suspects, il les choisit de préférence dans l'attestation des observateurs à tempérament positiviste. Il commence par citer divers passages du livre de William Crookes « Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme ». D'abord l'Introduction, qui témoigne de toute l'exactitude d'esprit et de la méthode rigoureuse de l'illustre savant anglais. Puis la relation de divers phénomènes, particulièrement « Apparitions de mains, lumineuses par elles-mêmes, ou visibles à la lumière ordinaire », et « Formes et figures de fantômes ».

Cette citation n'a d'autre but que de préparer à la relation de faits analogues, qui, pour être présentés par un positiviste, ne s'appuient pourtant point sur une autorité telle que celle de M. Crookes. C'est surtout aux faits racontés par le positiviste Adolphe d'Assier que le conférencier veut en venir. Mais il a cru bon préalablement de rappeler les observations de William Crookes, pour donner en quelque sorte une assise à celles que relate M. d'Assier dans son livre « Essai sur l'Humanité posthume et le Spiritisme, par un positiviste ». Voici les titres des chapitres sur lesquels l'auteur de la conférence attire particulièrement l'attention :

I. — Faits établissant l'existence de la personnalité posthume chez l'homme. — Ses divers modes de manifestation.

II. — Faits établissant l'existence d'une seconde personnalité chez l'être vivant. — Ses divers modes de manifestation.

III. — Faits établissant l'existence de la personnalité fluidique chez les animaux, et de l'animalité posthume.— Forme fluidique des végétaux. — Forme fluidique des corps bruts.

D'après ces faits (parmi lesquels il faut mentionner les données fournies par les facultés si remarquables de la voyante de Prevorst), tout dans la nature serait pourvu d'un double éthéréen, dû probablement aux vibrations de l'éther universel qui remplit les intervalles des atomes pondérables, se heurte à ceux-

ci et rebondit jusqu'à ce qu'il ait pris une position d'équilibre. Cet agrégat de substance éthérée prendrait naturellement la forme du corps au sein duquel il se constituerait et deviendrait sa doublure. (Voir l'ouvrage cité, page 96).

La théorie du double éthéréen, considéré comme une loi commune à toute forme de matière pondérable — et sans préjuger d'ailleurs des conditions qui peuvent la compliquer ou offrir des degrés d'affinement progressif, — cette théorie, prise dans sa base la plus accessible, et, si l'on veut, la plus grossière, offre le grand avantage de donner une assise naturelle, facilement compréhensible, à l'idée de la survivance. Et, sans sortir de cette théorie, mais en la complétant, les mêmes faits qui sont à peu près stériles entre les mains de M. d'Assier, — ces mêmes faits, fécondés par le rapprochement d'autres faits non moins réels, — prendront, entre les mains d'observateurs plus hardis, plus complètement renseignés et plus rationnellement logiques, une importance lumineuse et admirablement harmonique.

La théorie (conséquente) qui semble devoir le plus naturellement se greffer sur ces notions, en même temps que sur le courant général de la science moderne, est celle d'une évolution parallèle des agrégats de matière pondérable et de leurs doubles éthéréens. D'après les faits indiqués ci-dessus, n'est-il pas naturel d'admettre qu'un organisme, même le plus élémentaire, ne peut mourir sans laisser après lui un double éthéréen qui hérite du résultat de l'effort vibratoire et morphologique que la nature a accompli pour le constituer? Et, si nous considérons, par exemple, l'évolution qui se fait de la cellule simple à un organisme pluricellulaire, qui nous dit que, dans le travail de prolifération qui conduira à ce nouveau résultat, les doubles éthéréens des cellules défuntes n'entreront pas comme facteur nécessaire? qui nous dit, en un mot, qu'aucun travail de génération puisse s'effectuer sans la *réincarnation* d'organismes éthéréens, et, pour ainsi dire, d'âmes — si rudimentaires qu'on les suppose, — réincarnation qui coïnciderait avec leur progrès par leur fédération, leur solidarisation progressive suivant les séries de l'évolution?

« C'est par ce point qu'une pareille conception offre un contact possible avec la théorie de la « psychologie cellulaire » du célèbre naturaliste Hæckel, — avec la survivance en plus et la réincarnation des doubles éthéréens. Quelque antipathie que M. Hæckel professe pour le spiritisme, la vérité pourrait bien lui jouer le tour d'en faire un auxiliaire inconscient des conceptions rationnelles sur la survivance.

« En reprenant la psychologie cellulaire, et en la faisant voir complétée par la survivance universelle, l'auteur de la conférence estime que l'on peut montrer dans la formation des organismes — et par conséquent des âmes — de plus en plus complexes, l'action progressiste du principe d'unité dans la nature, — principe d'unité qui n'est autre que le rapport d'union en vertu duquel se constituent les petites républiques des organismes pluricellulaires, — principe

d'unité que dans l'âme humaine progressivement réalisée (dans l'âme humaine douée de forme comme la Psyché antique) on a appelé *esprit* (le *noûs* des Grecs), — principe d'unité que des philosophes quelque peu panthéistes ont aussi appelé Dieu, en le considérant dans l'organisme qui embrasse tous les organismes, c'est-à-dire dans l'ensemble de l'Univers (1).

« L'auteur ajoute que sans porter ses regards aussi loin et aussi haut, il aurait voulu chercher les conséquences les plus prochaines de cette psychologie progressive, *en prenant dans la série des êtres l'âme humaine comme point de départ, et en cherchant les suites de cette série, non plus au-dessous, en descendant progressivement vers l'infiniment petit, — mais au-dessus, en montant progressivement vers l'infiniment grand.* Il y a là, dit-il, à son avis, une source inépuisable de considérations, — tendant, d'une part, au point de vue de la psychologie proprement dite, à envisager la *fédération* probable *des âmes par proportions définies et harmoniques, en commençant par le nombre « deux », c'est-à-dire par l'union impérissable du Couple, premier degré des harmonies du grand amour conscient* qu'on peut légitimement rêver dans le devenir sans fin de l'existence immortelle..., — tendant, d'autre part, au point de vue sociologique, en ce qui concerne les conceptions et les institutions de l'Humanité, *à substituer au vieux et despotique principe d'unité extérieure et compressive* (dont les monarques de tous les temps ont prétendu être les représentants et les délégués) *le principe jeune et épanouissant de l'unité immanente et progressive — ou solidarité républicaine...* »

Ces deux points de vue, du reste, ajouterai-je ici, se trouvent en parfaite concordance ; car le bonheur social ne se réalisera pleinement, sur la base de la liberté et de l'amour, que lorsque les éléments humains seront orientés vers l'élaboration des Couples d'exacte affinité, et, par ceux-ci, vers les joies grandioses des Harmonies progressives.

C'est pourquoi j'ai cru bien faire en publiant les poésies ci-dessus ; car, malgré leur apparence d'intimité, elles sont imprégnées d'une irradiation qui les déborde, et les cœurs qui s'y dévoilent aspirent à battre progressivement vers tous les cœurs de l'Humanité, vers tous les cœurs de toutes les Humanités !

J.-C. C.

(1) Principe d'unité que, dans ses manifestations supérieures, nous appellerons plutôt Amour, pour éviter l'équivoque d'un mot suprême que les doctrines les plus divergentes se disputent. — J.-C. C. (Note de l'H. I.)

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ, rue du Temple, 27 et 29.



Souvenir fraternel

J.-Cam. Chaigneau

L'Humanité Intégrale

Abonnement (10 numéros) : 5 francs (Prix unique)

5e ANNÉE. — 1900-1901 SOMMAIRE Nos 9-10

Bien que ce fascicule, constituant un numéro double (48 pages), paraisse seulement en 1902, nous avons cru devoir le désigner comme représentant les numéros 9 et 10 de 1900-1901, pour parfaire la série d'abonnement, et nous demandons que l'on veuille bien en excuser le retard.

*D'ailleurs, pour éviter les conséquences de cette irrégularité, l'*HUMANITÉ INTÉGRALE *va interrompre sa publication sous sa forme périodique, déjà bien compromise en fait. S'appliquant, pour le moment, à des études d'idées permanentes plutôt qu'à des sujets d'actualité, elle atteindra son but d'une manière plus favorable en ne s'efforçant pas de s'astreindre à un mode périodique de publication. En somme, elle ne fera que régulariser ainsi l'état de choses existant depuis quelque temps.*

Toutes les matières dont nous avions à disposer présentement ne pouvant tenir dans le cadre de ce fascicule, il paraîtra prochainement un numéro supplémentaire qui sera offert aux abonnés en remerciement de leur patiente indulgence.

RÉCAPITULATION

LES HARMONIES PROGRESSIVES

Au moment de modifier, dans la forme de sa manifestation, l'œuvre de l'*Humanité Intégrale*, — dont nous préférons actuellement poursuivre l'effort par des brochures détachées, — il y a lieu, croyons-nous, de récapituler sommairement les principales notions que nous avons émises, et dont l'enchaînement constitue la caractéristique de cette œuvre.

Comme nous avons eu occasion de le dire (dans le no 7 de 1900-1901), nous sommes, avant tout, des chercheurs, des explorateurs. Nous tâchons d'agrandir nos connaissances, de les coordonner par la raison, et d'entrevoir de nouvelles conquêtes par le sens de l'harmonie; mais nous ne saurions prétendre à développer sous les regards une route achevée, car, au delà des premiers travaux novateurs accomplis déjà par de solides pionniers, nous n'avons

pu encore que planter des jalons sur la ligne où nous pressentons la grande marche du progrès. Pour aller plus avant, nous avons la conviction de tenir quelques points de repère ; mais la voie n'est pas construite, n'est pas réalisée dans sa consistance ininterrompue et indéfectiblement lumineuse. Toutefois nous devons offrir, dans une coordination rudimentaire, le peu qui représente notre contribution à la synthèse future : quelques piquets d'orientation parmi le chaos des ruines.

Avant-propos :

Rénovation nécessaire de la Mentalité devant le Problème de l'Univers. Les Nombres et l'Unité.

Entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, qui sont les deux pôles du monde où évolue notre pensée, nous sommes enclins à attacher une importance prépondérante à l'être humain, c'est-à-dire au degré d'être que chacun de nous trouve en lui-même.

C'est ainsi que l'homme a considéré les êtres inférieurs à lui comme des machines sans conscience réelle, et qu'il n'a pu concevoir des êtres supérieurs à lui (ou même un Être suprême) que dans une hypertrophie de sa propre individualité (1).

Telle fut la grande pierre d'achoppement de tous les concepts.

Aujourd'hui pourtant nous commençons à échapper à cet écueil par l'avénement de la notion d'Humanité. Mais, malheureusement, les élaborateurs de cette conception nouvelle, étant presque tous des négateurs de l'immortalité individuelle, n'ont pu entrevoir qu'une idée abstraite, et, par conséquent, stérile. Pour que celle-ci puisse fructifier, il faut qu'elle se complète et se concrète par l'immortalisme. Alors on pourra concevoir l'Humanité comme un être réel, comme un être vivant et conscient, comme un être immortel, tant dans son ensemble que dans ses parties ; alors, en un mot, on pourra concevoir cet être que nous appelons l'*Humanité intégrale*.

Et cette conquête entr'ouvrira, par analogie, à notre esprit, la notion de tous les *degrés* conscienciels, qui nous apparaîtront non plus comme des unités simples, mais comme des synthèses de nombre et d'unité.

La science d'ailleurs nous y prépare, et va nous y préparer de plus en plus, dans l'antithèse d'un matérialisme qui s'use en son isolement et d'un spiritualisme nouveau qui s'annonce pour le féconder.

***

(1) C'est par une propension analogue que l'homme a longtemps considéré la terre — qui le porte — comme le centre de l'Univers.

Etre qui penses et qui parles, mon frère ou ma sœur, qu'es-tu et que suis-je ? Qu'est l'être humain ?

La science biologique répond pour toi :

— Un organisme pluricellulaire.

— Je suis donc plusieurs ? — diras-tu.

— Oui, puisque ton être est l'expression convergente d'une pluralité.

— Mais alors, encore une fois, qu'est l'être humain ?

La science immortaliste répond : — Une individualité immortelle.

— Contradiction effarante ! A moins qu'on ne puisse être à la fois un et plusieurs, en quelque manière impérissable ? Mais ne serait-ce pas trop d'absurdité ?

— Dis plutôt que là est la clé de toute vérité, la notion libératrice par laquelle s'évanouissent tous les mystères, par laquelle se résolvent tous les problèmes qui semblaient insolubles.

Faute de cette clé, tu as pris l'individualité humaine comme le type de l'individualité absolue, et tu as refusé l'individualité réelle, tu as refusé une âme aux êtres inférieurs (qui évoluent encore au-dessous du degré humain).— Faute de cette clé, tu as assimilé l'infini à une individualité humaine et tu as imaginé le Dieu anthropomorphe, ou bien, croyant t'affranchir de cette invention monstrueuse, tu t'es abstrait toi-même en pur esprit, puis, exaltant cette même abstraction jusqu'à l'infini, tu as gonflé de ton propre idéal, de ta propre exaltation, un Dieu amorphe extérieur au monde, une Unité suprême vide de nombre, c'est-à-dire une non-réalité.

Avec cette clé, au contraire, tout vit d'une vie sans limites, tout s'enchaîne, tout participe à la même destinée. L'être le plus infime est entraîné dans le tourbillon du progrès, dans la communion des solidarités, car tout être a son individualité suivant les degrés. L'insecte a son individualité, relativement simple, mais complexe par rapport aux organismes inférieurs, qui eux-mêmes sont complexes par rapport à la monère ; et si, d'autre part, nous sautons jusqu'aux vertébrés supérieurs, jusqu'aux mammifères, combien l'individualité s'affirme différente ! Le nombre grandit, et aussi le moi s'accentue, tant la pluralité est capable de s'accorder avec l'unité. — Au degré humain, une crise profonde s'élabore : un élément nouveau — *la liberté consciente* — tend à se dégager peu à peu de la fatalité instinctive, qui, jusqu'à l'homme, régla l'évolution progressive de la pluralité et de l'unité. L'homme (l'être de degré humain, qui commence par être la bête humaine) a d'abord à lutter contre sa propre fatalité instinctive et contre celle qu'il subit de la part de ses semblables sous forme de tendance à l'oppression belliqueuse ; puis, la raison grandissant, il éprouve le besoin de réagir également contre l'autorité de ceux qui se prétendirent, au nom de la toute-puissance, les régulateurs de la destinée humaine. Et l'homme développe peu à peu le germe de la liberté consciente. Jusqu'ici cette

liberté embryonnaire, constamment combattue par les vestiges d'animalité, a été subjuguée ; mais, grâce à un avénement complémentaire, elle sera bientôt triomphante. C'est que, au degré humain, un autre élément nouveau tend aussi à se dégager : l'*amour conscient*. Le moment est venu où l'amour va monter de l'inconscience à la conscience. L'affranchissement de la femme, les preuves de l'immortalité de l'amour, tout y concourt. Et, une fois l'amour de couple parvenu à l'état conscient, l'amour, entré en possession des cœurs, se généralisera jusqu'à l'amour humanitaire. — L'amour va embraser la liberté, la liberté va élargir l'amour ; et, grâce à leur double action, enfin rendue féconde par leur mutualité, l'humanité va émerger de l'animalité, pour s'élever *librement* vers de nouvelles réalisations de la pluralité unifiée (de la pluri-unité), c'est-à-dire vers des individualités plus complexes, vers des « harmonies » d'âmes humaines, — dont l'amour accomplira l'unité collective, tout en respectant la liberté de leurs individualités propres (car, à partir du degré humain, rien ne doit plus s'agglomérer que par les voies de la liberté) (1). — La liberté toujours, dans les « Harmonies progressives » organisées par l'amour en pluri-unités immortelles, jusqu'à la constitution de cette grande Harmonie (grande relativement et relativement petite) que sera l'Humanité intégrale réalisée.... La liberté toujours, dans ces autres « Harmonies progressives », combien plus grandes, qui dépassent la sphère de notre Humanité intégrale... La liberté toujours, jusqu'au sein de la plus grande Unité multiple, de la plus grande Harmonie, progressive elle aussi par les promesses du devenir, que nous pouvons considérer idéalement comme embrassant tous les nombres, et que pour la commodité du langage nous avons désignée sous le nom de « Syn'théon' ».

L'Humanité intégrale.
La Spirale d'Évolution humaine.
L'Évolution humaine dans l'Humanité intégrale.

Arrêtons-nous maintenant à la notion de l'Humanité intégrale ; et rappelons comment nous en avons défini le concept (2).

Nous entendons par « Humanité intégrale » non seulement l'ensemble (et

(1) A partir de la constitution de l'individualité humaine, rien ne peut plus s'agglomérer impérissablement que par les voies de la liberté. C'est ainsi que tous les empires, agglomérats artificiels de compression temporelle, sont destinés à se démembrer ; c'est ainsi que toutes les églises, agglomérats artificiels de compression spirituelle, sont condamnées à se dissoudre ; — pour la refonte de l'Humanité, suivant les voies de l'amour et de la liberté, qui sont celles des Harmonies progressives.

(2) On voudra bien nous excuser si l'on retrouve ici quelques textes déjà parus, fondus d'ailleurs dans cette étude d'ensemble. Nous avions fait effort pour nous exprimer de notre mieux ; et, lorsque nous n'avons pu trouver pour la circonstance actuelle une expression plus claire de notre pensée, nous avons préféré nous redire plutôt que de nous exposer à dire moins net en disant autrement.

surtout l'harmonie) de tous les humains vivant sur la terre à une époque donnée, mais, d'une manière plus vaste et plus complète, — la seule véritablement intégrale, — l'ensemble (et plus spécialement l'harmonie) de *tous* les humains issus des évolutions de la vie sur notre planète. Nous entendons, par conséquent, — avec preuves positives à l'appui, — que la mort n'existe pas, que tous les organismes évolués ont une survie (générée par un dédoublement), et que, au point où nous en sommes, le degré le plus intéressant de la survie universelle est l'immortalité humaine. Cette immortalité — toujours d'après les données de l'expérience — a pour siége, pour milieu d'éclosion, un certain espace substantiel, une sorte d'atmosphère spéciale, incomparablement plus étendue que l'atmosphère aérienne, et d'autant plus subtile qu'elle s'éloigne davantage du noyau planétaire; mais cette atmosphère, tant qu'elle n'atteint pas certaines altitudes où il est possible de concevoir sa rencontre avec les atmosphères correspondantes d'autres planètes (et même à ces altitudes, sous un point de vue de libre solidarité), peut être considérée comme faisant corps avec la terre; et c'est l'ensemble des habitants, de degré humain, qui peuplent et la terre proprement dite et son atmosphère de survie, c'est cet ensemble, c'est cette cellule mondiale *complète* que nous appelons *Humanité intégrale* (1). Rien de plus, rien de moins. Nous tenons, pour notre part, à bien préciser cette expression; parce que d'autres l'emploient quelquefois, soit dans un sens plus restreint qui ne comporte pas l'immortalité, soit dans un sens d'extension à tout l'univers, qui n'est pas non plus celui que notre besoin de précision croit devoir adopter.

Des notions ultérieures pourront venir s'ajouter à celle-ci; mais, pour la netteté de la vue progressive, il importe d'établir sans plus de complexité cette première détermination.

Nous rappellerons encore qu'il n'était pas possible d'asseoir sur des bases positives une conception comme celle de l'Humanité intégrale (pressentie pourtant par des génies tels que Pierre Leroux) avant le moderne avènement de ce qu'on a appelé le Spiritisme, et qui n'est que le renouveau d'un fait vieux comme le monde. Je dis « moderne avènement », car, si le fait est ancien (et il ne saurait ne pas l'être, puisqu'il est naturel), ce qui est spécial à notre époque, c'est son adaptation au progrès des concepts et des aspirations, c'est sa portée nouvelle. Le caractère mystérieux qui s'attachait autrefois à la communication entre la vie et la survie, l'abîme creusé (du moins pour le vulgaire, c'est-à-dire pour la grande majorité humaine) entre le naturel et le prétendu surnaturel, la généralité des idées fausses tant au sujet de la terre que du ciel astronomique, l'impossibilité de synthétiser les vibrations des peuples avant les grandes découvertes de la locomotion rapide et de la télégraphie électrique, tout

(1) Voir plus loin la figure 4.

s'opposait à une vue d'ensemble, exacte et limpide, embrassant l'immortelle Humanité. Mais, quand la conscience humaine, se ramassant sur sa boule de terre pour mieux activer des conquêtes devenues nécessaires et des transformations urgentes, eut laissé la négation déblayer le terrain, balayer les formes superstitieuses de la pensée aux prises avec l'invisible, — le renouveau du fait immortaliste put se produire et s'offrir à la mentalité rajeunie. Ce fait, en ses multiples manifestations, ouvre patiemment sa voie d'avenir. Il est; il contient une énergie de mouvement; donc il avancera; et mieux lui vaut marcher lentement, en fondant à chaque pas sa route nouvelle, que de dévier, par trop de hâte, sur quelque débris de l'ancienne. Peut-être n'a-t-on pas, au début, suffisamment évité les sollicitations des vieilles ornières rencontrées au travers de la ligne à construire; mais peut-être aussi était-il difficile qu'il en fût autrement, car, en général, le goût des études psychiques ne s'improvise pas, surtout quand il comporte une lutte de pionniers, il suppose une acquisition progressive par des existences antérieures, et par conséquent un reflet de passé qui nous prédispose à l'hypnotisme des ornières. Cet hypnotisme il faut nous en affranchir, et le meilleur moyen, c'est d'avoir toujours les yeux fixés sur la Cité future, c'est de construire, avec des matériaux neufs et consistants, une route imperturbable vers l'idéal d'harmonie. En procédant ainsi, il pourra nous arriver de planter des jalons au-delà du solide, au-delà du tronçon définitivement établi ; mais nous ne les donnerons que comme des jalons. Et c'est précisément ce que nous faisons en ce moment, dans cet aperçu, tout en ayant, par notre expérience, la conviction personnelle qu'un ensemble d'études ultérieures apportera la consistance d'une voie solide à ce simple jalonnement.

Pour travailler à la réalisation de l'Humanité intégrale, nous devons être avec les militants humanitaires dans toutes leurs œuvres de progrès,— en même temps que nous devons coopérer à la communication de ces deux éléments qui ne font qu'une seule Humanité : les humains qui sont incarnés à la surface de la planète, et ceux qui vivent dans l'atmosphère éthéréenne de la terre...

L'Humanité intégrale, c'est l'ensemble harmonique de tous les êtres humains issus de la planète Terre, où ils ont vécu de nombreuses vies, sans compter les innombrables existences de leur ascension à travers les règnes inférieurs de la nature. Ces êtres humains, alternativement incarnés ou désincarnés (tout en tendant vers une raréfaction des phases incarnatives) (1) sont tous solidaires, qu'ils soient sur la terre ou dans l'atmosphère éthéréenne. Ceux qui ont travaillé au progrès terrien ne cessent donc d'y travailler encore, suivant les moyens dont ils disposent, dans quelque mode d'existence qu'ils se trouvent....

L'Humanité intégrale, pour sa réalisation vraie, aspire à l'harmonie. L'har-

(1) Voir, plus loin, quelques éclaircissements à ce sujet. — J.-C. C.

monie, c'est la concordance entre le tout et les parties, entre l'unité et les nombres. La vie des parties, la vie des nombres, pour s'épanouir pleinement, a besoin de la liberté. La vie du « tout », la vie de l'unité, dans sa primitive ignorance, demande protection à la force compressive de l'autorité. Mais la liberté se révolte, et la lutte se poursuit, dans le martyrologe des siècles, jusqu'à ce que le principe d'unité, illuminé par l'amour (force attractive) et se réfugiant en lui, répudie l'autoritarisme auquel il s'était d'abord inféodé. Et alors, de l'union féconde de la liberté et de l'amour, l'harmonie s'engendre progressivement.

La liberté sans l'amour ne peut rien procréer. Et, d'autre part, l'amour sans la liberté dégénère en un retour à l'autorité. Exemple : l'histoire du Christianisme....

Mais, de même qu'il ne suffit pas de proclamer la liberté, et qu'il la faut conquérir, de même il ne suffit pas de proclamer l'amour, et il faut le conquérir également. Certes, il est bon, en attendant mieux, d'avoir les yeux fixés sur un idéal de fraternité ; mais l'expérience prouve combien c'est insuffisant. L'amour se conquiert, s'apprend, et il s'apprend progressivement, comme tout ce qui s'apprend. Son premier problème est de faire l'harmonie dans le nombre le plus restreint (à part l'unité), c'est-à-dire dans le nombre 2. C'est vers la solution de ce petit problème, sous l'impulsion de la nature comme par les aspirations de l'idéal, que tendent d'abord les chants de tous les poètes. Quand ce problème est résolu, l'être humain transfiguré en un être double, en une nouvelle âme de feu, est capable d'oser et d'accomplir la réalisation de toutes les harmonies progressives dont la résultante doit être l'harmonie générale de tous les humains : la véritable Humanité intégrale....

Chaque planète étant un monde porte aussi, sur elle et autour d'elle, une Humanité intégrale (1). Les Humanités intégrales, par leurs éléments déjà harmonisés, rayonnent autour d'elles leur âme une et collective ; et lorsque ces divers rayonnements deviennent assez puissants, ils se rencontrent, ils s'anastomosent, ils se fondent, et des mariages d'Humanités agrandissent la communion des consciences jusqu'aux proportions d'un système solaire. Et, dès lors, rien n'empêche de concevoir l'extension de l'incendie. Pourquoi chaque système solaire n'aurait-il pas aussi son atmosphère vivante, éthérisée à l'infini dans les immensités de l'espace? Et pourquoi de la conjonction des atmosphères subtiles de ces systèmes solaires, de ces étoiles, ne se formerait-il pas aussi des mariages de mondes stellaires (2), des communions d'âmes multiples et

(1) Voir, plus loin, fig. 7 (H_1, H_2, H_3).

(2) Voir plus loin, fig. 10 (le présent passage n'étant qu'une digression, ou, en quelque sorte, un rapide sommaire d'où résultera peut-être quelque clarté pour l'ensemble de cette étude récapitulative).

gigantesques où l'amour unirait tout dans la plénitude des libertés ? (Regardez le macrocosme en microcosme, réduisez chaque monde aux proportions d'une cellule cérébrale, et l'hypothèse, moins éparpillée, vous paraîtra plus saisissable ; car, approximativement, vous avez ainsi le cerveau, cette république de cellules, synthétisée en organe d'unité consciente). C'est cette harmonie des harmonies, toujours progressive par les incessants progrès qui montent vers elle pour l'enrichir, c'est cette sorte d'Etre collectif universel, merveilleuse concordance de toutes les libertés dans un immense amour, c'est cette République suprême et idéale que nous avons désignée, en quelques études, sous le nom de *Syn'théon'* (c'est-à-dire : Dieu ensemble, ou Divinité commune) ; et, s'il est une conception du divin, ébauchée à grands traits, qui puisse être compatible avec les aspirations de l'âge adulte de l'Humanité, il nous semble que ce ne peut-être que celle-là, car n'est-elle pas la seule qui soit compatible avec l'intégralité du principe d'amour et avec l'intégralité du principe de liberté ?

***

Mais de ces généralités, entrevues par digression, revenons à l'Humanité intégrale, et envisageons particulièrement la destinée humaine par rapport à la cellule cosmique qui est son milieu d'évolution (et qui se compose de la terre et de ses annexes de survie).

Comme avant-propos, pour s'orienter vers une idée très nette du processus de l'existence (du moins à partir du degré humain), on ne saurait mieux faire que de rappeler, dans sa simplicité outrée, mais magistrale, une vue théorique de l'Esprit Jean, que nous avons reproduite en 1899 (N° double 4-5), d'après *La Vie Posthume*. Remémorons tout au moins quelques passages caractéristiques :

« Sous le nom générique d'existence nous comprenons l'ensemble des manifestations qui, prenant l'être à son début, le conduisent, par des transformations successives, en un perpétuel devenir....

« On peut diviser ses multiples transformations en trois grandes classes distinctes qui sont : *la Vie*, *le Sommeil* et *la Mort*....

« De la vie à la mort, de la mort à la vie, en passant par le sommeil, manifestation médiatrice et reliant les deux autres entre elles, tel est l'incessant va-et-vient que l'être doit accomplir....

« Chacune des trois classes de l'existence se subdivise à son tour en trois périodes distinctes qui sont : la période d'assimilation ou de croissance, la période de concentration ou de plénitude, la période de désassimilation ou de décroissance.

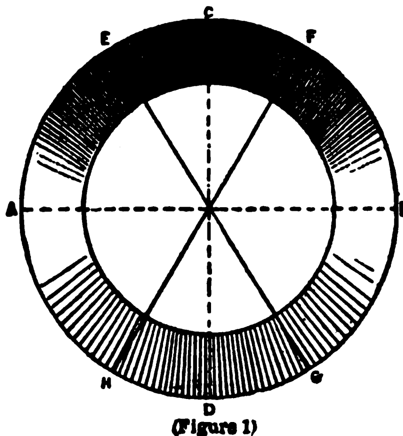
« *La Vie,* ou existence charnelle, est produite par l'incarnation de l'être périsprital...

« *La Mort,* ou existence périspritale, est produite par la désincarnation de l'être périsprital....

« *Le Sommeil,* ou existence médiatrice, est produit par la connexion et la combinaison des deux existences charnelle et périspritale....

« On pourrait représenter l'existence par un cercle géométrique (figure 1) dont les points extrêmes du diamètre AB représenteraient chacun le point initial de l'un des modes de l'existence....»

Nous fermons momentanément les guillemets afin de nous permettre une légère modification au texte, pour une simple raison de commodité, ou plutôt de clarté, que nous expliquons dans la note en bas de page. Nous formulerons donc ainsi le passage qui constitue en quelque sorte la légende de la figure : A, l'existence périspritale ; B, l'existence charnelle, et les points extrêmes de la perpendiculaire CD leurs points culminants ; les arcs BG, GH, HA, représenteraient les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance charnelle ; les arcs AE, EF, et FB les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance périspritale (1).



(Figure 1)

(2) Le texte original est celui-ci : « A, la vie, B, la mort, et les points extrêmes de la perpendiculaire CD leurs points culminants ; les arcs AE, EF, FB, représenteraient les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance charnelle ; les arcs BG, GH et HA les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance périspritale. »

Le travail complet de Jean devait se composer de 3 parties : *La Vie, La Mort, Le Sommeil.* Le texte que nous rappelons appartient à la première partie (la seule d'ailleurs qui ait été manifestée); l'étude s'y présente donc principalement sous l'aspect de la *vie* (Jean entend par

Reprenons maintenant la citation textuelle, sous réserve des modifications impliquées par l'observation précédente et par la note connexe (en bas de page). L'interprétation des points A, B, etc., se trouvant intervertie, nous devrons intervertir les lettres indicatrices de ces points ; nous aurons soin d'ailleurs de mettre ces lettres entre parenthèses, pour en signaler ainsi le changement et dégager la responsabilité de l'auteur mis à contribution.

« La figure ci-dessus (poursuit Jean) a pour objet d'indiquer d'une manière à peu près exacte, les graduations progressives de l'être, dans le cercle sans fin de l'existence, au point de vue de la matérialité de son enveloppe ou forme. Cette expression de matérialité n'est évidemment prise que dans un sens relatif et par rapport à chaque point initial des deux modes d'existence représentés, c'est-à-dire que le ton plus ou moins foncé des couleurs indiquées sur la figure représente, tantôt des degrés de matérialité charnelle, tantôt des degrés de matérialité périspritale.

« Ces deux classes de l'existence étant antithétiques par leur nature, la similitude du foncé des tons employés pour désigner leur période de plénitude n'a donc pas pour but de représenter deux états identiques de l'être, mais uniquement une analogie d'identité par rapport à leurs points initiaux respectifs.

« En résumé, l'être progresse charnellement du point initial de la vie (B) à à son point culminant (D), pour décroître parallèlement à cette progression jusqu'au point initial de la mort (A), et recommencer une nouvelle progression, mais périspritale cette fois, jusqu'au summum que représente le point (C), d'où il commence à décroître, toujours périspritalement, jusqu'à son point de départ (B) (1).

« Si nous employons les mêmes couleurs pour figurer les degrés précédant et suivant immédiatement chaque point initial, c'est afin de bien faire comprendre, par leur identité, l'unité de l'existence qui se déroule indéfiniment et sans brusque transition en passant successivement par des modes divers, dont la différence, très appréciable si l'on met en comparaison leurs points culminants, devient de plus en plus insensible à déterminer en raison directe du rapprochement des points initiaux.

ce mot la vie charnelle), et il était naturel que celle-ci fût figurée sur le schéma par le demi-cercle supérieur. Mais, les deux parties (supérieure et inférieure) du dessin, étant symétriques, et aucune raison de principe ne s'y opposant, peuvent être interverties s'il y a avantage ; et, en la circonstance présente, l'avantage de cette modification, qui n'altère en rien la donnée de Jean, c'est de relier plus clairement cette donnée avec celle que nous schématisons en des figures ultérieures.

Au sujet de la fig. 1, rappelons, d'après une note de la *Vie Posthume*, que sur le dessin original les périodes étaient représentées par des colorations graduées. Ce dessin fut exécuté d'après des indications précises, données typtologiquement.

(1) Point de départ relatif, bien entendu (puisqu'il s'agit d'existence ininterrompue) ; il importe donc peu que ce point s'appelle A ou B. – J.-C. C.

« Décroître à un mode quelconque de l'existence c'est déjà commencer à croître dans le mode suivant, en subissant irrésistiblement l'action d'une loi, toujours progressive, agissant par une assimilation du mode à venir corrélativement à une désassimilation du mode abandonné par l'être.

« La qualification de point d'assimilation charnelle et de désassimilation périspritale donnée au point (F), et celle de point d'assimilation périspritale et de désassimilation charnelle donnée au point (H), ont pour but d'indiquer sur notre figure l'intime combinaison de ces deux classes de l'existence.

« Passer de l'existence périspritale à l'existence charnelle (1) ne constitue donc pas pour l'être un changement susceptible de troubler l'harmonie de ses fonctions, en modifiant brusquement sa nature, mais uniquement une désorganisation progressive de sa manière d'être actuelle, se produisant conjointement à une reconstitution progressive aussi d'un nouvel état.... »

Ainsi, d'après Jean, l'existence pourrait se figurer par un cercle dont une moitié correspondrait à l'existence charnelle et l'autre moitié à l'existence périspritale, les deux parties se reliant d'une manière graduelle et ininterrompue. Et il semblerait, d'après le dessin qui sert de base à son exposé, que le même cycle dût se poursuivre indéfiniment.

La théorie de Jean, présentée sous l'aspect d'une symétrie complète entre deux demi-cercles (vie terrienne, vie extra-terrienne), serait assurément trop rudimentaire s'il fallait la considérer à la lettre comme la formule inextensible de l'existence (devrions-nous donc toujours tourner dans le même cercle, sans jamais en sortir ?) Mais cette théorie est précieuse par son extrême simplicité, si l'on y cherche seulement un point de départ, une notion première, très claire et en quelque sorte tangible, pour une conception rationnelle de l'immortalité.

D'ailleurs, dès l'époque où les premières pages de Jean furent publiées dans la *Vie Posthume*, une interprétation très large en fut esquissée, sinon par lui, du moins par ses amis. La deuxième partie du travail entrepris par cet éminent extra-terrien (c'est-à-dire la partie relative à *La Mort*, ou, pour mieux dire, à l'existence périspritale) nous étant inconnue, nous ne pouvons savoir les développements que cette étude spéciale nous aurait offerts ; mais ce que nous n'ignorons pas, c'est que les amis de Jean, l'Esprit Alpha, par exemple, ainsi que le directeur de la *Vie Posthume*, notre regretté Marius George, adhérents de sa théorie, s'en faisaient une idée fort souple. C'est pourquoi, en laissant de côté certains points sur lesquels nous n'étions pas en parfait accord avec nos amis de Marseille (Voir les « Lettres à la *Vie Posthume* » reproduites dans l'*Humanité Intégrale*, n° double 9-10 de 1899), nous nous attacherons ici aux seules concordances pour relier notre pensée à la leur.

(1) On pourrait ajouter : « et réciproquement ». — J.-C. C.

En Mars 1886 (dans le n° 9 de la 1re année de la *Vie Posthume*), après avoir commencé la publication de l'*Existence* (l'œuvre de Jean), et après avoir, dans une note, exprimé son adhésion, Marius George ajoutait :

« Toutefois, — ainsi que l'Esprit Alpha l'a expliqué de son côté en des entretiens qui seront publiés successivement dans la *Vie Posthume* — ce cycle d'existence que devraient parcourir tous les êtres sans exception, ne serait pas égal en étendue pour chacun d'eux en particulier, il s'agrandirait, dans la partie correspondante à la phase périspritale, en raison directe de l'avancement de l'être.

« Il résulterait, en un mot, des données de l'Esprit Alpha que celui qui, dans le parcours de sa vie terrestre, s'applique à alimenter le moi périsprital intime auquel il est lié, d'éléments incorruptibles, vitaux, et que produiraient seuls en abondance le travail, le dévouement, l'abnégation de soi-même et la pratique de tous les autres nobles sentiments, jouirait par là-même et dans toute sa plénitude, après s'être allégé par la mort de son fardeau de chair, d'une période d'existence relativement considérable par rapport à l'incarné qui, laissant pâtir, pour ainsi dire, son moi spirituel, et le privant ainsi de l'élément indispensable à la vitalité périspritale, se laisserait guider exclusivement par les appétits égoïstes et grossiers du moi charnel... »

Ainsi compris, le cycle de Jean répond d'une manière beaucoup plus satisfaisante aux données de l'observation et aux desiderata des aspirations ; mais il perd en précision ce qu'il gagne en extension. Sous quelle forme analogique se représenter ce cycle ? Est-ce toujours le cercle de Jean, où la ligne AB ne serait plus le diamètre, mais une corde variable déterminant des arcs inégaux ? Est-ce une autre courbe, et laquelle ?

Voici, à ce sujet, un avis qui fut émis (Voir « Lettres à la *Vie Posthume* ») comme proposition d'amendement à la figure géométrique par laquelle Jean représente le cycle de la double existence :

« La figure la plus propre à exprimer cette manière de voir me paraît être une ellipse. Pour commencer, la double existence peut se représenter par un cercle ; mais peu à peu, le foyer se dédoublant et la courbe s'allongeant, le cercle (ou plus exactement la circonférence) se transforme en ellipse (ou plutôt en une série d'ellipses) dont un des foyers serait dans la sphère d'incarnation et dont l'autre foyer serait un point de plus en plus élevé (de plus en plus distant de la sphère d'incarnation) en raison du degré d'avancement de l'être. La limite de l'ellipse étant la parabole (dont le second foyer est considéré comme à l'infini), les réincarnations tendent à se raréfier jusqu'à ne plus se produire, les cycles tendant de plus en plus vers une courbe idéale qui ne ramènerait plus l'être à la vie charnelle de la planète... »

Ainsi, les périodes d'existence périspritale arriveraient de plus en plus

à croître, par rapport à la période normale d'existence charnelle, dans des proportions telles que l'actif de celle-ci diminuerait d'importance relative jusqu'à disparaître au profit de l'existence périspritale. Ce qui amenait un peu plus loin cette réflexion : « Et c'est fort heureux pour les éléments nouveaux qui montent incessamment de l'animalité et qui ne pourraient arriver à se faire une place s'il en était autrement. »

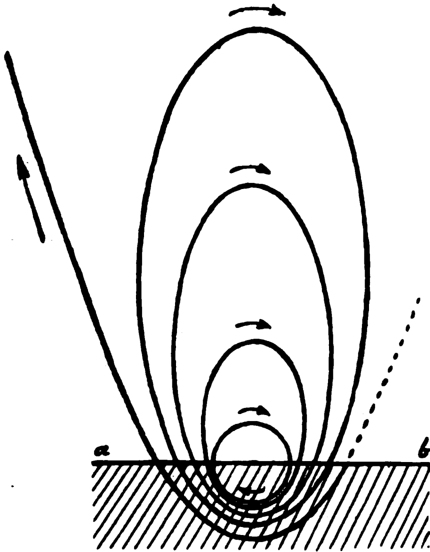


Fig. 2

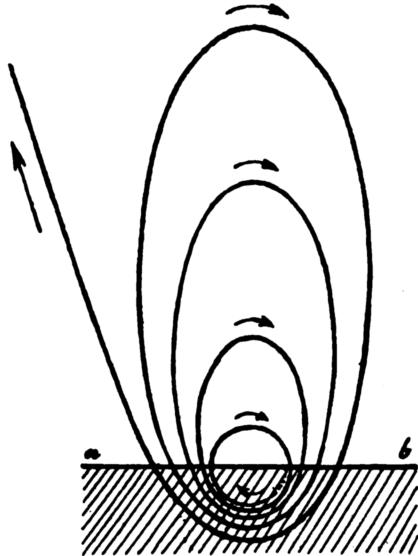


Fig. 3

Nous avons essayé, dans la figure 2, de rendre en raccourci la manière de voir que nous venons de rappeler, et qui est toujours la nôtre, sauf la modification complémentaire que représente la figure 3 et dont il sera question tout à l'heure. La partie ombrée, au-dessous de la ligne *a b*, correspond à la zone d'incarnation ; les courbes, au-dessous de cette même ligne, sont les analogues de la demi-circonférence BGHA de la figure 1. Au-dessus de la ligne *a b* se développent, de plus en plus étendues, les parties périspritales des ellipses grandissantes. Les flèches indiquent la marche vers les points culminants de l'un et de l'autre mode d'existence, et particulièrement, au-dessus de *a b*, l'ascension vers les points culminants de la vie périspritale, de même que le retour, de plus en plus rare, vers la vie charnelle. — La partie ascendante des ellipses peut être considérée aussi comme symbolisant la liberté grandissante de l'être, et la partie descendante comme symbolisant la solidarité inévi-

table qui nous ramène tous au berceau commun, au foyer originel de la commune Humanité. (Plus nous serons capables de solidarité spontanée, c'est-à-dire d'amour, moins s'imposera à nous la solidarité obligatoire par la réincarnation. Plus grandira l'amour, plus grandira la liberté). — Enfin, sur la figure 2, nous voyons une courbe qui ne se ferme plus : les ellipses font place à une parabole, dont une flèche spéciale accentue l'envolée. Faut-il bien dire envolée ? Nous verrons un peu plus loin.

La figure que nous venons d'envisager n'a qu'un tort : elle manque de lien. Les ellipses que nous avons tracées n'étant pas identiques, puisque grandissantes, ne peuvent former une courbe continue, symboliser les révolutions d'une même destinée. Mais une légère modification réalisera ce symbole : il nous suffira de transformer les ellipses indépendantes en une spirale elliptique (fig. 3), comportant d'ailleurs, dans la réalité, une abondance de circonvolutions que ne saurait rendre notre dessin sommaire, et s'achevant en un jet parabolique. Cette figure nous semble bien (1) l'exacte expression schématique synthétisant le processus de notre destinée ; car notre destinée est grandissante et se développe entre l'existence charnelle et l'existence périspritale sur une ligne ininterrompue sans repasser jamais par le même point.

Les ellipses grandissantes de la fig. 2 supposent (puisque ellipses) deux foyers : l'un qui est fixe (ou du moins qui dépend d'un plan invariable, le plan d'incarnation terrienne) ; l'autre qui est variable et ascendant, et qui dépend d'un plan de plus en plus élevé (de plus en plus distant du noyau terrestre). Tant que notre destinée relève analogiquement de l'ellipse, nous évoluons donc par rapport à deux facteurs attractifs, dont le second reste à déterminer (appelons-le x ; nous essaierons plus loin de l'entrevoir). Le facteur fixe *influence terrienne* et le facteur ascendant x, figurés chacun comme un point, nous donnent les ellipses. Si nous y joignons un troisième facteur, celui de notre *individualité continue*, celle-ci relie les ellipses, en fait une courbe *une* et *sans solution de continuité :* la *spirale elliptique* (2).

Tel est le schéma qui nous semble le plus exact pour figurer l'ensemble d'une destinée individuelle, de degré humain, dans le champ évolutif de l'Humanité intégrale. C'est en nous en inspirant que, dans notre n° 6 de 1900-1901, au sujet de l'admirable *Travail*, d'Emile Zola, nous nous exprimions ainsi :

« Ouvrez toutes grandes les portes de la vie illimitée ; dans les vastes horizons de l'Humanité immortelle, et bicomposée comme dit Fourier, déployez les spirales grandissantes en qui se formulent les courbes des destinées indivi-

(1) Du moins au point de vue simple d'une destinée humaine individuelle (tout en réservant la complexité d'une vue complémentaire qui fera l'objet d'une observation ultérieure).

(2) Bien entendu, il s'agit d'un genre de spirale elliptique (caractérisé par : foyer fixe et foyer variable).

duelles ; et combien surgiront alors dans un plus merveilleux triomphe les plus belles pages de ce livre splendide !...»

Et c'est également suivant ce dessin analogique que fut interprétée la formule d'Allan Kardec *(Naître, mourir, renaître, et progresser sans cesse, telle est la loi),* à la fin d'un sonnet déposé comme un modeste bouquet d'immortelles sur la tombe de M. Alexandre Delanne (le 5 mars 1901) :

Naître, mourir, renaître, et progresser toujours :
Telle est la loi qui nous emporte dans son cours
Sur l'orbe grandissant de la spirale humaine ;

Et dites qu'en dépit des funèbres frissons
Mourir c'est encor naître en son autre domaine ;
Nous ne mourons jamais : toujours nous renaissons !

***

Il nous faut maintenant relier l'individu à l'organisme plus général au sein duquel il se développe, il nous faut situer la spirale d'évolution humaine par rapport aux éléments constitutifs de l'Humanité intégrale.

Il y a donc lieu, préalablement, de rappeler le schéma que nous avons esquissé de celle-ci dans le nº 5 de 1900-1901. Mais, comme cette figure contenait des éléments accessoires, étrangers aux considérations présentes, nous avons dû l'en débarrasser, ce qui ne pourra d'ailleurs que la rendre plus claire. D'autre part, pour les besoins de ce qui va suivre, nous avons subdivisé la région D (de l'ancienne figure) en deux éléments, D et E. (V. fig. 4). Cela dit, nous n'avons qu'à rappeler le texte qui était comme la légende du schéma :

A. — *Géosphère,* ou sphère terrestre proprement dite. (Suivant une tolérance qui est d'usage courant, nous supposons la terre exactement sphérique). Dans la *géosphère,* nous pouvons distinguer la partie intérieure *(endosphère,* substratum physico-chimique), et la partie extérieure *(exosphère)* où commence la région biologique et sociologique. L'*exosphère* comporte les couches superficielles où se manifeste la vie, en y comprenant la masse des eaux, et la surface libre du globe. Cette surface libre est commune aux zones A et B (1).

B. — *Aérosphère,* ou atmosphère aérienne. Si l'*exosphère* est inséparable de l'*endosphère* où elle prend sa base, elle nécessite également, par sa fonction biologique, le concours de l'*aérosphère.*

L'ensemble des deux zones A et B constitue la région planétaire proprement dite.

(1) Rappelons que le mot « zone » n'est pas pris ici dans son sens classique, mais dans le sens extensif d'espace intersphérique.

C. — Zone périplanétaire mineure, ou atmosphère astrale. Pour la désigner d'un seul mot, on pourrait choisir entre les suivants : *Mésosphère, Astrosphère* (ou *Astralosphère), Psychosphère*, ou tel autre qui paraîtrait mieux approprié. (Nous dirons plutôt *Mésosphère*, ce terme nous semblant le moins discutable). Cette zone (qui pénètre aussi la zone aérosphérique) constitue les régions primaires de la survie. A mesure qu'on avance dans la connaissance, on s'aperçoit que cette zone est non moins indispensable que l'*aérosphère* au processus intégral des phénomènes biologiques et sociologiques.

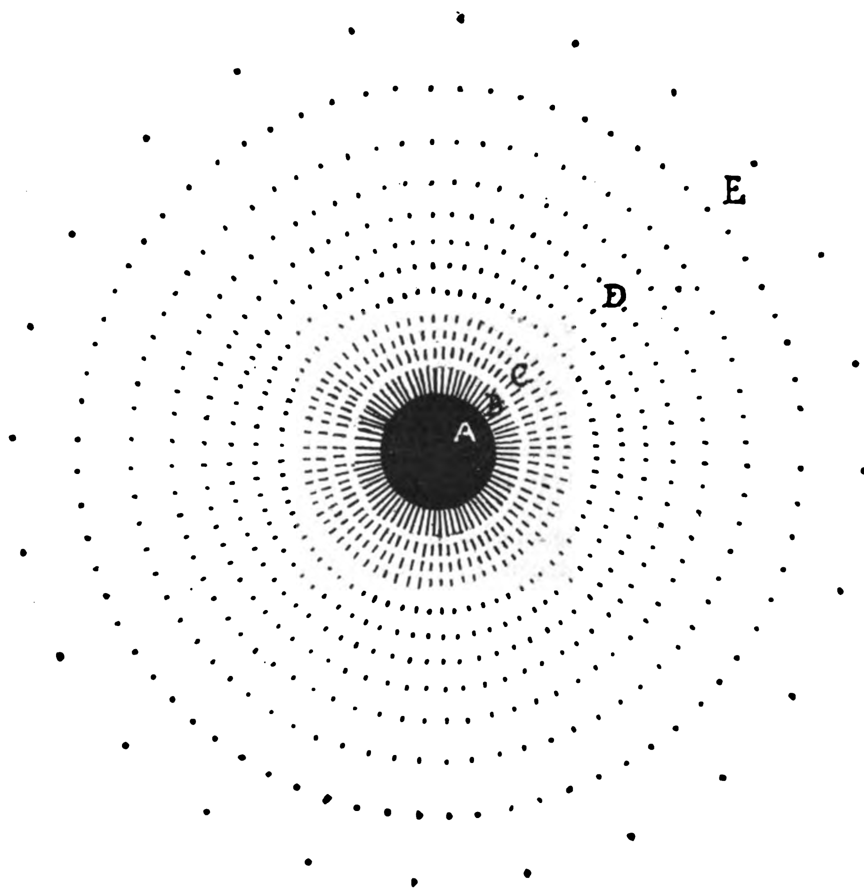


Fig. 4. — Schéma d'Humanité intégrale

D (et E).— Zone périplanétaire majeure, ou atmosphère éthérée spirituelle.

Pour la nommer d'un mot, on pourrait dire, par exemple : *Hypsélosphère* (de *hypselos*, élevé), *Ethérosphère, Pneumatosphère,* sans d'ailleurs attacher à ces termes une autre importance que celle d'une commodité de langage. (Nous dirons plutôt *Hypsélosphère*, pour la même raison que nous dirons *Mésosphère)*. Cette zone (qui pénètre aussi les zones C et B) constitue les régions supérieures de la survie, où l'être humain désincarné est assez élevé pour se voir dans la série de ses existences, pour dégager nettement la conscience synoptique des vies et des survies qu'il a successivement évoluées sur la terre et autour de la terre. (Nous aurons occasion, un peu plus loin, de parler spécialement de la région E).

L'ensemble des zones que nous venons de considérer constitue la cellule complète dont la terre est le noyau, et correspond à ce que nous appelons l'*Humanité Intégrale*.

On ne saurait trop le répéter, la conception que nous en présentons n'est pas une fantaisie de l'esprit, mais l'interprétation d'une longue série de faits observés.

Entre la zone C et la zone D nous aurions pu établir des degrés intermédiaires; mais nous avons préféré simplifier autant que possible. D'ailleurs, il faut bien comprendre que nous avons voulu seulement indiquer des points de repère, et non tracer des compartiments. Les anciennes conceptions comportaient des cloisonnements, lesquels appelaient des énumérations déterminées et des distinctions séparatives; mais les concepts du monde nouveau nous apparaissent au contraire sous la forme de libres progressions. Et si, autour des diverses zones (schématisées en figure plane), nous n'avons pas fait intervenir de circonférences limitantes, c'est précisément parce que nous aspirons à la rupture de toutes les frontières, pour la communication universelle. (Du moins nous avons pris soin de mettre cette préoccupation en évidence, sur la fig. 4. Et quant aux figures ultérieures, d'une indication plus sommaire, nous prions de les interpréter comme si les mêmes éléments y étaient représentés de la même manière que sur celle-ci).

Maintenant que nous avons rappelé notre schéma de l'Humanité intégrale, nous allons pouvoir y situer la spirale d'évolution humaine. Jetons, à cet effet, un coup d'œil sur la figure 5, en tenant compte d'abord de l'observation précédente, et ensuite en nous représentant la spirale parfaitement nette comme sur la figure 3.

La surface de la *géosphère* et l'*aérosphère* (la couronne ombrée, sur la figure 5) correspondent à la zone d'incarnation ; la limite (purement théorique, ainsi que nous l'interprétons) de cette région (de cette couronne, sur la figure) rappelle la ligne *a b* de la figure 3. — Cela noté, il est facile d'établir le rapport

entre le schéma d'évolution humaine et le schéma du milieu commun d'évolution, c'est-à-dire de faire évoluer la spirale de la fig. 3 parmi les éléments et, pour ainsi dire, dans le cadre de l'Humanité intégrale. A chaque tour de spire,

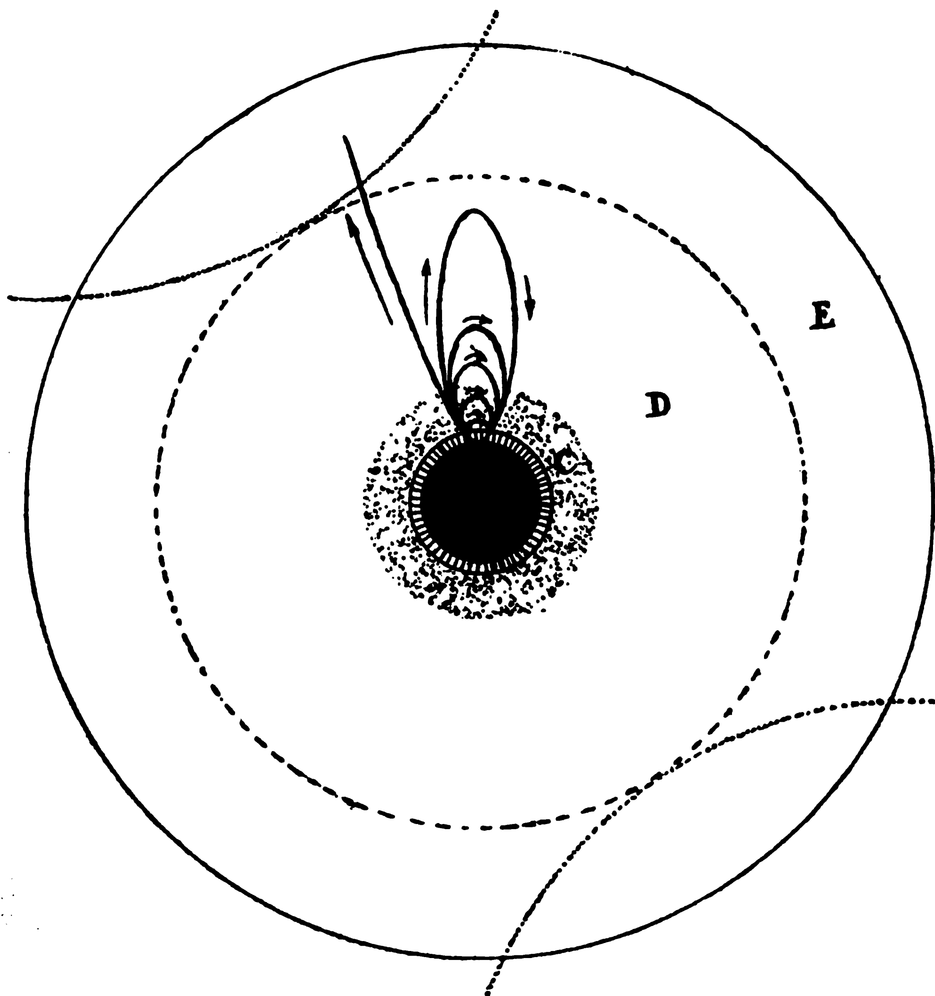


Fig. 5.

nous voyons la destinée émerger davantage de la zone d'incarnation, s'élever sur une courbe ellipsoïde plus vaste, gravir d'abord les différents degrés de la

mésosphère (pointillée sur la figure), puis, au sortir d'existences terriennes plus riches de progrès, se développer dans une survie moins élémentaire, plus puissante, monter de plus en plus dans les régions limpides et radieuses de l'*hypsélosphère*. Et de plus en plus rares se font les réincarnations, jusqu'à ce que la spirale elliptique, se transformant en parabole, parvienne à la région E et ne ramène plus la destinée de l'être humain dans la zone d'incarnation.

Ce qu'il faut surtout considérer dans cette figure de la spirale ellipto-parabolique, c'est la représentation des altitudes atteintes, et des longévités périspritales conquises, à chaque circonvolution de la destinée (1). Ce que nous devons encore ajouter avant d'aller plus loin, c'est que dans la réalité il se produit des conjonctions de destinées, des mariages de spirales, d'où résulte une force ascensionnelle merveilleuse, irréalisable sans doute par la destinée simple. Il n'est pas admissible, en effet, que la spirale elliptique se transforme en parabole, que le retour à l'incarnation (par la courbe de solidarité *inéluctable*) prenne fin, si nous ne sommes déjà imprégnés du principe de solidarité *libre*, c'est-à-dire du principe d'*amour* ; et nous ne pouvons être imprégnés du principe d'amour, si nous ne l'avons cultivé, au cours de nos existences, par des rapprochements, par des unions, et surtout si d'abord nous ne l'avons réalisé de façon *parfaite* dans la plus élémentaire des unions : celle du Couple. Et les Couples eux-mêmes ne peuvent développer tout leur essor que s'ils tendent à s'unir de plus en plus en nombre, et de plus en plus en perfection, avec les autres Couples, par des Harmonies progressives. Ainsi l'on comprendra qu'ils puissent atteindre, en communion les uns avec les autres, l'altitude de la région E (hypsélosphère supérieure), où n'existe plus la nécessité de la réincarnation (2).

(1) On découvre, il est vrai, par l'observation spirite, de nombreuses individualités posthumes, engourdies de trouble et d'inconscience, qui semblent croupir depuis un temps fort long, quelquefois depuis des siècles, dans les régions inférieures de la mésosphère — laquelle pénètre aussi l'aérosphère jusqu'à la géosphère, comme nous avons dit. Mais une telle phase d'existence, qui correspond plutôt à une quasi-interruption d'existence, à une sorte de catalepsie périspritale, ne saurait être comptée à l'actif de la vie ultraterrienne, et de sa courbe représentative, que suivant une réduction proportionnelle à l'état considéré, — ou, si l'on préfère, inversement proportionnelle à l'existence vécue, à l'activité déployée pendant cette phase. (On pourra trouver que les êtres posthumes en question rappellent un peu le conte de « la Belle au bois dormant »; c'est peut-être cette réalité qui a inspiré ce mythe).

Rappelons que l'un des bienfaits les plus caractérisés de la pratique spirite est de faciliter le réveil périsprital de ces stagnants et de raviver le cours normal de leur évolution.

(2) Mais d'où pourtant ils peuvent descendre volontairement pour une incarnation de dévouement, s'ils le jugent utile ; et cela par la simple raison que qui peut le plus peut le moins.

Il y aurait là tout un sujet de considérations, qu'on pourrait présenter (avec d'autres encore, d'un ordre ultérieur) sous ce titre analogique : *La note FA*.

L'Esprit Jean n'admet pas la possibilité d'incarnations volontaires ; qu'il veuille bien nous excuser de ne pas partager son avis à cet égard.

Notre figure de la spirale ellipto-parabolique, que nous avons offerte comme amendement à celle de la circonférence continue est donc encore trop simpliste? — Evidemment; et pour avoir un schéma se rapprochant un peu plus de la vérité vivante, il faut se représenter les circonvolutions successives de cette spirale comme des lignes d'une complexité croissante, par exemple comme des cordes dans lesquelles le nombre des brins tordus ensemble irait en augmentant.

Encore un mot sur la région E considérée dans sa fonction d'hypsélosphère supérieure (nous aurons à en parler plus loin sous un autre point de vue). Elle est occupée vraisemblablement, ainsi que nous venons de le voir, par une Harmonie générale de groupes harmoniques progressifs, composés d'êtres assez évolués pour former entre eux un immense et parfait (1) organisme d'amour et de liberté. Si l'on prend l'individualité humaine pour base de numération, ils sont un nombre fourmillant ; et pourtant ils constituent une unité. Comment? Demandez-en le secret au fonctionnement du cerveau, cette république de cellules harmonisées. La région E (région périphérique d'harmonie et de conscience commune), c'est pour ainsi dire la couche corticale du cerveau de l'Humanité. Et c'est aussi (dans une certaine mesure et sans préjudice des composantes ultérieures) la providence du progrès, l'influence supérieure qui contribue au grandissement des ellipses dont se constitue la spirale des destinées, la force qui sollicite vers l'harmonie les régions les moins évoluées. (C'est, pour une part, cette influence qui, plus ou moins ressentie, détermine le facteur ascendant x). Jusqu'ici la région E ne s'est formée que d'éléments relativements rares, dont l'évolution fut mal favorisée par l'inharmonie sociale de la planète, de la zone d'incarnation ; et, si néanmoins les éléments s'y sont multipliés, renforcés, c'est par l'accumulation des siècles. Mais maintenant, voici que l'harmonie de cette région supérieure périphérique tend à se propager dans les régions plus centrales et jusque sur la terre; la foule chaotique des hommes de chair répond à cet appel en tendant elle-même, du fond de son inconscience et de sa division lamentable, vers la conception de l'Humanité *une* et vers un avénement de conscience commune et harmonique ; de larges voies de communication (dont les pénibles sentiers du spiritisme actuel ne sont que les menues promesses) irradieront bientôt de la terre à l'hypsélosphère supérieure, et de celle-ci à celle-là ; les marais de l'astral (de la mésosphère) seront assainis; l'Humanité tout entière, l'Humanité intégrale sera en pleine commmunication avec elle-même ; toutes ses parties, depuis la surface de A jusqu'en E, vibreront harmoniquement; le progrès s'accomplira avec une rapidité jusqu'alors inconnue et qui ira d'autant plus en s'accélérant que l'hypsé-

(1) Parfait relativement ; car cette perfection n'exclut pas la possibilité d'une perfection plus grande, à un degré ultérieur de la progression des Harmonies.

losphère supérieure s'enrichira elle-même plus vite de nouveaux éléments et de nouvelles forces. L'Humanité terrienne s'harmonisera de plus en plus ; car la liberté se développera, éclatera dans toute sa grandeur, en même temps que la terre acclimatera l'amour à sa surface et deviendra elle-même un foyer d'amour. Et l'Humanité, pour sauvegarder sa conquête, s'efforcera elle-même de cultiver l'harmonie jusque dans sa pépinière de l'animalité. Et ainsi le ciel se fera sur la terre et imprégnera celle-ci jusque dans ses profondeurs. Et l'évolution se poursuivra vers une réalisation de plus en plus parfaite de l'Humanité intégrale.

Vers les Stellarités intégrales.
Des Stellarités intégrales a Syn'théon'.

Pour aller plus loin sans renoncer à la sériation évolutive, à une détermination progressive dans le concept, sans être happés par un vertige de mystère, de mysticisme, sans nous abîmer dans le gouffre d'un absolu amorphe et, pour ainsi dire, invertébré, — il ne s'offre à nous qu'un recours : celui de porter notre attention vers cette sorte de squelette de l'univers qui nous est révélé par la vue des astres et dont la véritable structure est de mieux en mieux comprise par la science contemporaine.

On a dû d'ailleurs, même sans sortir de l'Humanité intégrale, se poser cette question : Comment concevoir la constitution de la région E, si la parabole (figurative de la fin des réincarnations) fait le geste d'emporter les êtres dans un abîme sans fond, dans l'évanescence d'une sorte de Nirvâna ?

La solution de ce problème, nous semble-t-il, est double : intrinsèque et extrinsèque (par rapport à l'Humanité intégrale).

Le premier facteur qui retient l'être, qui arrête son échappée sur la branche parabolique centrifuge, en le sauvant du vertige d'absorption qui le nirvâniserait dans l'infini, — c'est l'*amour* qu'il a évolué ; amour sans lequel d'ailleurs (redisons-le) il n'aurait pu s'élever à ces hauteurs (car, on ne saurait trop le répéter, il y a une solidarité inéluctable qui relie entre eux tous les éléments de l'Humanité ; et se réincarnent, par une nécessité immanente à la modalité de leur substance, tous ceux qui n'ont pas conquis l'esprit de solidarité spontanée). Cette solidarité spontanée, cet amour, existe, à l'état assimilé, chez les parabolisants (qu'on nous pardonne ce terme analogique, faute d'un meilleur) ; cet amour qu'ils ont développé et dont ils sont enlacés les maintient autour de la terre, aux extrêmes hauteurs de l'hypsélosphère, dans une région de mutualité vibratoire (que nous avons comparée à la région externe du cerveau, où retentit en un même concert toute une république de cellules consciencielles). Leur mutuel amour les constitue ainsi à l'état de couche organique supérieure ; et leur amour pour leurs frères moins évolués accentue encore cette cohésion

(comme la tension convergente des pierres d'une voûte vers le centre de gravité terrestre garantit leur stabilité d'agencement); ils restent sur ce plan, non seulement pour la sauvegarde de leurs rapports réciproques, mais aussi — tels dans une famille les aînés vis-à-vis des jeunes — pour influer sur les nouveaux évoluants, pour les activer vers le progrès, pour pénétrer de leur ciel, du ciel qu'ils ont en eux, les couches sous-jacentes de l'hypsélosphère, — et même celles de la mésosphère, dont ils tendent de plus en plus à dissiper les chaos, — et aussi la zone terrienne où nous évoluons dans la chair; pour que la Cellule intégrale (l'Humanité intégrale) devienne de plus en plus harmonique, jusqu'à son noyau central d'incarnation. Ils travaillent de plus en plus à la rénovation, à la transfiguration de la Cellule entière par l'invasion de son ciel (au sens à la fois restreint et éthéré de ce mot), c'est-à-dire par la propagation vibratoire de ses régions supérieures, par la coopération ardente à toutes les poussées évolutives de la région géosphérique (1). L'amour qui est en eux, ils tentent de l'incarner jusque sur la terre ; et il est des phases où cet effort constant devient plus particulièrement manifeste ; c'est à une de ces phases que se trouve actuellement notre Humanité intégrale.

Tel est le premier facteur — le facteur intrinsèque — qui rattache à notre hypsélosphère supérieure les parabolisants de notre petit monde terrien et circum-terrien.

Pour découvrir le second facteur — le facteur extrinsèque, — il faut nous tourner maintenant vers le grand ciel, vers ce ciel des astres, sans l'aide duquel, ainsi que nous le disions il y a un instant, nous ne pourrions faire impunément un pas de plus dans notre essai d'exploration.

C'est la science moderne — malgré ce qu'on a pu dire de sa prétendue faillite — qui nous met à même d'entreprendre le jalonnement, téméraire peut-être, mais non irrationnel, que nous ébauchons ici. Et, de même que la moderne biologie nous a permis d'apercevoir un lien entre l'être humain et les organismes plus élémentaires qui montent de l'infiniment petit par des complexités croissantes, — de même l'astronomie moderne, mise en possession de son véritable point de vue par Copernic, Képler et Galilée, animée par Newton, vitalisée par notre prestigieux contemporain Camille Flammarion (2), va nous permettre

(1) On trouvera peut-être que nous nous répétons ; mais le retour de cette note essentielle,— ou plutôt de ce leit-motiv, ramené et accentué dans une tonalité un peu différente par le lien d'une sorte de modulation, — n'était pas inutile à l'enchaînement harmonique de notre étude.

(2) Nous ne partageons pas toujours — comme on a pu le voir — l'avis de M. Camille Flammarion, dans l'interprétation des faits psychiques, surtout quand il s'agit des faits de médiumnité ; mais nous tenons à dire combien nous admirons en lui l'astronome doublé d'un poète, et (devons-nous ajouter, si l'on nous permet de le considérer conjointement à la grande âme qui le complète) combien nous admirons le génie masculin doublé du génie féminin, dans un des plus beaux prototypes de l'être double qui sera l'élément fondamental de la société future, et que nous avons appelé le Couple-citoyen.

d'entrevoir aussi un lien progressif entre l'Humanité intégrale et le plus grand Etre que nous puissions concevoir.

Notre premier rapport se trouvera naturellement dans notre spéciale famille astronomique : dans le système solaire — tel que Copernic en a découvert la constitution réelle, les véritables rapports. Nous considérerons donc que l'orbite parcourue par notre planète (1) est avoisinée par les orbites de planètes sœurs tournant autour du commun soleil, et que chacune de ces planètes est le noyau d'une cellule cosmique analogue à notre Humanité intégrale, comportant également : géosphère, aérosphère, mésosphère, hypsélosphère. Or, notre Humanité intégrale n'a pas de limites, à proprement parler; et il est vraisemblable qu'il en soit ainsi des Humanités intégrales similaires. On peut donc toujours concevoir que deux Humanités intégrales voisines se rencontrent par leurs hypsélosphères. Et c'est (autant que pour indiquer la fin des réincarnations nécessaires) pour exprimer cette rencontre que nous avons spécifié une région E, figurant les extrêmes expansions de notre hypsélosphère.

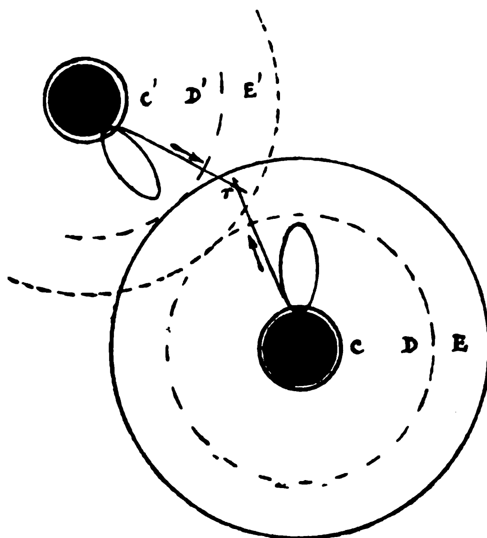


Fig. 6.

(1) La science contemporaine, surtout grâce aux ouvrages captivants de M. Camille Flammarion, a suffisamment popularisé l'étude des corps célestes pour que nous n'ayons pas besoin d'insister sur la définition des planètes non plus que sur celle des étoiles, et pour que nous n'ayons pas non plus à rappeler que la Terre est un astre planétaire, tout comme Vénus ou Mars, c'est-à-dire une composante d'un système dont notre Soleil occupe approximativement le centre. (Nous disons « notre » soleil, puisque les étoiles proprement dites ne sont autre chose que les lointains soleils d'autres systèmes).— Le présent travail n'étant qu'un aperçu très sommaire, on nous excusera si nous faisons abstraction des satellites, ainsi que des comètes.

Considérons donc, d'une part, notre Humanité intégrale, et, d'autre part, l'Humanité intégrale d'une planète immédiatement voisine. (Voir la figure 6, d'une indication très sommaire, et que nous prions de compléter par la pensée avec les éléments des figures 3, 4 et 5). Les deux hypsélosphères, ainsi que nous venons de dire, peuvent se rencontrer, et nous appellerons : E, pour celle de notre Humanité intégrale, et E', pour l'autre, la région de possible rencontre. Si nous symbolisons l'évolution de chacune des deux Humanités, prise collectivement, par une spirale ellipto-parabolique, nous concevrons facilement, comme sur la figure 6 au point *r*, la rencontre des deux paraboles jaillissantes, et, par conséquent, la déviation mutuelle qu'elles doivent s'imprimer pour constituer une résultante commune, — résultante qui déterminera une orbite idéale intermédiaire aux orbites astronomiques décrites par les deux planètes, ou, en d'autres termes, décrites par les géosphères des deux Humanités intégrales considérées (1). Par la rencontre des régions E et E', il se produit donc à la fois une pénétration mutuelle, une anastomose de deux Humanités intégrales, — et une équilibration réciproque qui sauvegarde chacun des deux organismes, les garantit contre le risque d'une dissémination, d'une évanescence dans l'infini.

Tel est le facteur extrinsèque qui, conjointement au facteur intrinsèque *amour*, permet de concevoir la constitution de la région E (et de ses similaires pour les autres Humanités intégrales). Ce facteur n'est pas, à proprement parler, une limitation, puisque les hypsélosphères voisines peuvent se pénétrer ; mais il n'en est pas moins, pour des humanités intégrales voisines, une protection mutuelle de leurs autonomies. (Autonomes et unis, tels doivent être les organismes dans les progressions).

Mais, dira-t-on, les planètes, dans leurs courses sur leurs orbites, ne sont pas toujours dans les mêmes rapports ; les rencontres d'hypsélosphères, faciles à concevoir quand les planètes sont en conjonction (2), ne le sont plus quand les marches respectives de celles-ci les écartent les unes des autres.

Cette objection nous arrêterait évidemment, si les hypsélosphères étaient rigides comme sont les géosphères, ou même si leur substantialité était du

(1) Ceci deviendra plus clair en situant par la pensée la figure 6 dans une figure d'ensemble, telle que la figure 7 (dont il sera question un peu plus loin), où sont indiquées, grosso-modo, les orbites planétaires ; il suffira de s'y représenter les rencontres de paraboles en un point tel que le point *r*, et, par ce point, de décrire idéalement une orbite autour de l'astre solaire S. — La figure 8 elle aussi, en son expression métaphorique, peut contribuer à cette élucidation.

(2) Les différences, parfois très grandes, qui existent entre les diverses distances d'orbites voisines, dans un même système, pourraient suggérer une objection à cet égard ; mais on peut toujours supposer qu'une hypsélosphère (dont la sphéricité est purement théorique, ainsi qu'il va en être question) s'étend sur un espace plus vaste du côté où la distance interorbitaire est plus grande,— l'expansion et la forme organique d'une hypsélosphère étant vraisemblablement subordonnées à l'équilibre des attractions voisines.

même ordre que celle des aérosphères. — Or, nous avons fait déjà observer (dans le N° 5 de 1900-1901) que les zones représentées en figuration plane sur notre schéma de l'Humanité intégrale se rattachent à la forme sphérique par une vue simplificatrice, mais que cette vue ne saurait correspondre à une exacte réalité. C'est ainsi que la terre elle-même (notre base planétaire) est considérée au premier abord comme une sphère; tandis qu'elle est en réalité un ellipsoïde de révolution, la force centrifuge développée par son mouvement de rotation ayant compliqué sa simplicité sphérique. D'après Mme Clémence Royer (qui vient de quitter notre géosphère après y avoir laissé une trace magistrale de son puissant esprit), il y aurait, en outre, une déformation périodique de la terre, une oscillation bi-quotidienne par l'effet d'une marée intérieure, la matière planétaire étant supposée en fusion sous la croûte terrestre. Quant à l'aérosphère (atmosphère aérienne), elle serait à peu près de même forme, mais avec une excentricité un peu plus considérable, et soumise aussi à un phénomène de marée. Si nous passons de l'aérosphère à la mésosphère (de B en C, sur les figures 4 et 5), les causes de déformation de la sphère deviennent vraisemblablement plus complexes et plus puissantes. La zone mésosphérique doit s'étirer, non seulement sous l'influence de notre soleil et de notre satellite (suivant ce qui se passe pour les marées), mais peut-être aussi sous l'influence (mésosphérienne) des diverses planètes de notre système (cette zone étant d'une substantialité plus subtile que les précédentes). D'autre part, à mesure que le plan s'élève, il est probable, d'après ce que nous savons des images astrales, que la route suivie par la terre et ses ambiances est bientôt toute semée de ses empreintes, et que, pour l'œil périsprital, le terre (ou du moins son ambiance périspritale) tend de plus en plus à être en quelque sorte partout où est son orbite, de même que, pour l'œil charnel, un tison qui tournoie est sans interruption dans tout l'espace qu'il parcourt. Plus on s'élève, en conquérant les régions ascendantes de l'hypsélosphère, plus on voit se développer de nouvelles facultés expansives... On peut alors concevoir que, si des planètes sont voisines par leurs orbites, leurs hypsélosphères arrivent à se rejoindre, quelles que soient les positions astronomiques de leurs géosphères.

La figure 7 a pour but de rendre plus tangibles les considérations qui précèdent. — Dirons-nous que S représente le Soleil, *notre* Soleil, noyau principal de la Cellule stellaire appelée « Système solaire »? Dirons-nous que P 1, P 2, P 3, représentent Mercure, Vénus et la Terre, ou encore (en faisant abstraction de Mercure) la Terre entre Vénus et Mars? — Non; la figure est purement schématique; elle représente, non un fragment de *notre* système solaire, mais une synthèse, c'est-à-dire, d'une manière générale et en extrême raccourci, un système solaire quelconque, une étoile quelconque (du moins une étoile à soleil simple, comme notre système). Pour représenter notre système en particulier, il nous eût fallu tenir compte des exactes proportions et surtout

étendre notre dessin jusqu'à l'orbite de Neptune (même jusqu'à la probable planète trans-neptunienne) ; ce qui eût exigé un cadre beaucoup plus vaste. Il eût fallu aussi la forme elliptique (et non circulaire) des orbites. Nous avons préféré nous en tenir à une figure théorique très sommaire, ne comportant que les éléments indispensables à notre explication.

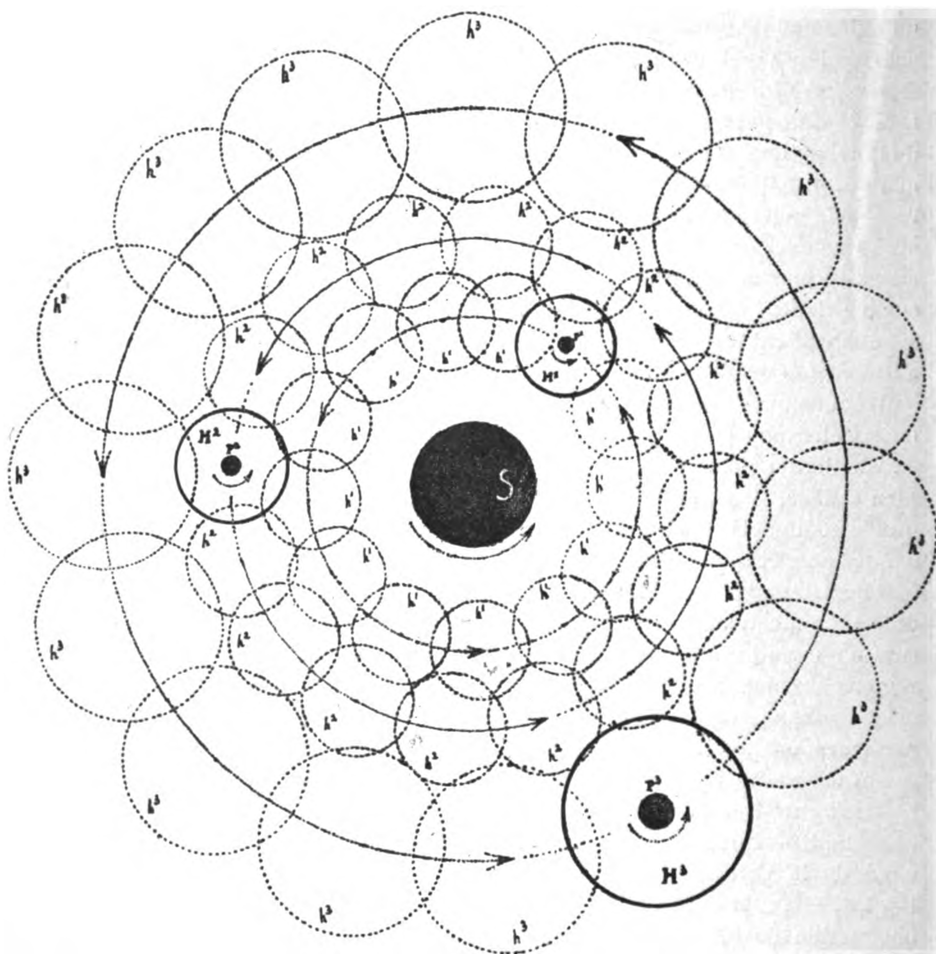


Fig. 7

S est donc un soleil quelconque ; P^1, P^2, P^3, sont trois planètes tournant sur leurs orbites autour de ce soleil. H^1, H^2, H^3, sont les ambiances d'Huma-

nité intégrale afférentes à chacune de ces planètes; nous les avons représentées comme si elles gardaient leur forme de sphères concentriques à leurs noyaux planétaires; mais, d'autre part, nous avons semé de leurs traces h^1, h^2, h^3, (suivant une vue indiquée plus haut) la route de leurs orbites;— ce qui correspond à la réalité vivante (immortaliste et solidariste), complémentaire de la donnée astronomique, et permet d'entrevoir la plénitude de la vie par l'entrelacement ininterrompu des Humanités, au sein d'un système solaire.

En effet, la trace des planètes, envisagées dans leurs ambiances d'Humanités intégrales, se trouvant sur toute la voie de leurs orbites respectives, tous leurs éléments suffisamment subtils peuvent être considérés (au point de vue de la perception) comme capables de se reporter instantanément sur les différents points de cette voie, par un phénomène analogue à celui de la téléphonie (ou à celui de la téliconie, non encore pratiqué, mais dont on annonçait dernièrement la découverte). Nous pouvons donc toujours supposer les Humanités intégrales comme étant en conjonction; ce qui nous permet de présenter sous une forme géométrique un schéma des enlacements d'Humanités intégrales.

Un autre genre de considérations nous aidera à franchir ce passage un peu ardu de notre étude, en contribuant à l'éclairer.

Si le phénomène des marées nous montre déjà pour les eaux une sphéricité plus déformée que celle de la terre proprement dite, et si le fait s'accentue encore pour l'aérosphère, on est porté à concevoir, à mesure que les états de la substance deviennent plus subtils, une altération de plus en plus grande de la sphéricité, une distension de plus en plus prononcée des pseudo-sphères de la survie, sous l'influence des forces qui les actionnent en les étirant. Le besoin de conjonction permanente entre deux hypsélosphères supérieures (besoin d'amour entre les régions supérieures de deux Humanités) est, en particulier, une force suffisante pour expliquer la distension des hypsélosphères au point de les voir occuper réellement toute l'étendue que nous avons représentée sur la figure 7 par de simples traces (circonférences en pointillé) et qu'il serait sans doute encore plus juste de figurer par l'ensemble ininterrompu du même espace.

La figure 7 (même en lui donnant une étendue et des proportions documentaires) ne serait donc encore qu'une approximation, conçue suivant une formule trop simplistement géométrique; et l'on peut imaginer une autre approximation qui peut-être la complète. C'est celle qui est indiquée sur la figure 8 (dessin en partie médianimique). Sur cette figure, — qu'on pourra trouver un peu fantaisiste, mais qui serait expressive pourtant, dans sa potentialité analogique, si l'exécution n'en était si rudimentaire,— chacun des foyers de flammes (métaphorisé ici en fleur flamboyante) représente une Humanité intégrale, dont le point noir central figure le noyau planétaire. Partout où le foyer a passé, l'espace reste embrasé; ou plutôt l'hypsélosphère de ce foyer

s'est propagée dans tout cet espace, comme un incendie qui serait une couronne de feu ; et l'on voit les couronnes se rejoindre, fondre leurs flammes, s'entr'



Fig. 8

épouser, tout en restant autonomes. Et le système tout entier apparaît comme un vaste tournoiement de vie éblouissante, où se coordonnent harmoniquement des couronnes d'Humanités, fondant leurs ardeurs expansives sans se confondre, dans tout l'épanouissement de la liberté et dans tout le resplendissement de l'amour.

Puisque nous en sommes à entrevoir l'amour des mondes planétaires au sein d'un système, n'y aurait-il pas, en passant, un mot à ajouter au sujet du facteur ascendant x, dont il est question plus haut, à propos de la spirale ellipto-parabolique ? Est-ce bien seulement de l'hypsélosphère supérieure (région E) d'une Humanité intégrale que dépend ce facteur, et ne faut-il pas envisager conjointement l'attraction des hypsélosphères supérieures des autres Humanités, surtout si ces autres hypsélosphères appartiennent à des Humanités plus évoluées? La réponse ne semble pas douteuse, surtout si l'on prend en considération le double caractère, intrinsèque et extrinsèque, de la région E : comme hypsélosphère supérieure, région d'harmonogamie intra-humanitaire (par rapport à son Humanité intégrale), — et comme région d'harmonogamie interplanétaire (par rapport aux autres Humanités intégrales). La région E, tout en étant caractérisée par le lien d'amour unissant tous les éléments qui la cons-

tituent, ouvre à ceux-ci la voie de communication avec les régions similaires des autres planètes.

Comment comprendre cette communication ? Jusqu'où peut-elle s'étendre sans compromettre l'autonomie des Humanités intégrales, sans contredire les notions déjà considérées, particulièrement au sujet de la région E ?

Ici il faut encore, ainsi que toujours, faire intervenir les gradations, qui sont comme la formule générale du progrès. Nous avons dit qu'une Humanité intégrale n'a pas de limites à proprement parler ; elle n'a d'autre limite que celle des degrés correspondant aux diverses extensions du progrès. C'est ainsi que nous l'envisageons d'abord jusqu'à la région D, puis jusqu'à la région E (au point de vue intrinsèque). Le domaine propre d'une Humanité intégrale (intrinsèquement comprise) ne s'étend pas plus loin ; mais le champ des actions extrinsèques nous conduit vers de nouveaux horizons. Nous arrivons ici à des degrés assez subtils par rapport aux habitudes de notre entendement, et il est difficile d'être clair autant qu'on le voudrait ; nous allons néanmoins nous y efforcer. — Toute la question est encore de sauvegarder l'équilibre entre la liberté (la détente parabolique du primitif ressort ellipsoïdal) — et la solidarité (représentée d'abord par la réincarnation inévitable et, de plus en plus, par l'amour grandissant, — ensuite par une première perfection d'amour, avec, pour adjuvant, la rencontre des paraboles collectives (fig. 6) et leur déviation mutuelle en une résultante commune, — ensuite encore par quoi ?...). — Ce qui apparaît, c'est que toujours grandit la liberté, et que de plus en plus la solidarité tend à s'identifier avec le seul amour. Transportons-nous dans la région E : nous y trouverons (ainsi que partout) des vétérans et des nouveaux ; et, comme on n'arrive là que par l'amour, et que l'amour agglomère les êtres en Harmonies, nous y verrons des Harmonies anciennes et des Harmonies récemment arrivées par la voie de la parabole. Cela étant, il est vraisemblable que les jeunes Harmonies, les nouvelles venues, ne puissent s'aventurer au-delà de la région E, ne puissent communiquer (extrinsèquement) qu'avec les régions similaires d'une planète voisine, avec les régions de rencontre immédiate. Il serait imprudent à ces Harmonies récentes de tenter une envolée ultérieure, avant que leur poussent de plus grandes ailes (au figuré, bien entendu) ; elles risqueraient de perdre la cohésion qui les rattache ensemble, et, par conséquent, jusqu'à un certain point, de compromettre la solidarité organique de la région E. Mais il n'en est plus ainsi des Harmonies davantage évoluées, qui par leur séjour et leurs travaux dans la région E, ont développé jusqu'à un degré nouveau — combien plus indéfectible encore ! — la puissance de leur amour, et en même temps la puissance de leur liberté, la portée de leur rayonnement. Par l'enchaînement des hypsélosphères des diverses Humanités intégrales du système, peut-être même plus directement, par la radiance conquise, elles parviennent jusqu'au-delà de l'orbite la plus extrême, jusqu'au-delà de cette sorte

de noyau complexe (1) formé par les entrelacements d'Humanités intégrales (qui se trouve représenté théoriquement par la figure 8 et qui se trouve rappelé — en plus petit et en moins net, mais avec un nombre d'orbites un peu plus grand — au centre de la figure 9). Là, ces Harmonies rayonnantes se mêlent aux rayons similaires émanés des hypsélosphères supérieures des autres

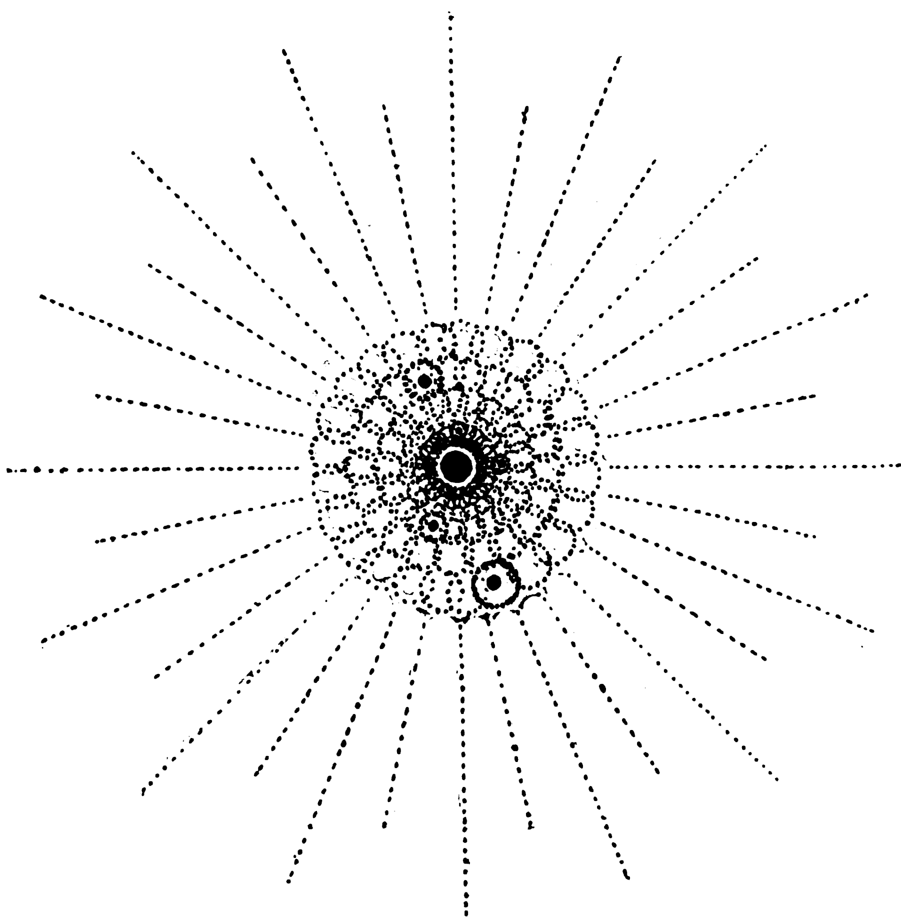


Fig. 9. — Schéma de Stellarité intégrale.

(1) Nous employons ce terme « noyau complexe », faute d'un meilleur ; mais l'ensemble que nous désignons ainsi est déjà très subtil lui-même relativement, par la nature de ses composantes hypsélosphériennes. Il faut seulement ajouter que, tout étant rapport, un élément déjà complexe et subtil peut, à son tour, être considéré comme le noyau d'un élément plus vaste, d'une cellule plus complexe et plus subtile encore.

planètes, s'harmonisent avec eux, pour constituer avec eux une nouvelle conscience commune, embrassant les diverses consciences communes des Humanités intégrales, — nouvelle conscience commune qui sera celle du système tout entier, de l'étoile tout entière, et que, pour cette raison, nous appellerons *Harmonie stellaire intégrale,* ou *Stellarité intégrale.* (Il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour que la communion des étoiles puisse s'accomplir par la gradation des Harmonies — toujours des plus petites aux plus grandes — dans le réseau universel).

La région immense occupée, autour du « noyau complexe » des Humanités intégrales, par les rayonnements de la Stellarité intégrale commune constitue l'élément spécial de celle-ci, et, pour la désigner d'un mot, nous l'appellerons, si l'on veut bien : *archisphère.* Cette archisphère est indiquée théoriquement, sur la figure 9, par des irradiations; mais, devons-nous ajouter immédiatement, encore plus pour cette figure que pour les précédentes, c'est là une représentation grossière et purement schématique, dans laquelle il est impossible de tenir compte, même approximativement, des proportions. Pour rectifier autant que possible l'idée prodigieusement inexacte que pourrait suggérer la figure 9, il faut bien nous dire que, par rapport aux quelques orbites représentées, l'étendue de cette figure entière ne correspondrait même pas à l'étendue de notre système solaire jusqu'à l'orbite de Neptune (et l'on sait que Neptune n'est probablement pas l'extrême planète de notre système). Les irradiations figuratives de l'archisphère ne devraient donc commencer que bien au-delà des dimensions de notre schéma. Et quelle devrait être, proportionnellement, la portée de ces irradiations? Quel devrait être le rayon minimum de l'archisphère? Le calcul est facile. Neptune est à 1 milliard 100 millions de lieues du soleil; portons grosso-modo à 2 milliards de lieues l'extrême rayon du système solaire. Comme, d'autre part, nous savons que l'étoile la plus voisine de notre système (1) est à environ 8 trillions de lieues, il s'ensuit que le rayon de notre archisphère (pour pouvoir rencontrer l'archisphère de la plus proche entre les autres Stellarités intégrales) doit être au moins 2.000 fois égal au rayon du « noyau complexe » de notre système. (En effet, le rayon du dit « noyau complexe » étant considéré en chiffres ronds comme de 2 milliards de lieues, nous aurons, en le multipliant par 2.000, un nombre de 4 trillions de lieues, qui correspond à la demi-distance de l'étoile la plus voisine). On voit donc suivant quelles proportions considérables il faut rectifier et interpréter la figure 9, pour avoir, si peu que ce soit, une idée de la réalité.

Comment peut-on concevoir de tels rayonnements? Tout simplement par la puissance des Harmonies. Les Harmonies hypsélosphériennes, qui avaient

(1) Alpha du *Centaure.*

déjà pu acquérir assez de puissance pour atteindre l'archisphère, acquièrent encore par leur rencontre mutuelle, par leur formidable union dans cette région ultérieure, une puissance nouvelle, incomparablement plus étendue. Tels des foyers relativement restreints engendrent, lorsqu'ils se rejoignent, un colossal incendie.

Et que deviennent ces Harmonies, par rapport à leurs Humanités intégrales ? C'est ce que nous allons examiner.

De même qu'on n'a pu échapper à l'attraction géosphérienne de réincarnation que par l'évolution d'un certain degré d'amour, de même on ne peut s'élancer à pleines voiles au-delà de son hypsélosphère supérieure, vers les régions de l'archisphère, que si l'on a acquis un degré suffisant d'amour (et de libre solidarité avec son Humanité intégrale) pour que nul vertige d'infini ne puisse vous en détacher. — Pour en revenir aux deux facteurs de garantie de la région E, on se rappelle que nous avons envisagé un facteur intrinsèque « amour » et un facteur extrinsèque résultant de l'équilibre mutuel des envolées paraboliques de deux hypsélosphères voisines. Eh bien, ce deuxième facteur, cet équilibre mutuel de deux envolées qui se rencontrent n'est utile qu'autant que l'amour est encore trop jeune pour se pleinement garantir lui-même. Quand l'immanence de l'amour a suffisamment acquis, par l'évolution propre à la région E, un nouveau degré de puissance, il n'a plus besoin de cette sorte de frein, et les Harmonies, suffisamment évoluées, peuvent déborder, peuvent émaner vers l'archisphère, car le lien est désormais à toute épreuve, du moins jusqu'à ce degré là, — et l'on peut faire partie de l'étoile, de la Stellarité intégrale, en toute plénitude, tout en restant attaché à son Humanité intégrale par le lien d'amour grâce auquel on ne cesse d'en faire partie intégrante, par l'incessante possibilité de rallier l'hypsélosphère. En un mot, on est alors à la fois de la Stellarité intégrale et de l'Humanité intégrale originelle ;— et, pour ne pas trop compliquer nos idées au sujet des Harmonies de ce degré, nous les considérerons comme de l'Humanité intégrale en reportant sur notre hypsélosphère l'image que nous nous en faisons, et nous les considérerons comme de la Stellarité intégrale en reportant la vue de leur image dans les régions plus lointaines de l'archisphère.— En d'autres termes encore, les Harmonies de ce degré ont beau participer désormais à la constitution de l'archisphère, qui est comme le cerveau de la Stellarité intégrale, elles ne cessent de participer à l'hypsélosphère dont elles émanent, et, par celle-ci, à toutes les régions de leur Humanité intégrale, — dont elles se sentent toujours solidaires par amour ; incessamment elles y reviennent, elles se replient sur elle, comme incessamment elles s'épanouissent vers les plus larges expansions de l'archisphère,— dans un immense mouvement alternatif, dans un rythme gigantesque de respiration humano-stellaire.

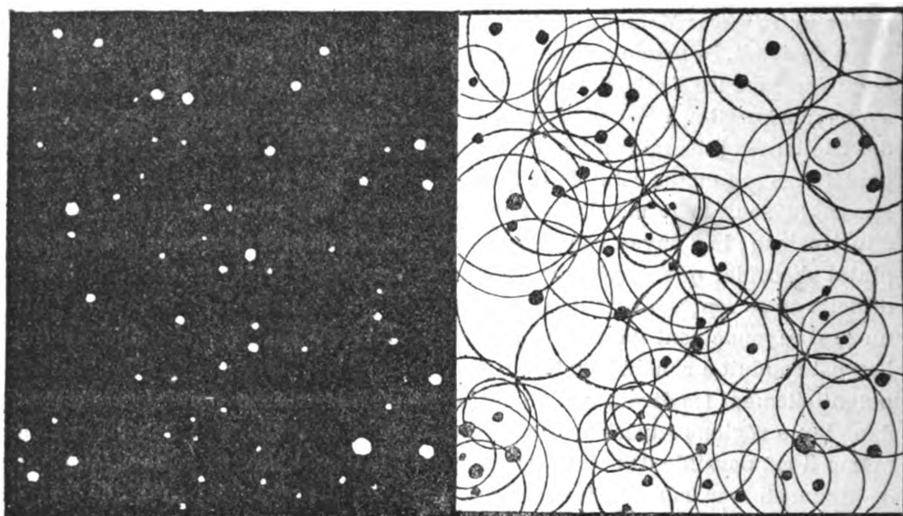


Et maintenant, nous sommes encore progressivement conduits à faire un pas de plus. Nous ne saurions concevoir l'union des Humanités intégrales en Stellarité intégrale, sans concevoir ultérieurement l'union des Stellarités intégrales entre elles. Mais, avant d'envisager cette union, il y a lieu d'élucider un point de détail. De même que nous avons eu besoin de répondre à une objection pour comprendre l'entrelacement des Humanités intégrales, de même nous avons une question à résoudre pour comprendre sans restriction l'entrelacement des Stellarités intégrales par leurs archisphères. En effet, le système des orbites planétaires (du moins celui de la famille solaire) ne se présente pas dans son ensemble sous la forme d'une sphère, puisque ces orbites diffèrent très peu d'inclinaison ; le « noyau complexe » indiqué au centre de la figure 9 est donc plutôt discoïdal que sphérique, si on l'envisage tel quel, et dès lors il est difficile de se représenter autour de ce noyau (qui serait ainsi relativement plat) un égal rayonnement dans tous les sens. Mais en réfléchissant, voici ce que l'on est conduit à considérer. De même que nous en sommes venus à envisager potentiellement les diverses Humanités intégrales comme annulaires (du moins dans leurs régions supérieures) plutôt que comme simplement sphériques, de même il est possible d'envisager leur ensemble (l'ensemble de ces anneaux qui se tiennent) non sous la forme d'une sorte de disque, mais sous une forme globulaire, d'un diamètre égal à celui de ce disque. Il est bien évident que cette progression dans la manière de considérer les diverses Humanités intégrales doit correspondre à une progression même de leurs Harmonies les plus évoluées ; mais on peut concevoir ainsi l'extension de leurs flammes les plus affinées jusqu'aux plans les plus voisins de la perpendiculaire à l'écliptique (1). — Une comparaison vulgaire objectivera mieux notre pensée : celle des progrès successifs réalisés pour nos lampes d'éclairage, — d'abord points lumineux, puis couronnes de flammes, et enfin globes de feu, de par les derniers perfectionnements. — Dans les régions extra-annulaires, les hypsélosphères supérieures (considérées annulairement) tendent à se répandre, y trouvant le champ libre ; mais, comme cette tendance expansive existe pour les unes comme pour les autres, elles se maintiennent les unes les autres par des pressions réciproques qui les transforment vraisemblablement en une série de calices globulaires s'enveloppant les uns les autres.

Donc, en définitive, rien ne nous empêche de concevoir le « noyau complexe » sous une forme sphérique, ou du moins sphéroïdale, et rien ne nous arrête d'envisager dans tous les sens, dans toutes les directions spatiales,

(1) Remarquer en passant que ces mêmes plans, par qui se complète le champ de sphéricité de notre système, sont ceux des comètes les plus émancipées, de celles dont les périodes se chiffrent par milliers d'années. Il y a peut-être quelque rapport à tirer de cette observation ; nous nous contentons de la souligner.

le rayonnement expansif des archisphères, et par ainsi l'entrelacement des Stellarités intégrales.



(a) Fig. 10 (b)
Négatif : Fragment de ciel nocturne. *Positif :* Fragment de « Syn'théon' ».

C'est cet enchaînement général des intégralités stellaires que nous avons essayé de rendre plus sensible par la figure 10, en partie double. La partie *a* représente un fragment de ciel nocturne. La partie *b* essaie de figurer les Stellarités intégrales correspondantes ; l'étendue des archisphères est indiquée sous la forme théorique de circonférences ; au centre de chacune d'elles, un point plus ou moins gros signifie l'astre central du système, ou même, avec un peu d'imagination, le « noyau complexe » de la Stellarité intégrale (tel que nous l'avons envisagé sur la figure 9). — Nous ne saurions d'ailleurs nous préoccuper ici de proportions vraies ; car, en dehors d'un schéma grossier, purement théorique et explicatif, toute représentation devient ici impossible.

Cela dit, sur la figure 10 (partie *b*), nous voyons les archisphères s'enlacer, se pénétrer, comme, à un degré antérieur, nous avons vu s'enlacer et se pénétrer les hypsélosphères des Humanités intégrales. Nous commençons donc à entrevoir les harmonogamies de Stellarités intégrales. Par l'enchaînement des archisphères nous concevons un degré nouveau de la communion universelle. Et nous pouvons supposer encore que les rayonnements grandissent, si bien que cette communion immense (qui par la série indéfinie des entrelacements d'hypsélosphères évoque déjà l'idée de divinité commune que nous résumons

dans le mot *Syn'théon*) se transforme peut-être elle-même progressivement en une communion de plus en plus directe entre les Stellarités les plus lointaines.

Mais faisons abstraction de cette dernière hypothèse, qui n'est pas indispensable à notre aperçu, et revenons à la figure 10, pour un complément d'interprétation.

Simplement pour tabler sur le squelette d'un ciel réel, la partie *a* de la figure 10 est faite d'après un fragment de carte céleste (comprenant : *La Petite Ourse, Le Dragon, Céphée,* une partie du *Cygne* et une partie de *Cassiopée*). Elle ne saurait d'ailleurs, malgré cette préoccupation de réalité, prétendre qu'à faciliter un concept : en effet, les cartes célestes, avec leurs constellations, représentent une perpective du ciel plutôt qu'une véritable anatomie céleste, attendu que les étoiles les plus distantes les unes des autres, dans la profondeur de l'espace, peuvent y paraître voisines quand la perspective les rapproche sur un même fond de projection, relativement à notre vue; la partie *b* (de la figure 10), qui est la contre-partie de *a*, ne peut donc donner une idée exacte des rapports de communication entre les archisphères des différentes Stellarités. Néanmoins la figure 10 (en partie double) peut, sous ces réserves, servir à objectiver notre pensée.

Nous pouvons en quelque sorte regarder la partie *a* (fragment de ciel nocturne) comme un « négatif » dont la partie *b* serait le « positif ». Grâce à cette comparaison, empruntée aux procédés de la photographie, et qui par conséquent ne pouvait être que toute moderne, nous voyons apparaître quelque chose de l'Etre universel par une simple transposition du spectacle des nuits limpides; il nous suffit de tirer, à la lumière de l'esprit d'harmonie, une éblouissante épreuve positive de ce vaste et sombre cliché, fourmillant de points lumineux (1).

Dans l'apparence de ciel que nous révèle la nuit, chaque système solaire se réduit pour nous, sous le nom d'étoile, à un point de lumière perdu dans l'immensité des ombres. Transposons ce « négatif » en « positif » : nous obtiendrons la contre-partie de ce que nous révèle la nuit; nous aurons la révélation

(1) Sur la partie *b* nous n'avons figuré les centres stellaires par des points noirs que sous un point de vue relatif, et particulièrement pour faire ressortir la lumière des archisphères spatiales. Mais en réalité tout est lumière là où l'harmonie est réalisée. Seulement il faut dire que la lumière perçue par une modalité de l'être ne l'est pas par une autre modalité, et alors semble de l'ombre. Les rayons ultra-violets sont noirs pour l'œil charnel, mais nous savons parfaitement que c'est là un fait tout relatif, et il est facile de concevoir un organisme visuel pour lequel notre gamme lumineuse (du rouge au violet) serait noire (comme sont noirs pour nous les rayons infra-rouges) et pour lequel la gamme ultra-violette serait lumineuse, comme l'est pour nous la gamme allant du rouge au violet. (Le mot « gamme » se justifie ici parfaitement, car il représente une série comprise dans l'intervalle d'une octave, au sens musical du mot, c'est-à-dire entre un nombre de vibrations et son double).

de la grande lumière transcendantale, quelque chose déjà comme une représentation fragmentaire de l'Etre universel, la manifestation du cerveau divin progressif, l'apparition unito-plurale de Syn'théon'.

Nous croyons devoir arrêter ici cet aperçu, en ajoutant que là encore, dans ces régions de l'immensité, c'est la puissance grandissante de l'amour qui garantit les êtres de l'évanescence dans l'infini. Et toujours les divers degrés d'Harmonies tendent à se synthétiser dans l'Harmonie universelle sans que ces Harmonies cessent d'être « elles-mêmes » dans les diverses autonomies de leurs degrés.

Ajoutons encore que, quelles que puissent être les complexités qui nous échappent dans la constitution de l'Univers, quels que puissent être les systèmes de systèmes que la science de l'avenir soit appelée à découvrir, nous ne pourrons qu'imaginer des enlacements plus vastes et des irradiations plus inouïes, par lesquelles toujours ne peut que s'unifier l'infinie complexité des nombres, par lesquelles, de progession en progression, ne peut que grandir et s'enrichir le cerveau universel, l'universelle République d'amour et de liberté que nous nommons *Syn'théon'*.



Ces aperçus, relatifs aux Humanités intégrales et aux Stellarités intégrales, ont sans doute été présentés d'une manière trop grossière, insuffisamment transcendantale. Certes, par un principe analogue à celui de la télégraphie sans fil (ondes hertziennes), on pourrait concevoir une solution plus élégante (identique dans le fond, mais plus abstraite dans la forme), où les régions de rencontre seraient remplacées par des rapports d'états vibratoires. Mais les solutions abstraites ne sont accessibles qu'aux spécialistes de la science; et nous avons surtout cherché à mettre la notion des Harmonies progressives à la portée de toutes les intelligences, à lui donner une forme tangible; c'est pourquoi nous l'avons présentée d'une manière aussi analogue que possible aux notions qui nous sont à tous généralement familières.



Encore un mot pour finir.

On dira peut-être, au sujet de notre étude : Ne faut-il donc voir dans l'Univers qu'une immense ascension générale vers des états plus subtils, plus puissants, plus harmoniques ?

Ce n'est là certes qu'un des côtés du problème ; mais c'est celui qui correspond le mieux à notre esprit de libre investigation. Cela dit, il faut évidemment considérer que le système universel est double, comme double est

notre système nerveux, et comme est double encore notre fonction respiratoire. Il est double, c'est-à-dire centrifuge et centripète, ou plutôt (car ces mots pourraient nous tromper, suivant quel centre on considère), le système universel est bipolaire : il y a le pôle de l'origine planétaire et le pôle de la Conscience universelle ou Syn'théon' ; et de l'action de ces deux pôles résulte un double mouvement, analogue à celui représenté par les ellipses grandissantes de la figure 2. Chaque être qui monte des rudiments planétaires tend à se rapprocher de plus en plus de la communion universelle, et, lorsqu'il commence à faire partie de la Conscience universelle, il agit à son tour, solidairement avec cette Conscience universelle, pour provoquer les genèses de nouvelles séries évolutives, qui monteront à leur tour dans les progressivités de Syn'théon' ; si bien que toujours s'ébauchent de nouveaux êtres, s'élaborent de nouvelles libertés qui grandissent et par l'amour constituent de nouvelles Harmonies, — afin que grandisse en même temps la Conscience universelle, ce Syn'théon' un et collectif, qui ne saurait être un Dieu de progrès s'il n'était progressif lui-même et s'il ne s'enrichissait incessamment de toutes nos conquêtes autonomes, de toutes les splendeurs d'amour réalisées par nous : conquêtes et splendeurs parmi lesquelles brillera d'un si bel éclat la réalisation harmonique de notre Humanité intégrale, — ce qui est pour nous l'objectif spécial et particulièrement cher dans l'immensité du progrès universel.

J.-Camille Chaigneau.

Nous voulions seulement faire un résumé. Chemin faisant, nous nous sommes laissé entraîner à quelques développements pour élucider certains points qui n'avaient été encore qu'effleurés. Si bien que la place nous manque aujourd'hui pour achever notre récapitulalion. Nous comptions terminer par quelques vues relatives à l'adaptation sociale de nos concepts généraux. Nous essaierons de les résumer dans le numéro supplémentaire ; nous prions d'ailleurs les personnes qui possèdent la collection de l'*Humanité Intégrale* de se reporter déjà aux quelques études que nous avons publiées à cet égard.

J.-C. C.

CONSÉQUENCES ET BUT RÉVOLUTIONNAIRE DES PHÉNOMÈNES SPIRITES

Est-il vrai que, plus nous avançons dans les sciences physiques, psychologiques, philosophiques, morales et sociales, plus grandit en nous le doute sur

la possibilité de pouvoir jamais résoudre les problèmes si complexes de notre temps ?

En en prolongeant l'attente, ne risquons-nous pas d'en voir grossir les difficultés ?

D'autant plus que ces difficultés nous viennent aussi bien des conservateurs que des révolutionnaires.

Il est incontestable qu'à l'heure actuelle, la société se trouve séparée en deux camps irréconciliables, lesquels forment deux mondes, dont l'idéal totalement opposé représente deux pôles contraires !

D'un côté, les conservateurs des vieilles idées, des vieilles croyances, de nobles illusions sur la valeur morale d'une souveraineté unique par son *omnipotence*, d'antiques préjugés spiritualistes, de fausses idées arrêtées sur l'indignité de la matière. Cela joint à une volonté inflexible de défendre pied à pied, envers et contre tout, leur foi surannée en la souveraineté morale de leurs principes théocratiques et autocratiques, d'où découle, sous forme de droit divin, l'arbitraire de leurs privilèges.

De l'autre, les révolutionnaires (substituant au droit de Dieu les droits de l'homme), qui, après avoir épuisé tous les systèmes de conciliation, sont décidés à *réaliser* par tous les moyens en leur pouvoir, *leur idéal* de liberté et de progrès, de justice et d'égalité, de solidarité et de réciprocité.

Las de piétiner sous eux, ils trouvent qu'il est grand temps de tout changer, de tout transformer, non seulement dans l'ordre social, mais aussi dans le domaine philosophique et religieux, décidés *à n'accepter comme vrai, que ce qui est conforme aux lois physiques de notre terre !*

Ils considèrent la matière comme leur dieu et maître, tout en ne voulant ni dieu ni maître, sans trop se préoccuper de leur illogisme en reniant leur foi démocratique pour l'ordre de la vie universelle.

Tous s'appliquent à introduire, de gré ou de force, dans l'*ordre social :* l'égalité par la justice, le progrès par la liberté, la fraternité sous forme de solidarité, et la réciprocité sous celle de justice élémentaire.

Mais, si l'existence *n'a pas de lendemain,* que devient cet *idéal* : de liberté et de progrès, de justice et d'égalité ?

Une illusion de l'imagination humaine !

Car alors la liberté et le progrès ne sont des vérités réelles que pour cet être impersonnel que nous nommons humanité, véritable dieu Moloch de nos sociologues.

Si la logique a porté les révolutionnaires à renverser les assises du vieux monde théocratique et autocratique ; sous la même impulsion, n'auraient-ils pas dû faire reposer l'ordre de la nature entière sur les principes de la démocratie ?

Par simple esprit d'opposition contre les spiritualistes déistes, les révolu-

tionnaires ont cru pouvoir triompher de toutes les difficultés en se déclarant matérialistes néantistes.

Il est vrai, qu'en considérant la mort comme absolue, il n'y a plus de raison pour s'intéresser à l'au-delà !

Par la même raison, l'on coupe court à toute spéculation sur Dieu. Car Dieu, l'âme, l'au-delà, étant choses invisibles et intangibles, c'est-à-dire étrangères aux lois de la réalité, ne seraient plus qu'un produit de l'imagination humaine.

A tout cela, il n'y aurait rien à répliquer, si la question sociale ne venait pas se substituer à la question religieuse. Ce que l'une ne peut plus donner devient obligatoire pour l'autre.

Cet état a enfanté le socialisme, lequel exige impérieusement que la société réalise ce que le ciel ne peut donner.

Et comme la société actuelle est impuissante ; dominée d'un côté par les spiritualistes déistes; de l'autre, désillusionnée par les matérialistes néantistes, (conceptions aussi contraires, l'une que l'autre, au véritable esprit de la révolution), elle court le danger de subir un régime de violence capable de faire rétrograder le genre humain.

Nous, spirites, venons vous dire : le ciel ne vous fera pas faillite ! mais à la condition que vous entendrez par ce mot les régions les plus harmonisées de notre au-delà, lequel doit nous apparaître comme servant de milieu évolutif à une portion de notre humanité intégrale, tandis que l'autre évolue sur cette terre, en travail de progrès, mais divisée encore par les partis, soumise encore à tous les dangers et les tortures de la lutte pour la vie. En comprenant d'ailleurs que le but suprême de cette humanité doit être la poursuite indéfinie d'une harmonie toujours plus radieuse, aussi bien sur la terre elle-même que dans son au-delà !

Mais comment faire de cette conception une vérité vraie, capable de changer notre doute en certitude ?

Ma réponse sera bien simple :

Logique avec les principes démocratiques, la révolution doit répudier toutes les religions déistes, par la raison qu'elles sont les glorificatrices des principes d'autorité absolue, des privilèges arbitraires; et que cette conception est en contradiction formelle, aussi bien avec l'esprit humain, qu'avec l'esprit démocratique. Et que cette contradiction avec l'esprit humain devait nécessairement faire naître l'idée de *révolte contre tout l'ordre social et religieux !*

De là, tous les crimes et les horreurs commis au nom de Dieu ! Toutes nos discordes sociales, toutes nos luttes fratricides suscitées contre les représentants ou les détenteurs du pouvoir, sous quelque forme que ce soit. De là, aussi, de sourdes colères, de muettes protestations, toujours plus impulsives contre : « La force prime le droit ! » Dans ces conditions, nous comprenons la forme

violente que revêt le socialisme, tout aussi bien que la pensée irréductible qui ressort de l'athéisme.

La seule ressource qui reste, aujourd'hui, à la démocratie, serait donc d'avoir au plus tôt recours à la science, seule qualifiée par l'esprit moderne pour faire évaporer le voile des mystères...

Mais sous une condition : c'est que l'on explorera aussi bien le domaine physique dans les dernières limites des lois de notre région terrestre, que dans les premières régions de l'au-delà !

En sollicitant la science à s'occuper de phénomènes mystérieux, on reconnaît qu'il en existe de nombreux, dont les causes sont d'une nature étrangère aux lois physiques de notre terre.

Cette reconnaissance ressort, en effet, de récentes affirmations, faites par nos sommités scientifiques sur l'existence réelle de forces qualifiées d'*inconnues*.

De ceci, je tire la conséquence que tout arrive à son temps, à son heure !

Qu'alors, l'étude de l'esprit et de la nature de ces forces s'impose impérieusement à la science !

Dans ces conditions, le devoir de celle-ci n'est-il pas de chercher à tout prix à sortir de l'impasse où les faits l'ont acculée ?

Son honneur ne lui en fait-il pas une obligation ?

Elle ne peut se soustraire plus longtemps aux responsabilités désastreuses que tout retard peut faire encourir à notre ère nouvelle.

Il est vrai que je semble engager la science officielle à mettre un pied dans le domaine du surnaturel, ce dont elle s'est toujours gardée. Je suis loin d'avoir cette pensée, sachant, depuis longtemps, que tout est naturel ! et que l'ignorance seule porte les hommes à croire au surnaturel !

Seulement, sous la pression incessante de faits multiples; pénétré de vérités irréfutables ; je viens supplier les représentants de la science officielle de ne pas *continuer à dédaigner* l'étude des sciences psychologiques et spirites ; dont les causes sont d'autant plus intéressantes qu'elles semblent étrangères à la région de notre terre ; — de ne pas *persister à faire la sourde oreille, et le silence* sur certains phénomènes dont la réalité troublante n'est plus contestable.

En ne se prononçant pas sur les causes, la science semble en *redouter la gravité !*

Mais, en se prolongeant, ce recueillement pourrait être interprété comme un mauvais vouloir, encourir une terrible responsabilité. Si, comme l'a dit Claude Bernard, « tout ce qui se fait dans la nature dénote un plan, un dessein, une idée », et j'ajouterai : un but, (lequel échappe trop souvent à notre perspicacité), qui *oserait*, à cette heure de trouble mental et de tourmente sociale, *nier* : que les phénomènes spirites, apparus depuis plus de 50 ans sous une forme aussi intéressante que mystérieuse, nous paraissent, aujourd'hui, *destinés*

à s'imposer au monde entier sous la forme d'une entité physique et intellectuelle, faite pour changer la face des choses ?

Car, au lieu de diminuer d'importance, d'années en années, les phénomènes spirites ont pris un tel ascendant sur la raison humaine, qu'ils gagnent, par leurs évidences, les moins disposés aux entraînements de l'illusion, les plus irréductibles mauvais vouloirs.

A cette heure, les spirites se comptent par millions; leurs revues par centaines. Malheureusement, nous devons constater que le nombre de ceux qui ont envisagé la hauteur et l'importance du but du spiritisme est bien restreint. Pour y parvenir, il faut être non seulement libre de préjugés et d'idées arrêtées, sans autre prétention que celle de soulever un coin du voile d'Isis; mais être plein d'intérêt pour tout ce qui pourrait participer à notre rénovation philosophique, morale et sociale.

L'idée de survie résultant de preuves scientifiques supplée à toutes les exigences de la raison; puisqu'elle supprime toute spéculation sur l'existence ou la non-existence de Dieu, et qu'elle satisfait amplement nos aspirations les plus élevées ! Mais, de relatifs (à l'ordre politique et social) qu'étaient nos principes démocratiques, ils se transforment aussitôt en vérités absolues.

Dans ces conditions, nous voyons s'évaporer toutes les religions déistes, pour faire place à une foi démocratique qui est bien *la négation même de la foi du vieux monde théocratique !*

Pour nous résumer nous dirons :

« Qu'il est possible, au moyen de certaines pratiques, de se mettre en communication réelle avec des êtres physiques et intelligents, soit sous l'aspect d'entité, soit sous forme concrète. (Êtres ayant vécu sur cette terre, avec preuves irréfutables; faisant en conséquence partie de l'humanité intégrale, dont une portion vit sur cette terre quand l'autre évolue dans l'au-delà !)

« Et que, sous la pression irrésistible des faits, la survie admise, le monde moral se trouvera en possession d'une assise, autrement solide et efficace que celle sur laquelle ont reposé toutes les religions déistes du vieux monde : monarchiste, clérical et autocrate ! »

Avec la survie, la moralité qui en découle réalise nos plus nobles aspirations; en nous donnant la liberté d'être et l'égalité de devenir, elle relève la dignité humaine, et répond à cette objection cent fois exprimée par la réaction : « *Si vous voulez détruire* la foi de nos pères, présentez-nous quelque chose de supérieur. »

Jusqu'à preuves contraires, nous considérons l'idéal des principes de 89 comme supérieur à celui du vieux monde théocratique et autocratique. A la condition, toutefois, que les principes de notre révolution, de relatifs qu'ils avaient été considérés jusqu'à ce jour, à la grande satisfaction du vieux monde

autoritaire, se trouvent, par la logique, être ceux sur lesquels repose l'ordre de la nature entière !

Notre intention n'ayant jamais été d'imposer nos idées, il ne nous reste qu'à mettre en parallèle l'idéal de chaque doctrine, de chaque théorie, et à dire : jugez !

La foi déiste de nos pères repose sur l'adoration du principe d'autorité absolue ! Autocratie divine jouissant de privilèges arbitraires ; à laquelle nous serions éternellement soumis ; sans espoir de voir jamais réalisé notre idéal démocratique, essentiellement humain, de liberté absolue !

Quant à la foi positiviste des matérialistes néantistes, elle repose tout entière sur la certitude positive : que les faits physiques de notre terre, de prédominances matérielles, sont absolument vrais dans leurs réalités apparentes !

Cette foi dans l'autorité absolue de la matière a conduit nos sociologues à admettre : que l'homme était destiné à être éternellement sacrifié sur l'autel de son dieu humanité !

Conception en désaccord complet avec l'esprit de la révolution ; laquelle repousse toute idée d'autorité omnipotente, sous quelque forme, matérielle ou spirituelle, que ce soit !

Vous allez me dire : Votre thème a certainement une valeur ; malheureusement la société actuelle est pleine de préjugés ; d'idées arrêtées ; par conséquent très disposée à douter de tout et surtout de la réalité de la survie, sur laquelle repose votre thèse.

Je vous répondrai : à qui la faute ?

Ce n'est pas à nous, spirites, qui n'avons jamais hésité à nous prononcer, sans crainte ni réticence ; dédaignant les sarcasmes d'ignorants ; méprisant les injures des imbéciles.

Nous qui, depuis 50 ans, avons cherché avec persistance, étudié avec tous les scrupules et la réflexion que nous commande la raison.

Nous, des plus vieux libres-penseurs de notre temps, nous nous croyons autorisés à regretter de voir se prolonger un dédain, qui, à nos yeux, peut devenir, par ses conséquences, une faute que personne ne voudra endosser ! En la signalant, je sens que je fais mon devoir de véritable révolutionnaire, dans l'ordre : philosophique et moral, politique et social !

STANISLAS DISMIER.

CONFIRMATION ET EXPLICATIONS

A propos de la poésie inspirée à M. C. Chaigneau par l'Esprit Charlotte C., et commençant par ce vers : « J'aime, vous le savez, courir parmi les tombes ».

En lisant dans le dernier numéro de l'*Humanité Intégrale* les poésies inspirées à M. C. Chaigneau par des individualités de l'espace, j'ai pensé que les lecteurs de notre savant ami trouveraient quelque intérêt à être renseignés sur les circonstances dans lesquelles l'une de ces poésies avait été obtenue et sur les explications fournies, à l'aide de la table, par l'Esprit qui l'avait inspirée, relativement à la différence de style que peuvent présenter les communications d'un même Esprit, quand le médium qui lui sert d'intermédiaire n'est pas le même. Ces explications ayant été données chez moi le 29 janvier 1890, jour où j'ai reçu de M. C. Chaigneau une copie de la poésie attribuée à l'Esprit de Charlotte Ch., je viens les rapporter aux lecteurs de l'*Humanité Intégrale.*

La poésie dont il s'agit m'avait été lue quelques jours auparavant par M. C. Chaigneau en même temps que plusieurs autres, qu'il avait obtenues dans la nuit du 28 au 29 octobre 1889, à l'occasion de l'anniversaire de la première manifestation de l'Esprit « Marie-aux-Chrysanthèmes », cet Esprit charmant en qui M. Chaigneau a reconnu, par des révélations qui ne pouvaient le tromper, l'amie inséparable de ses vies antérieures.

Bien que le thème de toutes les poésies obtenues dans cette soirée fût le même, chacune d'elles paraissait être d'un auteur différent, tant elles se ressemblaient peu par le style et par la forme. L'une trahissait la manière de V. H., une autre, celle d'A. de M., une autre, celle de Ch. B., et la dernière me parut avoir été donnée par l'Esprit de ma fille Charlotte, parce qu'elle peignait exactement la mission que cette âme s'est donnée depuis sa désincarnation, celle d'éclairer les Esprits troublés qui ne se savent pas morts ou que des liens mystérieux retiennent encore auprès de leurs tombeaux. Sur la demande qu'il m'en fit, je fis connaître mon sentiment à M. Chaigneau, qui m'apprit alors que Charlotte s'était en effet déclarée, par l'écriture mécanique, l'inspiratrice de ces vers.

Le même jour, en rentrant chez moi, je me mis à la table avec ma fille Jeanne, et, sans la prévenir de l'objet de l'évocation que j'allais faire, et sans lui dire un mot de ce qui s'était passé chez M. Chaigneau, j'appelai Charlotte pour lui demander si elle était bien l'auteur des vers qui m'avaient été lus. La table ne tarda pas à se mettre en mouvement, mais au lieu d'être animée par l'Esprit évoqué, elle le fut par un autre Esprit, Esprit ami de Charlotte et de nous, mais non appelé, l'Esprit de M. Mory, qui me dit être prêt à répondre au nom de Charlotte à toutes mes questions. Nous eûmes alors l'entretien suivant ;

D. — Charlotte s'est-elle communiquée ailleurs qu'ici depuis le mois d'octobre ?

R. — Oui.

D. — Chez qui ?

R. — Chez M. Chaigneau.

D. — Par quelle médiumnité ?

R. — Par l'intuition.

D. — Quel était le médium ?

R. — M. Chaigneau.

D. — La communication était-elle en prose ou en vers ?

R. — En vers.

Je transmis aussitôt cette communication à M. Chaigneau, en le priant de me donner une copie des vers dont il s'agit, afin de les transcrire sur le livre des communications de Charlotte.

En me les envoyant, M. Chaigneau les accompagna des lignes suivantes :

« Nous avons été très heureux de la confirmation donnée par M. Mory au nom de Charlotte. Avant de transcrire ces vers sur votre livre, je vous serais bien obligé de les soumettre un à un à Charlotte pour qu'elle les ratifie en détail, ou qu'elle les corrige, s'il y a lieu. L'intuition n'étant pas une médiumnité rigoureuse, il peut se glisser quelques mots qui ne soient pas exactement ceux que l'Esprit aurait voulu communiquer. »

Aussitôt sa lettre reçue, je lus les vers devant les miens, qui en admirèrent la beauté et la richesse. Mais ma femme fit cette réflexion que si les idées étaient celles de Charlotte, révélées par les principales communications qu'elle nous a données, le style lui paraissait trop s'éloigner de celui de ses communications habituelles. Cela, répondis-je, n'a rien d'étonnant, la poésie ayant été obtenue par intuition et les autres communications par coups frappés.

C'était l'heure de commencer notre séance et nous nous mîmes à la table. Charlotte étant venue, nous répéta qu'elle était bien l'auteur des vers que j'avais lus, qu'elle n'avait rien à y changer et qu'il était inutile de les lui soumettre un à un. Puis elle nous prévint qu'elle allait s'expliquer à ce sujet, ce qu'elle fit dans les termes suivants :

« La communication que vous a envoyée M. Chaigneau est bien de moi ; il ne faut pas en douter.

« Si vous ne reconnaissez pas absolument mon style ordinaire, cela tient au genre de médiumnité par lequel elle a été obtenue.

« Vous avez peut-être remarqué que souvent, d'après le médium dont il se sert, le style d'un Esprit paraît varier et vous vous êtes fréquemment demandé le pourquoi de cette instabilité qui, à vos yeux, paraît anormale et inexplicable.

« Depuis longtemps je me proposais de vous en parler. Aujourd'hui je

profite de l'occasion que m'offrent les réflexions qui vous ont été suggérées par cette communication pour aborder le sujet.

« Nous avons à notre disposition pour nous communiquer plusieurs médiumnités, c'est-à-dire plusieurs moyens. Ceux dont nous nous servons le plus souvent sont : l'écriture directe, l'incarnation, l'intuition, l'écriture mécanique et la table.

« Or, dans presque tous ces modes de manifestation, tels que l'incarnation, l'intuition, le corps du médium est notre instrument, son cerveau notre intelligence et, par conséquent, nous sommes forcés de traduire notre pensée avec les formes qu'il possède, qui lui sont familières et qu'il aurait employées lui-même.

« Rarement il nous arrive de posséder un médium au point de pouvoir exprimer notre pensée avec nos expressions propres, si ce n'est lorsqu'il y a entre nous et lui la plus grande sympathie et de sa part le désir le plus ardent de nous permettre de nous communiquer.

« Par les autres médiumnités nous gardons plus souvent notre style, parce que nous empruntons moins au médium. Mais parfois nos communications ont le même style que celui de l'Esprit guide qui nous a aidés à nous communiquer. C'est qu'alors il nous remplace et nous sert d'interprète.

« CHARLOTTE. »

Pour copie conforme :

Docteur CHAZARAIN.

N. D. L. R. — Nous remercions notre éminent ami M. le docteur Chazarain de la confirmation qu'il nous apporte spontanément et de l'intéressant commentaire, obtenu typtologiquement, qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous rappellerons, à ce sujet, une observation notée dans le précédent numéro (page 180) et qui concorde d'ailleurs très plausiblement avec l'explication de Charlotte : « On remarquera (y était-il dit), que les poésies V et VI (du 29 octobre 1889) « sont du même rythme, bien que de thèmes fort différents. (La poésie inspirée par « Charlotte était la sixième). La raison n'en serait-elle pas que, les vibrations com« mençant à s'épuiser, il a été plus facile d'achever le travail en conservant « pour la production dernière le moule de la précédente ? » N'est-ce pas, en partie, la même raison qui aurait, plus encore pour Charlotte que pour les inspirateurs précédents, atténué l'identité du style ?

PENSÉES

pour l'anniversaire de Marie aux Chrysanthèmes

Pour le 29 octobre dernier, dans les mêmes conditions que les poésies reproduites au cours du numéro précédent, j'ai tracé, au fur et à mesure des phrases suggérées, les textes suivants, dont j'assume d'ailleurs la pleine solidarité. — J.-C. C.

Parmi les chrysanthèmes, parmi les myosotis, nous venons apporter, en l'honneur de Marie, un bouquet de pensées.

Qu'importent les noms ? qu'importent les signatures ? Nous sommes les voix diverses d'une même Harmonie, et c'est d'un même cœur que nous venons offrir notre gerbe.

⁂

Ceux qui comprennent les Harmonies comprennent déjà tous les problèmes de l'Univers; et ceux qui réalisent le Couple immortel commencent à comprendre les Harmonies.

⁂

Par l'échange de leurs âmes, par leur mutuelle pénétration, les *deux* d'un Couple ne font qu'*un* ; ils forment ensemble un esprit (double) supérieur à la simple spiritualité humaine.

En dehors du Couple, il n'est pas de degré supérieur à l'être humain ; tout ce qu'on a imaginé à ce sujet est pure mythologie. L'Ange est une figure de langage, et, dans la réalité, il ne peut y avoir d'autre Ange que le Couple.

⁂

Dans un Couple parfaitement harmonisé, chaque élément participe aux qualités du Couple; chacun des deux visages (masculin et féminin) qui le composent rayonnera donc l'aspect supérieur de la dualité elle-même. C'est ainsi qu'un esprit (une simple individualité humaine) pourra paraître de degré supérieur ; mais il ne le pourra que s'il est partie intégrante d'un Couple réalisé.

⁂

Si le degré supérieur à la simple individualité humaine ne peut s'accomplir que par le Couple, les degrés supérieurs au Couple ne peuvent s'accomplir que par les unions progressives des Couples entre eux.

⁂

L'assertion précédente est de pure logique ; mais elle se heurtera à tant de préjugés, à tant de contractions héréditaires ou éducatives, que longtemps encore elle semblera une absurdité. Mais rien ne vaut contre la logique, et le progrès doit s'accomplir en son temps.



Le Couple est l'Harmonie de transition entre le monde purement charnel (ou temporaire) et le monde immortel (qui embrasse les diverses formes de l'existence). La Nature terrienne elle-même, pour la réalisation de ses fins, pousse les êtres à l'accouplement. Mais le Couple *vrai*, même pour la vie de la terre, c'est le Couple *immortel ;* et c'est seulement par la réalisation du Couple vrai que la Nature nous met sur la voie de nos destinées grandissantes.



Au-delà du Couple, les Harmonies progressives appartiennent essentiellement au monde immortel, c'est-à-dire à l'ordre des affinités immortelles qui tendent à la réalisation progressive de l'Humanité intégrale ; mais il ne faut pas perdre de vue que l'immortalité n'est point synonyme de vie extra-terrienne, et qu'elle se représente par la *série* de nos existences. La terre elle-même peut donc être le séjour des Harmonies progressives, pourvu que celles-ci ne cessent d'y appartenir au monde immortel, c'est-à-dire pourvu que les affinités qui s'y manifestent soient d'ordre impérissable.



L'amour, dans le monde immortel tel que nous venons de le définir, est, avant tout, une pénétration mutuelle de mentalités et de sentiments. Et cette pénétration, d'un charme très subtil et très puissant, est liée (dans le Couple) aux pôles inverses qui s'y complètent,— et, dans les Harmonies d'outre-couple, est liée à la double polarité des Couples, qui s'attirent entre eux par leurs pôles inverses. (Quand ceci sera universellement compris, la jalousie et les haines qu'elle engendre seront bien près de disparaître.)



Quand on comprendra l'amour dans sa vérité, quand le culte de réalisation rendu à l'amour vrai aura réalisé partout les Couples vrais,— tout ceci paraîtra très pur. Mais, tant que l'amour sera sacrifié aux intérêts mesquins, les esclaves de la morale artificielle ne pourront y voir que de l'absurdité ou du trouble.



Quand on en sera à l'accomplissement des Harmonies progressives, alors seulement les êtres humains commenceront à s'aimer réellement les uns les autres ; car l'amour n'est pas le fait d'un commandement, mais d'un charme. Le commandement a pu être la semence ; mais la moisson ne lèvera et ne mûrira que par l'élaboration de la terre sous le charme du soleil, c'est-à-dire par l'incarnation de l'amour ardent dans l'évolution progressive de l'Humanité.

***

Quand on en sera à l'accomplissement des Harmonies progressives, les problèmes qui ont obsédé et divisé tant de philosophes se résoudront d'eux-mêmes ; la révélation des Consciences collectives éclairera la notion de la Conscience universelle ; le fantoche suprême inventé par un instinct rudimentaire disparaîtra avec ses prêtres de toutes sortes ; l'être humain se sentira monter dans la divinité commune, et commencera à vivre lui-même la vie divine, — c'est-à-dire, tout simplement, à vivre l'amour dans l'harmonie. Il n'y aura plus d'autre culte que la pratique de l'*amour*, et ce culte n'aura d'autre rite que la *liberté*.

***

C'est vers cette ère nouvelle que tendent, plus ou moins consciemment, tous les efforts humanitaires auxquels nous assistons. De toutes parts le terrain se prépare, les efforts s'accumulent. Mais rien n'aboutira, si, en même temps que s'élabore une transformation matérielle et mentale de la société, les humains ne s'orientent vers un état supérieur, c'est-à-dire vers la réalisation des Couples vrais, et, par ceux-ci, vers les Harmonies progressives.

***

Car l'amour est le seul réalisateur possible des mondes de liberté. Et l'amour ne peut rien réaliser sur un monde, si d'abord il ne se réalise lui-même dans la substance de ce monde.

***

Voilà pourquoi il ne saurait être indifférent à l'Humanité qu'un poète élève vers un cœur de femme un chant d'amour immortel. Car un amour évoque tous les amours ; et c'est de tous les amours que s'engendre la solidarité vivante, l'harmonie d'un monde, la réalisation d'une Humanité intégrale.

UNE HARMONIE.

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ, rue du Temple, 27 et 29.